

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

Tome VIII

A

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS,
O U
LA CONNOISSANCE
DE L'ANCIEN
ET DU NOUVEAU MONDE,

Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

TOME VIII.

NOUVELLE EDITION.

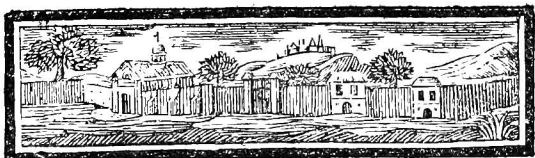
Prix 3 liv. relié.



A P A R I S,
Chez L. CELLOT, Imprimeur - Libraire,
rue Dauphine.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

LETTRE LXXXIX.

LA LAPONIE.

UN peuple qui obéit à trois nations différentes, & ne suit les usages d'aucune nation ; qui habite le plus affreux pays de la terre , & ne veut vivre que dans son pays ; qui tire son origine des royaumes voisins , & n'a , avec ses voisins , aucune ressemblance : un peuple dont les anciens n'avoient que des notions fabuleuses , sous le nom de *Pygmées* , mais qui , par la petitesse de sa taille , feroit presque croire aux modernes , que les *Pygmées* ne sont point une fable ; qui ne connoît ni la religion

qu'il professe, ni les loix qui le dirigent ; ni les princes qui le gouvernent ; qui aime les femmes & fuit l'adultere , & n'admet ni la polygamie ni le divorce : de petits hommes , hauts de quatre pieds , laids de figure , la tête grosse , le visage plat , le nez camus , les yeux enfoncés , les cheveux noirs , le teint basané , les bras menus , les jambes déliées , les pieds petits , le corps mal fait , l'air bas ; tels sont les premiers habitans que nous avons aperçus sur les côtes de la Laponie , en y arrivant du port d'Arcangel , par la mer Blanche.

Ce port , le plus septentrional de la Moscovie Européenne , étoit aussi inconnu que ceux de l'Amérique , lorsque les Anglois y aborderent , vers le milieu du seizieme siecle. Cherchant à faire des découvertes du côté du Nord , comme les Portugais & les Espagnols vers le midi , leur vaisseau s'arrêta à l'embouchure de la Duina. Cette contrée n'étoit habitée que par des sauvages demi-Chrétiens , qui se croyoient de la religion Grecque. Quelques moines , aussi grossiers qu'eux , y desservoient une église dédiée à saint Michel l'archange , d'où est venu le nom d'*Arcangel*.

Les Anglois monterent la riviere jusques dans l'intérieur du pays, & devinrent les maîtres de tout le commerce de pelleteries, que faisoient, avant eux, les Vénitiens, qui possédoient des comptoirs sur les bords du Tanais. Ce port, par l'extrême rigueur des saisons, est inabordable sept mois de l'année. On le dit d'ailleurs beaucoup moins fréquenté, depuis que Pierre le Grand, par la fondation de sa nouvelle capitale, s'est ouvert une communication dans la mer Baltique. Les Anglois & les Hollandois sont les seuls étrangers qui viennent mouiller à cette rade : j'ai profité d'un navire marchand qui partoît pour l'Islande ; & c'est dans la chambre du capitaine, que je vous écris ce que j'ai vu du pays des Lapons, ou ce que j'en ai appris par différentes relations.

On croit communément que des familles, sorties ou chassées de Finlande, sont venues s'établir dans un canton plus septentrional, & que du mot *lape*, qui signifie *exilé*, on a formé celui de *Laponie*. Ce peuple, qui, jusqu'au seizième siècle, a été inconnu dans l'univers, avoit ses princes ou ses magistrats particuliers. D'autres disent qu'il a vécu

errant & vagabond, sans rois, sans gouvernement & sans chef. Aujourd'hui le pays entier est soumis à trois puissances : la partie du nord appartient au Danemarck ; celle de l'orient est sujette de la Russie : la plus considérable, qui confine à la Norvege d'un côté, & de l'autre à la Finlande, est sous la domination de la Suede.

Nous abordâmes dans la Laponie Russe, au port de Kola, fréquenté par les Anglois & les Hollandois. La ville ne consiste que dans une rue : les maisons sont de bois, couvertes d'os de baleine, & ne reçoivent le jour que par de petites lucarnes. On compte d'autres villes dans ce même canton ; mais ces villes ne valent pas nos hameaux. On y trouve aussi des monasteres de moines Russes ; mais ces moines ne valent pas même nos hermites des bois.

La Laponie Suédoise est divisée en six provinces ou préfectures, qui prennent leur nom des rivières qui les arrosent. Elles composent trois grands gouvernemens, d'Angermanie, de Tornéao & de Kiemi, à la tête desquels sont trois sénateurs Suédois. Ils ont sous eux d'autres officiers, dont l'em-

ploi est de lever les tributs & de rendre la justice.

Le gouverneur d'Angermanie a dans son district trois autres villes, Uma, Pithéa & Luhla. Je le répète ; toutes ces villes réunies ne feroient pas un village de France. La plupart de ces habitations ne sont qu'un amas de quelques maisons faites d'arbres, & couvertes d'écorce. La plus grande sert d'église, où logent le curé & le maître d'école. Les autres sont occupées par les Lapons, que l'amour de la religion attache à leurs pasteurs ; car, en général, ces peuples vivent dispersés : chaque canton contient un certain nombre de familles ; & chaque famille une certaine portion de terrain pour ses troupeaux. Autrefois ils étoient libres de transférer leur domicile d'un pays à un autre ; les Suédois leur ont ôté cette liberté, & assigné un espace, au-delà duquel il leur est défendu de s'étendre. Mais les Lapons ont toujours conservé l'habitude de n'avoir aucune demeure fixe : pourvu qu'ils ne sortent pas de leurs limites, ils changent à leur gré d'habitation, dans le terrain qui leur est prescrit. Au tems de la pêche, ils se

rapprochent des rivières & des marais. La chasse les ramène vers les bois & les montagnes ; mais ils ont l'attention de ne jamais trop s'écarter des pâturages , pour la nourriture de leurs rennes. En parcourant ainsi l'espace qui est à leur discrétion , ils le dépouillent successivement , & les terres recommencent à produire , à mesure qu'ils s'en éloignent. Aussi toute la richesse de ces peuples ne consiste que dans ses troupeaux , ses pelleteries , quelques provisions & des ustensiles de ménage. Les successions se partagent suivant les loix des pays qu'ils habitent. A l'égard des immeubles , comme les terres , les lacs , les montagnes , &c , ils n'en ont que l'usufruit ; le fonds appartient au souverain.

La vie ambulante que menent les Lapons , n'exige pas qu'ils bâtissent des maisons bien solides : quatre perches plantées en terre , élevées de douze à quinze pieds , & jointes ensemble par quatre soliveaux , font toute la charpente de ces édifices. On leur donne la forme pyramidale ; on les entoure de planches ; on les couvre de grosses étoffes , ou de cuir , & par

déssus, de branches d'arbre, d'écorce & de gazon. Le feu, toujours allumé, est placé au milieu, & environné de pierres pour s'asseoir. On étend des peaux de rennes sur des feuilles d'arbres; & les habitans n'ont point d'autres lits. Lorsqu'ils déménagent, ils n'emportent que la couverture de la maison, & quelques meubles qu'ils chargent très - promptement sur des rennes. Arrivés dans un nouveau canton, ils ont bientôt construit une nouvelle cabane; en moins de deux heures, tout le monde est logé, & aussi commodément établi, que dans l'habitation qu'on vient de quitter. Les Lapons Moscovites demeurent dans des huttes enfoncées en terre, où des feuilles seches leur servent de lits.

La plupart de toutes ces maisons ont deux portes, une grande & une petite, l'une devant, & l'autre derriere la cabane. C'est par la porte de derriere, que les hommes introduisent les provisions. Il est défendu de les faire entrer par celle de devant, de peur que la rencontre d'une femme ne nuise à la pêche ou à la chasse. Aussi les femmes ne doivent-elles y passer, dans aucun

tems. Derrière cette petite porte , est un espace qui n'est occupé que par les hommes. Il en est une autre , dans la hutte , pour la mere & les enfans , un autre pour les domestiques , & un enfin pour la conservation des vivres. Il arrive souvent que les ours renversent le garde - manger , & dévorent , en une nuit , la nourriture de plusieurs jours.

Ces peuples se font une autre espece de magasin , élevé sur un seul pivot , au milieu des plus épaisses forêts. Ils coupent un arbre à six ou sept pieds de hauteur , & mettent , au bout du tronc , deux pieces de bois en croix , sur lesquelles ils établissent leur bâtiment en forme de colombier. L'édifice est couvert de planches ; & le tronc , qui le soutient , dépouillé de son écorce , & frotté d'huile de poisson , empêche que les ours ne puissent y grimper. L'échelle , pour y monter , est un autre tronc d'arbre , dans lequel on creuse des trous , & qui demeure couché à terre , quand on ne s'en sert point.

Les mets dont les Lapons se régaleront le plus volontiers , sont la chair d'ours , les langues de rennes , la graisse & la moëlle de cet animal. Au lieu de pain ,

ils se servent de poisson secs, réduits en poudre, qu'ils pétrissent comme de la farine. Ils y mêlent de jeunes bourgeons de pin, qu'ils recueillent au commencement de l'été. Ils font du sel avec l'écorce intérieure de cet arbre, qu'ils préparent de la manière suivante. Ils la séparent en feuilles déliées, qu'ils mettent sécher au soleil; ils rompent ces feuilles par morceaux, en remplissent des caisses, les couvrent de sable, & les tiennent dans un endroit chaud, jusqu'à ce que, réduites en poussière, elles aient contracté une couleur rouge & une saveur agréable. Ce sel entre dans la préparation de tous leurs aliments. Ils font cuire ensemble le poisson & le gibier, & le mangent à demi-cru. Les Lapons, qui habitent près des montagnes, vivent de la chair de leurs rennes, & du fromage fait avec le lait de ces animaux. Ils ont une espèce de confiture composée de mûres & d'autres fruits, cuits avec des œufs de poissons, ou le poisson même. Ils en ôtent les arrêtes, le mettent dans un mortier, pilent le tout ensemble, jusqu'à ce qu'il soit réduit en bouillie, & en font une marmelade qu'ils conservent pour l'hiver.

L'eau est leur boisson ordinaire : dans les grands froids , ils en ont toujours un chaudron sur le feu , de peur qu'elle ne gele ; & chacun vient y puiser avec une cuillière de bois ; mais ils préfèrent l'eau qui a servi à cuire les alimens. Ils ne boivent ni vin ni biere ; la rigueur du climat ne leur permet pas d'en conserver. L'eau-de-vie est le plus grand régal qu'on puisse leur faire , & le plus sûr moyen de gagner leur amitié. Les marchands , qui fréquentent les foires , commencent par les enivrer ; ils les trompent ensuite sans scrupule , & les dépouillent de ce qu'ils ont de plus précieux en pelletteries , pour quelques verres de cette liqueur.

Les Lapons sont sobres dans la disette , & gloutons dans l'abondance : vous les voyez assis en cercle , autour d'un chaudron , & y prendre à leur gré , un morceau de viande ou de poisson qu'ils mettent ou dans leur bonnet , ou dans un coin de leur habit , & le dévorent avec avidité & en silence. La prière suit le repas. Ils bénissent Dieu d'avoir créé la nourriture pour leur plaisir , se donnent mutuellement des témoignages

d'amitié, se frappent dans la main, & s'exhortent réciproquement à n'avoir qu'un même cœur, comme ils n'ont eu qu'une même table.

Ces peuples fument & mâchent du tabac avec délices. Les uns le portent dans une bourse de peau; les autres le tirent de derrière l'oreille; car c'est-là, m'a-t-on dit, qu'ils le font sécher; & ils n'ont point d'autre boîte pour le conserver. Ils le mâchent d'abord; & lorsqu'ils en ont tiré tout le suc, ils le remettent dans le même lieu, où il prend un nouveau goût. Ils le remâchent encore une fois, le replacent de même, & lorsqu'il a perdu toute sa force, ils le fument. Je ne garantis pas le fait: je répète ce qu'on m'a dit.

Un autre plaisir qu'ils aiment fort, est de se faire des visites & de se régaler réciproquement: après le repas, les hommes se disputent le prix du saut, de la course, de la lutte, ou de l'adresse à tirer de l'arc: une peau d'ours ou de renard devient la récompense du vainqueur. Les femmes s'amuse à jouer au ballon; les hommes se mêlent quelquefois parmi elles, & n'y sont pas fort adroits.

Il y a peu de malades chez les Lapons; & l'on y parvient à une extrême vieillesse. Il n'est pas rare d'y vivre cent ans sans aucune incommodité. Celle à laquelle ils sont le plus sujets, sont le mal des yeux, causé par la neige, & la fumée continuelle qui remplit leur cabane, & les rend aveugles dans leur vieillesse. On m'a parlé d'une espèce de marasme, qui cause des rêves très-fâcheux à ceux qui en sont atteints. Ces gens croient que ce sont des génies qui les agitent pendant le sommeil, & leur découvrent les choses les plus secrètes. On les voit, couchés par terre, & endormis, chanter, pleurer ou hurler, selon les différentes idées qui les occupent.

Les Lapons n'ont ni médecins ni chirurgiens, & guérissent leurs maladies avec les remèdes les plus simples. Contre les maux internes, ils usent d'une tisane faite de mousse; & si elle leur manque, ils y suppléent, ou par de la racine d'angélique, qu'ils mangent crue, ou par la tige de cette plante, qu'ils font cuire dans du lait de renne. Cette décoction produit des effets salutaires. S'ils sentent de la douleur dans quelque

partie du corps , ils ramassent une certaine poussiere qui se trouve sur de vieux troncs d'arbre , en forment un petit cône , l'appliquent à l'endroit où est le mal , & mettent le feu à la pointe. Peu à peu le cône se consomme ; le feu gagne la base , brûle la peau & les nerfs ; & la douleur , qui d'abord est très-violente , se change en un léger chatouillement. On attend que ce caustique tombe de lui-même ; & la plaie se referme sans aucun secours. Il n'y a guere de Lapons , qui n'aient quelques cicatrices causées par ce remede , le même que le moxa des Japonois. Ils guérissent leurs blessures avec des emplâtres de résine de sapin , ou de fromage de renne. Ce même fromage , délayé dans du lait , ou échauffé avec un fer rouge , qui en fait distiller une espece d'huile , est encore un spécifique merveilleux contre les maladies internes.

Quelquefois ils ont recours aux sortileges ; car , chez un peuple en proie à la plus grossiere ignorance , le démon joue toujours un grand rôle. Il n'y a que dans les pays où les hommes pensent & réfléchissent , que la magie diabolique reste sans estime & sans crédit.

Les Lapons se croient donc très-habiles dans cette science, & se vantent de disposer des vents, d'exciter les tempêtes, de retrouver les choses perdues, de procurer d'heureuses chasses, & de suppléer, par l'art magique, au défaut de leurs armes. En vain les rois de Suede ont rendu des arrêts très-rigoureux contre ces prétendus nécromanciens, & en ont fait punir plusieurs comme forciers; ils n'ont pu détruire le penchant de ce peuple pour l'art illusoire & méprisable des enchantemens, des divinations & des sortilèges. Un tambour mystérieux, orné de figures symboliques, & garni des instrumens propres à opérer les effets ordinaires de la nécromancie, est le principal meuble dont se sert le magicien. Il commence par l'approcher du feu, pour en roidir la peau, qui se resserre par la chaleur. Puis il se tient à genoux, & y fait mettre tous les assistans. Il frappe ensuite doucement, en traçant une ligne circulaire, & en prononçant quelques paroles: peu à peu il redouble les coups, & élève la voix: bientôt ses cheveux se hérissent; son visage s'enflamme; ses yeux s'égarent; il crie;

il s'agite ; il devient furieux , tombe enfin la face contre terre , & y reste sans mouvement. Lorsque sa frénésie est passée , il se relève avec une tranquillité affectée , & révèle aux spectateurs ce que le diable lui a appris.

La nation ajoute une foi aveugle à ce que débitent ces imposteurs. Elle redoute sur-tout un certain enchantement ou maléfice appelé le *Gan* , auquel on attribue les effets les plus funestes. Il consiste en une petite boule de la grosseur d'une noix , faite du plus tendre duvet de quelque animal , & qui porte la mort à tout ce qu'elle touche. Elle s'envoie d'un endroit à un autre , & roule avec tant de vitesse , qu'on ne l'apperçoit que par une petite trace bleue qu'elle laisse sur son passage. S'il arrive qu'elle frappe , en son chemin , une créature vivante , elle produit aussi tôt son effet , de même que sur la personne à qui elle est adressée. Quiconque meurt subitement , est censé avoir été touché de la boule : quand celui à qui on l'envoie , est plus habile que son ennemi , il la lui renvoie sur le champ , sans en avoir été frappé ; & ce dernier meurt de la même mort qu'il

préparoit à son adverfaire. C'est principalement chez les Lapons Danois , que le gan est en usage. Ils ont aussi un gros chat noir , auquel ils disent tous leurs secrets , & qu'ils consultent dans toutes les affaires importantes , qui se réduisent à savoir s'il faut aller à la chasse , à la pêche , changer d'habitation , &c ; persuadés que le démon , caché sous la figure de cet animal , fait connoître ses volontés par quelques signes de convention.

Lorsqu'un Lapon est attaqué d'une maladie sérieuse , on a recours au tambour , pour en savoir l'événement. Si l'augure est favorable , on n'épargne au malade , ni soins ni remèdes. Dans le cas contraire , on lui fait avaler une forte dose d'eau-de-vie , pour faciliter son passage dans l'autre monde. Il arrive quelquefois que , dès que le forcier a prédit sa mort , chacun l'abandonne , & ne s'occupe plus que du festin qui doit suivre son décès. On se rend dans l'endroit où l'on vend de l'eau-de-vie , & l'on attend-là tranquillement , l'instant de son trépas. Aussi - tôt qu'il a rendu l'ame , on rentre dans la cabane ; & l'on se dispose à boire sur de nouveaux

frais, pour se consoler de sa perte ou s'exciter à la douleur,

Si le défunt est un homme riche, on l'enterre dans l'église; car cet honneur ne s'accorde qu'à ceux qui le paient cher. Les autres sont portés, sans distinction, dans le cimetière. On place, à côté de la fosse, leurs armes, leur traîneau, & tous les instrumens dont ils se sont servis pendant leur vie. Les Lapons sont persuadés qu'ils peuvent encore en avoir besoin après leur mort, soit pour se procurer de la lumière dans les ténèbres, soit pour abattre les arbres, & applanir les obstacles qui rendent le chemin du ciel étroit & raboteux. Toutes ces choses restent dans le tombeau sur lequel on immole une renne; & les assistans se régalent de la chair de l'animal. Dans ces sortes de festins, l'eau-de-vie fait l'ame du repas, & rend les convives plus éloquens sur les louanges du mort,

Le deuil ne se porte ici que dans le cœur, & ne commence que lorsqu'il n'y a plus rien à boire. Les Lapons ne changent d'habit, que dans deux saisons. En été, les hommes portent des caleçons étroits, qui descendent jus-

qu'aux pieds, & un juste-au corps de grosse laine, sans chemise. Ils ont par-dessus une ceinture de cuir, d'où pend un couteau dans une gaine, avec une poche où ils mettent du fil, des aiguilles, &c. Leur tête est couverte d'un bonnet de plumes; & leurs souliers sont faits de peau de renne. L'habit d'hiver ne diffère du précédent, que par la matière, la forme étant toujours à-peu-près la même; ce qui est de plume ou de toffe, en été, est remplacé par de grosses fourrures, dans les tems froids. Leurs bonnets leur cachent toute la tête; ils ne leur laissent qu'une ouverture pour les yeux & la bouche; & comme, dans tout l'habillement, le poil est tourné en dehors, on ne peut pas mieux les comparer, qu'aux animaux dont ils ont emprunté la dépouille.

Les femmes sont presque vêtues comme les hommes, à l'exception de quelques ornemens particuliers: par exemple, leur ceinture est plus large & plus ornée. Elles y attachent des chaînes de laiton, de petites lames d'argent ou d'étain, découpées en fleurs, en étoiles, en oiseaux. A chaque chaî-

ne est suspendu un étui, un couteau, ou une bourse ; & le poids de ces ornemens qui est très-lourd, passe quelquefois plus de vingt livres. Tout cet attirail, sans cesse balancé par leur marche, produit un cliquetis qui leur donne un air de considération. Elles ont sur le sein un fichu d'étoffe rouge, garni de petits boutons ou autres morceaux de cuivre. Leur coëffure est une espèce de calotte plate & ronde, qui leur couvre la tête jusqu'aux oreilles, & cache leurs cheveux, qu'elles retroussent ou qu'elles laissent négligemment flotter en tresses sur leurs épaules.

Nous étions à peine descendus à Kola, qu'on nous annonça l'arrivée d'un officier Suédois, envoyé par le gouverneur de Tornéao, pour y terminer quelques différens entre la Suède & la Russie, concernant les limites. Quand il scut que j'étois François : « Vous n'êtes pas, me dit-il, le seul » homme de votre nation, qui soit ve- » nu, & que j'aie connu dans ces cli- » mats éloignés ; j'ose même me flatter » d'avoir été l'ami de quelques-uns » d'eux ». Il me parla du fameux voyage de nos Académiciens dans le Nord.

Vous savez, Madame, qu'en 1736, le Roi voulant faire décider la célèbre question de la figure de la terre, l'Académie des Sciences eut ordre d'envoyer quelques-uns de ses membres sous l'équateur, pour marquer le premier degré du méridien, & d'autres vers le Nord, pour mesurer le degré le plus septentrional. On vit partir, avec la même ardeur, ceux qui alloient s'exposer au soleil de la zone brûlante, & ceux qui devoient sentir les horreurs de la zone glacée. Ces derniers furent MM. de Maupertuis, Camus, Clairaut & le Monnier, auxquels se joignit, comme associé, M. l'abbé Outhier. Ces illustres voyageurs partirent de France, avec tout ce qui leur étoit nécessaire pour le succès de leur entreprise; & la Cour de Suede donna des ordres qui leur firent trouver toutes sortes de secours dans les provinces les plus reculées de la Laponie.

« Je fus choisi pour les y accompagner, me dit notre Suédois; j'y avois
 » déjà fait quelques voyages; & je
 » connoissois le pays. Nous partîmes
 » de Stockholm, pour nous rendre au
 » fond du golfe de Bothnie, où est
 » située

» située la ville de Tornéao. C'est - là
 » que se tient, pendant l'hiver, la pri-
 » cipale foire des Lapons, lorsque la
 » mer & les lacs sont assez glacés, pour
 » leur permettre de s'y rendre en traî-
 » neau. Le commerce de cette ville se
 » fait en poisson : les habitans en four-
 » nissent à toutes les provinces de la
 » mer Baltique ; ils en salent une partie,
 » & fument l'autre.

» Je ne vous parlerai point des opé-
 » rations astronomiques de vos compa-
 » triotes ; ces sciences sublimes passent
 » mon intelligence ; mais leurs occupa-
 » tions n'empêchoient pas que nous ne
 » fissions de fréquentes courses. Ils ai-
 » moient la chasse ; & nous prenions
 » ce divertissement à la manière du pays.
 » Dans vos climats tempérés, on ne
 » connoît guere que les armes à feu
 » pour cet exercice : ici, dans l'abon-
 » dance extraordinaire du gibier, on se
 » sert le plus souvent d'un bâton ou
 » d'un fouet. On suit de l'œil un plon-
 » geon ou un canard, sans en paroître
 » occupé ; on s'en approche insensible-
 » ment ; & lorsqu'on les voit nager
 » entre deux eaux, on leur lance le bâ-
 » ton qui leur écrase la tête contre les

» pierres. Si ces oiseaux prennent leur
 » vol , un coup de fouet en abat plu-
 » sieurs. Les payfans sont très-adroits à
 » cette chasse ; & quoique nous y fus-
 » sions moins exercés, nous ne laissons
 » pas de tuer dix ou douze pieces de gi-
 » bier en moins d'une heure.

» Nous allions aussi très-souvent visi-
 » ter les mines de cuivre ; & nous con-
 » templions , avec étonnement , l'appa-
 » reil du travail , & les abîmes ouverts,
 » qui sembloient pénétrer jusqu'au cen-
 » tre de la terre. Dans nos différentes
 » courses , le hasard nous fit rencon-
 » trer plusieurs monumens qui appri-
 » rent aux Académiciens , que d'autres
 » François avoient déjà voyagé dans
 » ces contrées. Ces Messieurs me dirent,
 » qu'un de vos poètes comiques , nom-
 » mé *Renard* , accompagné de MM. de
 » Corberon & de Fercourt , sans autre
 » motif que celui de voir de nouveaux
 » pays , avoient passé en Hollande , en
 » Danemarck , en Suede & dans la La-
 » ponie. On voit encore leurs noms
 » gravés sur le bois & sur la pierre ; &
 » ces inscriptions portent qu'ils ne se
 » sont arrêtés , que lorsque la terre leur
 » a manqué. La principale , écrite en

» latin , & placée sur une montagne ,
 » au bord du lac de Tornotresck , d'où
 » sort le fleuve Torno , est datée du 22
 » Août 1681.

» La longueur de ce lac est d'environ
 » quarante lieues ; les montagnes , dont
 » il est environné , font d'une hauteur
 » qui en dérobe le sommet à la vue ;
 » & la neige qui les couvre , les con-
 » fond avec les nues , auxquelles elles
 » paroissent toucher. On nous dit ,
 » qu'en montant sur la plus haute ,
 » nous découvririons toute l'étendue
 » de la Laponie. Nous mêmes quatre
 » heures pour arriver à la cime , par des
 » chemins impraticables : de-là nous
 » découvrîmes , en effet , un pays im-
 » mense , depuis les monts de Nor-
 » vege , jusqu'au Cap-Nord & la mer
 » Glaciale. Sur un roc fort dur , qui
 » fait la pointe de cette montagne , est
 » gravée l'inscription , conçue en qua-
 » tre vers latins , dont voici le dernier :

Hic tandem stetimus , nobis ubi desuit orbis.

» De retour à Torn'o , nous entre-
 » prîmes de nouvelles courses. On fit
 » quelques observations astronomiques
 » dans les environs de la ville d'Umea.

» située sur le golfe de Bothnie. Les rues
» en sont longues & tirées au cordeau.
» Elle n'a qu'une église, avec une mai-
» son de ville, une horloge publique, &
» un chantier pour la construction des
» vaisseaux qui arrivent près de la ville
» même. Son château, qui occupe une
» petite île, est bâti de bois, de même
» que l'église & tous les autres édifices.
» Il n'y a pas un habitant, qui n'ait un
» ou plusieurs bateaux; on ne voyage
» guere autrement en été. Les Acadé-
» miciens y firent de nouveaux prépara-
» tifs; du biscuit, quelques bouteilles
» de vin, des peaux de rennes pour ser-
» vir de lits sur la terre; quatre tentes,
» dont chacune ne pouvoit contenir
» que deux personnes; deux quarts de
» cercle, une planchette, une pen-
» dule, des thermometres, & tous les
» instrumens nécessaires à leur travail:
» tel étoit, avec quelques hardes, le
» bagage qui fut embarqué dans sept
» bateaux, conduits chacun par trois
» hommes.

» Je ne vous ferai point le détail des
» opérations de vos Académiciens; il
» suffit que vous sachiez qu'ils se sont
» donnés des peines incroyables, pour

» établir des especes d'observatoires sur
 » le sommet des plus hautes montagnes.
 » Celle de Niémi est une des plus céle-
 » bres , par les observations qu'ils y fi-
 » rent , & les fatigues qu'ils effuierent.
 » En descendant du bateau , ils allerent
 » d'abord à pied , jusqu'à une petite ri-
 » viere ; ils suivirent ses bords par une
 » forêt si épaisse , qu'embarrassés à cha-
 » que pas , par la hauteur de la mousse ,
 » & par les sapins abattus qu'ils ren-
 » controient , ils étoient obligés de se
 » faire jour avec la hache. Les bois
 » du pays offrent presque un aussi
 » grand nombre de ces arbres à terre ,
 » que de ceux qui sont sur pied ; parce
 » que le sol , qui les produit , n'étant
 » pas capable de leur fournir assez de
 » nourriture , la plupart périssent , ou
 » tombent au moindre vent. On y voit ,
 » de toutes parts , des sapins & des
 » bouleaux déracinés. Ces derniers sont
 » réduits en poussiere par le tems , sans
 » que l'écorce ait reçu la moindre alté-
 » ration ; & l'on est surpris d'en trou-
 » ver de très-gros , qui se brisent , ou
 » qu'on écrase quand on y touche. C'est
 » peut-être ce qui a fait naître , en Sue-
 » de , l'usage d'employer cette écorce ,
 » pour y couvrir les maisons. B iij

30 LA LAPONIE.

» La forêt que les Académiciens eurent à traverser, pour arriver à la montagne de Niémi, ne leur parut donc qu'un affreux amas de ruines & de débris. Cette montagne, par les laçs qui l'environnent, & les difficultés de son accès, ressemble aux lieux enchantés des fables. D'un côté, on y trouve un bois clair, dont le terrain est aussi uni, que les allées d'un jardin : les arbres n'empêchent pas de s'y promener, & ne dérobent point la vue d'un beau lac, qui baigne le pied de la montagne. De l'autre, on voit des falles & des cabinets qui paroissent taillées dans le roc, & auxquels il ne manque que le toit. Les rochers sont si perpendiculaires, si élevés, si unis, qu'ils semblent moins l'ouvrage de la nature, que des murs commencés pour des palais, suivant les regles de l'architecture la plus exacte.

» Il est un autre monument que les Lapons vantent comme la merveille de leur pays, & dans lequel ils croient que sont renfermées les sciences les plus sublimes. Ils en mettent la situation au milieu d'une vaste forêt, qui

» sépare la mer de Bothnie de l'Océan :
 » la curiosité nous engagea, M. de Mau-
 » pertuis & moi , à en faire la visite.
 » Nous étions au mois d'Avril : il falloit
 » risquer , sur la foi des Lapons , tous
 » les inconvéniens de la gelée , dans un
 » désert sans asyle ; & la maniere dont
 » on voyage dans ce pays , augmentoit
 » encore les difficultés.

» Dès le commencement de l'hiver
 » on marque , avec des branches de
 » sapin , les chemins qui doivent con-
 » duire aux lieux fréquentés. A peine
 » les traîneaux ont foulé la premiere
 » neige qui couvre les routes , & com-
 » mencé à les creuser , qu'une neige
 » nouvelle , répandue de tous côtés
 » par le vent , les releve , & les tient
 » de niveau avec le reste de la campa-
 » gne. D'autres voitures , qui passent ,
 » refoulent cette neige , que d'autre
 » neige vient bientôt recouvrir ; &
 » quoique ces chemins , alternative-
 » ment creusés & recouverts , ne pa-
 » roissent pas plus élevés que le reste du
 » terrain , ils ne laissent pas de former
 » des especes de chaussées , d'où l'on
 » ne peut s'écarter à droite ou à gau-
 » che , sans tomber dans des abîmes de

» neige. On a besoin d'une attention
» continuelle , pour ne pas sortir d'une
» espece de fillon qui est ordinairement
» creusé , vers le milieu , par le passage
» de tous les traîneaux. Mais au fond
» des forêts , dans les lieux qui ne sont
» point fréquentés , il n'y avoit pas
» même de tels chemins ; & nous ne
» nous retrouvions , qu'à l'aide de quel-
» ques marques qu'on laisse aux arbres.
» Quelquefois les rennes enfoncent jus-
» qu'aux cornes dans la neige ; & un
» voyageur , qui seroit surpris alors
» par un ouragan , ne reconnoîtroit
» plus , ni le chemin qu'il cherche , ni
» celui qu'il a tenu. Les Lapons , fertiles
» en contes merveilleux , nous firent
» l'histoire de plusieurs personnes qui
» avoient été enlevées dans les airs ,
» avec leur attelage , par les tourbillons
» de neige , & jettées , tantôt contre des
» rochers , tantôt au milieu des lacs.

» Sans avoir éprouvé ces fâcheux
» accidens , nous n'en eûmes pas moins
» de peine à traverser une forêt , où il
» falloit , à tout moment , laisser repo-
» ser nos rennes , & leur donner de la
» mousse , dont nous avions fait pro-
» vision. C'est toute leur nourriture :

» les Lapons la mêlent avec de la neige
 » & de la glace , pour en former des
 » pains fort durs , qui servent en même
 » tems de fourrage & de boisson à ces
 » animaux. Nous étions nous-mêmes
 » extrêmement fatigués de la posture
 » gênante , qu'on est obligé d'avoir
 » dans un traîneau ; notre seul délasse-
 » ment , dans cet ennuyeux voyage ,
 » étoit de voir sur la neige , les traces
 » de différentes sortes de bêtes dont
 » la forêt est remplie : on est surpris
 » qu'il en passe un si grand nombre ,
 » dans un si petit espace. Nous trouvâ-
 » mes , sur notre route , plusieurs pié-
 » ges tendus aux hermines , & dans
 » quelques - uns , des hermines prises.
 » Les Lapons attachent horizontale-
 » ment , sur un petit arbre coupé à la
 » hauteur de la neige , une bûche re-
 » couverte d'une autre , qui laisse à l'her-
 » mine un petit passage , mais qui ,
 » étant prête à tomber sur elle , l'écrase
 » se , lorsqu'elle touche à l'appât. Cette
 » chasse est très-abondante en Laponie.

» Nous arrivâmes à la montagne de
 » Windso , sur laquelle est le monument
 » que nous allions visiter ; mais il étoit
 » enseveli dans la neige ; & nous le

» cherchâmes long-tems , fans pouvoir
» le découvrir : enfin , à force de tra-
» vail , nous trouvâmes l'objet de notre
» curiosité. Nous ôtâmes la plus grande
» partie de la neige , & fîmes un grand
» feu pour fondre le reste. Ce monu-
» ment fameux est une pierre de forme
» irréguliere , qui sort de terre de la
» hauteur d'un pied & demi , & qui
» n'en a pas plus de trois de largeur.
» Sur une de ses faces , sont écrites deux
» lignes fort droites , composées de
» caracteres inconnus , longs d'un pou-
» ce , & taillées avec assez de profon-
» deur. Quoique ces traits paroissent
» gravés avec le fer , je n'ose assurer
» qu'ils soient de la main des hommes ,
» ou le jeu de la nature.

» Si l'on consulte la tradition du pays,
» ces caracteres sont une inscription
» fort ancienne , qui contient de grands
» secrets. Mais quelle attention peut-
» on faire au témoignage des Lapons
» sur un point d'antiquité , eux qui ne
» savent pas même leur âge , & qui , le
» plus souvent , ne connoissent point
» leur mer- ? Cette pierre , me dit M.
» de Maupertuis , n'a point assurément
» la beauté des monumens Grecs &

» Romains ; mais si ce qu'elle contient
 » est une inscription , c'est vraisembla-
 » blement la plus ancienne de l'univers.
 » Le pays où elle se trouve n'étant ha-
 » bité que par une espece d'hommes ,
 » qui vivent en bêtes , on ne croira gue-
 » res qu'ils aient jamais eu des événe-
 » mens bien mémorables à transmettre
 » à la postérité , ni , quand ils en au-
 » roient eu , qu'ils en eussent connu les
 » moyens. On ne sauroit supposer non
 » plus , que ce pays , dans la position
 » où il est , ait jamais eu d'autres habi-
 » tans plus civilisés. Il semble donc ,
 » c'est toujours M. de Maupertuis qui
 » parle , il semble que l'inscription doit
 » avoir été gravée dans des tems , où
 » cette contrée se trouvoit sous un au-
 » tre climat , avant quelqu'une de ces
 » grandes révolutions que la terre pa-
 » roît avoir essuyées.

» Ceux qui ne croiront point l'ori-
 » gine de l'inscription de Windso bien
 » expliquée , pourront la découvrir
 » dans quelque événement aussi singu-
 » lier , que le voyage des Académiciens
 » François en Laponie. Celle que nous
 » y avons laissée , dit M. de Mauper-
 » tuis , pour monument de nos opéra-

» tions astronomiques, fera peut-être
» un jour aussi obscure. Si toutes les
» sciences étoient perdues, qui pour-
» roit imaginer qu'un tel monument
» fût l'ouvrage de la nation Françoisé,
» & que ce qu'on y verroit gravé, fût
» la mesure des degrés de la terre, &
» la détermination de sa figure ? Di-
» sons la même chose de l'inscription
» latine que MM. de Fercourt, de Cor-
» beron & Renard laisserent au bord
» du lac de Tornotresck.

» Nous n'eûmes pas plutôt satisfait
» notre curiosité, que nous revinmes
» à Tornéao. Nous rencontrâmes sur
» le fleuve, plusieurs caravannes de
» Lapons, qui portoient leurs marchan-
» dises à une foire, & formoient une
» longue file. La première renne sui-
» voit un homme qui marchoit à pied ;
» la seconde étoit attachée à la premiè-
» re, & ainsi de suite, jusqu'à trente
» ou quarante, qui, toutes attelées à
» leur traîneau, passoient par le petit
» sillon que la première avoit tracé
» dans la neige, & que les autres y
» avoient creusé. Lorsqu'elles com-
» mençoient à se lasser, on les rangeoit
» en cercle ; elles se couchoient dans

» la neige ; & on leur distribuoit de la
 » mousse. Leurs conducteurs , qui ne
 » font guerre plus difficiles qu'elles , se
 » contentoient d'allumer un grand feu ,
 » & se couchoient aussi sur le fleuve , tan-
 » dis que leurs femmes & leurs enfans
 » tiroient , des traîneaux , quelques pois-
 » sons qui devoient faire tout leur sou-
 » per. D'autres dresseoient des especes
 » de tentes , composées de misérables
 » haillons d'une grosse étoffe de laine ,
 » toute noire de fumée. Les Lapons ,
 » étendus sur une peau d'ours ou de
 » renne , passent le tems , dans cette si-
 » tuation , à fumer , & à prendre en
 » pitié les occupations des autres hu-
 » mains.

» Après voir fait une partie du che-
 » min avec nos rennes , nous trouvâ-
 » mes des marais que la fonte des neî-
 » ges avoit rendu impraticables. Les
 » habitans , pour les traverser , avoient
 » couché , bout-à-bout , des sapins sur
 » lesquels on pourroit marcher en gar-
 » dant l'équilibre , si les nœuds de ces
 » arbres , qui sont comme autant de
 » pointes , permettoient d'y placer le
 » pied. Cependant nous avancions ; &
 » lorsqu'on ne pouvoit plus tenir sur

» les arbres couchés , on enfonçoit
» dans le marais. Nous passâmes ensuite
» deux lacs , sur des pieces de bois
» que nous avions assemblées en forme
» de radeau.

» Par ces différentes manieres de
» voyager , nous approchions des contrées méridionales de la Laponie , où
» le climat est plus doux , le peuple
» moins sauvage , & où l'on commence à voir des chevaux. La maniere de
» vivre de ces animaux est une des
» choses les plus singulieres du pays.
» Au mois de Mai , ou plus tard , suivant la durée de l'hiver , ils sortent
» de l'écurie , & se rendent d'eux-mêmes dans certains cantons des forêts ,
» où il semble qu'ils se soient donné rendez-vous. Ils forment différentes
» troupes qui ne se mêlent ni ne se féparent jamais. Chacune prend le territoire qui lui est anciennement assigné , s'y tient , & n'empiete point sur celui des autres. Quand la pâture leur manque , ils quittent le canton , & vont s'établir ailleurs , avec le même ordre. Cette police est si bien réglée , l'uniformité de leur marche est si constante , que les maîtres savent

» toujours où les trouver lorsqu'ils en
 » ont besoin. Sur l'arrière-saison, ils
 » reviennent par troupes, & retour-
 » nent d'eux-mêmes, & sans conduc-
 » teurs, dans leur écurie.

» Les habitans de ces contrées mé-
 » dionales de la Laponie commencent
 » déjà à connoître l'usage du bain. Ils
 » ont une espece de fourneau, placé
 » dans un coin de la chambre ; & lors-
 » qu'il est bien échauffé, ils jettent de
 » l'eau dessus, & vont s'humecter de la
 » vapeur qui en sort. On y voit enfem-
 » ble hommes, femmes, filles & gar-
 » çons, ayant chacun une poignée de
 » verges, dont ils se fouëttent, pour
 » exciter la transpiration. J'ai vu des
 » vieillards sortir de cette étuve, nuds,
 » & en fueur, traverser une cour par
 » un grand froid, & se jeter dans la
 » neige ou dans une riviere.

» Ces gens, au lieu de lampe ou de
 » chandelle, se servent de pieces de sa-
 » pin fort minces, & longues de deux
 » ou trois pieds, qui brûlent assez bien,
 » mais qui durent peu. On a des paniers
 » pleins de neige, pour recevoir les
 » charbons qui en tombent à chaque
 » instant.

» En arrivant à Tornéao, je reçus
» des lettres de la cour de Suède, qui
» m'associoit aux fonctions du gouver-
» neur de cette ville ; & depuis ce tems,
» dit notre Suédois, je n'ai pas cessé d'y
» faire mon séjour ordinaire.

» Tornéao, dont tous les bâtimens
» sont de bois, est composé de soixante-
» dix maisons, qui forment trois grandes
» rues parallèles, traversées par dix ou
» douze plus petites. La plupart de ces
» maisons ont une grande cour entou-
» rée d'appartemens, d'écuries, & d'un
» grenier à foin. La cheminée est pla-
» cée dans un des angles de la chambre.
» L'usage est d'y mettre le bois debout ;
» & lorsqu'il est réduit en charbon, on
» ferme le tuyau ; & l'on donne à l'ap-
» partement le degré de chaleur que
» l'on desire. L'église est un peu éloignée
» des maisons, quoique dans l'enceinte
» de palissades qui environnent la ville.
» On y fait l'office en Suédois, parce
» que les habitans parlent cette langue :
» à un quart de lieue de-là, est une au-
» tre église bâtie de pierre, où il se fait
» en Finlandois, pour les domestiques
» & les paysans du voisinage.

» Le long du fleuve qui donne son

LA LAPONIE. 47

» nom à la ville ; on rencontre , d'espa-
» ce en espace , des maisons dispersées ,
» dont un certain nombre est censé
» faire un village ; & ces villages ont
» leur paroisse , ou leur ministre , dans
» quelques - uns des bourgs voisins.
» Une loi défend , sous peine d'une
» grosse amende , d'assister à la messe
» des Catholiques , auxquels l'exercice
» de leur religion n'est permis , que
» dans leur chambre , à portes fermées.
» Une autre loi interdit l'usage des ha-
» bits de drap , à moins qu'ils ne soient
» marqués , dans les plis , du cachet du
» roi : il y a des comais préposés pour
» le maintien de ces ordonnances. La
» coutume est de ne mettre qu'un drap
» de toile dans les lits , avec une cou-
» verture de peau de lièvre blanc , pour
» servir de second drap. Il n'est pas rare
» de trouver , chez les paysans , des
» cuillieres , des gobelets & des écuel-
» les d'argent. Les moins riches n'ont
» que des ustensiles de bois ; mais on
» ne remarque aucune différence de
» caractère , entre les riches & les pau-
» vres : ils sont doux , officieux , &
» pleins de probité , mais d'une timi-
» dité & d'une poltronnerie excessives.

» Ce peuple , ainsi que tous les autres
» Lapons qui vivent errans dans les fo-
» rêts , ne fournit des troupes à aucune
» puissance. Gustave - Adolphe essaya
» d'en avoir un régiment dans ses ar-
» mées ; mais , outre leur lâcheté natu-
» relle , ils ne purent jamais vivre hors
» de leur patrie. Dès qu'ils s'en virent
» éloignés , ils tomberent malades ; les
» uns moururent ; les autres furent ren-
» voyés. L'air rigoureux qu'ils respi-
» rent , est le seul qui leur convienne ,
» comme à leur rennes ; un climat plus
» doux leur est contraire , mortel mê-
» me , ainsi qu'à ces animaux , avec les-
» quels ils ont la plus parfaite ressem-
» blance. Il y a long-tems que je vis
» parmi eux , me dit le Suédois ; & plus
» je les étudie , plus je trouve de vérité
» dans cette comparaison : le même ins-
» tinct semble les guider ; & la raison
» n'entre pour rien dans la plupart des
» actions de ce peuple grossier , igno-
» rant & stupide.

» Il n'est pourtant pas sans quelque
» idée de religion. Aujourd'hui tous les
» Lapons sont baptisés ; mais je n'ose
» assurer qu'ils soient Chrétiens , tant
» ils mêlent , à leur culte , d'adorations

» particulieres & de pratiques supersti-
 » tieuses. La magie paroît être le point
 » essentiel de leur croyance. Comme
 » son but est d'alléger leurs peines ,
 » elle a pris naissance , & se perpétue
 » avec leur misere. Ils ne regardent le
 » Christianisme , que comme un titre
 » qui les assujettit à des impôts envers
 » les prêtres : tant de livres de viande
 » pour le baptême , tant de poisson ,
 » tant de fromage , tant de peaux de
 » bête pour la communion , les ser-
 » mons , le mariage & les enterremens.
 » Au surplus , ce pays - ci n'est pas le
 » seul où l'on trafique des choses saint-
 » tes ; il n'y a de différence , que dans
 » la monnoie qui a cours. Ici on les
 » échange contre des denrées ; ailleurs
 » elles se paient en argent.

» On ne s'accorde point sur l'établif-
 » sement du Christianisme dans la La-
 » ponie : on fait seulement que les pre-
 » miers missionnaires y ayant prêché
 » sans succès , on en envoya de nou-
 » veaux sous le regne de Gustave I , &
 » qu'ils y bâtirent des églises. Ce prince
 » introduisit la religion Luthérienne dans
 » ses Etats , & voulut que ces gens - ci
 » la professassent comme les autres su-

» jets. Il institua différentes foires dans
 » l'année, & obligea les parens d'y ve-
 » nir faire baptiser leurs enfans, d'y en-
 » tendre la prédication, de rapporter
 » ce qu'on leur avoit appris, & de
 » montrer le fruit qu'ils en retiroient.
 » Ses successeurs n'ont pas rémoigné
 » moins de zele; & aujourd'hui il y a
 » des paroisses réglées & des écoles
 » Chrétiennes en Laponie, comme
 » dans les autres pays de la Chrétienté.
 » On y envoie des prêtres Suédois,
 » qui desservent les églises, & ensei-
 » gnent la jeunesse; & tous ces minis-
 » tres ont des gages fixes & honnêtes.
 » Les habitans les traitent avec beau-
 » coup de respect, les appellent *Mon-*
 » *seigneur*, vont au-devant d'eux pour
 » les recevoir, les menent dans leurs
 » cabanes, sur une espece de char; &
 » toute la famille leur marque la plus
 » grande vénération, & la joie ex-
 » trême que lui cause leur arrivée.

» Ils n'en sont cependant ni moins
 » attachés à leurs pratiques supersti-
 » tieuses, ni moins entêtés de leurs
 » opérations magiques. Ils observent
 » avec scrupule, tout ce que leur pres-
 » crivent leurs ministres, pourvu qu'on

» leur permette d'adorer le diable, &
 » d'exercer des maléfices contre leurs
 » ennemis. Il y a tel homme qui ne
 » voudroit pas traire sa renne le di-
 » manche, & qui le passe à consulter
 » son chat noir : tel autre ne mangera
 » pas de fromage un jour d'abstinence,
 » & s'enivrera de bran-de-vin à l'hon-
 » neur de son idole.

» Il reste encore parmi les Lapons ;
 » d'anciennes traces de paganisme,
 » qu'il n'est presque pas possible d'abo-
 » lir. Quand on leur fait là-dessus des
 » représentations, ils répondent que
 » leurs peres ont vécu de même, &
 » n'en ont pas été plus malheureux. Ils
 » objectent d'ailleurs la conduite de
 » leurs pasteurs, plus empressés à s'en-
 » richir de leurs dépouilles, qu'à les
 » édifier par des exemples de vertu &
 » de désintéressement ; & ils ajoutent
 » peu de foi à une religion, qu'on ne
 » leur prêche que par des exactions &
 » des tyrannies. En recevant l'Evan-
 » gile, ils ont conservé tous leurs vices,
 » & ont pris ceux de leurs missionnai-
 » res. L'eau-de-vie & la cupidité sont
 » les présens funestes que leur ont ap-
 » portés ces prédicateurs de la foi ; &

» en acquérant quelques vertus socia-
» les , ce peuple , devenu moins farou-
» che , a perdu la pureté des anciennes
» mœurs.

» Les Lapons , qui partagent leur
» culte entre Jésus-Christ & leurs ido-
» les , en ont trois principales ; la pre-
» mière a la supériorité sur les autres
» dieux , sur les hommes & sur les dé-
» mons ; la seconde préside à la con-
» servation des animaux , & la troisième
» aux productions de la terre. On les
» adore dans des lieux particuliers , à
» quelque distance de la cabane ; &
» l'autel est une table élevée de sept à
» huit pieds , environnée de branches
» d'arbres. Sur cet autel , est posée l'i-
» mage de la divinité , qui n'est autre
» chose qu'un bloc informe , dont la
» tête a quelque rapport avec celle d'un
» homme. Un marteau attaché à la place
» du bras droit , désigne sa puissance.
» Le chemin , qui conduit de la cabane
» à l'autel , est tracé par une allée de
» feuillage , qu'on a soin de renouveler
» à mesure qu'il devient sec.

» Les dieux d'une classe inférieure
» habitent des lieux d'un accès plus
» difficile. C'est quelquefois une ca-

» verne, les bords d'un marais, ou le
 » haut d'une montagne. Leurs statues
 » sont des pierres brutes, telles qu'on
 » en trouve parmi les rochers; & pour
 » les faire reconnoître, & empêcher
 » qu'on ne viole la sainteté du lieu
 » qu'elles occupent, on marque, avec
 » des branches de bouleau, l'étendue
 » de cette espece de sanctuaire. Comme
 » chaque famille a le sien, le nombre
 » en est fort grand; on en compte jus-
 » qu'à trente dans chaque gouverne-
 » ment, préfecture ou bailliage. Il n'est
 » permis à aucune femme d'en appro-
 » cher, & moins encore de leur offrir
 » des sacrifices. Ce seroit une profana-
 » tion impardonnable, digne du cour-
 » roux de la divinité, & de l'indigna-
 » tion des habitans.

» La principale pierre est entourée
 » d'autres plus petites: on croit que le
 » dieu est accompagné de sa femme,
 » de ses enfans & de ses domestiques.
 » On leur rend presque à toutes les
 » mêmes honneurs; & ces honneurs
 » consistent à les arroser de graisse &
 » de sang de renne. Aussi sont-elles
 » très-dégoûtantes; mais c'est précisé-
 » ment là, ce qui les rend vénérables à

» ce peuple hideux, mal-propre & im-
» bécille. Les étrangers, qui visitent ces
» idoles, en emportent quelquefois
» dans leurs pays, pour en orner des
» cabinets ; & les Lapons furieux de
» voir ainsi diminuer la famille de leurs
» dieux, accablent les ravisseurs de me-
» naces, d'injures & d'imprécations.

» Les rennes sont les victimes ordi-
» naires, que ces peuples offrent à leurs
» idoles. Après les avoir imbibées de
» sang & de graisse, ils enterrent tout
» ce qui reste de l'animal, à l'exception
» de ses cornes qu'ils plantent autour
» du dieu. Cette cérémonie se passe en
» silence, & avec beaucoup de recueil-
» lement de la part du sacrificateur &
» des assistans. Il y a quelque variété
» dans les sacrifices ; mais c'est presque
» toujours le sang & la graisse de renne,
» qui en font le fond & la base. Ils ont
» aussi des jours consacrés à la mémoire
» des morts ; aux fêtes de Noël, ils
» mettent, dans un petit coffre, une
» partie de leur nourriture, & la sus-
» pendent à un arbre, pour en régaler
» les manes des défunts. Pendant ces
» mêmes fêtes, un pere de famille ne
» sort pas de sa cabane pour assister à
» l'office

» l'office divin; il se contente d'y en-
 » voyer ses valets , & s'excuse sur la
 » crainte qu'il a , d'être tourmenté par
 » les esprits , jusqu'à ce qu'ils soient ras-
 » sasiés. En général , les Lapons ont une
 » grande répugnance d'aller à l'église :
 » il faut que le chef du village les y
 » oblige , & envoie des gens qui les y
 » menent de force. Il y en a qui , pour
 » s'en exempter , donnent de l'argent
 » aux prêtres toujours prêts à le re-
 » cevoir ».

Je suis , &c.

A Kola , en Laponie , ce 15 Avril 1748.



L E T T R E X C.

S U I T E D E L A L A P O N I E.

Vous venez de voir, Madame, par le récit de notre Suédois, que les Lapons ne font pas tellement convertis au Christianisme, qu'ils n'aient encore de fréquens retours vers l'idolâtrie : il y a même des contrées, où ils sont presque tous idolâtres : ce sont les Lapons Moscovites, chez lesquels se conserve toujours une ancienne indépendance. Ils élisent eux-mêmes des espèces de gouverneurs, qui ont tout pouvoir parmi eux, & qui administrent la justice. Cependant ils reconnoissent le Czar pour leur souverain, & lui paient des tributs en pelleteries. Les Lapons Danois se conduisent suivant les loix du Danemarck : le roi nomme leurs juges & des officiers pour percevoir les impôts. A l'égard de ceux qui vivent sous la domination Suédoise, s'ils n'ont pas perdu toute leur liberté, ils sont assujettis à des réglemens si sévères, qu'on y apperçoit difficilement l'ancien ca-

raâtere national. Autrefois ils obéif-
foient à des efpeces de petits tyrans ,
nommés *Birkarles* , qui les avoient sub-
jugués , & qu'un roi de Suede leur don-
na pour les gouverner. Il leur permit
d'impofer des tributs , & leur abandon-
na tout le pays en fouveraineté , à con-
dition qu'ils paieroient tous les ans , en
forme d'hommage & de redevance , un
certain nombre de fourrures. Les Bir-
karles jouirent de ces droits pendant
plusieurs fiecles ; mais ayant abusé de
leur puiffance , & exercé des vexations
contre leurs fujets , Guftave I détruiſit
ces maîtres injuſtes , & joignit la Laponie à ſes autres Etats.

Ses ſucceſſeurs lui donnerent une
forme nouvelle ; chaque contrée fut
ſoumiſe à l'autorité d'un grand bailli ,
qui avoit ſous lui un lieutenant & d'au-
tres officiers ſubalternes. Ceux-ci ju-
geoient les petites cauſes ſuivant les
loix de la Suede , & faiſoient eux-mê-
mes les exécutions criminelles. Cette
ancienne adminiſtration a éprouvé peu
de changemens ; le gouvernement eſt
à peu près le même : il n'y a guere de
différence , que dans le nom & la qua-
lité des officiers. La perception des

52 SUITE DE LA LAPONIE.

impôts a été sujette à plus de variations : d'abord on exigea des pelleteries , suivant la richesse de chaque particulier , avec le dixieme de leur rennes & de tout le poisson qu'on prenoit à la pêche : dans la suite , il fut réglé que chaque habitant , parvenu à l'âge de dix-sept ans , seroit tenu de donner deux rennes mâles , ou trois femelles , une certaine quantité de poisson , & la peau de tous les élans qui seroient tués dans le pays.

Aujourd'hui chacun paie la capitation proportionnellement à ses facultés ; & pour mettre de l'équité & de l'ordre dans ces impositions , on a distribué en trois classes , tout le territoire qu'occupent les habitans ; le bon , le médiocre , le stérile ; & chaque division ne paie , qu'à raison de sa fécondité & de son étendue. On la taxe à une certaine somme déterminée ; & il est libre de la donner ou en argent , ou en poisson , ou en fourrures. Cinquante peaux d'écureuils équivalent à cinq livres de notre monnoie ; une peau de renard , ou neuf livres de poisson se valent à peu près la même somme.

Outre ces impositions , on leve le

SUITE DE LA LAPONIE. 53

dixieme sur la pêche, sur la chasse & sur les rennes pour l'entretien des prêtres, qui exigent ce tribut avec plus de rigueur, que les collecteurs royaux. Il y a dans l'année différentes foires, où les Lapons sont obligés d'apporter eux-mêmes tous ces impôts; on les fait ensuite transporter dans des magasins, d'où on les envoie au lieu de leur destination. Comme ce transport exige des frais, chaque Lapon ajoute, à son tribut ordinaire, une paire de fouliers, par forme d'indemnité.

Ces peuples mènent une vie si errante, qu'on ne sauroit jamais où les prendre, & qu'ils pourroient, par conséquent, s'exempter de payer le tribut, s'ils renonçoient à se trouver aux foires; mais le besoin qu'ils ont de fer, d'acier, de couteaux, de cordes, & d'autres secours, les rassemblent nécessairement dans ces lieux, où l'on a soin de leur faire trouver tout ce qui peut leur être utile.

Les foires les plus célèbres sont celles du 6 Janvier, du 25 du même mois, & du 2 de Février. Leur durée est de huit à quinze jours; les marchands y arrivent de toutes les parties de la Suede,

54 SUITE DE LA LAPONIE.

du Danemarck, de la Laponie & de la Norvege. Le chef, qui y préside, est accompagné d'un homme de loi, d'un officier de police, & d'un prêtre ; le premier, pour juger les différens ; le second, pour maintenir le bon ordre, le prêtre, pour baptiser, marier, enter-
rer, & sur tout pour recevoir les présens que lui font les Lapons, chacun selon ses facultés. Les plus dévôts offrent à l'église des fourrures de petit gris, qu'ils suspendent aux murs du temple, & des peaux de renne qu'ils étendent, en forme de tapis, sur le pavé qui conduit à l'autel. Ces bonnes gens croient ne pouvoir obtenir des graces de Dieu, qu'en intéressant le prêtre en leur fa-
veur.

Les marchandises que les Lapons apportent à la foire, sont des pelleteries, des habits, des gants, des souliers, des bottines, du poisson sec, des rennes, & des fromages faits du lait de ces animaux. Ils prennent, en échange, de l'eau-de-vie, du tabac, du drap, de la toile, des ustensiles de ménage, ou de l'argent. Ce commerce se fait d'autant plus aisément, que toutes ces choses ont un prix qui ne varie point : on lait

SUITE DE LA LAPONIE. 55

ce que vaut chaque marchandise ; & il n'y a pas plus de difficulté à troquer des fourrures pour de l'eau - de - vie , que nous n'en avons à changer un louis contre de la monnoie : aussi les marchés se concluent-ils dans le moment. Une livre de tabac vaut un écu ; une peau d'ours est estimée trois livres. Il n'y a point à marchander ; on a la peau , en donnant le tabac.

C'est ordinairement dans les foires ou autres assemblées de cette nature , que se font les propositions de mariage. Un Lapon , qui recherche une fille , ne s'inquiete ni de sa beauté , ni de sa sagesse. Est-elle riche ? a-t-elle beaucoup de rennes ? C'est presque la seule question qu'on fait aux parens. Il faut savoir que dès qu'un enfant est baptisé , on lui donne une renne , sur laquelle on imprime une marque pour la reconnoître , ainsi que sur toutes celles qui en proviennent. Quand les dents commencent à percer à l'enfant , on ajoute , à son troupeau , une nouvelle renne , marquée comme la première ; & à mesure qu'il grandit , ses richesses se multiplient ; car tout le produit & les petits de ces animaux lui appartiennent : on

56 SUITE DE LA LAPONIE.

lui en rend un compte exact , lorsqu'il est en âge d'en avoir soin par lui-même.

Quand un jeune homme a donc fait son choix , il va , avec son pere & un ami , trouver les parens de la fille , muni d'une bonne provision d'eau de-vie. Les deux négociateurs entrent dans la cabane , & le laissent à la porte , où il s'occupe à fendre du bois , ou à quelque autre exercice utile au futur beau-pere. Il ne lui est pas permis d'entrer sans être invité : ce seroit une incivilité qui lui feroit manquer son mariage. Toute l'eau-de-vie se boit pendant son absence ; & à chaque verre , le pere du garçon fait à celui de la fille , un compliment & une génuflexion. *Pere grand* , *pere vénérab'le* , *pere suprême* , sont les expressions dont il se sert , pour obtenir ce qu'il desire. Si la réponse est favorable , on appelle le jeune homme , qui , pour premiere entrevue , baise sa maîtresse sur la bouche , & frotte son nez contre celui de sa prétendue : c'est le comble de la politesse Lapone.

Après ce prélude , il tire de son sein quelques morceaux de viande cuite , & les présente à sa future. Celle-ci les refuse ; mais elle lui fait signe , en même

tems, de sortir avec elle. Les voilà donc en tête à tête hors de la cabane: c'est le moment de la décision. L'amant offre de nouveau ce qu'il avoit apporté; & la maîtresse ne fait plus de difficulté de le recevoir. Il la prie de lui permettre de coucher auprès d'elle dans la hutte: si la proposition déplaît, la fille jette à terre les présens; & le mariage n'a pas lieu. Dans le cas contraire, elle les garde; & l'affaire passe pour arrêtée.

Il ne s'agit plus que de choisir le jour de la célébration; & c'est ici la difficulté: il est de l'intérêt du beau-pere d'en différer la conclusion, parce que, chaque fois que le jeune homme vient voir sa maîtresse, il apporte de l'eau-de-vie & du tabac, qui sont le plus grand régal qu'on puisse faire à un Lapon. On voit des gens remettre, d'année en année, l'hymen de leur fille, uniquement pour faire durer ces petites largeesses. Les visites sont plus ou moins fréquentes, suivant la distance qui sépare les habitans. Le voyage se fait en traîneau; & le galant impatient témoigne ainsi, par des chants amoureux, le desir d'être arrivé.

« Allons ! courage ! hâtons-nous ,

58 SUITE DE LA LAPONIE.

» ma chere renne ! nous avons encore
» du chemin à faire. Allons ! de l'agi-
» lité, de la légèreté !

» Nous en ferons plutôt à la fin de
» notre course ; je verrai plutôt l'objet
» de mon amour : oui, je verrai ma
» maîtresse se promener le long des
» marais. Regarde, ma chere renne ;
» ne l'apperçois-tu pas de loin ? Dis-
» moi sur quelles fleurs elle se pro-
» mene ? Soleil, jette tes rayons sur
» les lieux qu'elle habite ; & si je croyois
» pouvoir la découvrir du haut de ces
» arbres, je monteroies jusqu'à leur ci-
» me ; je couperois les rameaux qui me
» déroberent sa vue.

» Allons ! courage ! hâtons-nous ;
» ma chere renne ! allons, de l'agilité,
» de la légèreté !

» Ah ! si je le pouvois, chere maî-
» tresse, vous me verriez suivre le
» cours des nuées qui se portent vers
» vos marais. Si j'avois des ailes de
» corneille, dans l'instant, je prendrois
» mon essor, & j'arriverois auprès de
» vous. En vain vous voudriez vous
» soustraire à mes regards, &, par une
» fuite timide, vous dérober à mes
» embrassemens : je serois continuelle-

» ment sur vos pas ; je vous presserois
» contre mon sein. Ah ! je sens mon
» cœur qui palpite.

» Allons ! courage ! hâtons - nous ,
» ma chere renne ! allons ! de l'agilité ,
» de la légéreté !

» Qu'y a-t-il de plus fort que des
» chaînes de fer , que rien ne peut
» rompre ? Ainsi l'amour enchaîne nos
» cœurs. Quoi de plus inconstant , de
» plus agité que les nuages ? Ainsi l'a-
» mour tourne nos têtes , change nos
» pensées & nos résolutions. Si j'écou-
» tois toutes les pensées qui m'agitent ,
» je changerois de chemin à tout mo-
» ment ; mais je fais ce que j'ai à faire.
» C'est par-là qu'est le sentier le plus
» court pour arriver jusqu'à ma mai-
» treffe. Je pars , j'y cours.

» Allons ! courage ! hâtons - nous ,
» ma chere renne ! allons ! de l'agilité ,
» de la légéreté ».

Les Lapons n'ont ni tons , ni me-
sures , ni airs déterminés , pour ces
sortes de chansons. Chacun les chante
comme il lui plaît ; on les appelle *chan-
sons nuptiales*. Le jour pris pour la célé-
bration de la nôce , les parens s'assem-
blent chez le pere de la fille ; & le fu-

tur fait des présens à toute la famille, conformément à ses facultés, & proportionnés à l'état & à l'âge des assistans.

On part ensuite pour aller à l'église. Les hommes marchent les premiers ; & le marié est à leur tête. Les femmes vont après , conduites par la future ; deux de ses parens , le bonnet à la main, la soutiennent par - dessous les bras. L'air triste qu'elle affecte , semble annoncer que c'est à regret & par contrainte , qu'elle va quitter la maison paternelle. Quand on lui demande si elle veut épouser un tel ? Elle ne fait aucune réponse. Les parens la pressent de s'expliquer & de donner son consentement : elle s'obstine à garder le silence. Enfin , après bien des instances , elle prononce le *oui* d'une voix si foible & si basse , qu'à peine le prêtre peut l'entendre. Cette retenue passe ici pour une marque de pudeur & de chasteté , à laquelle on donne les plus grands éloges.

On quitte l'église pour se mettre à table ; & ce sont les convives qui font les frais du repas. Chacun apporte sa part des viandes ; & si la cabane est trop

SUITE DE LA LAPONIE. 61

petite pour contenir tout le monde, les plus jeunes montent sur le toit, & font descendre une corde, à laquelle on attache les mets qu'ils demandent. Un homme de l'assemblée, qui fait l'office de maître-d'hôtel, est chargé de cette distribution. La fête se termine par boire de l'eau-de-vie, dont chacun a eu soin de se pourvoir.

Les noces étant achevées, le nouveau marié demeure chez son beau-père avec sa femme, & est obligé de le servir pendant un an. Il est le maître ensuite d'aller s'établir où il veut, & d'emporter avec lui tous les effets qui lui appartiennent. Il y a tel particulier qui donne à sa fille, en mariage, jusqu'à deux cens rennes; & tous les parens qui ont reçu des présens du jeune homme, lui en rendent quatre ou cinq fois la valeur. Ces animaux font la principale richesse chez les Lapons, comme chez les Samoïèdes; & vous avez déjà pu vous appercevoir, que ce n'est pas l'unique trait de ressemblance qui se trouve entre ces deux peuples.

Ce que j'ai dit du mariage des Lapons, ne regarde que les sujets du roi de Suede; les Moscovites y apportent

62 SUITE DE LA LAPONIE.

moins de cérémonie : on s'assemble chez le pere de l'époux ; & là , avec un morceau d'acier , on tire d'une pierre quelques étincelles qui sont comme le symbole & le sceau de l'union conjugale. A les croire , comme le caillou renferme une source de feu qui ne paroît , que lorsque la pierre a été touchée par le fer , il se trouve de même , dans l'un & l'autre sexe , un principe de vie , qui ne se produit que lorsqu'ils sont unis.

Jamais ces gens n'épousent une parente au degré prohibé : le divorce est très - rare parmi eux , & l'adultère encore plus. Il n'est donc pas vrai , comme l'ont dit quelques voyageurs , que les maris trouvent bon , desirer même , & regardent comme un honneur , que les étrangers couchent avec leurs femmes. Ils se montrent , au contraire , fort délicats sur cet article , & paroissent très - susceptibles de jalousie. Les femmes sont peu fécondes ; & l'on voit rarement plus de trois enfans dans une famille. On attribue cette espece de stérilité à l'usage fréquent de l'eau-de-vie & des liqueurs fortes.

Dès qu'un homme s'apperçoit que sa

femme va devenir mere, il court au forcier pour favoir si c'est d'un garçon ou d'une fille. C'est la lune principalement, que l'on consulte dans cette occasion; car les Lapons croient, comme nous, qu'il y a un rapport très-sympathique entre la lune & la tête d'une femme. Ce même astre est encore consulté sur le sort de l'enfant. On veut savoir s'il vivra, s'il sera heureux, s'il jouira d'une bonne santé, &c. Dès qu'il est né, on le lave avec de l'eau froide ou de la neige, jusqu'à ce que sa respiration s'affoiblisse. Alors on le plonge dans un chaudron plein d'eau tiède; & après l'y avoir tenu pendant quelque tems, on l'enveloppe dans des peaux de lievre.

La mere ne reste guere dans son lit plus de quatre ou cinq jours; & comme le soin du baptême la regarde uniquement, il faut qu'elle dispose toutes choses pour la cérémonie. Quelquefois elle est obligée d'aller trouver le prêtre à cinq ou six lieues de l'habitation. Le berceau de l'enfant est attaché à une espece de bât porté par une renne; & elle la suit à pied par des chemins très-difficiles. En hiver, elle le

64 SUITE DE LA LAPONIE.

tient avec elle dans son traîneau. Outre le nom qu'a reçu du prêtre le nouveau baptisé, les parens lui en donnent toujours d'analogues à leurs fausses divinités, à moins qu'on ne lui fasse porter celui de quelque personne chérie de la famille, dont on veut conserver le souvenir.

Les maris n'approchent de leurs femmes, que six semaines après la naissance de l'enfant. C'est une loi qu'ils observent scrupuleusement, & à laquelle les besoins physiques, dans ce pays de glace, ne les contraignent point de déroger. Vous jugez bien que l'usage des nourrices étrangères y est absolument inconnu. Il n'y a que les nations policées, qui sachent se débarrasser d'une éducation gênante, sans rien diminuer de la tendresse maternelle. Les Laponnes allaitent elles-mêmes leurs enfans; si elles tombent malades, elles leur font avaler du lait de renne, & les accoutument de bonne heure, à fucer de petits morceaux de viande. Leur berceau est une pièce de bois creux, garni de peaux. Leurs langes sont une mouffe fine, douce, sèche & légère, qui absorbe toute la mal-propreté: on en change plusieurs

SUITE DE LA LAPONIE. 65

fois le jour. Les femmes la font servir à un usage qui leur est particulier , pour entretenir la propreté du corps dans leurs incommodités périodiques.

On suspend ici le berceau des enfans au toit de la cabane ; & on y attache une corde , avec laquelle on le balance pour l'endormir : quelquefois c'est un chien qui est chargé de cette fonction ; il se dresse sur ses pattes de derriere , met celles de devant sur le berceau suspendu à peu de distance de terre , & lui donne un mouvement réglé. Il continue cet exercice jusqu'à ce que l'enfant soit endormi , & le reprend dès qu'il l'entend crier.

Quand les enfans avancent en âge ; les meres montrent à coudre aux filles ; & les peres instruisent les garçons à tirer de l'arc. Ils ne leur donnent point à manger , qu'ils n'aient atteint le but ; & cet exercice , souvent répété , les rend adroits à décocher une fleche , & en fait d'habiles chasseurs.

La chasse est l'occupation la plus estimée. Celle de l'ours se fait avec une sorte d'appareil ; & il n'y a point de titre d'honneur plus réel , que d'avoir tué un de ces animaux. Chaque fois

66 SUITE DE LA LAPONIE.

qu'un Lapon assiste à la mort d'un ours , il fait de son poil une petite houppe , qu'il porte à son bonnet. Ces especes d'aigrettes sont autant de signes de force & de valeur , qui le constituent un des héros du pays. Plus il a sur lui de ces marques de courage , plus il est considéré dans la nation ; & on les regarde comme des preuves de bravoure , moins équivoques , que les cordons si vantés de la plupart de nos ordres de chevalerie.

Quand un Lapon a observé sur la neige la trace d'un ours , il s'étudie à découvrir sa retraite , & vient en triomphe l'apprendre à ses voisins , qui lui déferent sur le champ le commandement de la chasse. On attend que la neige s'affermisse ; parce qu'alors il est plus aisé de courir dessus avec des patins. Cette chaussure est presque la même que celle des Samoièdes. Ce sont des pieces de bois , longues de plusieurs pieds , relevées en pointe par-devant , & attachées comme une sandale. Par le moyen d'un bâton qu'ils tiennent à la main , & où , d'un côté , est attachée une petite planche ronde , afin qu'il n'entre pas dans la neige , & de l'autre ,

SUITE DE LA LAPONIE. 67

un fer pointu pour percer les bêtes qu'ils rencontrent, ils s'élancent, & se conduisent, en montant, en descendant, en tournant à droite & à gauche, avec une virelle si extraordinaire, qu'il n'est point d'animal, qu'ils n'attrapent facilement.

On convient du jour de la chasse; & l'on consulte le devin sur le succès de l'entreprise. Si ses réponses sont favorables, on entre dans la forêt; & celui qui a le premier découvert les traces de l'ours, est le conducteur de la troupe. Il ne doit avoir d'autre arme qu'un bâton, auquel est attaché un gros anneau de cuivre. Le forcier marche après lui, muni de son tambour, & suivi du chasseur qui doit donner le premier coup à la bête. Les autres viennent à leur rang; & chacun a sa fonction particulière. L'attaque se fait au bruit d'une chanson, par laquelle ils prient l'ours de ne leur faire aucun mal, & de ne pas rompre les armes qu'ils emploient contre lui.

Arrivés près de l'animal, c'est à qui montrera plus d'intrépidité. L'un le frappe avec une hache, l'autre avec un coutelas, celui-ci le perce avec sa hal-

68 SUITE DE LA LAPONIE:

lebarde ; celui-là le renverse d'un coup de mousquet. La bête , ainsi attaquée , meurt sur la place ; & une chanfon entonnée par le capitaine , est , au lieu de cor , le signal de la victoire. Alors tout le monde se livre à la joie , & fait retentir la forêt de cris d'allégresse.

On met l'ours sur un traîneau ; & on le conduit dans la cabane , où il doit servir à régaler ses vainqueurs. La renne , qui l'a mené , est dispensée de travailler pendant un an ; & chaque chasseur a son ordre marqué , pour la préparation du festin. L'un est chargé d'écorcher l'ours & de le dépecer ; l'autre , de faire cuire la viande ; le troisième , d'entretenir le feu , d'aller chercher de l'eau , &c.

Quand on arrive vers la cabane , les femmes viennent au-devant de leurs maris ; & alors de nouveaux chants de victoire se font entendre. Elles mêlent leurs voix à celles de leurs époux ; & pour rendre le triomphe plus éclatant , elles mâchent & broient sous leurs dents , une certaine écorce qui rougit la salive. Puiss'approchant d'eux , comme pour les embrasser , elles leur crachent au visage , & les font paroître

couverts de sang , comme si c'étoit celui de l'ours. D'autres chants accompagnent encore cette cérémonie : « Que de » graces ne devons-nous pas vous rendre , nos chers maris , de nous avoir » apporté cette proie ? Quelle force ! » quelle adresse il a fallu employer , » pour dompter cet animal ! Il a suc- » combé sous vos coups ; quelle joie » a dû vous causer cette victoire ; & » que nous en ressentons nous-mêmes » de plaisir ! »

Les femmes n'assistent point au repas ; il leur est même défendu d'approcher de l'endroit où on le prépare. C'est une cabane qui ne sert qu'à cet usage. On n'y fait point entrer l'ours par la porte ; après qu'il a été coupé en pieces , on le jette par le trou qui sert de passage à la fumée , afin qu'il paroisse envoyé & tombé du ciel. La peau de l'animal appartient à celui qui l'a découvert : c'est à lui aussi , qu'est assigné , à table , la première place ; le magicien a la seconde ; & les autres observent le même ordre qu'à la chasse.

Quand les viandes sont cuites , on les divise en deux parts , l'une pour les hommes , l'autre pour les femmes.

Celles-ci reçoivent leur portion des mains de deux Lapons qui annoncent leur arrivée par une chanson conçue en ces termes : « Voici des hommes » venus de Suede , de Pologne , d'Angleterre & de France , pour vous apporter des présens ». A ce signal, elles sortent de la cabane , viennent au-devant des députés , & répondent à leur chanson par celle-ci : « Venez , vous » qui arrivez de Suede , de Pologne , » d'Angleterre & de France ; venez , » nous vous mettrons des houppes de » laines autour des cuisses ». En même tems , elles prennent les viandes des mains des envoyés , & leur font présent de houppes rouges.

Aucun de ces chasseurs ne peut habiter avec sa femme , que le troisième jour après cette fête ; & le capitaine ne doit voir la sienne , que le cinquieme , pour expier le meurtre de l'ours , & effacer la souillure qu'ils croient avoir contractée par la mort de cet animal. Quand ils viennent retrouver leurs femmes , elles les reçoivent en chantant , & leur jettent sur le dos une poignée de cendres , qui les rétablit dans tous les droits de la couche conjugale.

La chasse est absolument interdite aux femmes ; il ne leur est pas même permis d'approcher des armes, ou de tout autre instrument qu'on y emploie, ni de toucher aux bêtes qu'on y a tuées : tout ce qui a l'air de cruauté, paroît incompatible avec la douceur de leur sexe, à moins que ces gens n'aient l'imbécillité de croire que la main d'une femme produit sur la chair l'effet d'un maléfice ; car ce peuple est très-superstitieux : il y a des jours réputés de mauvais augure, pendant lesquels rien ne pourroit contraindre un Lapon à sortir de sa cabane. Il est persuadé, par exemple, que s'il chassoit le jour de sainte Catherine, de saint Clément, ou de saint Marc, son arc, ses fleches, son fusil se romproient, & qu'il seroit malheureux pendant toute l'année.

Vous concevez que, chez ce peuple ignorant & grossier, il ne peut y avoir ni science, ni arts libéraux ; à peine connoît-il les arts mécaniques. Il se pique pourtant de savoir faire la cuisine, à laquelle les hommes seuls sont employés, toujours dans le principe, qu'une femme ne doit jamais porter la main sur la chair d'aucun animal.

72 SUITE DE LA LAPONIE.

Les Lapons s'occupent encore à construire des barques, des traîneaux, des coffres, des armoires & d'autres ouvrages de menuiserie. Sans maîtres, ils savent faire tout ce qui est nécessaire pour la pêche, la chasse & le ménage. Quand on change deux ou trois fois par an de demeure & de canton, on ne doit pas avoir un grand bagage à transporter. Leurs barques sont composées de quelques planches de sapin, unies ensemble avec des nerfs de renne & du goudron. Ils ont deux sortes de traîneaux; les premiers pour porter leurs meubles; les seconds, pour se voiturer eux-mêmes : les uns & les autres diffèrent peu de ceux des Samoïèdes.

Ces gens ont aussi une sorte de luxe; sur leurs armoires & sur leurs coffres, ils appliquent de petits ornemens d'os de renne, taillés diversement, & enchâssés avec beaucoup de finesse. Leurs corbeilles, faites de racines d'arbres, sont travaillées avec un art admirable. Leurs voisins achètent d'eux de petites boîtes, de petits paniers; & leurs tabatieres, ornées de figures bizarres, sont fort recherchées dans tous les

SUITE DE LA LAPONIE. 73

les pays du Nord. Les femmes filent la laine de brebis , & en font des rubans & des houppes dont on fait un très-grand usage. Elles emploient aussi le poil de lièvre à fabriquer des bonnets. Mais leur industrie se manifeste particulièrement dans la broderie. Elles font du fil d'étain avec autant d'habileté, que si elles avoient appris cet art dans les meilleures fabriques. Elles passent de l'étain par une filière , le tirent avec les dents , jusqu'à ce que sa ductilité le rende propre à être joint à un fil de nerf , comme nous joignons l'argent avec la soie. Elles en brodent leurs vêtements , les harnois des rennes , des bourses , des gânes de couteau , des ceintures , &c. Ce sont-là tous leurs arts , assez dépendans du besoin pour exciter au travail , assez bornés dans leurs progrès pour laisser encore du loisir.

Outre ces occupations , qui ne sont que de luxe , les femmes en ont d'autres plus utiles , qu'elles partagent avec leurs maris. Elles vont à la pêche , ont soin des troupeaux , veillent sur l'intérieur du ménage ; & , dans leurs transmigrations fréquentes d'un lieu à un autre , ce sont elles qui sont char-

gées des embarras du déménagement. Elles plient la couverture de la tente, & en font des paquets d'une égale pesanteur, qu'elles attachent, deux à deux, sur leurs rennes, de manière qu'ils leur pendent des deux côtés sur les flancs. Si leurs enfans ne sont point en état de marcher, elles les emballent, pour ainsi dire, dans de petits berceaux légers, proportionnés à leur grandeur, & où ils n'ont qu'une très-petite ouverture pour la respiration. Elles les mettent, deux à deux, sur une renne, comme les autres paquets; & s'il s'en trouve un moins pesant que l'autre, elles augmentent son poids, jusqu'à ce qu'elles aient attrapé l'équilibre. S'il n'y a qu'un seul enfant, elles lui appaireillent un fardeau d'un poids égal; & quand tout est chargé, les hommes, les femmes, les enfans qui peuvent marcher, conduisent, à pied, les rennes qui portent le bagage: celles qui sont à vuide, suivent en troupes leurs conducteurs, sans presque aucun soin de la part de ceux qui les gardent. On fait halte dans les bois & entre les montagnes, sans dresser aucune tente, jusqu'à ce qu'on arrive où l'on a dessein de s'établir.

On ne monte pas les rennes comme les chevaux, parce qu'elles ont l'épine du dos trop foible, & que leur force est principalement dans les épaules & dans les jambes; aussi tirent-elles plus vite, plus long-tems, & des fardeaux plus pesans, qu'elles ne portent.

Je ne vous ai point encore parlé du caractère des Lapons, que notre Suédois m'a dépeints comme des hommes « lâches, défiants, craintifs, entêtés, » fourbes & menteurs; ils s'emporent » avec violence, lorsqu'on les irrite, » ou qu'ils sont ivres; & il est difficile » de les appaiser quand ils sont en colère. Une brutalité intrépide, une » valcur féroce remplacent alors leur » timidité naturelle. Ils se jettent comme des furieux les uns sur les autres, » se battent à grands coups de couteau; » & le vainqueur n'est satisfait, que » lorsqu'il a fendu la bouche jusqu'aux » oreilles à son adversaire. De sang » froid, ils sont dédaigneux & mélancoliques; perfides & superstitieux » dans la vengeance. Ils ont le plus souvent recours à la magie, & font jouer » secrètement tous les ressorts de cet » art, pour perdre leurs ennemis. S'il

» faut employer le serment, le parjure
 » même, pour les rendre odieux, c'est
 » encore un moyen dont ils ne se font
 » aucun scrupule. Lorsqu'ils affirment
 » quelque chose, les imprécations les
 » plus effroyables ne font point ména-
 » gées. Ils se déshabillent nuds jusqu'à
 » la ceinture; & dans cet état, ils se
 » donnent au diable, eux, leurs fem-
 » mes, leurs enfans & leurs rennes, si
 » ce qu'ils disent n'est pas vrai.

» Les femmes poussent l'emporte-
 » ment jusqu'à l'excès : semblables à
 » des lionnes en furie, elles s'élancent
 » sur quiconque les outrage, & ne res-
 » peçtent, dans ces momens, ni l'hon-
 » nêteté, ni la pudeur de leur sexe. Il est
 » vrai que ces deux vertus ne leur sont
 » familières en aucun tems : le séjour
 » habituel que font ensemble les gar-
 » çons & les filles; l'usage où l'on est,
 » de coucher pêle-mêle, & sans che-
 » mise, dans une même cabane, sont
 » bien capables d'exclure cette décence,
 » cette retenue qu'observent, parmi
 » nous, les femmes honnêtes, dans les
 » occasions même, où il semble être
 » permis d'en manquer.

» Les Lapons réparent tous ces dé-

» fauts par quelques bonnes qualités :
 » ils ont le vol en horreur , font chari-
 » tables , & exercent l'hospitalité plus
 » qu'aucun peuple de l'univers. Leur
 » bienfaisance s'étend jusqu'aux étran-
 » gers , & aux voyageurs qu'ils reçoï-
 » vent avec une cordialité singulière.
 » Les vivres , les rafraîchissemens leur
 » sont fournis gratuitement , avec au-
 » tant de soin , & plus de zele & de
 » bonnevolonté, qu'ils les payoient».

Telles sont les vertus principales de
 ces peuples , même de ceux qui habitent
 les régions septentrionales , & qu'on
 regarde comme les plus grossiers de la
 nation. Le corps d'un Lapon est l'objet
 & la fin de tout ce qu'il fait , de tout ce
 qu'il entreprend. Il n'a d'autre soin que
 celui de sa conservation. Son extrême
 difformité n'empêche pas ce citoyen
 de la terre de s'occuper uniquement de
 son individu , parce qu'il en est le pro-
 priétaire. La possession de ce bien uni-
 que , le seul qu'il connoisse , lui donne
 pour son être une complaisance qu'à
 peine peuvent avoir les autres hommes
 dans les conditions les plus heureuses.
 Il va même jusqu'à se comparer aux
 Suédois , parce qu'il marche sur deux

pieds comme eux , & qu'il est le maître de ses rennes.

Dans ces contrées voisines du pôle , où je suis actuellement , il y a trois mois de jour continuel en été , & autant de nuit en hiver. Mais alors la lune fait le même office que le soleil ; sa clarté , jointe à la blancheur de la neige , produit assez de lumière , pour diriger les hommes dans leur chasse , leur pêche , leurs voyages , & tout ce qui se fait ailleurs à la faveur du soleil. Le froid est si vif dans cette saison , que l'esprit de-vin se gele dans les thermometres. Lorsqu'on ouvre la porte d'une chambre chaude , l'air de dehors convertit sur le champ en neige la vapeur qui s'y trouve : il en forme de gros tourbillons blancs ; & quand on sort , il semble déchirer la poitrine. A voir la solitude qui regne dans les villes , on croit que le froid a fait périr tous les habitans ; souvent il reçoit des augmentations si subites , que ceux qui y sont malheureusement exposés , y perdent les bras & les jambes , & quelquefois la vie même. D'autres fois il s'élève des tempêtes de neige , qui exposent encore à un plus grand péril. Le vent

la pousse avec une impétuosité qui fait disparoître , en un moment , tous les chemins. En vain on voudroit se retrouver par la connoissance des lieux ou des marques qui se font aux arbres ; on est aveuglé par l'épaisseur de la neige ; & l'on ne peut faire un pas, sans s'y abîmer.

Mais si la terre est si horrible dans cette affreuse région , le ciel offre de charmans spectacles. Des feux de mille couleurs & de mille figures éclairent l'atmosphère. Ces aurores boréales n'ont point de situation constante ; & quoiqu'on les apperçoive , principalement vers le Nord , elles semblent néanmoins occuper indifféremment tout le ciel. Quelquefois elles commencent par former une grande écharpe d'une lumière claire & mobile , qui a ses extrémités dans l'horison , & parcourt rapidement les airs. Le mouvement le plus ordinaire de ces lumières les fait ressembler à des drapeaux qu'on feroit voltiger. Aux nuances des couleurs dont elles sont teintes , on les prendroit pour de vastes bandes de ces taffetas qu'on nomme *flambés*. Quelquefois elles tapissent le ciel d'un rouge si vif , qu'on le jugeroit teint de sang.

80 SUITE DE LA LAPONIE.

Ceux qui regardent ces phénomènes d'un autre œil que les philosophes, croient y voir les signes funestes des plus grands malheurs.

La chaleur est aussi insupportable en été, que le froid est excessif pendant l'hiver. Il n'y a ni printemps, ni automne; & en moins d'un mois, les herbes & les feuilles poussent & prennent toute leur croissance; mais cette saison a aussi ses tempêtes & ses dangers. Il regne quelquefois des vents si furieux, que les plus fortes maisons ne peuvent y résister. Ils enlèvent même les bestiaux, & les transportent si loin, que l'on ne fait souvent ce qu'ils deviennent. Ces ouragans amènent une si grande quantité de sable, que l'air en est obscurci. Un voyageur n'a d'autre ressource, que de renverser son traîneau sur lui, & de se tenir dans cette posture, jusqu'à ce que l'orage soit dissipé.

Comme la nature prive ces peuples des douceurs de nos climats, elle les dédommage par d'autres avantages, & sur-tout par une grande quantité de gibier. On y trouve de ces perdrix qui ont les pieds velus comme les lievres,

& que les Allemands appellent des *poules de neige*. Cet oiseau est plus accoutumé à courir qu'à voler ; ce qui donne beaucoup de facilité pour le prendre. Il est blanc , & tacheté de noir sur les ailes. passe l'hiver dans le pays , & se nourrit de la même herbe que les rennes. Il en fait sa provision pendant l'été , pour le tems où la terre est couverte de neige. Les autres oiseaux qu'on trouve en Laponie , sont des faisans , des gelinotes , des coqs sauvages , des aigles , des corbeaux , des cygnes , des canards , des looms , des huppés & des knipers. Le Loom est à peu près de la grosseur d'une oie , & a le plumage violet , mêlé de blanc , & perlé d'une manière agréable. Il se tient communément sur l'eau , & vit de poisson. Le Kniper est de la grosseur d'une pie , a la tête , les ailes & le dos noir , l'estomac & le ventre blanc , le bec & les jambes rouges.

On ne voit ici aucun des animaux familiers , connus dans nos climats , excepté le chien , le seul compagnon de la renne , pour la domesticité. Il fait les fonctions de nos chiens de berger & de nos chiens de chasse. Il en est d'une très - petite espèce , qui font la

82 SUITE DE LA LAPONIE.

guerre aux souris, & guettent leur proie, dont ils se nourrissent comme les chats. On les estime beaucoup, quoique fort laids. Toute leur tête, à l'exception des oreilles, qui sont droites comme celles du loup, ressemble à une tête de rat. Ils ont la queue bien tournée, & le poil d'un jaune brillant, fort rude & hérissé. Les autres quadrupèdes sont les ours, les élans, les loups, les goulûs, les renards, les lievres, les martres, les petits gris.

Ces derniers abondent ici d'une manière incroyable. Ce sont de véritables écureuils, qui, aux approches de l'hiver, quittent leur poil, & de roux, deviennent gris. Ils sont dans l'usage de changer de contrées, soit dans la crainte de manquer de vivres, soit pour éviter l'extrême rigueur du froid dans certaines années. Quelque tems avant leur départ, ils s'assemblent en troupes, sur le bord des lacs, montent sur de petites écorces qu'ils y trouvent, ou qu'ils y apportent, & qui leur tiennent lieu de nacelle, pour se transporter de l'autre côté de l'eau. Leur queue, qu'ils ont soin de tenir droite, sert de voile au navire ; & ils sont ainsi poussés

par le vent , jusqu'à ce qu'ils aient gagné le rivage. Mais ils ont , comme nous , des tempêtes à essuyer , & des naufrages à craindre ; un coup de vent peut renverser le bateau , & faire périr le pilote : souvent toute la flotte est submergée. Le corps de l'animal ne va point à fond ; il est porté sur les bords ; & on en ramasse quelquefois jusqu'à deux mille. Quand ils ne séjournent pas trop long-tems dans l'eau , leur peau n'en reçoit aucun dommage. La chasse du petit-gris est si générale parmi les Lapons , que cette peau est , de toutes les fourrures , la plus commune & la moins chere : un paquet de cinquante écureuils ne coûte guere plus de trois livres.

Je viens d'être témoin d'un spectacle qui vous auroit amusée : j'étois sur le bord de la mer , à quelque distance d'une forêt. Une martre , montée sur un arbre , avoit attendu qu'un aigle fût endormi. La martre sauta sur le dos de l'oiseau qui s'éveilla & s'envola. Elle n'abandonna pas sa proie , & s'y attacha si fortement avec ses griffes , que l'aigle l'emporta avec lui ; mais elle continua à le tourmenter & à le mordre , jusqu'à ce qu'il tombât épuisé.

Cette chute leur fut également funeste à tous deux ; car ils périrent l'un & l'autre contre un rocher.

On prétend que l'hermine, quoique plus petite que la martre, n'est pas moins dangereuse pour les gros animaux. Quand elle voit un élan ou un ours endormi, elle se glisse dans son oreille, & s'y accroche tellement avec ses dents, que rien ne peut lui faire quitter prise. Alors l'animal mugit & court, jusqu'à ce que les forces lui manquent. Affoibli à la longue, il tombe, languit & meurt, sans pouvoir se délivrer de son ennemi. L'hermine prend des souris comme les chats, & fait, comme le renard, de terribles ravages parmi la volaille. Elle est aussi très-friande d'œufs d'oiseaux, qu'elle va chercher dans des nids sur le bord de la mer. On dit qu'une hermine qui a fait ses petits dans une île, & veut les amener au continent, les met sur un morceau de bois, qui leur sert de radeau. La mere nage derrière eux, & pousse, avec son museau, la petite barque vers le rivage. En été, la peau de cet animal est d'un brun cannelle, & blanchit en hiver. Il en est de même du

SUITE DE LA LAPONIE. 85

lievre, du renard, &c : dans presque toutes les contrées septentrionales, ils ne reprennent leur couleur naturelle, qu'à la fonte des neiges.

On raconte des particularités remarquables d'une autre bête plus petite que l'hermine, & qui n'est guere connue qu'en Laponie. Elle est de la grosseur ordinaire d'un rat, & de couleur rousse, mêlée de petites taches noires. On l'appelle le *Lemmer* ; & lorsqu'il y a eu de l'orage ou de grosses pluies, la terre en est toute couverte. Ces animaux ne craignent ni les chiens ni les hommes : ils courent après les voyageurs ; & si on les attaque avec le bâton, ils le mordent, & s'y tiennent attachés. Ils sautent sur les chiens, & leur font des morsures douloureuses : ce n'est qu'en se roulant sur le dos, que ceux-ci trouvent le moyen de s'en débarrasser. Les Lemmers n'entrent jamais dans les maisons ni dans les cabanes ; ils se tiennent dans des buissons ou dans des trous comme les lapins. On prétend qu'ils se font une guerre cruelle, & qu'ils observent entre eux un certain ordre de bataille. Les deux partis se rangent dans une prairie, s'attaquent

86 SUITE DE LA LAPONIE.

récioproquement, combattent avec fureur, jusqu'à ce que le plus grand nombre reste sur la place. Les renards, les rennes, les chiens & les hermines se nourrissent de la chair de ces animaux; & c'est encore ce qui en diminue prodigieusement l'espece. La plupart même périssent à l'entrée de l'hiver, soit de leur mort naturelle, soit, comme le disent quelques-uns, par une espece de suicide volontaire. On prétend, mais je ne garantis pas le fait, que les Lemmers, lorsqu'ils sont las de vivre, se pendent au sommet des arbres, entre deux petites branches qui forment une fourche, ou qu'ils vont, par troupes, se noyer dans des lacs.

Des légions de mouches de toute espece, remplissent l'air pendant l'été. Elles poursuivent les hommes; & , les sentant de loin, elles forment, autour de ceux qui s'arrêtent, une nuée si épaisse & si noire, qu'on a peine à se voir. L'unique moyen de les éviter, est de changer continuellement de place, ou de brûler du bois verd, pour exciter beaucoup de fumée; mais elle n'écarte les mouches, qu'en causant aux hommes la même incommodité. On est

SUITE DE LA LAPONIE. 87

souvent obligé de se frotter la peau d'une certaine résine qui coule des sapins. Ces cruels insectes font des piquûres, ou plutôt de véritables plaies, dont le sang découle à grosses gouttes. Dans la saison de leur plus grande fureur, qui dure environ deux mois, les Lapons fuient, avec leurs rennes, vers les côtes de l'Océan, pour s'en délivrer.

Il n'est point de pays où il y ait autant de poisson qu'en Laponie. C'est la marchandise dont il se fait un plus grand commerce. Le saumon y est si commun, qu'on en prend quelquefois jusqu'à treize cens barques en un an, dans le seul fleuve de Tornéao. Les brochets & les perches y sont d'une grosseur extraordinaire, & en très-grande quantité. On ne voit nulle part plus de fleuves, de rivières, de ruisseaux, de lacs, d'étangs & de marais, que dans cette contrée. Les rivières de Lussa, de Loigna & de Gloma, sortant toutes trois de la même source, sont fameuses dans le pays, par la fable qu'on en raconte. C'étoient, dit-on, trois jeunes nymphes, qui, pour une dispute survenue entre elles, furent changées en ruisseaux. L'aînée prit son

88 SUITE DE LA LAPONIE.

cours vers la Suede ; la seconde , par une inclination opposée , & par antipathie pour sa sœur , tourna le sien en Norvege. La troisieme , cherchant à s'éloigner des deux premieres , prit une route toute contraire.

Comme le terrain est ici très-inegal , il s'y forme des cataractes impétueuses , qui nuisent infiniment à la navigation. La vue ne peut suivre la rapidité d'une barque qui descend de ces épouvantables torrens. Tantôt elle s'enfonce dans les vagues , où elle paroît ensevelie ; & tantôt elle s'élève à une hauteur surprenante. Le vol d'un oiseau ne représente que foiblement cette impétuosité. Dans une si grande agitation , le pilote , qui est debout , emploie toute son industrie à passer entre des rochers qui ne lui laissent que la largeur de sa barque , & le menacent de mille morts.

Cette multitude de lacs & de rivières rend les terres de ce pays très-humides & très-mouvantes ; & empêche qu'on n'y pratique des champs propres au labourage. En revanche il y a beaucoup de prairies ; & le sol produit en abondance des navets , des choux ,

des raiforts, &c, dans les endroits les plus fertiles; mais le terroir n'est pas le même par-tout; &, en général, la grande humidité, ou les pierres & le sable qui le couvrent, y causent une stérilité insurmontable.

De grandes montagnes, continuellement couvertes de neige, séparent la Laponie de la Norvege, & forment des vallées agréables, pleines de ruisseaux & de fontaines, dont l'eau est excellente.

On ne voit ici ni arbres fruitiers, ni chênes, ni coudriers, ni hêtres, ni planes, ni tilleuls, mais beaucoup de sapins, de bouleaux, de peupliers, de genévriers, d'aulnes & de saules. La plupart des montagnes y sont arides; les bois ne commencent qu'à leur descente, & n'y sont pas fort épais. Les arbrisseaux y sont communs; & l'on y trouve des mûres sauvages, des groseilles & autres fruits très-acides, que le défaut de chaleur empêche d'arriver à leur parfaite maturité. Les mûres passent pour un excellent remède contre le scorbut. Les habitans en font des confitures, qu'ils conservent pour l'hiver.

Parmi les autres productions de cette contrée, on compte différentes sortes

90 SUITE DE LA LAPONIE.

de mouffes , & des champignons de plusieurs efpeces. Il y a de la mouffe pour nourrir les rennes , pour faire périr les renards , pour calfeutrer les bateaux & les cabanes , pour garnir les bottes & les fouliers , pour nettoyer les enfans , &c. Il eft une efpece de champignon , qui répand une odeur très-gracieufe. Les jeunes Lapons en ont toujours fur eux , lorsqu'ils vont rendre vifite , & faire leur cour aux belles du pays. Cette plante leur tient lieu de nos eaux de fenteur , de nos pommades odorantes , & de nos poudres parfumées. Il faut à nos organes ufés des compositions d'ambre & de mufc ; la fimplicité Lapone fe contente encore de l'odeur du champignon.

Pendant notre féjour à Kola , il me prit fantaifie de faire quelques courfes dans les environs ; & je payai un marinier , qui avoit fa femme à quelques lieues de-là , pour m'y accompagner. Il me mena d'abord dans fa cabane : elle étoit compofée de longs pieux , enfoncés dans la terre circulairement , & liés enfemble par le haut , où ils ne laiffoient qu'une ouverture pour la fumée. Ils étoient ceints de branches

d'arbres, & revêtus, du haut en bas, d'une grosse étoffe. Au sommet de la hutte, régnoit une espee de paravent, fait de rameaux entrelacés, formant un quarré d'environ quatre pieds de long sur deux de large, couvert de la même étoffe que la cabane, & attaché au bout d'une longue perche, pour l'opposer au vent ou à la neige, selon le besoin. L'entrée de cette tente n'étoit qu'un intervalle ménagé entre deux pieux de l'édifice, & la porte, qu'une espee de claie, dans le goût d'un paravent. L'hôtesse, jeune femme d'une petite taille, mais assez bien prise, étoit assise sur une peau de renne, les jambes croisées à la maniere des Turcs, & avoit, auprès d'elle, une petite fille de deux ans. Elle se leva, me donna la main, & étendit une autre peau, sur laquelle je m'assis en pareille posture. L'habit de cette femme étoit une robe blanche, d'un drap fort grossier, & faite comme nos chemises d'hommes, excepté qu'elle étoit moins ouverte par-devant, plus longue & plus juste sur le corps. Une ceinture de cuir, large de quatre doigts, ferroit cette robe sur ses reins; & une culotte de

91 SUITE DE LA LAPONIE.

même étoffe , mais fort étroite , lui descendoit jusqu'à la cheville du pied , où elle étoit jointe & attachée avec des rubans de laine de différentes couleurs. Ses souliers de peau de renne , & sans talons , avoient le poil tourné en dehors ; & sa coëffure n'étoit qu'un petit béguin de drap rouge , dont les bords étoient relevés d'une petite broderie , à la manière du pays.

Cette femme nous servit un petit repas froid de poisson sec , de chair de renne , accommodée sans sel , & de fromage fait du lait de cet animal. Elle me fit boire de ce même lait , aigre & caillé , dans une tasse de bois : il me parut assez bon , mais moins doux que celui de nos vaches , & presque aussi âpre que le lait de jument , que j'avois bu en Tartarie ; cette âpreté étoit tempérée par l'odeur d'angélique , dont les rennes se nourrissent volontiers , & qui est fort commune dans ce pays. Les jeunes femmes en mâchent la racine , quand le tabac leur manque , & rendent par-là , leur haleine agréable. Ces gens conservent , dans des barils , le lait de leurs rennes , ou dans des peaux , comme les Tartares celui de leurs juments.

SUITE DE LA LAPONIE. 93

Après le repas, l'hôtesse me pria d'accepter une petite corbeille de sa façon, très - proprement travaillée avec des racines d'arbrisseaux : l'ouvrage en est si ferré, qu'on y mettroit de l'eau sans qu'elle s'écoulât. Je lui fis présent de quelques petites galanteries que j'avois achetées d'un marchand errant, & que je portois toujours dans mes poches pour de semblables occasions.

Mon guide me mena chez un autre Lapon du voisinage, qui possédoit un nombreux troupeau de rennes. Il me fit passer sur des montagnes très-hautes, & par des bois fort serrés, où je ne vis de remarquable, que des ours blancs d'une grosseur prodigieuse, qui paroissent s'approcher de nous. Je crus qu'ils venoient me dévorer; mais mon conducteur ne fit que rire de ma frayeur, & m'assura que nous n'avions rien à craindre; que ces animaux ne nous attaqueroient point, si nous tenions nos armes en état. En effet, je n'eus pas plutôt préparé mon fusil, qu'ils prirent la fuite avec précipitation, sans doute, parce qu'ils sentirent l'odeur de la poudre.

Nous arrivâmes peu de tems après à

un village composé d'environ douze cabanes, fort écartées les unes des autres, & nous entrâmes dans une, pour y loger. Nous donnâmes à notre hôte un bout de tabac qui parut lui être très-agréable ; & par reconnoissance, il nous offrit tout ce qui pouvoit dépendre de lui. Nous lui demandâmes quelques rennes pour nous conduire plus loin ; & sur le champ il se mit à sonner d'un cornet qui fit venir à lui dix ou douze de ces animaux. Il en choisit trois ; les attacha chacune à un traîneau, qu'il chargea de diverses provisions , & nous donna un homme pour nous accompagner & les ramener. Lorsque nous fûmes près de partir, il marmota quelques mots à l'oreille de chacune de nos rennes ; & j'appris par notre guide , que c'étoient des instructions qu'il leur donnoit , pour qu'elles nous conduisissent où nous voulions aller. La crédulité & l'ignorance sont si grandes dans ce pays , que les habitans s'imaginent que ces bêtes les entendent. Elles sont, au reste , tellement accoutumées à cet usage , que dès que notre homme eut cessé de leur parler, elles nous emportèrent avec une vîtesse

incroyable , & ne s'arrêterent que le soir , dans un village où elles firent halte devant la maison , où elles jugerent à propos de nous mener. Là elles commencerent à battre fortement du pied sur la terre , comme pour annoncer notre arrivée ; & le maître du logis sortit pour nous recevoir. Je gagnai son affection avec un bout de tabac & un peu d'eau-de-vie. Nous soupâmes de nos provisions ; & nous passâmes la nuit sur des peaux d'ours. Le lendemain , quelques gens du village nous demanderent s'il nous restoit encore du tabac , & nous prièrent de l'échanger contre des fourrures. Nous n'en gardâmes que quelques rouleaux pour donner dans l'occasion , parce que les Lapons l'estiment plus que l'argent. Il faut donc que ceux qui voyagent dans ce pays , aient soin de s'en bien munir , pour se procurer des rennes , des traîneaux , & les autres choses nécessaires. Les rois de Suede & de Danemarck ont mis de très-gros impôts sur cette marchandise ; & il y a des commis dans toutes les places frontieres , pour en recevoir les droits.

Je passai tout le jour dans ce village ,

parce que mon hôte me pria de l'accompagner aux funérailles d'un de ses voisins. Le corps , enseveli dans une toile , à l'exception de la tête & des mains , étoit étendu sur une peau d'ours , d'où il fut enlevé par six de ses amis , qui le mirent dans une biere , avec de l'eau-de-vie , du poisson sec , & du gibier , pour subsister pendant son voyage. Dans une de ses mains , on mit quelques piéces d'argent , pour donner au portier du ciel à son arrivée en paradis ; dans l'autre un certificat de bonnes mœurs , adressé à saint Pierre , & signé du curé de la paroisse.

Sans attendre la fin de la cérémonie , je retournai à la cabane , où je vis , en entrant , une femme qui se retiroit précipitamment ; mais mon guide la suivit , & la ramena avec lui. C'étoit l'épouse de notre hôte , qui s'étoit échappée de la chambre où son mari l'avoit confinée ; mais elle revint librement , quand elle fut qu'il étoit absent. Elle nous examina attentivement , & nous parut fort contente d'être en notre compagnie. Lorsqu'elle eut satisfait sa curiosité , elle s'assit au milieu de nous , & nous fit voir quelques morceaux de broderie
de

de sa façon , qui me parurent travaillés avec assez de goût. Comme elle étoit extrêmement vive & de bonne humeur, je lui fis plusieurs questions, auxquelles elle répondit fort naturellement. Quelques couleurs que j'employasse, pour lui faire la peinture d'un genre de vie préférable à la sienne, elle n'en fut nullement ébranlée , & me dit qu'elle étoit contente de son sort , ne désirant que l'augmentation de ses rennes. Après avoir goûté de nos provisions , & particulièrement du pain d'épices , dont le goût lui parut agréable , elle but deux ou trois tasses d'eau-de-vie , & se retira , craignant le retour de son mari.

Celui-ci revint, accompagné de deux de ses voisins , avec lesquels je me mis à converser. Le discours tomba sur la religion : selon la théologie des Lapons, lorsque Dieu voulut créer le monde, il consulta *Pèrkel* , le génie du mal , sur la façon dont il falloit s'y prendre : Dieu ne vouloit certainement pas faire de mal aux Lapons. Il vouloit créer des arbres tout composés de moëlle ; les lacs devoient être remplis de lait au lieu d'eau ; & toutes les herbes , les fleurs & les plantes devoient porter des fruits.

98 SUITE DE LA LAPONIE,
Mais Perkel s'opposa à ce dessein bien-
faisant : Dieu fut obligé de se confor-
mer à sa volonté, & de créer toutes
choses plus mauvaises qu'il ne l'eût
voulu.

Ces peuples ont quelque connois-
sance du déluge universel. Ils disent
que la terre, avant que Dieu l'eût
toute submergée, étoit entièrement ha-
bitée. Lorsqu'ensuite les mers & les
fleuves sont sortis de leurs lits, & qu'ils
ont inondé tout le globe, le genre hu-
main a péri à l'exception d'un frere &
d'une sœur que Dieu, disent-ils, prit
sous ses bras, & qu'il porta sur la mon-
tagne de Passeware. L'inondation étant
dissipée, ces deux enfans se séparèrent,
pour chercher s'il n'étoit point resté d'au-
tres hommes dans le monde. Le petit
Deucalion & sa sœur voyagerent pen-
dant trois ans. Au bout de ce tems, ils
se rencontrèrent ; & malheureusement
pour leur amour, ils reconnurent
qu'ils étoient frere & sœur : ils se sépa-
rèrent de nouveau ; se retrouvèrent
après ce second voyage, & se reconnu-
rent encore. Enfin, après une troisieme
séparation aussi de trois ans, ils se ren-
contrèrent de rechef ; mais ils eurent
alors l'esprit de ne plus se reconnoître.

Ils restèrent donc ensemble , & engendrèrent des enfans qui repeuplerent le globe.

Vous voyez que les auteurs de cette tradition ont eu bien de la peine à admettre de l'amour entre le frere & la sœur ; mais il falloit repeupler le monde ; & après l'avoir laissé languir pendant neuf ans , on a trouvé qu'il valoit mieux faire un bon mariage par méprise , que d'abandonner la population de la terre à la pure nécessité , ou à la force de la passion. Quoiqu'il y ait quelque chose à redire à la tradition Laponoise , & qu'on eût pu se dispenser de mettre une parenté si étroite entre les réparateurs du genre humain , ceux-ci du moins valent un peu mieux que le Deucalion des Grecs & sa femme qui ne s'amusoient à former des hommes qu'avec des pierres.

Les Lapons font principalement consister leur religion à porter des présens à leurs curés : c'est du moins ce que ces derniers leur recommandent le plus. « Je donne moi seul , me dit notre hôte ; » quatre-vingt livres de viande de renne , huit fromages , deux paires de gants & une paire de bottes au prêtre

» de la paroisse, pour mon présent de
 » Pâques. Ma femme lui donne dix
 » peaux d'hermines pour le sien ; & il
 » n'est pas jusqu'à mon valet, qui ne
 » lui fasse aussi son petit don de six
 » écureuils, indépendamment des con-
 » tributions particulieres, pour la com-
 » munion, le baptême, les mariages,
 » les enterremens qui nous ruinent.

Quant à l'origine des Lapons, eux
 & les Suédois sont, disent-ils, les des-
 cendans de deux freres, dont l'un étoit
 fort poltron, & l'autre fort courageux.
 Il s'éleva un jour une affreuse tempête,
 dont le premier fut si effrayé, qu'il se
 tapit sous une plante, que Dieu par
 pitié changea en une maison ; & c'est
 de celui-là que descendent les Suédois.
 L'autre qui avoit trop de courage pour
 craindre ou les éclairs ou le tonnerre,
 ne se cacha point ; & ce fut le pere des
 Lapons, qui vivent encore aujourd'hui
 sans maisons & sans toits.

Ce qui décrédite cette histoire, c'est
 qu'on remarque que les Lapons sont le
 peuple le plus poltron de là terre ; &
 peut être est-ce par cette raison, que
 toutes leurs traditions tendent à relever
 leur bravoure ; ils parlent beaucoup des

batailles qu'ils ont livrées aux Russes, & nomment les endroits où elles se sont données. Ces peuples sont donc jaloux d'une valeur au moins conditionnelle; & ce sentiment s'accorde assez bien avec l'aversion qu'ils ont pour l'agriculture; car un Lapon ne se résoudra jamais à construire une maison, ni à labourer la terre, à moins qu'il n'ait souffert par hasard une perte irréparable dans ses rennes, & qu'il ne puisse s'en relever. Dans ces cas même, la plupart préfèrent la pêche, la vie de berger, ou même celle de mendiant.

L'entretien roula sur d'autres matières; & je vis, par les réponses, que les déserts reculés, les rochers, les bois & les neiges, entre lesquels ces peuples habitent, sont inaccessibles aux chagrins, aux craintes & aux maladies; que l'injustice en est bannie, & par conséquent les procès; qu'on n'y connoît ni juges, ni avocats, ni médecins, ni prêtres même, dans quelques endroits. On n'y fait la guerre qu'aux bêtes des bois & des montagnes, pour se vêtir de leurs peaux, & se nourrir de leur chair. On y fuit la loi de la nature dans toute sa simplicité; & sans

qu'on y ait jamais enseigné le premier commandement de Dieu à l'égard de la multiplication, on l'y pratique dans toute son étendue ; ce sont moins les prêtres, que l'amour ou le desir de s'unir, qui mettent le dernier sceau à la plupart des mariages.

Comme j'avois gagné les bonnes grâces de mon hôte, je n'eus pas de peine de l'engager à me faire voir le magicien du canton. Il me mena dans une misérable tente, couverte de vieux haillons cousus ensemble, qu'il me dit être la demeure du Sorcier. « Eh ! quoi, » lui dis-je, le diable que vous regardez » comme le maître des richesses, & le » dispensateur des trésors, récompense » donc ainsi ses serviteurs & ses favoris ? » Mais sans m'écouter, il entra dans la cabane, & disposa le prétendu négromancien à recevoir ma visite. Celui-ci vint au-devant de moi, me donna la main ; &, m'ayant demandé le secret que je lui promis, nous pria de le suivre. Il nous mena sur une éminence, & nous dit de l'attendre pendant qu'il iroit chercher son tambour, sous des broffailles où il avoit coutume de le tenir caché.

Cet instrument ressemble plutôt à une tymbale, qui n'a de la peau que d'un côté, ou au corps d'un luth, par sa figure ovale, & son dos de bois. La première inquiétude du magicien, quand il vint nous rejoindre, fut de savoir si nous avions de l'eau-de-vie. J'avois été averti, même avant que d'arriver en Laponie, que cette liqueur devoit toujours précéder les opérations magiques; j'en avois un flacon dans ma poche, que je lui présentai, & dont il avala les deux tiers. Il fit ensuite toutes les extravagances qui se pratiquent en pareil cas; puis nous envisageant fixement, moi & mon compagnon, il lui annonça une pêche abondante, & à moi un heureux voyage. Je le questionnai sur divers points qui pouvoient m'intéresser; je lui demandai de quel pays j'étois? si j'étois garçon ou marié? si j'avois beaucoup voyagé, & si je voyagerois encore longtemps? Mais c'étoit parler à un rocher. Son instrument étoit épuisé à mon égard; son démon familier ne lui avoit révélé que ce qu'il m'avoit dit. Il se leva; & je lui donnai, par l'avis de mon hôte, un écu, dont il me parut

104 SUITE DE LA LAPONIE.

plus content, que je n'avois lieu de l'être de ses prédictions.

De retour à la hutte, nous nous mîmes à table moi, l'homme, la femme & les valets; car il regne ici une égalité si parfaite, que le maître n'est ni mieux vêtu, à quelques broderies près, ni mieux logé, ni mieux nourri, ni mieux couché, que les domestiques. Nous fûmes assez bien régalez; car ce peuple fait consister sa plus grande politesse envers les étrangers, à leur bien donner à manger & à boire. On nous servit deux oies sauvages, qu'un valet avoit tuées la veille. Les Lapons les percent aussi adroitement en l'air, avec leurs fleches, que nos plus habiles chasseurs avec le plomb de leurs fusils.

Après dîné, notre hôte nous mena chez un de ses voisins, où nous ne trouvâmes que sa femme, & une fille d'environ quinze ans, assez jolie pour une Lapone, & occupée à faire du beurre. Elle battoit la crème dans un grand vase de bois, avec deux bâtons semblables à des baguettes de tambour. Quand elles nous virent entrer, elles se leverent de dessus une peau de renne, sur laquelle elles étoient assises, les

jambes croisées, & nous firent la révérence, en tirant les pieds en arrière, & en s'inclinant. Après cette civilité, elles étendirent d'autres peaux, sur lesquelles nous nous reposâmes, en les priant de continuer leur ouvrage ; ce qu'elles firent, sur-tout la fille, qui eut bien-tôt réduit sa crème en une masse de beurre. J'appris, dans la conversation, qu'elle étoit promise à un jeune Lapon qui possédoit beaucoup de rennes, & qu'elle seroit mariée à la prochaine foire.

Son pere, qui étoit à la pêche, arriva, chargé de poisson, dont il voulut nous régaler ; je le remerciai, en lui disant que je goûterois seulement de l'excellent beurre que je venois de voir faire avec tant de grace. Le compliment ne déplut pas à la jeune beurriere ; & j'avoue que c'étoit mon intention. Je fus servi, dans l'instant, par la fille même. Le beurre ressembloit à du fromage mou, nouvellement préparé, & étoit meilleur qu'il ne paroïssoit, quoique moins agréable & moins doux au goût, que celui de nos vaches ; mais je me gardai bien de le témoigner : je laissai croire, au contraire, que je n'en avois, de ma vie, mangé de meilleur. J'oubliois de

vous dire , qu'en entrant , son pere nous avoit fait une révérence à la maniere des femmes d'Europe , c'est-à-dire , en pliant les genoux. J'appris que cette façon de saluer , dans les deux sexes , se pratiquoit assez généralement entre les Lapons de cette contrée. S'ils sont bons amis , ils se baissent sur la bouche ; s'ils ne le sont pas , ils ne font que se toucher nez à nez.

Nous prîmes congé du maître de la cabane ; & je remarquai que la jeune Lapone me voyoit partir à regret. Nous revînmes , par le même chemin , dans la maison de mon hôte , qui me fit trouver de nouvelles rennes pour m'en retourner à Kola. Je ne fais si je vous ai dit que c'est une très - vilaine petite ville , éloignée , environ de dix lieues , de la mer du Nord. Elle est située sur les bords d'une riviere , ayant , du côté du midi , des montagnes très-élevées , & à l'orient , de grands déserts & d'immenses forêts. Il n'y a qu'une rue , dont les maisons sont de bois , couvertes d'os de poisson , avec une ouverture au toit , pour donner passage à la lumiere , comme dans toutes les autres villes de ce malheureux pays.

Je pris une barque pour rejoindre le vaisseau qui se préparoit à partir pour Waranger , capitale de la Laponie Danoise. Les environs me parurent entièrement sauvages , & la ville , aussi mal bâtie , mais plus grande & plus peuplée que Kola , qui n'en est pas fort éloignée. Le roi de Danemarck y entretient un gouverneur & une garnison pour la sûreté des habitans , & la protection de la pêche ; car il y a beaucoup de cabanes de pêcheurs le long de la côte ; & ce port est très fréquenté des Lapons qui y commercent.

Nous fîmes présent de tabac à quelques-uns d'entre eux ; ce qui leur fut plus agréable , que si nous avions donné de l'or. Par reconnoissance , ils nous offrirent du poisson sec , qui leur tient lieu de pain , avec de la chair d'ours & de renne. Ils nous régalerent aussi de poisson frais , bouilli sans sel , préparé avec une liqueur aigre , qui tient lieu de toute autre sauce , & dont on fait ici la boisson ordinaire. C'est une infusion de genièvre & d'une graine semblable à nos lentilles , qui est ici très-commune. On tire aussi de ce grain , une eau-de-vie par distillation ,

qui enivre aussi promptement que la nôtre.

Des trois Laponies, Suédoise, Moscovite & Danoise, cette dernière me paroît la plus sauvage & la moins peuplée; mais, autant que j'en peux juger par ce que j'en ai vu, ou ce qu'on m'en a dit, les mœurs ne diffèrent que par plus ou moins de grossièreté; car le fond du caractère, de la taille & de la figure est le même. Ils sont laids, petits & trapus, quoique maigres. La plupart n'ont que quatre pieds de haut: leurs géants en ont quatre & demi. Les femmes sont aussi laides que les hommes; & l'on assure que, comme les Samoièdes, elles n'ont de poil que sur la tête.

Telle est, Madame, cette terre infortunée, dont les déserts ne retentissent jamais de l'agréable chant du Rossignol; qui, au lieu d'être variée par de fertiles colines & de riantes prairies, n'est hérissée que de montagnes couvertes d'une neige éternelle, qui s'élèvent du milieu des marais; où il ne vient que des saules assez clairs semés, & des bouleaux épars, qui se dessèchent avant que de pouvoir at-

teindre la hauteur ordinaire de leur espèce ; cette terre, dont les contrées septentrionales sont privées de la lumière pendant plusieurs semaines, & où le soleil, même dans les jours les plus longs, est trop foible pour répandre quelque ombre de printems sur les cavernes glacées ; cette terre enfin, où les moindres chaleurs, au lieu de fertiliser les campagnes, ne produisent qu'une multitude immense de cousins & d'autres insectes, dont les essaims désolent les hommes & les animaux.

La vie de ces peuples, soit qu'ils habitent les plaines, soit qu'ils campent sur les montagnes, est assurément rigoureuse & chétive ; mais elle est encore préférable à celle des Sibériens, qui ne voient arriver chez eux, que des soldats pour les vexer, ou des courtisans disgraciés, dont la chute annonce une puissance effrayante, & répand la consternation dans ces déserts. Cette vie disetteuse, errante des Lapons n'est point chagrine, inquiète & flétrissante pour le cœur. Ils ne craignent ni d'être punis de leurs vertus, ni d'être persécutés pour leurs opinions, ni d'être trahis par leur bonne foi. Ils ne voient

FIO SUITE DE LA LAPONIE.

aucune trace de cette méchanceté, de ce desir de nuire qui fatiguent & rebutent les meilleures intentions. Ils tiennent tous leurs biens & tous leurs maux des mains de la nature , & n'ont à craindre ni les coups imprévus du sort, ni les invasions de la guerre, ni les foudres du despotisme. Enfin l'exemption de nos peines les dédommage avec usure de la privation de nos plaisirs.

Je suis , &c.

En Laponie , ce 25 Avril 1748.



LETTRE XCI.

LA NORVEGE.

APRÈS quelques jours de navigation sur la mer Glaciale, nous eûmes un calme, sous le cercle polaire, qui inquiéta les gens de l'équipage. Plusieurs s'imaginèrent que les habitans de la côte voisine, semblables aux Samoïèdes dont je vous ai parlé, avoient le pouvoir de commander aux vents, & d'en faire commerce. Le capitaine, par complaisance ou par curiosité, envoya la chaloupe à terre, avec ordre d'en acheter; car nous en avions grand besoin. On descendit au premier village; & l'on demanda le principal négromancien. Cet homme répondit que son pouvoir ne s'étendoit pas jusqu'en Islande, où il apprit que nous devions aller, mais seulement jusqu'au cap le plus voisin de la Norvege. Nos envoyés, jugeant que, si nous arrivions promptement à ce cap, ce seroit pour nous un très-grand avantage, inviterent le forcier à se rendre à bord avec eux. Il fit

son marché avec le capitaine, & promit que nous aurions incessamment le vent qui nous convenoit. Il attacha à l'un des mâts du navire, une bande d'étoffe de laine, où il fit trois nœuds, & nous recommanda de délier le second, & même le troisieme, s'il arrivoit que le premier ne fît pas son effet. On lui donna pour récompense une livre de tabac & quelques pieces de monnoie; & il s'en retourna fort satisfait, dans un petit bateau, sur lequel il étoit venu.

Peu de tems après son départ, le capitaine défit le premier nœud, conformément à ses instructions; & quelques-uns crurent s'appercevoir que le vent nous devenoit favorable; mais bientôt il nous fit prendre un autre cours; & le capitaine lâcha le second nœud. Le vent parut se rétablir comme il étoit d'abord, & dura jusqu'à ce que nous eussions atteint l'endroit marqué par le magicien. Mais quand nous eûmes passé le promontoire, on prétendit que le vent commençoit à nous manquer; le capitaine délia donc le troisieme nœud: alors le vent souffla avec tant de force, qu'il excita une horrible tempête; ce que plusieurs regarderent comme une

juste punition de notre commerce infernal. Nous n'étions pas éloigné des côtes de Norvege, lorsque nous sentîmes le choc d'un rocher. Aussi-tôt nous nous crûmes tous perdus ; & chacun eut recours aux prières. Mais , par un bonheur extraordinaire , la mer agitée emmena une vague , qui enleva le vaisseau prêt à se briser. Enfin la tempête s'apaisa ; & comme elle nous avoit emportés à la hauteur de Dronteim , ancienne capitale du royaume de Norvege , nous nous déterminâmes à y aborder.

Vous me demandez ce que je pense de cette puissance , prétendue surnaturelle , que s'attribuent , sur les élémens , les peuples septentrionaux ? Vous ne devez pas douter , que , semblable à toutes les autres especes de sorts ou de magie , ce pouvoir n'ait son fondement dans la fraude , ou dans l'adresse à en imposer au public. Ceux qui s'y attachent , étudient les variations du tems ; & par une suite d'observations , ils se mettent en état de prévoir ces changemens , plusieurs jours d'avance. Aussi , quand ils font ces sortes de marchés , ils ont soin de n'en venir à la conclu-

sion, que lorsqu'ils apperçoivent des signes certains, qu'on aura bientôt le vent qu'on demande. Notre prétendu sorcier déclara que sa puissance ne s'étendoit que jusqu'à tel endroit, parce que réellement ses observations étoient limitées à ce point; s'il avoit voulu en promettre davantage, il auroit été en danger de perdre son crédit, n'ayant aucune certitude sur les vents, au-delà de ce promontoire. Cette connoissance est bornée à un petit nombre de gens, qui prétendent en disposer comme d'un effet commercable. Par cet artifice, ils se soumettent leurs voisins, & font payer une espece de tribut aux étrangers. Leur prétendue magie n'a donc rien qui doive étonner, dans un pays enveloppé des ténèbres de l'ignorance : ces absurdités ne se détruisent, qu'à mesure que la raison & la philosophie font des progrès.

Nous fûmes obligés de rester plusieurs jours à Drontheim, pour faire réparer notre vaisseau qui avoit considérablement souffert de la tempête. Je profitai de cette circonstance, pour connoître un pays dont les habitans, quoique très-voisins des Lapons, puis-

qu'ils n'en sont séparés que par une chaîne de montagnes , leur ressemblent si peu par la figure , les mœurs , les coutumes & le langage. Les Norvégiens ont les cheveux blonds , les yeux & le teint plus clairs que les autres peuples du Nord. Ils sont , en général , grands , bien faits & de bonne mine. Ils ont de la force , de l'activité , du courage , & sont regardés comme très-propres pour la guerre. Une nourriture simple , un travail continuel , une grande gaieté , un air pur , leur procurent un santé constante & une longue vie. On trouve , parmi eux , plus de personnes âgées de cent ans , que dans tout autre pays. Ils sont habitués , dès l'enfance , à souffrir le froid & les besoins. On les voit marcher pieds nuds sur le ver-glas , la barbe chargée de glaçons , & le sein , qu'ils ont aussi velu que le menton , rempli de neige. Sur les plus hautes montagnes , où les chevaux ne peuvent atteindre , les Norvégiens font le travail de ces animaux , qu'ils semblent égaler par la force ; & quand ils sont en sueur , ils se couchent dans la neige pour se rafraîchir , en mangent même , pour se désaltérer , &

soutiennent ces fatigues avec une gaieté & une satisfaction incroyables.

Les paysans des côtes s'assemblent par troupes, en plein hiver, sur les bords de l'Océan, pour y faire leur provision de poisson. Chaque famille porte des vivres pour cinq ou six semaines, & se tient en mer, le jour & une partie de la nuit, au clair de la lune, dans des barques découvertes. Ils se retirent ensuite par bandes, dans de petites huttes, où ils ont à peine assez de place, pour se coucher avec leurs habits mouillés. Ils se reposent le reste de la nuit ; &, le lendemain matin, ils retournent à leurs occupations avec autant de joie, que s'ils alloient à une partie de plaisir. Les femmes même ne sont pas exemptes de ce travail, qu'elles font en chantant, & avec la même ardeur que les hommes.

Les Norvégiens ne diffèrent pas moins des Lapons par l'esprit & le caractère, que par la taille & la figure. Ils sont adroits, pénétrants, ingénieux, & feroient des progrès dans les lettres & dans les arts, s'ils avoient occasion de s'y appliquer. Les enfans apprennent, avec facilité, ce qu'on leur enseigne ;

& pour exceller dans les sciences , il ne leur manque que de l'encouragement & de l'émulation.

L'adresse de ce peuple , pour les travaux mécaniques , ne le cede point à ses dispositions pour ceux de l'esprit. Les payfans font eux mêmes leurs habits , leurs meubles , leurs instrumens de chasse , de pêche & de labourage ; & jamais ils n'achètent , dans les villes , aucune de ces marchandises. Plusieurs portent leurs ouvrages à une telle perfection , qu'on les croiroit fabriqués par les plus habiles maîtres. Les jeunes gens se font eux - mêmes des violons , qui se trouvent assez bons , pour jouer dans les concerts. Leur génie s'exerce principalement , à graver sur le bois toutes sortes de devises , avec la pointe d'un couteau. On garde dans le cabinet du roi de Danemarck , comme une des grandes curiosités de l'art , des gobelets ciselés , & autres morceaux en bas-relief , faits par un payfan qui ne connoissoit aucune des regles du dessein. On montre dans le même cabinet , un buste de Sa Majesté Danoise , gravé par un berger , qui , n'ayant vu passer qu'une seule fois le Monarque , conser-

va une si vive impression de son visage, qu'il en représenta tous les traits au naturel.

La civilité est une des qualités distinctives des Norvégiens , même de ceux qui habitent la campagne. On prétend que le paysan de Norvege surpasse, en politesse, le citoyen de Coppenhague ; & le bourgeois Norvégien égale au moins , à cet égard , la noblesse Danoise. Leur plus grande passion est de se faire honorer ; & s'ils ont des égards les uns pour les autres, c'est toujours dans la vue qu'on les paiera de retour. La plupart se prétendent descendus d'une race noble & ancienne , & même de la famille royale. Cette vanité les empêche quelquefois de marier leurs enfans, crainte de se mésallier ; & vous observerez , Madame, que les paysans même ne sont pas exempts de ce ridicule. La noblesse de Norvege , autrefois nombreuse & puissante , est maintenant réduite à un petit nombre , parce que le bien d'un gentilhomme ne jouit des privilèges attachés à cet ordre, qu'autant que le noble y demeure en personne. A l'égard des autres possessions , le droit de franc aleu est établi

pour tous les habitans ; ce qui fait que tout propriétaire s'estime autant qu'un gentilhomme.

La valeur jointe à la fidélité pour leur souverain , font deux vertus dont les Norvégiens se font honneur. Il n'y a ni difficulté qu'ils ne surmontent , ni danger qu'ils ne bravent , quand il est question du service du prince. Le grand nombre d'animaux qui habitent leurs forêts , les oblige de porter les armes de bonne heure ; & dès l'enfance , ils apprennent à les manier. Il est vrai qu'ils en font quelquefois un usage funeste : comme il n'y a pas jusqu'aux payfans , qui ne soient susceptibles du point d'honneur , ils s'attaquent à coups de couteau , jusqu'à ce que l'un ou l'autre des combattans périsse de la main de son adversaire. Autrefois , quand un homme étoit invité à une fête avec sa famille , la femme prenoit communément un drap avec elle , pour ensevelir son mari ; car il étoit rare , dans ces occasions , qu'il n'y eût toujours quelqu'un de tué.

Dans les cantons où les payfans se font défaits de cette coutume barbare , les armes qu'ils emploient sont moins meurtrières , mais plus coûteuses ; ils ne

se servent plus si souvent de leur couteau , mais de la plume des procureurs. Si un homme n'a pas le moyen de plaider , ses voisins se cotisent pour lui fournir de quoi suivre son procès. Cet esprit de chicane est tellement inséparable de leur nation , qu'ils l'ont porté , avec eux , jusques dans leurs colonies ; car vous savez que c'est de la Norvege , que les habitans de la Normandie tirent leur nom & leur origine. On vante leur franchise & leur probité , je parle de celle des Norvégiens ; & l'on prétend qu'il n'y a point de peuple plus libéral , plus officieux envers les étrangers : ils ont peine à souffrir qu'un voyageur paie son gîte ; sans doute , parce qu'on voyage rarement dans ce pays ; mais , malgré cet amour pour l'hospitalité , & la civilité dont ils l'accompagnent , jamais ils ne donnent , à table , la place d'honneur à l'hôte le plus illustre. Un paysan même croit que , dans sa maison , elle n'est due qu'à lui seul.

Tous les ans , vers Noël , les Norvégiens tiennent table ouverte pendant trois semaines , & font servir ce qu'ils ont de meilleur. Chacun est admis
à

à ces repas ; & il n'est pas jusqu'aux oiseaux même , qui ne participent à la réjouissance. La veille de la fête , on suspend sur une perche , à la porte de la grange , une gerbe de bled pour régaler tous les moineaux du voisinage.

Les Norvégiens , en général , ne sont pas riches. L'agriculture , la nourriture des bestiaux , la coupe des bois , le travail des mines , la navigation , la pêche , la chasse sont à peu près leurs seules occupations. Plusieurs s'appliquent au commerce. Tous ont la liberté de chasser , & peuvent prendre toutes sortes de bêtes. Les meilleurs tireurs vivent dans les montagnes : ils se servent d'arcs pour tuer les animaux , dont la peau est estimée , & leurs fleches sont émoussées , pour ne point endommager les fourrures. Le même usage s'observe dans les pays du Nord , où les pelleteries sont la principale richesse des habitans.

- Lorsque nous fûmes arrivés à Drontheim , on me proposa d'aller voir les mines d'argent & de cuivre , qu'on regarde comme une des curiosités de ce canton. Je m'y rendis dès le lendemain ; & je logeai chez le directeur. Il me mena

à l'embouchure de la mine de cuivre ; sur le sommet d'une montagne fort haute , où l'on avoit élevé une machine qui ressembloit à une grue. Elle sert à descendre dans la mine , ou à tirer la matière dehors. Le directeur & moi , nous nous mîmes chacun dans un grand panier ; & l'on nous descendit à cinquante toises de profondeur. Je ne crois pas que vous puissiez rien imaginer de plus affreux , ni rien qui représente mieux les légions infernales , que ces demeures souterraines. Des cavernes , dont les sentiers raboteux ne permettent pas de faire quatre pas sans trébucher ; des tourbillons d'un feu violet , qui se répandent de toutes parts ; des êtres qui ressemblent plus à des habitans des enfers , qu'à des créatures humaines ; tous ces objets semblent réunis , pour imprimer dans l'ame la terreur la plus sombre. Ces hommes sont habillés de cuir noir , & couverts de cottes de maille , avec des pieces de la même sorte , attachées autour de leur tête , précisément sous les yeux , & qui leur tombent sur la poitrine. Les uns séparent la matière minérale de la masse ; les autres cherchent de nouvelles vei-

nes : d'autres sont chargés de veiller sur les torrens d'eau , qui s'élancent souvent des entrailles de la terre , & les mettent tous en danger d'être submergés.

Nos guides allumerent des flambeaux qui avoient peine à percer l'obscurité de ces cavernes ténébreuses. On ne voyoit de tous côtés , & à perte de vue , que des objets d'horreur , à la faveur de certains feux lugubres , qui ne donnent de lumière , qu'autant qu'il en faut pour les distinguer. La fumée vous offusque ; le soufre vous étouffe. Joignez à cela le bruit des marteaux , & l'aspect effrayant de ces noirs & malheureux forgerons ; & vous conviendrez que rien ne ressemble plus à ce qu'on nous dit de l'enfer , que cette horrible habitation.

Nous descendîmes en terre par des chemins épouvantables , tantôt sur des échelles tremblantes , tantôt sur des planches légères , & toujours dans de continuelles appréhensions. Nous pénétrâmes jusqu'au fond avec une peine terrible ; mais quand il fallut remonter , le soufre nous avoit tellement suffoqués , que ce ne fut qu'avec des difficultés in-

concevables , que nous regagnâmes la premiere descente.

Le maître de la mine , craignant que je ne fusse saisi d'un accès de frisson , très - commun dans ces souterrains , sonna une cloche , pour servir de signal à ceux qui devoient nous retirer ; & nous fûmes remontés avec la même célérité , qu'on nous avoit descendus. Je n'ai jamais éprouvé de sensation plus agréable , que la salubrité de l'air que je respirai , après avoir eu la poitrine chargée des vapeurs de ces demeures sulfureuses. Je dînai avec le directeur qui me mena , le même jour , à la mine d'argent. Nous y descendîmes comme dans celle de cuivre ; & tout ce que j'y remarquai , me parut totalement semblable à la premiere.

Ces mines produisent un revenu considérable au roi de Danemarck ; & l'on fabrique une grande quantité d'especes d'argent sur le lieu même , aussi-tôt qu'il est raffiné. Les mineurs ne travaillent point pendant l'hiver ; le printems & l'automne , ils ne sont occupés que trois heures le matin , autant l'après-dîné , & neuf heures en été. Le reste du tems ils le passent à se divertir. Ils

sont passionnés pour la danse & la bonne chère; ils ont des violons, des hautbois, & d'autres instrumens. J'ai eu occasion de les voir dans leurs amusemens, dont la simplicité m'a fait plaisir. Ils sont d'autant plus en état d'en faire les frais, qu'ils gagnent un écu par jour, dans un pays où les denrées sont à bas prix.

Je remerciai le directeur; & je repris la route de Drontheim avec un des maîtres mineurs, qui avoit affaire dans cette ville. La nuit nous surprit en chemin; & nous fûmes obligés de nous arrêter dans la maison d'un paysan, qui se crut très-honoré de notre visite, & fit tous ses efforts pour nous bien recevoir. Il nous donna d'abord de la bière, du tabac & de l'eau-de-vie; ensuite il nous servit, pour le souper, deux faisans & un lievre qu'il avoit tués le jour même. Après le repas, nous continuâmes à boire au milieu des nuages épais de la fumée du tabac. Le mineur tomba ivre mort; ce qui donna la plus grande satisfaction au paysan qui se hâta de se mettre dans le même état. C'est la coutume du pays; il n'est guere possible de s'en

garantir, quelque rang qu'on y tienne, parce qu'on n'y a point d'autre idée du plaisir de la société, que de se réunir pour boire ensemble & s'enivrer. Nous passâmes le reste de la nuit sur de la paille fraîche, dont on avoit couvert le plancher; & nous y dormîmes jusqu'au matin. Je fus le premier éveillé, & priai le fils du paysan de préparer nos chevaux qui nous remenerent à Drontheim.

C'est dans cette ville que les anciens rois de Norvege faisoient leur résidence : elle est grande, assez bien bâtie, & son port fort spacieux, mais couvert de roches cachées sous l'eau. Elle est fortifiée & défendue par une bonne citadelle; & l'on y fait un grand commerce, sur-tout en cuivre, dont les mines ne sont qu'à six ou sept lieues de là. D'un côté, cette place est presque environnée de la mer, & de l'autre, par de hautes montagnes qui la commandent. Ce gouvernement, le plus étendu du royaume, a plus de cent cinquante lieues communes de France, du midi au nord, sur une largeur d'environ trente-fix.

Toute la Norvege n'en comprend

guere que trois cens , & va toujours en se rétrécissant dans la partie septentrionale , jusqu'en Laponie. Ce royaume a été appelé *Nortmannia* , & ses peuples *Nortmanni* , par nos anciens historiens , c'est - à - dire , *hommes du Nord*. Ils se rendirent célèbres par les incursions qu'ils firent , dans le neuvieme siecle , sur les côtes de la France , & par la conquête d'une de ses plus belles provinces , à laquelle ils donnerent leur nom. Leur pays fut d'abord partagé en différentes petites souverainetés , jusqu'à ce qu'un seul monarque les réunit toutes sous sa domination. La Norvege fut , depuis ce tems-là , toujours gouvernée par ses propres rois ; mais , vers le milieu du quatorzieme siecle , elle a été unie au Danemarck ; & ces deux Etats sont restés sous la puissance d'un même chef : quelques portions ont été cédées à la Suede par divers traités.

Les rois de Danemarck envoient autrefois des vice - rois en Norvege ; mais depuis quelques années , cette fonction ne subsiste plus. Ce sont quatre tribunaux supérieurs , établis à *Christiania* , à *Berghen* , à *Aagger-hus*

& à Drontheim, qui reglent aujourd'hui toutes les affaires du royaume : le tribunal de Christiania juge les appellations des trois autres. La Norvege a embrassé la religion Protestante, en même tems que le Danemarck. Quatre prélats, ou sur-intendans Luthériens, président au gouvernement spirituel & ecclésiastique ; & l'on compte plus de neuf cens eglises desservies par un nombre de ministres convenable.

Ce royaume est divisé en deux principales parties, séparées par de hautes montagnes, la septentrionale & la méridionale. La premiere, qui s'étend au-delà du cercle polaire, est plus froide, moins cultivée, moins peuplée que l'autre : tout ce qui est dans la zone glaciale, est stérile, presque désert, & rempli de bêtes féroces. La ville de Christiania, située dans la partie méridionale, est aujourd'hui la capitale de tout le royaume. On l'appelloit *Opsolo* ; mais ayant été brûlée au seizieme siecle, Christian, roi de Danemarck, la fit rebâtir & lui donna son nom. Elle est assez belle, & défendue par une citadelle. Outre le premier siege ou tribunal de justice, elle possède encore un évêché & un college.

C'est dans le même gouvernement, que se trouvent le château d'Aaggerhus, où les vice-rois de Norvege faisoient leur résidence ordinaire ; & la ville de Friderick-shall, place forte & importante, dont Charles XII, roi de Suede, vint faire le siege en personne, dans le fort de l'hiver. Plusieurs de ses soldats tomboient morts de froid dans leurs postes ; & les autres, presque gelés, voyant leur roi qui souffroit comme eux, n'osoient proférer une plainte. Ce prince s'étant avancé inconsidérément sur le parapet, reçut une balle à la tête, dont il mourut sur le champ. Le roi de Danemarck fit élever, dans cet endroit, une pyramide de marbre, avec des inscriptions à la gloire de la nation.

Les autres villes de la partie méridionale de la Norvege, excepté Berghen, sont peu remarquables. Cette dernière, divisée en haute & basse, est un des meilleurs ports de l'Europe. La ville est grande, & une des plus commerçantes du Nord. Elle a été autrefois une des principales Anséatiques. Les hauteurs dont elle est environnée, lui ont fait donner le nom de *Berghen*, qui

veut dire *montagnes*. Elle n'étoit bâtie que de bois, lorsqu'un incendie la consuma presque entièrement au commencement de ce siècle; mais, en la rétablissant, on y a construit des maisons de pierre. Elle étoit le siège d'un archevêque, dont le palais, depuis le changement de religion, a été donné à une société de marchands. Ils pouvoient y demeurer, tant qu'ils restoient garçons; mais s'ils venoient à se marier, ils étoient obligés d'en déloger. Cet établissement singulier leur fit donner le nom de *moines*, quoiqu'ils ne fussent assujettis à aucune règle; & leurs magasins portèrent long-tems celui de *cloîtres*. Les principales branches de commerce de cette ville, sont le hareng, la merluche, le stockfiche, & les bois de construction.

En me promenant dans le voisinage de Drontheim, je trouvai un gentilhomme, avec deux valets & plusieurs chiens, qui alloient à la chasse de l'élan. Il connoissoit l'homme qui m'accompagnait; & ayant appris que j'étois étranger, il m'invita à partager son amusement. Je le fis avec plaisir, ayant assez de tems à pouvoir y employer.

Après avoir marché environ une demi-lieue, nous trouvâmes plusieurs payfans qui nous conduisirent dans un bois. Les préparatifs de la chasse avoient été faits le jour précédent, par les vassaux du gentilhomme. Nous avions à peine fait cinquante pas, que nous aperçûmes un élan; mais en peu de tems il tomba mort, saisi, comme on me l'apprit, du mal caduc, qui lui fait donner dans le pays, le nom d'*elk*, qui signifie *une créature misérable*. Il paroît que ces animaux tombent souvent de cette manière, dès le commencement de la chasse. Sans cet événement, je crois que nous aurions eu beaucoup de peine à le forcer; car nous restâmes plus de deux heures à la poursuite d'un autre, que nous eussions manqué vraisemblablement, s'il ne lui fût arrivé le même accident. On est ici persuadé, que les jambes gauches de cet animal sont un remède souverain contre l'épilepsie. Je fis revenir le gentilhomme de cette opinion populaire; & peu s'en fallut que je ne lui prouvasse qu'on s'exposoit, au contraire, à gagner ce mal, en mangeant de la chair d'élan.

Il nous proposa une autre chasse, à la

maniere des habitans de ces contrées, non pour la faire nous-mêmes, il y a trop de risques à courir, mais pour en être simplement les spectateurs. Dans cette partie de la Norvege, on trouve une quantité prodigieuse d'oiseaux, qui se retirent dans des rochers affreux, la plupart situés sur les bords de la mer. Les payfans ont tous le même droit de chasse; & afin qu'ils en jouissent également, ils ne peuvent avoir que le même nombre de chiens. Outre la chair de ces oiseaux, qui leur sert de nourriture, ils font de la plume un commerce considérable. Il y a tel canton qui en fournit, tous les ans, pour plus de cent mille francs à Copenhague. Cette chasse se fait de deux manieres. Des hommes se rendent en bateau, au pied d'un rocher; l'un d'eux, par le secours d'une perche, avec laquelle ses camarades le soulèvent, gagne le premier appui qu'il peut rencontrer; & lorsqu'il sent qu'il est bien ferme sur ses pieds, il descend une corde à laquelle un autre s'attache. Ensuite il le tire à lui; & ainsi, d'appui en appui, ils s'aident tous mutuellement, jusqu'à ce qu'ils soient parve-

mus aux différens endroits où les oiseaux font leurs nids. Si le pied manque à celui qu'on aide avec la corde, ou s'il est trop pesant, il entraîne celui qui le tient en l'air; & ils périssent ensemble. Ce malheur, quoique très-fréquent, ne les rebute point : leur tendresse pour leur famille ne leur laisse appercevoir d'autre danger, que celui de la voir périr de misère. Quand ils sont parvenus au haut du rocher, ils prennent les jeunes oiseaux dans les nids, & les vieux dans des filets. Lorsque le tems est beau, & le gibier abondant, il y a de ces chasseurs qui passent des semaines entières sur des rochers, tandis que d'autres leur préparent à manger, & emportent le butin à la maison.

Il y a des roches absolument impraticables du côté de la mer, qui est cependant le plus favorable, parce que les oiseaux le choisissent de préférence. Alors un intrépide Norvégien tâche, du côté de la campagne, de parvenir au sommet, d'où il descend à l'aide d'un cable qu'il passe entre ses jambes, après s'en être fait une ceinture. Ses camarades lâchent ce cable; & il tient à la main une petite corde, avec laquelle il

donne le signal, soit qu'il veuille monter, descendre, ou s'arrêter. Le cable détache souvent de grosses pierres qu'il évite, lorsqu'il fait se balancer à propos. Un bonnet fort épais le garantit des coups qu'il pourroit recevoir des plus petites. Il y a des rochers qui ont plus de cent coudées au-dessus de la mer, & n'offrent, de toutes parts, que des précipices. Une loi du pays privoit autrefois de la sépulture ceux qui périssent à cette chasse. Ce malheur étoit regardé comme une tache pour la famille; & pour l'effacer, le plus proche parent du mort étoit obligé de courir le même risque, en parcourant l'endroit d'où l'autre étoit tombé. Cet usage barbare est aboli; aujourd'hui celui qui culbute, périt pour son compte, & reçoit les honneurs de la sépulture.

Ce qui fait le principal objet de cette chasse, sont les pingoins & les eiders, oiseaux aquatiques, fort recherchés à cause de leur plume. Ils bâtissent leurs nids entre les pierres & les rochers les plus hauts & les plus escarpés. C'est-là, que ces hardis & téméraires chasseurs les poursuivent, & en trouvent quelquefois jusqu'à cent, placés indifféremment

ment sur les œufs les uns des autres. Les œufs du pingoin , semblables à ceux de nos poules , sont moins de tems à éclore ; & au bout de quinze jours , les petits suivent les vieux à la mer. Des chiens élevés exprès pour côtoyer le rivage , les chassent de leurs trous : le nombre de ces oiseaux est si grand , que quand ils sortent des rochers , ils obscurcissent le soleil comme un nuage ; le bruit de leurs ailes ressemble à celui d'une tempête.

L'éider tient le milieu entre l'oie & le canard , & participe à leurs qualités respectives. Les plumes de sa poitrine , qu'on appelle *edre-don* , sont d'un revenu considérable pour les habitans. Ce duvet est si léger , si chaud , si mollet , si propre à se renfler , qu'il n'en faut que deux ou trois poignées bien serrées , pour remplir un couvre-pied. C'est l'unique usage qu'on fait en France de cette espece de lit de plume : on s'en sert ici , en place de couverture de laine.

En hiver , ces oiseaux sont presque continuellement sur la mer ; ils viennent au printems , en grand nombre , sur la côte , pour faire leurs nids dans les fentes des rochers. Ils y dé-

posent cinq ou six œufs de couleur verte, aussi gros que des œufs d'oie, que la mere couve pendant trente jours, tandis que le mâle reste au-dessous, dans l'eau, à faire sentinelle. A l'approche d'un chasseur, ou de quelque bête carnassiere, il fait un cri qui avertit la femelle; & aussi-tôt elle couvre ses œufs de mousse, ou de duvet qu'elle tient tout prêt, & va joindre le mâle qui l'attend. Peu de jours après que les petits sont éclos, elle les mene à la mer, & ne les abandonne point, même dans les plus grands dangers. Elle les prend sur son dos, & les transporte en nageant, lorsqu'ils ne sont point encore en état de la suivre. Si, par sa faute, la mere laisse périr ses œufs ou ses petits, le mâle la maltraite à coups d'ailes, & l'abandonne.

Le gentilhomme, qui me procura le spectacle de cette chasse, me retint deux jours avec lui dans son château. Le bâtiment est sans élégance & sans goût; mais nous y fûmes traités avec abondance. J'eus le tems de faire plusieurs questions à mon hôte, principalement sur l'histoire naturelle de son pays. Je lui parlai d'abord d'un prétendu

monstre marin , qui fut , dit - on , découvert à peu de distance des côtes de Norvege.

« Vous voulez , dit - il , parler du
» Kraken , l'animal le moins connu de
» la mer , & celui à qui on a donné le
» plus de dénominations : on l'appelle
» aussi *Krabben* , *Horven* , *Anketroll* ,
» *Scetenfel* , &c. Je commence par vous
» prévenir que je n'en ai jamais vu ; que
» je regarde même son existence comme
» une chose fort douteuse. Mais puisque
» cette matiere semble piquer votre curiosité , voici ce que nos pêcheurs racontent de ce poisson extraordinaire.

» Ils disent que , lorsqu'ils croient
» être avancés en mer à quatre - vingt
» ou cent toises de profondeur , ils sont
» quelquefois tout étonnés de ne plus
» se trouver qu'à une hauteur de vingt
» ou trente toises ; & c'est alors que la
» pêche est la plus abondante. Ils jugent par cette diminution extraordinaire de l'eau , & par l'énorme quantité de poissons qui se jettent dans leurs filets , que le Kraken est sous leur nacelle au fond de la mer. Alors ils jettent le plomb à plusieurs reprises , pour observer si la hauteur de

» l'eau est toujours la même, ou si elle
 » diminue. Dans ce dernier cas, ils pen-
 » sent que l'animal s'élève, s'approche
 » de la surface, & qu'il seroit dange-
 » reux de rester plus long-tems dans ce
 » même endroit. Aussi-tôt ils abandon-
 » nent la pêche, se sauvent à force de
 » rames, & s'éloignent le plus vite
 » qu'ils peuvent. Quand ils se croient
 » hors de danger, ils rallentissent leur
 » course; & au bout de quelques mi-
 » nutes, ils voient ce monstre sur la
 » superficie de l'eau, où il occupe &
 » couvre un espace que l'œil ne sauroit
 » mesurer. Cependant, quelque énor-
 » me qu'il paroisse, il ne se montre
 » point dans toute sa grandeur. Il ne
 » présente que son dos, qui a, dit-on,
 » près d'une demi-lieue d'étendue. On
 » croit voir d'abord de petites isles
 » flottantes, dont les inégalités, sem-
 » blables à des collines, renferment
 » une foule innombrable de poissons,
 » qui se remuent avec précipitation,
 » & regagnent la mer. Alors on apper-
 » çoit sur la peau de l'animal, des poin-
 » tes écailleuses, qu'on prendroit pour
 » des mâts, si elles étoient moins lui-
 » santes, & qui deviennent plus épaîs-

» fes , à mesure qu'elles s'élevent & se
 » montrent au-dessus de l'eau. Malheur
 » au vaisseau qui en approcheroit de
 » trop près ; il seroit bientôt coulé à
 » fond : le monstre , en se retirant , &
 » s'abaissant au fond de la mer , forme
 » un tournoiement si rapide , & un
 » gouffre si profond , qu'il entraîne
 » avec lui tout ce qui se rencontre dans
 » l'étendue de son tourbillon.

» Quelques naturalistes, qui ont cru ,
 » sur parole, tout ce que je viens de
 » dire , ont prétendu que les pointes ,
 » qui s'élevent sur le dos du Kraken ,
 » doivent être regardées comme ses an-
 » tennes, ses bras, ou, si l'on veut, des
 » cornes qui lui servent à se mouvoir ,
 » & à chercher sa nourriture. Si on s'en
 » rapporte à nos pêcheurs , la nature
 » a donné à cet animal, un moyen en-
 » core plus propre pour conserver sa
 » vie : ils ont remarqué, disent-ils, que
 » l'odeur qu'exhale sa transpiration est
 » si forte, qu'elle attire sur lui une pro-
 » digieuse quantité de poissons , desti-
 » née à lui servir de pâture. Heureu-
 » sement pour eux, le monstre qui les
 » dévore n'a pas, dans toutes les sai-
 » sons, la même voracité : il ne mange

» que durant quelques mois de l'année,
 » & reste ensuite très-long-tems sans
 » prendre aucune espèce d'alimens. Il
 » ne fait autre chose, durant cette lon-
 » gue abstinence, que rejeter la nour-
 » riture qu'il a prise. Cette excrétion est
 » d'une si grande abondance, qu'elle
 » teint & épaissit les eaux de la mer à
 » une distance très-considérable. Tou-
 » jours attirés par le même piège, les
 » poissons se rassemblent en foule, &
 » viennent de tous côtés, pour se nour-
 » rir de la substance digérée du Kra-
 » ken, qui les dévore à son tour, &
 » les métamorphose en une nouvelle
 » amorce, propre à en tromper d'au-
 » tres dans la suite.

» Quelque ridicule que paroisse
 » l'existence d'un poisson plus grand
 » que la ville de Drontheim, me dit
 » mon gentilhomme Norvégien, il n'en
 » a pas moins donné lieu à ce proverbe
 » de notre pays : *Il a péché sur le Kra-*
 » *ken*, pour désigner un homme heu-
 » reux, & à qui tout réussit.

» Mais, ajouta-t-il, si je ne puis vous
 » rien apprendre de certain touchant
 » cet animal monstrueux, l'histoire na-
 » turelle de la Norvege vous offrira

» d'autres particularités non moins cu-
 » rieuses. Outre les oiseaux dont je
 » vous ai fait voir la chasse, il en est un
 » autre, appelé *le grand plongeon du*
 » *Nord*, qui est remarquable, dit-on,
 » par cette singularité. On prétend
 » qu'il a sous ses ailes deux especes de
 » sacs assez vastes, assez profonds,
 » pour y fourrer le poing. Il cache un
 » œuf dans chaque creux, & y couve
 » ses petits aussi parfaitement, & avec
 » moins d'embarras, que ne font les
 » autres à terre.

» Ce que nous appelons ici l'*Aigle-*
 » *Pêcheur*, est un oiseau plus gros que
 » l'aigle ordinaire. Quand il vole à la
 » mer pour accrocher un poisson avec
 » ses griffes, il ne peut plus aisément
 » les dégager, tant elles sont longues
 » & crochues; & si l'animal qu'il atta-
 » que est plus gros & plus fort que lui,
 » il entraîne l'aigle jusqu'au fond de
 » l'eau. Au moment où l'oiseau se sent
 » arrêté, il fait un cri épouvantable,
 » tâche de se soutenir en l'air, & s'ef-
 » force, avec ses ailes étendues, de
 » résister aux efforts de son ennemi.
 » Mais c'est en vain; il est obligé de
 » céder; & bientôt il devient lui-même

» la proie de celui qu'il comptoit dé-
 » vorer.

» On me racontoit dernièrement un
 » trait que vous croirez, si vous vou-
 » lez. Un Aigle-Pêcheur vit un jour,
 » près du bord de la mer, un gros pois-
 » son, sur lequel il se précipita de toute
 » sa force. Pour mieux se soutenir, il
 » enfonça une de ses griffes dans la ra-
 » cine d'un arbre planté sur le rivage ;
 » de l'autre, il saisit si fortement l'ani-
 » mal aquatique, qu'il ne lui fut plus
 » possible de la dégager. Le poisson,
 » qui étoit fort, voulant se débarras-
 » ser, s'éloigna de la rive, déchira
 » l'aigle jusqu'au cou, & en fit réelle-
 » ment & à la lettre, ce que jusqu'alors
 » on n'avoit vu que dans le blason, un
 » aigle écartelé.

» La côte de Norvege est le seul en-
 » droit de l'Europe, qui soit fréquenté
 » par l'animal terrible, qu'on appelle
 » ici *le Serpent de Mer*. On assure qu'il a
 » plus de cinq cens pieds de long ; que
 » son corps est au moins de la grosseur
 » de deux muids ; qu'il se tient toujours
 » au fond de l'eau, excepté en Juillet
 » & Août, qui sont les mois où il fraie :
 » encore ne s'éleve-t-il à la surface, que

» lorsque le tems est calme. Alors on lui
 » voit, dans la même direction que sa
 » tête, quelques petites portions de
 » son dos, qui paroissent quand il se
 » plie, & semblent de loin, autant
 » de tonneaux flottans sur une même
 » ligne, à une distance considérable
 » l'un de l'autre. Ce monstre a le front
 » haut & large, le museau applati
 » comme celui du cheval, & de gran-
 » des narines, d'où sortent de longs
 » poils, comme des moustaches. Ses
 » yeux sont gros, de couleur bleue, &
 » luisent comme deux boules d'argent.
 » Tout l'animal est d'un brun foncé,
 » parsemé de taches plus claires, qui
 » brillent comme des écailles de tortue.
 » Le Serpent de Mer fait souvent
 » couler à fond hommes & chaloupes ;
 » on prétend même que par son poids,
 » il feroit périr un bâtiment de cent
 » tonneaux, en s'élançant au travers.
 » Quelquefois il s'entortille en cercle
 » autour d'un bateau, de sorte que les
 » hommes en sont environnés de tous
 » côtés. Le moyen de l'éviter, quand
 » on se trouve près de lui, c'est de di-
 » riger la barque vers la partie de son
 » corps la plus élevée & la plus visible ;

» parce que le serpent plonge sur le
 » champ, & laisse passer le bateau. Si
 » au contraire, on ramoit vers l'endroit
 » où le corps ne se montre pas, le mon-
 » tre, en s'élevant, renverferoit la cha-
 » loupe. Il seroit inutile de tenter de
 » s'en éloigner à force de rames; cet
 » animal fend les eaux comme une
 » fleche; & levant sa tête effrayante, il
 » enleve un homme d'une barque, sans
 » toucher à ses compagnons. Pour s'en
 » débarrasser plutôt, on lui jette tout
 » ce qui se présente sous la main, ne
 » fût-ce qu'un morceau de bois, une
 » pierre, ou la chose du monde la plus
 » légère; pourvu qu'il en soit atteint,
 » il plonge aussitôt dans l'eau, &
 » prend une autre route.

» L'expérience a fait connoître que
 » la chair de castor, l'assa-fétida, ou
 » toute matiere qui a l'odeur forte,
 » est tellement contraire à ce monstre
 » marin, qu'un petit morceau, jetté au
 » bord de la chaloupe, le fait fuir sans
 » retour. Depuis que les pêcheurs ont
 » découvert ce secret, ils en portent
 » toujours avec eux, quand ils s'éloi-
 » gnent en mer. Le tems où le Serpent
 » Marin est le plus à craindre, c'est
 » lorsqu'il

» lorsqu'il cherche sa femelle pour s'ac-
 » coupler ; parce qu'alors il poursuit les
 » vaisseaux & les barques , qu'il prend ,
 » sans doute , pour des animaux de son
 » espece. On prétend que des gens ont
 » été empoisonnés par ses excrémens
 » qu'on voit flotter sur l'eau , comme
 » du limon , pendant quelques mois de
 » l'été. Si un pêcheur trouve de cette
 » matiere près de ses filets , & que par
 » inadvertance , il en touche avec sa
 » main , il éprouve une enflure subite ,
 » & une inflammation qui oblige quel-
 » quefois d'en venir à l'amputation.

» Mais c'est assez parler de monstres :
 » les quadrupedes de la Norvege vous
 » offriront d'autres images. On en voit
 » ici des mêmes especes , que dans le
 » reste de l'Europe. Les chevaux y sont
 » communément petits , mais forts , &
 » d'une taille propre & élégante. Quand
 » ils montent ou qu'ils descendent un
 » rocher escarpé , d'abord ils avancent
 » doucement un pied , pour essayer si
 » la pierre qu'ils touchent , est solide ;
 » & , pour descendre , ils passent sous
 » eux une jambe de derriere , & se
 » laissent glisser très-lentement. Il faut
 » s'en rapporter entièrement à leur pru-

» dence , fans quoi le meilleur cavalier
 » risque souvent de se casser le cou. Ils
 » sont extrêmement intrépides, quand
 » ils ont à combattre avec les loups &
 » les ours , ce qui leur arrive assez fré-
 » quemment. En voyant arriver son en-
 » nemi , le cheval , s'il est avec une ju-
 » ment ou un poulain , place le plus foi-
 » ble derriere lui , se présente fiere-
 » ment , frappe son adversaire avec les
 » pieds de devant, dont il se sert comme
 » de baguettes de tambour ; & commu-
 » nément il remporte la victoire. Mais
 » s'il lui arrive de tourner le dos , pour
 » frapper l'ours des pieds de derriere ,
 » alors il est perdu ; car l'ours saute sur
 » lui , se cramponne sur son dos ; & le
 » cheval galope avec son cavalier vain-
 » queur , jusqu'à ce qu'à force de perdre
 » son sang , il tombe & meurt. sur la
 » place.

» Les bœufs & les vaches de Nor-
 » vege sont plus petits qu'en Dane-
 » marck. Quand les payfans manquent
 » de fourrage pour les nourrir , ils cou-
 » pent en été des rejettons d'arbres ,
 » qu'ils font sécher , & les mettent en
 » bottes comme du foin , pour l'hiver.
 » Ils amassent aussi des têtes de morues,

» & des os de poissons que les vaches
 » mangent de bon appétit , mais qui font
 » de mauvais lait. Elles se nourrissent
 » encore des os de leur propre espece ,
 » qu'elles dévorent avec avidité , &
 » qu'elles rongent comme les chiens.

» On rencontre des ours dans toute
 » la Norvege ; & on en distingue de
 » deux fortes , la grande & la petite es-
 » pece. Tous sont féroces , carnassiers ,
 » forts & adroits. Quand ils élèvent
 » leurs petits , il est fort dangereux de
 » les rencontrer ; car alors ils attaquent
 » les hommes ; au lieu que dans d'au-
 » tres tems , ils sont sur la défensive , à
 » moins qu'ils ne trouvent une femme
 » enceinte. Ils connoissent son état à
 » l'odorat , ou par instinct , & font leur
 » possible , pour en tirer le foetus , qui
 » est pour eux un morceau très-délicat.
 » On a pourtant remarqué , que jamais
 » un ours n'a attaqué un enfant ; & l'on
 » prétend qu'il ne touche point à un
 » homme sans vie : il veut être lui-
 » même le boucher de ce qu'il mange.
 » On a vu des gens qui se sont sauvés ,
 » en retenant leur respiration & con-
 » trefaisant le mort. Dans les tems de
 » disette , cet animal se nourrit de ra-

» cines , de gazon , de plantes , & sur-
 » tout d'angélique , qui est ici fort com-
 » mune. Mais la chair le flatte davan-
 » tage , & spécialement celle de brebis ,
 » de chevre , de vache ou de cheval. Il
 » attaque avec ses pates de devant , &
 » ne se sert de sa gueule , que lorsqu'il
 » est maître de sa proie. Alors il suce le
 » sang , & entraîne ou porte le cadavre
 » dans sa taniere. On en a vu marcher
 » droits sur leurs pattes de derriere ,
 » tenant dans celles de devant , le corps
 » d'un grand animal.

» De petits chiens , élevés à cet exer-
 » cice , forcent l'ours , & le lassent d'a-
 » bord en s'attachant à ses parties géné-
 » tales. De grands chiens l'attaquent
 » ensuite , & le déchirent. Alors il grim-
 » pe sur un rocher , contre lequel il pose
 » son dos , & en arrache des pierres
 » qu'il jette à ses ennemis. Le chasseur
 » choisit ce moment pour lui tirer une
 » ou deux balles dans la poitrine , aux
 » épaules , ou aux oreilles. Frappé dans
 » un de ces trois endroits , il tombe
 » sur le champ ; par-tout ailleurs , il
 » devient encore plus furieux , & court
 » sur le tireur , qui doit toujours avoir
 » une baïonnette au bout de son fusil

» pour sa défense. Nos fermiers de Nor-
 » vege ne sortent jamais sans un grand
 » couteau , pendu à leur côté avec une
 » chaîne de cuivre : ils prennent cet inf-
 » trument en travers , & l'enfoncent
 » dans la gueule ouverte de l'ours , jus-
 » qu'au gosier. Quand ils ont vaincu
 » l'animal , ils le dépouillent , & en at-
 » tachent la tête dans leur maison ,
 » comme un trophée glorieux de leur
 » victoire , & une preuve éclatante de
 » leur courage. Il y a des fermiers ,
 » dont toutes les portes sont ornées de
 » pareilles têtes.

» On cite plusieurs exemples de la
 » prudence de l'ours , & de sa discrétion.
 » On assure qu'il choisit , dans un
 » troupeau de vaches , celle qui a une
 » sonnette pendue au cou ; qu'il arrache
 » cette clochette qui lui déplaît , &
 » l'applatit avec ses pattes , de peur que
 » le bruit qu'elle fait entendre , ne donne
 » le signal du danger. Quand il est
 » attaqué par deux ou trois chasseurs à
 » la fois , si le premier manque son coup ,
 » ou ne le blesse que légèrement , il va
 » à lui , le défarme , le prend dans ses
 » pattes de devant , & l'emporte , très-
 » persuadé que les autres chasseurs ne

» tireront pas sur lui, crainte de blesser
 » leur compagnon. S'il se sent lui-même
 » frappé à mort, comme s'il savoit
 » qu'on ne le poursuit que pour avoir
 » sa peau, il tâche de la dérober à son
 » vainqueur; & dans ce dessein, il se
 » saisit d'une grosse pierre, & se jette
 » dans le premier lac qu'il rencontre.

» L'ours est un assez bon nageur : sou-
 » vent il va dans les rivières, & attrape
 » le poisson; s'il voit passer une bar-
 » que, il nage après, ne fût-ce que
 » pour s'y reposer. Quand il y entre,
 » il se tient tranquille à l'écart; mais le
 » maître du bateau, qui n'est pas cu-
 » rieux de recevoir un pareil hôte, s'ef-
 » force de s'éloigner; & s'il a une ha-
 » che, l'animal court risque d'avoir les
 » pattes coupées, en les appuyant con-
 » tre la barque.

» Dès le commencement d'Octobre,
 » l'ours cherche sa cabane pour y éta-
 » blir son quartier d'hiver. C'est ordi-
 » nairement le creux d'un rocher, ou
 » quelque caverne naturelle, où il for-
 » me un lit de feuilles & de mousse. Il
 » en cache l'ouverture avec des bran-
 » ches d'arbres, qui sont bientôt char-
 » gées & couvertes de neige. Il est

» quelquefois , une semaine entière ,
 » enseveli dans un sommeil profond ,
 » sans qu'on puisse le réveiller , même
 » en tirant sur lui , ou en le blessant.
 » On prétend qu'il y reste une partie
 » de l'hiver , sans provisions. Comme
 » il est naturellement gras , il supporte
 » plus aisément l'abstinence ; & il ne
 » sort de sa bauge , que lorsqu'il se sent
 » affamé.

» Les loups sont la terreur des habi-
 » tans de la Norvege , tant ils sont
 » nombreux , cruels & voraces. Ils
 » mangent toutes les bêtes qu'ils peu-
 » vent attraper , même les chiens , qu'ils
 » viennent saisir , dans les hivers rudes ,
 » à la porte des fermiers , & dévorent
 » jusqu'aux chevaux attelés aux traî-
 » neaux. Les moyens qu'on emploie
 » pour les détruire , sont des fosses pro-
 » fondes , creusées dans la terre , où
 » l'on trouve quelquefois , à côté d'un
 » loup , plusieurs autres animaux , aux-
 » quels il ne touche point. Il est même
 » arrivé , que des paysans tombés dans
 » ces trapes , se tenoient assis au milieu
 » d'eux , sans en recevoir aucun mal.
 » Lorsqu'un loup tombe dans un piège ,
 » il est tellement & si long-tems épou-

» vanté , qu'on peut l'enchaîner , le
 » museler , le conduire où l'on veut ,
 » sans qu'il ose donner le moindre signe
 » de mécontentement. Il n'y a pas long-
 » tems qu'une femme , un renard & un
 » loup étant tombés dans une même
 » fosse , restèrent chacun dans leur pla-
 » ce , sans oser se remuer , jusqu'au len-
 » demain , que ces trois prisonniers fu-
 » rent trouvés ensemble. On commen-
 » ça par tuer le loup & le renard ; puis
 » on retira la femme qui étoit plus
 » morte que vive , quoiqu'elle n'eût
 » éprouvé d'autre mal , que la frayeur.
 » Il y a des ordres précis , de faire sa-
 » voir , dans tout le voisinage , quand
 » & où l'on veut pratiquer de pareils
 » trous.

» Lorsque la faim est bien violente , les
 » loups dévorent jusqu'à la terre glaise ;
 » & comme c'est une nourriture qui ne
 » se digere pas aisément , elle reste dans
 » les entrailles de l'animal , jusqu'à ce
 » qu'il mange de la chair , & la fasse
 » sortir avec des efforts violens. Alors
 » on les entend heurler , d'une façon
 » horrible , de la douleur qu'ils ressen-
 » tent. On trouve sur les sapins , une
 » espece de mousse jaune , qui a une

» qualité venimeuse, toujours mortelle
 » pour les loups. On en met dans les
 » charognes, que l'on expose pour dé-
 » truire ces animaux cruels & carnaf-
 » fiers. Ils ont le sens de l'odorat si par-
 » fait, que la chair de ces cadavres les
 » attire de plus d'une lieue.

» Lorsqu'ils veulent sortir du bois,
 » jamais ils ne manquent de prendre le
 » vent. Ils s'arrêtent sur la lisière, flai-
 » rent de tous côtés, & reçoivent ainsi
 » les émanations des corps, morts ou
 » vivans, que le vent leur apporte. Ils
 » aiment sur-tout la chair humaine; &
 » peut-être, s'ils étoient les plus forts,
 » n'en mangeroient-ils jamais d'autre.
 » On a vu des loups suivre les armées,
 » arriver en nombre au champ de ba-
 » taille, où l'on avoit enterré négligem-
 » ment des corps morts, les découvrir
 » & les dévorer avec avidité».

Tels étoient, Madame, chez mon
 noble Norvégien, les sujets de nos
 conversations; car ici, comme en
 France, de quoi voulez-vous que parle
 un gentilhomme qui vit dans ses terres,
 sinon de pêche, de chasse, de chiens
 & de chevaux? Celui-ci m'entretenoit
 encore de ses prés, de ses champs &c.

de ses récoltes. J'appris que les produits de l'agriculture sont ici peu considérables ; & que sans l'extrême abondance de poisson & de gibier que fournit la Norvege , les habitans auroient de la peine à pourvoir à leur subsistance. En vain on a défriché & mis en valeur des cantons incultes , & brûlé plusieurs forêts , pour en convertir le terrain en labourage : il y aura toujours de la disette dans un pays , où la nature de la terre & les rochers ne sont point capables de recevoir de culture.

Un autre malheur , c'est que les provinces , même les plus fertiles , sont sujettes à des gelées fréquentes & subites , qui rendent les années infructueuses. On ne mange ici que des fruits d'été ; ceux d'hiver y viennent rarement à maturité. Mais , si la Norvege le cede , en ce point , aux autres contrées de l'Europe , elle en est amplement dédommagée , par les avantages inépuisables de ses vastes forêts. Elle produit de plus une grande quantité de marbre , & ses montagnes de très-beau crystal de roche.

Une autre utilité de ces mêmes montagnes , est de servir de boulevards.

contre les incursions étrangères. Les payfans, qui font tous d'adroits tireurs, se postent, en tems de guerre, sur des rochers escarpés, d'où, animés d'un zele patriotique, ils harcelent les ennemis. La nature a rendu aussi quelques provinces inaccessibles aux armées qui traînent de l'artillerie à leur suite. C'est par cette raison, que la ville de Berghen, quoique fortifiée uniquement par deux châteaux du côté de la mer, passe pour n'avoir rien à craindre, tant qu'elle ne sera attaquée que par des troupes de terre. Ces fortifications naturelles semblent encore contribuer à l'embellissement du pays. Le spectacle varié des hauteurs & des fondrières, forme les contrastes les plus frappans, par la diversité de ses vues, & inspire les idées les plus agréables & les plus sublimes.

Mais on paie cher ces avantages, par les inconvéniens qu'entraîne la proximité & la multitude de ces montagnes. Non-seulement elles y laissent moins de terres labourables; mais les villages n'y sont ni si grands, ni si ramassés, ni si commodes, que dans les pays de plaine. Les maisons sont dispersées

parmi les vallées, & placées communément à un quart de lieue les unes des autres. D'autres sont situées si haut, & sur le bord de précipices si escarpés, qu'il faut avoir des échelles pour y monter. Un prêtre, ou un médecin qui visite un malade, risque vingt fois sa vie pour lui porter du secours. On est obligé de descendre le corps mort avec des cordes. On se sert du même expédient, à quelque distance de Berghen, pour enlever les malles des couriers de poste. Ajoutez à cela l'extrême difficulté pour les voituriers & les voyageurs, qui ne peuvent passer sans effroi, même dans les routes royales, sur des chemins suspendus par des crampons de fer, sans garde-fou, & qui n'ont de largeur, que pour un homme seul. Il y a des endroits, au haut des montagnes, & sur le bord des lacs, où la voie est si étroite & si ferrée, que si deux cavaliers se rencontrent le soir, sans s'être aperçus assez tôt, pour que l'un des deux s'arrête, & laisse à l'autre le passage libre, la seule ressource, dans cet embarras, est que l'un d'eux s'accroche à la montagne, & précipite son cheval dans le lac, pour faire place à l'autre

voyageur. Quelquefois, dans le fort de la querelle, les deux chevaux entraînent les deux hommes dans le précipice, où ils périssent tous quatre. Dans un de ces défilés, il y a un morceau d'antiquité assez remarquable : c'est un chemin suspendu sur des barres de fer, qu'un roi de Norvege pratiqua dans des rochers, pour y faire passer de la cavalerie. Il n'y a que des chevaux Norvégiens, accoutumés à grimper comme les chevres, qui aient pu se faire à une pareille route.

Un autre inconvénient, est que les crevasses de ces montagnes fournissent des retraites aux bêtes féroces. On n'imagine pas les ravages qu'elles causent parmi les bestiaux. Je ne parle point de la perte des vaches, des brebis, & d'autres animaux utiles, qui tombent souvent dans les précipices, & se tuent. Quelquefois ils font un faux pas, & se trouvent sur une pointe de rocher, d'où ils ne peuvent plus ni monter ni descendre. Dans ces occasions, un paysan risque sa vie, pour sauver sa chevre ou son mouton. Il descend à l'aide d'une corde, à laquelle il attache l'animal, & se fait tirer en haut.

158 LA NORVEGE.

avec lui. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'il n'emploie pour cela, que les bras d'un seul homme ; mais on a vu, dans ces cas, l'assistant lui-même entraîné dans l'abîme, & y périr avec son ami. On a remarqué que, dans de semblables chûtes, l'air presse avec tant de force contre le corps de l'homme qui tombe, que non-seulement il est suffoqué avant que d'arriver à terre, mais que son ventre creve, & que les entrailles en sortent aussi-tôt. C'est ce qui se vérifie clairement, lorsqu'un malheureux tombe dans un lac ou une piece d'eau ; tous ses membres restent entiers, à l'exception du ventre qui est ouvert.

Joignez à ces accidens, la chute subite des rochers qui se détachent, & en tombant, déracinent les arbres, renversent les maisons, détruisent les campagnes, écrasent les hommes & les bestiaux, & occasionnent dans l'air une agitation si violente, qu'on la prendroit pour le prélude d'une destruction universelle. Quand ces énormes masses tombent dans un étang ou dans un lac, leur submersion donne à l'eau une telle impulsion, qu'elle inonde tout le voi-

sinage ; & l'on a vu jusqu'à des églises renversées par ces terribles & subits débordemens.

Une des grandes calamités de la Norvege , c'est lorsque la neige , venant à s'ébouler , tombe d'un précipice ; entraîne les hommes , les troupeaux ; submerge les bateaux sur les lacs ; démolit les maisons , les cabanes ; culbute & détruit quelquefois des villages entiers. Il y a peu d'années , qu'une paroisse fut totalement couverte par un semblable éboulement ; & elle est toujours restée dans cet état. La neige ne s'étant point fondue l'année suivante , fut encore considérablement augmentée , & se durcit en y restant. Elle est aujourd'hui si ferme & si solide par la gelée , que les pieds des chevaux n'y laissent aucune trace. Ces neiges accumulées produisent , pendant l'été , des sources habituelles , qui arrosent les plaines , & ont , de plus , l'avantage de faire tourner un grand nombre de petits moulins ; car chaque ferme a le sien.

Parmi les montagnes de Norvege , il y en a de singulièrement remarquables par leur figure & leur apparence. L'une ressemble de loin à une grande

ville, ornée de tours & de vieux édifices gothiques, l'autre à la tête d'un homme, couverte d'un chapeau. On y apperçoit un œil, bien formé par une large ouverture qui perce la montagne, & laisse voir le soleil au travers.

Ce pays éprouve, comme les autres contrées du Nord, toutes les variétés de l'air & de la lumière, telles que les longues nuits & l'extrême rigueur du froid pendant l'hiver, les grands jours & les chaleurs excessives de l'été. Dans la partie la plus septentrionale, on voit, au mois de Juin, le soleil circuler continuellement autour du pôle, resserrant peu à peu son orbite, & l'étendant ensuite par degrés, jusqu'à ce qu'il quitte l'horison; de sorte que dans le cœur de l'hiver, il disparoît pendant quelques semaines. Toute la lumière qu'on apperçoit alors en plein midi, n'est qu'une foible lueur, qui dure environ une heure & demie, & vient principalement de la réflexion des rayons sur les plus hautes montagnes, dont les sommets paroissent plus éclairés, que les autres parties. Vous avez vu ailleurs, qu'indépendamment de cette clarté, celle de la lune & des

aurores boréales fournit à ces peuples du Nord , autant de lumière qu'il en faut , pour les travaux ordinaires.

Quelques-uns attribuent ici ce dernier phénomène à l'agitation des corpuscules salins , dont ils prétendent que la basse région de l'air est remplie , & aux vapeurs nîtreuses qui y tourbillonnent. Ce sont , disent-ils , des éclairs sans tonnerre , qui , comme les éclairs ordinaires , consistent en particules sulfureuses enflammées , mais qui brûlent avec moins de violence. D'autres regardent l'aurore boréale , comme une simple réflexion de la clarté du soleil , qui , étant fort loin au dessous de l'horison , rencontre des nuages assez élevés , pour se trouver en contact avec ses rayons. On a remarqué que c'est sur-tout depuis le coucher de cet astre , jusqu'à minuit , que l'aurore boréale est la plus forte ; on assure qu'elle n'est pas toujours sans une espece de son ou de bruit , & qu'on a souvent entendu un craquement semblable à celui de la glace qui se brise.

Je me rappelle d'avoir lu quelque part , qu'il peut y avoir des aurores boréales , dont la matiere soit élevée à

plus de soixante-dix lieues au-dessus de la surface de la terre ; d'où l'on conclut qu'elles ne sont point produites par les vapeurs & les exhalaisons terrestres , mais par l'atmosphère du soleil , ou la lumière zodiacale. Cette lumière n'est autre chose qu'un fluide , ou une matière rare & tenue , qui environne le globe solaire , & qui est en plus grande abondance , autour de son équateur.

Sous combien de formes l'ignorance & la superstition des siècles passés nous ont présenté l'aurore boréale ? Elle produisoit des visions différentes dans l'esprit des peuples , selon que ses apparitions étoient plus ou moins fréquentes , & qu'on habitoit des pays plus ou moins éloignés du pôle. Elle fut d'abord un sujet d'alarmes pour les peuples du Nord : ils crurent leurs campagnes en feu , & l'ennemi à leurs portes ; mais le phénomène devenant presque journalier , ils l'ont bientôt regardé comme un effet naturel , & l'ont même confondu assez souvent avec le crépuscule. Les habitans des pays qui tiennent le milieu entre les terres arctiques , & les extrémités méridionales de l'Europe , n'y virent que des sujets tristes

ou menaçans , affreux ou terribles. C'étoient des armées en feu , qui se livroient de sanglantes batailles ; des têtes hideuses , séparées de leurs troncs ; des boucliers ardents , des chars enflammés , des hommes à pied & à cheval , qui couroient rapidement les uns contre les autres , & qui se perçoient de leurs lances. Voilà ce que nos peres ont presque toujours vu dans les aurores boréales. Faut-il s'étonner des frayeurs terribles , que leur causoient ces sortes d'apparitions ? Sous le regne de Louis XI , il y en eut une à Paris , qui fit paroître toute la ville en feu. Les soldats du guet en furent si effrayés , que l'un d'entre eux en devint fou. Le Roi lui-même monta à cheval , & assembla tous les quartiers de Paris , pour faire la garde sur les remparts de sa capitale.

Le froid varie en Norvege , suivant la situation de chaque contrée. Il est excessif vers les montagnes , & très-supportable sur les côtes de mer : les habitans industrieux savent tirer avantage de l'un & de l'autre. En effet , sans les neiges & les longues gelées , les paysans des montagnes ne pourroient transporter , dans leurs traîneaux , le

bois, le beurre, le bled, le goudron & autres denrées, dans les villes de marché, pour rapporter, avec le produit de cette vente, les choses dont ils ont besoin. Au contraire, comme l'hiver est modéré sur les côtes, la mer est toujours libre pour les pêcheurs qui en tirent leur principale subsistance. Depuis le milieu de Janvier, les harengs, les merlans, les morues, &c, sont chassés par les baleines vers le rivage, où les habitans vont les recevoir. Cette douce température de l'hiver est également nécessaire pour vider & saler le poisson. S'il geloit au sortir de l'eau, le sel ne pourroit pas en pénétrer la chair à cause de la glace. Si on le portoit dans les maisons, pour le garder jusqu'à ce que le dégel arrivât, il deviendrait flasque, & se corromproit.

Le froid est si violent dans les montagnes de Norvege, que l'Etat entretient des étuves, sur les grands chemins, pour reposer & réchauffer les voyageurs. Sans cette précaution, les grandes routes même seroient absolument impraticables. Les troupes Suédoises, au nombre de huit à neuf mille

hommes, en ont fait une triste & terrible expérience en 1715. On les trouva, les uns assis, les autres couchés, & quelques-uns dans l'attitude de gens qui prient, mais tous morts de froid.

Les Norvégiens, &, en général, les pays glacés du Nord, ont plus de préservatifs que d'autres, contre la rigueur des saisons. Ils abondent en vastes forêts, qui produisent du bois en quantité, soit pour la construction des bâtimens, soit pour le chauffage. La laine des moutons, les fourrures & les peaux de bêtes sauvages leur fournissent des doublures très-chaudes pour les habits, & d'excellentes couvertures. Une multitude innombrable d'oiseaux leur donne la plume & le duvet.

On passe ici de la violence du froid à des chaleurs excessives. Dans le milieu de l'été, le soleil étant continuellement sur l'horison, l'atmosphère & les montagnes n'ont pas le tems de se refroidir, & conservent encore, au lever de cet astre, une partie de la chaleur du jour précédent. Si l'été étoit d'une longueur plus considérable, le sol pourroit produire des raisins & d'autres fruits d'une maturité aussi par-

faite, que dans les autres climats. Plusieurs plantes, & particulièrement l'orge, croissent & mûrissent en six semaines. La nature accélère les opérations, quand elle n'a que peu de tems à travailler.

Je ne parlerai ni de la religion, ni des loix de la Norvege ; ce sont les mêmes qu'en Danemarck, étant soumise à la même domination. Il y a seulement, parmi les loix pénales, une singularité qui mérite d'être remarquée. Dans les anciens tems, les Norvégiens faisoient usage d'une fameuse cataracte pour l'exécution des rebelles, des traîtres & des chefs de sédition. On les y précipite encore tout vivans, afin qu'étant mis en pieces contre les pointes des rochers, ils périssent dans un tumulte semblable à celui qu'ils ont voulu exciter.

Je suis, &c.

*A Drontheim dans la Norvege, ce 30
Mai 1748.*



L E T T R E X C I I.

L'ISLANDE.

UN vent d'Est nous tira heureusement du port de Drontheim, & nous conduisit, dans peu de jours, sur les côtes de l'Islande. J'appris d'un prêtre Danois, qui passoit avec nous dans cette île, pour y desservir une cure, comment ce pays fut découvert par les Norvégiens, & tomba ensuite au pouvoir des rois de Danemarck. Mon peu de connoissance dans l'histoire de cette partie du Nord, ne m'a pas permis de le contredire, quoique je sache en général, qu'on est fort incertain sur l'année où cette terre a été peuplée, & que la Chronique d'Islande ne donne, à ce sujet, que des notions peu exactes. Quoi qu'il en soit, je vous rends, Madame, le récit de cet ecclésiastique protestant, précisément comme je l'ai reçu.

« Un prince nommé *Hérald*, après
» avoir subjugué tous les petits tyrans
» qui désoloient la Norvege, entreprit
» d'y régner seul, & exigea, de la part

» des nobles, des contributions, aux-
» quelles plusieurs refuserent de se sou-
» mettre, aimant mieux s'exiler volon-
» tairement de leur patrie, que de re-
» connoître cette nouvelle puissance.
» Deux d'entre eux, Ingulf & Hyorlef,
» furent des premiers à exécuter ce
» projet d'émigration.

» Un autre motif obligeoit Ingulf de
» s'absenter: Il avoit commis un meur-
» tre, & craignoit la vengeance des pa-
» rens du mort. Il entraîna, dans sa
» fuite, un grand nombre de mécon-
» tens, s'embarqua avec eux; & ils
» arriverent en Islande, vers la fin du
» neuvieme siecle. Au moment où ils
» découvrirent cette isle, Ingulf fit jet-
» ter une planche dans la mer, persua-
» dé, suivant une ancienne supersti-
» tion, que là où elle s'arrêteroit, l'in-
» tention des dieux étoit qu'on y abor-
» dât. Mais les vagues déroberent cette
» planche aux yeux des navigateurs; &
» après plusieurs jours de recherches
» inutiles, ils furent contraints de s'ar-
» rêter à une isthme, qui porte encore
» aujourd'hui le nom d'Ingulf. Hyorlef
» s'établit à quelques lieues de-là; &
» ces deux chefs ne trouverent par-tout,
» qu'un

» qu'un pays inculte , désert & couvert
 » de forêts. Cependant on ne sauroit
 » douter que des Européens , des Chré-
 » tiens même , n'eussent été jadis dans
 » cette isle ; car on y trouva , de dis-
 » tance en distance , le long du rivage ,
 » des croix & d'autres monumens en
 » bois , sculptés dans le goût des An-
 » glois.

» Quelques années après le départ
 » d'Ingulf , des familles Norvégiennes ,
 » instruites de son sort , suivirent son
 » exemple. Hérald voulut en vain s'op-
 » poser à ces émigrations , ou s'emparer
 » de la nouvelle colonie ; il fut re-
 » poussé avec perte ; ses successeurs ne
 » furent pas plus heureux ; & ce n'a
 » été que quatre cens ans après , que les
 » Norvégiens firent la conquête de ce
 » pays , qui a passé , ainsi que la Norve-
 » ge même , sous le pouvoir des rois
 » de Danemarck.

» Les gaces , dont les montagnes &
 » les côtes sont couvertes , ont fait
 » donner à cette terre le nom d'*Eyflan-*
 » *de* , mot allemand , qui signifie *pays de*
 » *glace*. Son étendue est d'environ deux
 » cens lieues , de l'orient à l'occident , &
 » de cent lieues seulement du nord au

» midi : c'est , après l'Angleterre , la
 » plus grande île de l'Europe. Quel-
 » ques-uns pensent qu'elle a été la *Thulé*
 » des Anciens , dont Virgile parle dans
 » ses *Géorgiques*.

» L'Islande est hérissée , d'une extrê-
 » mité à l'autre , de rochers & de mon-
 » tagnes immenses , entre lesquelles se
 » trouvent des vallées fertiles , & très-
 » étendues. Quelquefois on rencontre,
 » avec étonnement , au haut de ces
 » montagnes , une surface plate de trois
 » ou quatre lieues , des pâturages ex-
 » cellens , des lacs même , & des étangs
 » très-poissonneux. Toute l'île est di-
 » visée en dix-huit districts ou bailliages ;
 » qui forment comme autant de petites
 » provinces le long des côtes ; le centre
 » n'est presque point habité. Les Islan-
 » dois choisissent les bords de la mer ,
 » par préférence à l'intérieur du pays ,
 » pour y faire leur domicile ; parce que
 » c'est vers les ports , que sont les éta-
 » blissemens de la compagnie de com-
 » merce ; que ces parages fournissant
 » beaucoup de poisson , il faut aussi
 » beaucoup de monde pour la pêche ,
 » & qu'il leur est plus aisé de vivre de
 » ce métier , que de se livrer à l'agricul-
 » ture. Mais aujourd'hui , continua le

» ministre Danois , on peut tout se pro-
 » mettre des soins paternels de notre
 » glorieux Souverain ; ses regards bien-
 » faisans , déjà portés sur toutes les par-
 » ties de cette isle , y vont ranimer une
 » profession honorable , qui est à la fois
 » la mere de toutes les autres , & la
 » base de la population.

» Dans la partie du nord , on voit
 » presque continuellement le soleil , de-
 » puis la mi-Juin , jusqu'à la fin de Juil-
 » let ; & dans les mois de Décembre &
 » de Janvier , on ne l'apperçoit que
 » pendant fort peu de tems. Les au-
 » rores boréales & la clarté de la lune
 » dédommagent de la privation de cet
 » astre ».

Notre débarquement dans l'Isle d'Is-
 lande se fit , au midi , dans le port d'Ore-
 baque , assez près de Skalholt , une des
 principales villes du pays. Je dois vous
 prévenir qu'on donne ici , en général ,
 le nom de *villes* , à certains endroits qui
 appartiennent à la compagnie Danoise ,
 & où l'on négocie avec les habitans.
 Ils consistent , le plus souvent , en
 cinq ou six maisons de commerce , non
 compris les magasins , les boutiques &
 les cuisines. Ce qu'on appelle propre-

ment un village , est inconnu aux Islandois. Chaque ferme est bâtie seule , & environnée de prairies. Là résident autant de locataires , que le propriétaire peut s'en procurer , en leur louant des pâturages.

Ayant su de notre capitaine de vaisseau , que son dessein étoit de passer trois semaines à Skalholt , je m'arrangeai avec deux guides , pour m'accompagner dans l'intérieur de l'île. Ma première curiosité fut de connoître le mont Hécla , qu'on a regardé comme un des plus fameux volcans de l'univers , quoiqu'aujourd'hui , il se trouve un des moins terribles de l'Islande. Depuis plusieurs années , il s'en est formé de nouveaux , qui ont causé plus de dégâts. Il est bien vrai que les éruptions de l'Hécla ont été très-violentes ; mais il est tranquille depuis plus de soixante ans : on n'y apperçoit ni feu , ni exhalaisons , ni fumée ; on n'y voit que des fontaines d'eau bouillante , comme dans beaucoup d'autres endroits de l'île. L'expérience apprend que lorsque ces eaux jettent une fumée épaisse , la pluie n'est pas éloignée ; quand elles ne donnent qu'une vapeur foible , c'est le pré-

sage d'un tems sec. Il y a de ces sources qui ne sont que médiocrement chaudes ; d'autres bouillonnent avec une telle force , qu'elles s'élèvent en l'air , & forment un jet assez élevé.

Mais pour revenir au volcan , s'il a causé quelque dommage par sa dernière éruption , il en est résulté un plus grand bien , car les cendres , poussées par le vent dans les marais , les ont desséchés , & rendus propres à produire des pâturages. D'autres terrains ont été engraisés , pour ainsi dire , & sont devenus plus fertiles. On a établi , autour de cette montagne , des métairies & des fermes , qui ne sont plus importunées par ce voisin , autrefois si dangereux. L'ayant parcourue presque jusqu'à son sommet , je n'y ai trouvé que des pierres , des cendres , du sable , & , de tems en tems , des cavités pleines d'eau chaude. La cime est couverte de neige & de glace ; & personne n'a encore pu y arriver.

Il est un autre volcan , dont l'irruption , qui se fit sentir , il y a vingt ans , causa un ravage affreux. « On éprouva » d'abord , me dit un homme qui en fut » témoin , de violens tremblemens de

» terre , à la suite desquels le mont
» Krafle commença à vomir , avec un
» fracas terrible , de la fumée , du feu ,
» des cendres & des pierres. Comme le
» tems étoit calme , tout ce que jettoit
» le volcan , retomboit sur la monta-
» gne ; & le terrain des environs n'en
» fut nullement endommagé. Deux ans
» après , le feu se communiqua à des
» rochers de soufre , peu éloignés. Ils
» brûlerent pendant quelque tems , jus-
» qu'à ce que les matieres fondues for-
» massent des ruisseaux de feu , qui fi-
» rent désertir les habitans. Ces rivières
» brûlantes , après avoir ravagé la cam-
» pagne , allerent se décharger dans un
» lac avec un bruit , un bouillonne-
» ment & un tourbillon épouvantables.

» Ces irruptions occasionnent quel-
» quefois des inondations considérables ,
» par la fonte subite des neiges & des
» glaces qui environnent les bouches
» brûlantes de ces volcans. Tout le ter-
» rein que ces eaux parcourent , se dé-
» pouille de la croûte supérieure qui
» forme le sol ; & il n'y reste plus qu'un
» lit de sable. L'immense quantité de
» glace , de pierres & de terre , qu'en-
» traînent ces torrens , comblent la mer

» à un quart de lieue de distance , & y
 » laissent une petite montagne qui dimi-
 » nue avec le tems ».

Parmi les diverses singularités de l'Islande , je ne dois pas oublier trois sources chaudes , éloignées l'une de l'autre d'environ trente toises , & dans chacune desquelles l'eau bouillonne & s'élance alternativement. Quand la première a lancé de l'eau , celle du milieu en jette à son tour , & ensuite celle qui se trouve à l'autre extrémité. La première recommence ; la seconde continue ; & ainsi successivement , toujours dans le même ordre , & avec la même régularité. Ces trois fontaines sont dans un terrain uni & découvert. Il y en a deux , où l'eau sort d'entre les crevasses , & pousse ses bouillons deux pieds plus haut que le terrain. L'autre , au contraire , qui paroît être un ouvrage de l'art pratiqué dans une roche fort dure , ressemble à une cuve de brasseur , & porte son eau à la hauteur de plus de huit pieds. Les opérations de ces trois sources se font au moins trois fois dans un quart d'heure.

Mais voici quelque chose de plus singulier : mettez de cette eau dans une

bouteille , sans la boucher ; & vous l'en verrez sortir à deux ou trois reprises , comme du vin de Champagne , au moment même que celle de la source éprouvera son bouillonnement. Ce jeu continuera jusqu'à ce que l'eau de la bouteille ne soit plus chaude. Après la seconde ou la troisième effervescence de cette eau , elle commence à se refroidir , & à devenir tranquille. Si vous bouchez la bouteille , après l'avoir remplie , elle éclate en morceaux , dès que la source se remet à bouillonner. Jetez , dans cette même source , du bois , ou quelque chose même de plus léger , elle l'entraînera au fond , comme si c'étoit ou du plomb , ou une pierre ; mais aussi , lorsqu'elle recommence à rejeter l'eau , elle lance avec elle , sur ses bords , à plusieurs pas de son ouverture , des pierres même qu'un homme auroit peine à lever. Ces pierres causent d'abord un grand bruit dans la source ; mais bientôt elles cedent à la violence du bouillonnement ; & malgré leur pesanteur , elles sont repoussées assez loin du bord. Cette eau est bonne à boire lorsqu'elle est froide ; on a même remarqué que les vaches

qui s'en abreuvent, donnent plus de lait que les autres, & que les terrains qu'elle arrose, produisent de meilleurs pâturages.

Ceux qui habitent près de ces fontaines bouillantes, y font cuire leurs alimens. Ils mettent leur viande dans une marmite, qu'ils suspendent dans la source; & elle est cuite en assez peu de tems. Les voyageurs y font du thé; d'autres se baignent dans son eau, lorsqu'il s'en trouve de la froide dans les environs, pour en tempérer la chaleur. J'ai vu un bain de cette espèce, ouvrage de la nature, qui ressemble à une grande cuve, faite d'une seule pierre. Divers canaux, dont les uns fournissent de l'eau chaude, les autres de la froide, coulent dans ce bain, & semblent avoir été ménagés pour la commodité des baigneurs; tant il est aisé de les détourner à son gré. Au fond de ce réservoir est une ouverture, par laquelle on peut le nettoyer, & y faire entrer de la nouvelle eau.

Non loin de cette source, nous rencontrâmes une compagnie de dix ou douze personnes, qui se rendoient à la ville voisine, pour assister à une noce.

Nous les accompagnâmes jusqu'à l'église; & après que le service divin fut commencé, mais avant que le ministre montât en chaire, il donna aux fiancés la bénédiction nuptiale devant l'autel. C'est, à l'égard de l'église, en quoi consiste toute la cérémonie. La mariée avoit sur la tête une couronne de vermeil, qui s'étendoit jusques sur le front. Deux chaînes de même métal, disposées en sautoir sur sa camifole, y formoient des festons, & se croisoient par-devant & par-derrrière. Son cou étoit entouré d'une pareille chaîne, à laquelle étoit attachée une petite cassiolette d'odeur, qui lui tomboit sur la poitrine. On me dit que ces ornemens étoient affectés aux nouvelles mariées.

Le service fini, on conduisit les époux dans leur maison; & l'on voulut bien m'y inviter. On commença par nous régaler de quelques verres d'eau-de-vie; & le reste du jour se passa à boire, à manger & à se divertir. On nous servit d'abord du poisson assaisonné avec beaucoup de beurre, mais sans sel & sans épicerie, dont on ne fait ici presque aucun usage. On apporta ensuite divers plats de viande rôtie & bouillie;

mais on commence toujours par la faire cuire à l'eau ; après quoi , on la rôtit dans une poêle. On met du gruau dans presque tous les alimens ; & il paroît que ce peuple en fait sa nourriture principale. Il connoît , comme nous , la bouillie faite de lait & de farine ; & tous ces mets se préparent dans la vaisselle de cuivre ou de fer , qui vient du Danemarck.

Il se fait une grande consommation de lait de vache ; ces Insulaires en composent une boisson qu'ils nomment *Syre* , & qu'ils préparent de la manière suivante. Ils font d'abord du beurre de crème douce ; puis ils mêlent le lait qui reste , avec celui qui a été écrémé. On chauffe le tout ensemble ; & l'on y jette de la présure , pour le faire cailler. On le passe dans un linge ; on met à part ce qui est coagulé ; & le petit-lait est le *syre* dont je parle. C'est une liqueur aigre , qui se conserve toute l'année , & dont on fait une ample provision. Plus elle vieillit , plus elle s'aigrit & se clarifie. On met du lait nouveau sur l'ancien ; & quand on craint de n'en point avoir assez pour en vendre aux voyageurs , on la falsifie avec de l'oseille ,

en y mêlant de l'eau pour en augmenter la quantité. On fait ici mariner la viande dans le fyre, comme nous dans le vinaigre.

L'agriculture étant fort négligée en Islande, vous jugez bien que le pain doit y être rare. Il est vrai qu'on y transporte beaucoup de farine des royaumes voisins ; mais il n'y a que les riches qui en achètent : c'est beaucoup, quand les autres peuvent s'en procurer pour les jours de grandes fêtes ou les repas de noces. Le beurre, le lait, les légumes & le poisson sec sont les alimens ordinaires, dont se nourrissent les gens du commun.

Accoutumés à la sobriété, les Islandois jouissent d'une complexion robuste, & d'une bonne constitution. Ils élèvent leurs enfans avec assez de soin & de ménagement : ce sont les meres qui les allaitent : ils ont des berceaux de deux especes, les uns avec des pieds, les autres suspendus ; jamais les enfans ne reposent à terre. On leur donne du lait de vache, qu'on leur fait avaler avec un mammelon. Il est d'usage de les mettre en culotte & en veste ; à l'âge de deux ou trois mois ; mais on

ne les laisse ni se rouler ni se traîner. On les porte sur les bras avec beaucoup de précaution ; & l'on peut dire que leur éducation n'est pas plus négligée , que dans les autres pays de l'Europe. Quand ils deviennent grands , ils sont généralement assez bien faits , quoique d'une taille médiocre. Les femmes ont une figure passable ; & quoique d'une constitution moins forte que les hommes , elles jouissent d'une santé qui n'est presque jamais altérée , que par les accidens fâcheux , qui , faute de sages-femmes , suivent d'ordinaire les accouchemens.

La difficulté de rassembler les enfans des métairies éloignées les unes des autres , ne permet pas de les envoyer dans des écoles publiques ; mais dans chaque maison , les peres & les meres se chargent de leur instruction , ou bien ils choisissent un domestique capable , qui leur apprend à lire & à écrire. Les curés leur rendent quelques visites , ou les font venir dans leur presbytere , pour examiner ce qu'ils ont appris. On leur enseigne le catéchisme , soit dans la maison paternelle , soit à l'église ; & l'on n'admet à la Cène , que ceux qu'on trouve suffisamment instruits.

Lorsqu'ils ont atteint l'âge de dix-huit ans, ils commencent à mener une vie dure & rigoureuse. Ils font, jusqu'à cinquante, une épreuve très-rude de leurs forces; mais, ce tems une fois passé, leur vigueur s'affoiblit; &, pour l'ordinaire, ils sont attaqués de maladies qui les conduisent au tombeau après quelques années de langueur. Il n'y a pas de doute, qu'elles ne procedent des travaux cruels qu'ils supportent, étant en mer, & de l'imprudence avec laquelle ils se conduisent. Ils restent des nuits entieres dans leurs habits mouillés; ce qui leur cause des maux de poitrine, & les empêche de prendre de l'embonpoint.

Ces peuples s'habillent des étoffes qu'ils font eux-mêmes; les plus riches en tirent de Danemarck. Leur vêtement ressemble assez à celui du matelot; c'est, en été, une veste & une culotte de toile; en hiver, l'un & l'autre est de drap. Chaque homme a de plus un habit fort long, fait comme un sur-tout, dont il se sert lorsqu'il voyage, ou qu'il va à l'église.

Les femmes ont des robes, des camisoles & des tabliers de même

éttoffe que les habits d'hommes. Elles portent aussi des especes de sur-touts, qui ressemblent à ces casaques que les Jésuites mettent en hiver par-dessus leur soutane, ou comme on en voit dans de vieux tableaux, & sur le portail des anciennes églises. Les manches ne sont point pendantes, comme celles des Jésuites, quoiqu'aussi étroites : on y passe les bras ; & elles vont presque jusqu'aux mains. Cette robe ne tombe pas si bas, que celle de dessous ; il s'en faut plus de quatre pouces. Elle est noire, & bordée d'une certaine garniture que les femmes font elles-mêmes, & qu'on prendroit pour de la dentelle : les personnes riches y attachent divers ornemens en argent ou en or. Le bord des tabliers est orné de rubans de différentes couleurs : le haut tient à une ceinture, qui se ferme par-devant avec un crochet. Les camifoles, toujours noires, & justes à la taille, avec des manches étroites jusqu'à la main, sont aussi garnies de rubans ; & au bout de chaque manche, il y a quatre ou cinq boutons d'argent ou de cuivre. La robe de dessus est jointe à un collet à la Jésuite, large de trois doigts, un peu saillant, fait de satin ou de ve-

lours noir, & bordé d'un petit cordon d'or ou d'argent. La coëffure est un grand mouchoir blanc, de grosse toile, couvert d'un autre plus fin, haut de trois pieds, & terminé en pain de sucre. Autour de ces mouchoirs, elles en ont un de soie, qui enveloppe tout le front. Elles font elles-mêmes leur chaussure & celle des hommes, avec du cuir de bœuf, ou de la peau de mouton, dont on a ôté le poil ou la laine. Ces souliers sont cousus de maniere, qu'ils emboîtent exactement le pied, & n'ont point de talons. On les assujettit, au moyen de plusieurs courroies fort minces, dont deux, attachées derriere le foulier, se lient par - devant sur le cou-de-pied.

Les maisons ordinaires des Islandois sont composées de cinq à six pieces. On trouve d'abord un corridor long & étroit, au - dessus duquel sont pratiquées, de distance en distance, des ouvertures rondes, qui donnent passage à la lumiere. Elles sont fermées par de petits carreaux de verre, ou communément, par une espèce de parchemin bien tendu, & fort transparent, qui se fait avec la tunique qui enveloppe l'es-

tomac du bœuf ou de la vache. On entre, par ce corridor, dans différentes chambres; l'une est la salle de travail: les femmes y préparent l'étoffe pour les habits, le cuir pour les souliers; ce soin les regarde principalement. Dans une autre chambre couchent le mari & la femme, dans une troisième les enfans & les domestiques; les autres servent de cuisine, de laiterie, de garde-manger, &c. Toutes ces différentes pièces ne sont éclairées que comme le corridor, c'est-à-dire, par des ouvertures pratiquées dans le toit, avec de semblables chassis; il n'y a que la salle de travail, qui ait des fenêtres. Les fermiers, & autres personnes un peu à leur aise, ont un appartement propre à recevoir & à loger les étrangers; c'est la principale chambre de la maison, & la seule qui ait une entrée particulière en dehors.

Non loin du logis, dans une espèce de basse-cour, chaque habitant a ses étables. Ils ne ferment pas leur foin dans des granges; ils ont une place entourée d'un fossé, où ils le laissent en tas séparés, couverts d'un gazon en pyramide, afin que l'eau coule, & ne le

gâte pas. Tous ces bâtimens sont fort grossiers, ainsi que les meubles qui les décorent. L'Islande produit peu de bois de charpente ; & pour construire un édifice , on a recours à de petits soliveaux , liés à quelques piliers de pierres , entrelassés de broffailles , garnis de terre , & couverts de gazon. Les meubles de ces maisons sont de peu de valeur. Des lits faits d'une grosse étoffe du pays , & garnis de plumes que la multitude d'oiseaux aquatiques rend très-communes ; des tables , des chaises , des bancs , des armoires composent tout l'ameublement , qui est de la plus grande simplicité.

Les églises ne sont pas autrement bâties , que les maisons ordinaires ; mais elles sont plus grandes , plus larges & plus élevées , quoiqu'en général , un homme un peu grand toucheroit au plancher avec la main. Le défaut de bois , de brique & de chaux empêche qu'on ne les exhauße davantage. Les toits , formés de chevrons , de traverses & de lattes , sont couverts de gazon en dehors , & de planches en dedans ; & lorsque ce gazon devient verd , on les prendroit pour des éléva-

tions de terre, ou de petites montagnes. Au reste, toutes les églises d'Islande ne sont pas dans le même goût. Celle de Holum, ville épiscopale, est construite de gros murs, de bois de charpente, & a plus de quarante pieds d'élévation. On y voit encore, autour du chœur, une muraille de pierre de taille, qui subsiste depuis plus de quatre cens ans. La cathédrale de Skalholt, autre évêché d'Islande, est dans le même état que celle de Holum, à l'exception du chœur, & se soutient aussi depuis très-long-tems.

Les prêtres qui desservent ces églises, & le peuple qui les fréquente, sont de la religion Luthérienne, la seule que l'on souffre en Islande. Un évêque Catholique s'opposa long tems à son établissement dans cette isle, & paya de sa tête sa longue résistance. On prétend qu'on trouve encore ici des restes de Catholicité; je crois qu'ils ne consistent que dans de vieux ornemens, & d'anciennes peintures qui se conservent dans quelques églises. Deux évêques partagent entre eux le gouvernement spirituel de l'Islande. La partie du nord forme seule le diocèse de Holum;

celui de Skalholt comprend le reste du pays. Chaque évêché a une école latine , pourvue de deux professeurs. Les étudians , qui donnent des preuves de science & de capacité , sont nommés aux cures du diocèse , sans avoir besoin de subir des examens à l'université de Copenhague. Il est vrai néanmoins , que les Islandois qui vont faire leurs études en Danemarck , & qui y prennent des degrés , sont préférés dans la distribution des bénéfices & des emplois. On donne aux uns les meilleures cures ; les autres sont pourvus des charges de baillis , sous-baillis , & autres places de judicature.

Lorsque la religion Luthérienne fut introduite chez ces Insulaires , le clergé Catholique , séculier & régulier , y formoit un corps assez nombreux. Une grande partie de ses biens demeura unie aux sieges épiscopaux ; le reste fut confisqué au profit du roi. Les évêques ont la gestion de tous leurs biens ; ils en retirent environ deux mille écus par an , sur quoi ils sont obligés de payer deux professeurs , un prédicateur qui leur tient lieu de grand-vicaire ou de théologal , deux ou trois prêtres ; d'en-

tretenir un certain nombre d'étudiens, & de faire faire les réparations nécessaires aux églises, & aux bâtimens qui dépendent de leur siege. Cela payé, il leur reste tout au plus trois mille livres pour vivre. Il est vrai que le roi de Danemarck leur abandonne certain péages dus à la couronne. Chaque habitant est soumis à une taxe annuelle de la valeur de dix poissons, que Sa Majesté a quelquefois la bonté de leur céder.

Les revenus des autres ecclésiastiques consistent en rentes provenant des biens-fonds, en impositions sur les métairies, & en denrées qu'ils retirent des paroissiens. Il y a de ces curés qui, comme parmi nous, vivent fort à leur aise, & d'autres qui sont extrêmement pauvres. Ces derniers sont obligés de travailler comme les payfans, pour nourrir leurs enfans & leurs femmes. Ils vont avec eux à la pêche, & imitent les apôtres par leur profession, comme par leur pauvreté. Comme eux, ils quittent leurs filets & montent en chaire; & de pêcheurs d'hommes, ils redevennent pêcheurs de poissons.

On imprime à Holum, en langue is-

landoise, divers ouvrages de dévotion, & d'autres livres utiles qu'on leur attribue. Plusieurs de ces Insulaires se sont appliqués aux sciences avec succès, & ont passé, dans leur tems, pour des écrivains célèbres. On représente les anciens Islandois comme des hommes spirituels & curieux, qui mettoient en vers, tout ce qui arrivoit de mémorable. Les poésies islandoises ont été fort estimées de leurs voisins. Un auteur de cette nation a publié, il y a quelques années, une Dissertation latine sur les voyages des anciens peuples du Nord, & principalement de ses compatriotes. On trouve encore actuellement des étudiants de cette nation à Coppenhague, qui ne le cedent à aucun Danois. Ceux qui s'appliquent à une profession, & exercent quelques métiers en Danemarck, y deviennent ordinairement d'habiles maîtres. En Islande même, il y a d'excellens ouvriers, qui n'ont jamais eu d'autres instructions, que leur goût & leur génie. Plusieurs habitans s'occupent d'orfèvrerie, & font ces ornemens d'or, d'argent ou de cuivre, que les femmes portent à leur ceinture. Ils réussissent également dans tout ce

qui est d'un usage ordinaire, même sans avoir les instrumens nécessaires, ni les matériaux convenables : lorsqu'ils peuvent se les procurer, ils travaillent avec beaucoup plus de perfection. Ils ont naturellement de la facilité pour apprendre à écrire & à calculer, & de très-grandes dispositions pour le commerce.

Il faut pourtant convenir qu'en général, les Islandois sont encore très-grossiers, malgré les soins qu'on prend de les policer. Il y a un grand bailli, trois baillis particuliers, & vingt-quatre officiers de justice, dont chacun gouverne un petit district. Celui qui commande à toute l'isle, sous le titre d'Administrateur, ou Gouverneur général, est un seigneur Danois du premier rang. C'est aujourd'hui M. le Comte de Rantzaw, Chambellan du Roi. Il fait son séjour ordinaire à la Cour ; mais le grand-bailli réside à Besssted, où est le siege du conseil souverain d'Islande. Cette charge est assez briguée ; & le roi ne la confie qu'à des personnes qu'il honore de sa faveur. Ce grand-bailli n'est pas le seul officier considérable de cette isle ; la Cour y entretient

encore un sénéchal , qui perçoit tous les droits & les revenus de Sa Majesté , & en rend compte à la chambre des finances. Les impositions se paient en poissons : les baillis particuliers touchent toutes les rentes de cette espece , ainsi que les autres revenus , chacun dans son district , d'après un bail passé par le sénéchal , au nom du souverain ; ce bail est fait de façon , que les officiers y trouvent les appointemens de leurs charges.

Il y a d'autres droits , que paie à la chambre des finances du roi , une compagnie de Coppenhague , privilégiée par Sa Majesté , pour le commerce d'Islande. Tous les ports de cette isle lui ont été affermés ; & elle y envoie des navires avec des marchands & des commis , qui négocient pour son compte avec les habitans. Ils reçoivent les marchandises des Islandois , & les paient avec d'autres marchandises , ou avec de l'argent comptant , suivant un tarif imprimé , auquel les deux parties sont obligées de se conformer. Ce tarif indique toutes les marchandises qui sortent du pays , savoir , des poissons secs , du mouton salé , du beurre , de l'huile

de poisson, du suif, de la laine, des peaux & de la plume : les Danois donnent, en échange, du bled, de la farine, de l'eau-de-vie, de la biere, du fer, de la toile, des bois de charpente, des lignes à pêcher, du tabac, &c.

On compte ici par poissons, au lieu de compter par sous, par livres, ou par écus. Trente poissons sont estimés trois livres ; & il est indifférent de donner ou un écu, ou trente poissons ; ces deux objets ont le même cours dans le commerce. Ce qui vaut moins de douze poissons, ne sauroit être payé avec de l'argent ; & dans ce cas, on se sert de poissons en nature, ou de tabac, dont un petit bout fait la valeur d'un poisson. Ainsi on peut regarder le poisson & le tabac comme la monnoie du pays.

Pour éviter la fraude dans le commerce, les Islandois portent dans les ports, tout ce qu'ils ont à vendre : les Danois ne reçoivent que ce qu'ils trouvent bon, & mettent le reste au rebut. Les ports, pour le poisson, sont principalement au midi & à l'occident de l'île ; les ports pour la viande, au nord & à l'orient. Dans ces derniers, les

marchands fixent eux-mêmes le jour ; où les moutons de chaque district doivent être livrés. Les Islandois tuent tout ce bétail , & en remportent les entrailles & la tête. La viande est salée par la compagnie , & coupée en grandes & petites pieces. A l'égard des peaux , on les saupoudre de sel , du côté où elles tenoient à la chair ; on les applique les unes contre les autres par ces mêmes côtés ; & l'on en fait des rouleaux bien ferrés , pour qu'elles ne se corrompent point. Le suif se fond , & se met dans des tonnes , que l'on charge sur les vaisseaux.

Dans les ports du midi & de l'orient , la compagnie Danoise prend indistinctement tout le bon poisson sec , suivant la taxe. La Providence semble avoir eu un soin particulier des Islandois , en rassemblant près de leur île , une multitude innombrable de poissons de toute espece. Ils arrivent d'abord sur les côtes orientales , passent ensuite sur celles du sud , d'où ils se rendent dans les grands golfes. Ce sont les Hambourgeois qui ont , les premiers , fait ce commerce avec l'Islande. Ils avoient d'abord établi une société ;

dans la fuite ils y ont négocié clandestinement, & sous le nom de contrebandiers. Aujourd'hui la compagnie Danoise défend l'entrée de cette isle aux marchands étrangers. Elle en a enlevé des vaisseaux à des négocians Hollandois, qui y faisoient la contrebande; ils furent conduits à Coppenhague, & déclarés de bonne prise.

Les grandes affaires, celles qui concernent le commerce général du pays, sont jugées en Danemarck; mais les différens particuliers, & les procès des habitans, se décident dans l'isle même. Il s'en élève de toute espece, par leur humeur querrelleuse & tracassiere, qu'ils tiennent, comme on l'a dit des Normands, de la Norvege leur ancienne patrie. La cause est portée d'abord au tribunal d'un magistrat subalterne; & l'on appelle de sa sentence à celle du bailli, lorsque celui-ci donne son audience. On dit *tenir les Grands Jours*, pour signifier la résidence qu'il va faire tous les ans dans une paroisse de sa juridiction. Là on plaide tous les procès survenus entre les habitans; ces jours se tiennent au commencement de l'hiver, loin des villes où les payfans ne

pourroient venir qu'à grands frais, & en abandonnant leurs travaux. On peut encore avoir recours à un siege plus élevé, auquel préside le Grand-Bailli, assisté de dix ou douze gens de loi. En son absence, il est remplacé par le sénéchal. Un magistrat inférieur peut y être cité directement pour un déni de justice ou autres fautes de cette nature. De cette Cour supérieure, on se pourvoit au Conseil suprême de Copenhague, lorsque la matiere est importante, & dans des cas prescrits par les loix.

Les affaires ecclésiastiques se jugent, premièrement par la juridiction du chapitre de chaque cathédrale. Elle est composée d'un prévôt & de deux assesseurs. On passe ensuite, par appel, à la chambre du consistoire, où assiste le Grand-Bailli, en qualité de président, au nom de l'administrateur ou gouverneur général : l'évêque, le prévôt, les prébendiers en sont les assesseurs. Ce tribunal se tient dans les mêmes lieux que les Grands Jours, & à peu près de la même maniere. De la chambre consistoriale, on passe directement à la Cour souveraine de Copenhague. Il

n'y a d'autres supplices capitaux en Islande, que de couper la tête avec une hache, & de pendre. Les femmes qui ont mérité la mort, sont noyées dans un sac.

Mais c'est assez parler d'affaires & de procès; je vais dire un mot des divertissemens de ces insulaires. Ils consistent à chanter d'anciennes chansons guerrières, sur des airs très-grosfiers, sans mesure, sans musique & sans instrumens. Les Islandois n'ont nul goût pour la danse; c'est en quoi ils diffèrent spécialement des autres payfans du Nord. Si quelquefois, pour s'amuser, les négocians les rassemblent avec un violon, ces bonnes gens se prêtent de leur mieux à cet exercice. L'homme & la femme se mettent vis-à-vis l'un de l'autre, & sautent continuellement, en se laissant tomber, tantôt sur une jambe, tantôt sur une autre.

Ils ne connoissent guere que le jeu des échecs; & l'on trouve quelquefois, parmi le peuple même, des gens qui l'entendent passablement. Ils en faisoient autrefois leur passion; & ils assurent que leurs ancêtres y ont excellé. Il n'y a point de misérable payfan, qui

n'ait chez lui son jeu d'échecs, travaillé de sa main. Ils sont faits d'os de poisson, & diffèrent des nôtres, en ce que leurs fous sont des évêques, comme devant le plus approcher des personnes royales.

Cet amusement prend quelquefois sur leurs occupations ordinaires, telles que la pêche & le soin du bétail, qui fait la richesse principale de la plus grande partie de l'isle : il y a des habitans qui possèdent jusqu'à cinq cens moutons. Dans certains tems, on les mène paître sur des rochers ; dans d'autres, ils restent à la maison. Chaque fermier a autant de bergeries qu'il en faut pour les mettre à couvert. On jette le foin dans des rateliers suspendus de façon, qu'ils peuvent y manger des deux côtés. Il y a de ces bergeries que la nature a formées elle-même : ce sont des excavations causées par les éruptions de quelques volcans. Les moutons s'y retirent lorsque le tems devient mauvais ; mais ils y sont exposés aux poursuites du renard, qui s'y cache volontiers, dans l'espérance d'y faire un butin considérable.

En hiver, lorsqu'il y a peu de neige, on envoie aux champs les troupeaux,

pour épargner le foin. Il arrive quelquefois , quand il fait beaucoup de vent , que ces animaux en suivent l'impulsion , & vont se jeter dans la mer ; la neige , qui couvre la terre , les empêche de voir loin devant eux , leur dérobe la vue du danger. D'autres fois , quand la neige les surprend , ils se joignent en troupes , rapprochent leurs têtes les unes des autres , & abandonnent leurs dos à l'air , sans se remuer , jusqu'à ce que leurs toisons se gelant ensemble , ils ne puissent plus se dégager. La neige continuant à tomber à gros flocons , ils en sont bientôt tout couverts ; & le froid les saisit tellement , qu'il ne leur est plus possible de se séparer. On les retire quelquefois sains & saufs , même au bout de plusieurs jours ; mais souvent ils sont étouffés sous le poids de cette masse énorme qui les accable. D'autres fois , la faim les oblige de se ronger mutuellement la laine pour se nourrir , jusqu'à ce que l'on vienne à leur secours. Quelques-uns conservent ensuite cette habitude ; mais lorsque le propriétaire s'en apperçoit , il les fait mourir pour arrêter ce désordre ; car , outre que cette manie

leur occasionne des maladies à eux-mêmes , elle nuit encore extrêmement aux autres , en empêchant que leur vêtement ne les défende contre le froid. C'est une regle générale , parmi les habitans , de retenir les troupeaux dans la bergerie , lorsqu'ils prévoient un tems fâcheux , pour prévenir tous ces accidens. Il est un tems dans l'année , où l'on attache , sous le ventre des bœliers , un morceau de drap , qui les empêche de s'accoupler avec les brebis. A Noël , on les laisse libres ; & , par ce moyen , les meres ne mettent bas , que dans le commencement d'Avril , saison où les jeunes agneaux n'ont plus rien à craindre de la rigueur du froid.

Le principal commerce de la partie septentrionale de l'isle consiste dans ses moutons ; & les payfans donnent un soin particulier à la conservation de ces animaux. Le berger ne les quitte pas , & a toujours , à sa disposition , un ou deux chevaux , & une couple de chiens dressés , dont il se sert pour rassembler le troupeau. Il y a de ces gens-là , qui s'apperçoivent , du premier coup-d'œil , si , parmi deux ou trois cens moutons , il en manque un , lequel c'est , & s'il s'en trouve d'étrangers.

Lorsqu'un marchand a fixé le tems où il achètera le bétail d'une paroisse, les habitans conviennent d'un jour pour reconnoître leurs moutons, & choisir ceux qu'ils veulent vendre. Alors tous les bergers se rendent dans les montagnes, rassemblent les troupeaux dans un lieu environné de murs, qui peut contenir huit à dix mille de ces animaux. Chacun cherche ceux qui portent sa marque, les mene à part dans une petite place, non loin de la première, & conduit au port ceux dont il veut se défaire.

Un des grands fléaux des troupeaux de moutons, sont les renards, dont l'Islande abonde plus que tout autre pays. On en trouve beaucoup de blancs, & peu de noirs. Les insulaires leur tendent des pièges, ou les tuent à coups de fusils. Ils placent, dans la campagne, un animal mort; & près de-là est une cabane, où un homme reste caché. Les renards, attirés par l'odeur, s'amassent en si grand nombre autour du cadavre, que le chasseur en tue trois ou quatre d'un seul coup, & peut en détruire une grande quantité dans une nuit. Ce sont les seules bêtes

fauves du pays. Quelquefois on peut y voir des ours , qui viennent du Groënland sur des glaçons ; mais on les empêche de pénétrer dans l'isle , ou de s'y établir. Les habitans des côtes ont soin d'observer s'il en arrive sur des glaces , ou s'il en paroît des traces dans la neige. Alors ils en avertissent leurs voisins , qui ne cessent pas de les chercher & de les poursuivre , qu'ils ne les aient tués. Si l'ours rencontre par hasard un homme qui ne soit point en état de l'attaquer , celui-ci lui jette son gant. L'animal s'arrête , prend ce gant , retourne & manie tous les doigts ; & pendant cet intervalle , l'habitant se dérobe à sa vue par une prompte fuite. Mais si la bête est pressée par une faim violente , s'arrêtant peu à ce qu'on lui jette , il rejoint bien vite son homme , & le dévore. La peau d'un ours tué en Islande , doit être remise au bailli , parce qu'elle est regardée comme un droit du fisc royal.

Je rapporterai quelques singularités de ce pays , avant que de parler des animaux domestiques. Il y a dans cette isle une espece particuliere de crystal , qui a la propriété de représenter doubles ,

tous les objets qu'on regarde au travers.

Les montagnes qu'on appelle *Jokuls*, parce qu'elles sont continuellement couvertes de neige & de glace à leur sommet, ont cela de remarquable, qu'elles croissent, décroissent, s'élèvent, s'abaissent, grossissent & diminuent perpétuellement. Chaque instant, pour ainsi dire, ajoute à leur forme ou la diminue. On trouve des monceaux de glace inaccessibles, où la veille on voyoit un chemin, & des pas de voyageurs. Si l'on veut suivre ces traces, on les perd tout-à-coup au pied d'un énorme monceau de glaces qu'il est impossible de traverser. Si l'on en fait le tour, en remontant à droite ou à gauche, on retrouve ces mêmes pas à la même hauteur & sur la même direction que les premières; preuve évidente que les glaces n'existoient pas le jour précédent. Ce qui étoit un gouffre la veille, redevient au niveau le lendemain; & ce qui offroit une élévation, ne présente plus qu'un précipice. Le mélange de glaces & de volcans expose l'Islande à toutes sortes de catastrophes. On voit tout-à-coup des monts de glace se fondre,

s'enflammer , & joindre la double horreur du naufrage & de l'embrasement.

On ne craint ici , ni serpent , ni aucun reptile venimeux. Les forêts y sont très-rares ; on n'y voit guere que des bouleaux & des saules , dont la grosseur n'excede pas celle du bras. En quelques endroits , ces arbres sont rassemblés de maniere , qu'ils forment , çà & là , de petits bosquets. Mais on peut dire , en général , que les habitants manqueroient de bois , si la mer n'en amenoit , tous les ans , une grande quantité sur les côtes de leur isle. En creusant la terre , de côté & d'autre , on trouve des fouches pourries , & de vieilles racinës , qui indiquent que jadis il existoit des forêts dans des lieux où l'on n'en voit plus actuellement. Dans les endroits où le bois est moins commun , comme aux environs de la mer , les pauvres gens se servent d'arrêtes de poisson pour faire du feu. En d'autres cantons , où l'on manque de pâturages , on nourrit les vaches avec de l'eau , dans laquelle on a fait cuire du poisson. On y mêle même de ce poisson à moitié pourri , & des arrêtes que l'on réduit en bouillie. Ce poisson se conserve en l'en-

feveliffant dans la neige , comme ailleurs en le couvrant de fel.

Les météores font ici affez ordinaires ; les feux follets y paroiffent les plus fréquens. On y voit fouvent deux soleils ; avec trois arcs-en-ciel qui paffent entre les deux images de cet afre , & l'afre lui-même. Lorsque la mer eft agitée par les rames , elle paroît durant la nuit , quand le tems eft ferein , comme un feu qui fort d'une fournaife.

La plupart des animaux domestiques connus dans le refte de l'Europe , comme les chiens , les chats , les cochons , les chevres , les bœufs , les vaches , les chevaux , le font également en Iflande. Ces derniers refsembtent à ceux de la Norvege , qui en a , dit-on , fourni les premieres races ; d'autres prétendent qu'ils font venus d'Ecoffe , où les Ilandois faisoient autrefois un grand commerce. Les chevaux , qui ne travaillent qu'en été , paffent le refte de l'année dans les champs , en plein air , & s'en trouvent bien. Ceux , dont on croit n'avoir befoin qu'au bout d'un certain tems , font envoyés dans les montagnes , avec une marque qui les fait reconnoître. On les y laiffe plu-

siècles années ; & lorsqu'on veut s'en servir , on les rassemble en troupe , & on les prend avec des cordes , parce qu'alors ils sont devenus trop sauvages : il s'en trouve même , parmi eux , qui osent attaquer les gens qui viennent pour les emmener. Les chevaux de selle restent l'hiver dans l'écurie , & l'été en pleine campagne.

On nourrit ici peu de volaille , tant à cause de la rigueur du froid , que de la cherté du grain ; cependant j'y ai vu des pigeons , des poules , des poulets. Mais si ces espèces sont rares , cette disette est réparée par l'abondance des canards sauvages , des cannes , & de ces perdrix à pattes velues , très-communes dans la Norvege. On trouve , dans la saison , une si grande quantité d'œufs d'oiseaux aquatiques , que les habitans en ont plus qu'il ne leur en faut , & presque plus qu'ils n'en peuvent manger frais. Il y auroit de la folie , de garder de la volaille domestique , qui obligeroit à de la dépense , tandis qu'ils en ont assez de sauvage , qui ne leur coûte rien.

J'ai dit ailleurs , de quelle utilité est leur excellente plume , & principale-

ment ce duvet mol, élastique & léger, connu sous le nom d'*édredon*, d'où est venue le mot corrompu d'*aigledon*. L'oiseau qui le produit, l'arrache de son estomach, en forme l'intérieur de son nid, & y pond trois ou quatre œufs. L'habitant à qui le nid appartient, enlève le duvet & les œufs. La femelle se déplume encore, refait son nid, & repond d'autres œufs qu'on lui prend de nouveau. Alors le mâle se déplume à son tour, refait le nid; & la femelle pond des œufs pour la troisième fois. On les lui laisse; car si on les enlevait trois fois de suite, elle n'en feroit plus, & abandonneroit pour toujours ce canton malheureux: ce qui seroit une perte considérable; car les petits viennent l'année suivante se multiplier dans l'endroit où ils ont pris naissance.

Les oiseaux de proie les plus connus en Islande, sont l'aigle, l'épervier, le corbeau & le faucon. Ce dernier se prend avec des filets; & cette chasse diffère peu de celle des faucons de Russie, que vous pouvez vous rappeler. Ceux de cette isle ont la réputation d'être plus braves, plus adroits, que tous les autres faucons de l'Europe.

On assure qu'il n'est presque pas un seul nid de ces oiseaux, qui ne soit connu. Il y a, dans chaque canton, un ou plusieurs fauconniers, qui n'ont d'autre occupation, que de les découvrir. Ils ont un brevet du bailli, & sont les seuls, à qui cette recherche soit permise. Ils doivent tous être du pays; & cette commission, quand ils ont du bonheur & de l'intelligence, est communément assez lucrative. Tous les ans, le jour de la saint Jean, ils se rendent à Besssted, & y déposent tous les faucons, en présence du premier fauconnier de Sa Majesté. Celui-ci réforme les moins capables de servir, met les autres à part, & les transporte dans son vaisseau à Coppenhague. Chacun de ces oiseaux vaut au moins vingt écus à celui qui l'apporte : cette somme lui est payée par le bailli du roi sur la vérification de son fauconnier. Le trajet d'Islande en Danemarck, étant, pour l'ordinaire, d'environ quinze jours ou trois semaines, on fait tuer autant de bœufs qu'il en faut, pour nourrir les faucons pendant cette traversée; & comme on ne leur donne que de la viande fraîche, on embarque toujours quelque bétail

vivant , pour le tuer fucceffivement , à mefure qu'on en a befoin. Ces oifeaux demandent beaucoup de foin , pour être confervés durant le voyage. Ils font rangés entre les deux ponts du vaiiffeau ; fur des perches garnies de couffins , auxquelles on les attache. Le roi de Danemarck en reçoit , tous les ans , de cette ifle feule , cent cinquante ou deux cens , & en fait des préfens aux princes de l'Europe.

La prodigieufe quantité de poiffons qui peuplent les mers voisines de l'Iflande , attire , fur les côtes , une multitude infinie d'oifeaux aquatiques. Chaque efpece peut y être fervie felon fon goût & fes befoins. La plus nombreufe eft celle des cygnes & des canards ; c'eft auffi la plus utile , à caufe de l'abondance & de la bonté de leur duvet. Je n'infifterai ni fur cet article , ni fur mille autres fortes d'oifeaux , qui ne font point particuliers à ce pays. Voyez , fur la maniere de les prendre , ce que j'ai dit en parlant de la Norvege.

A l'égard des poiffons qui fe raffembent près de l'Iflande , il feroit difficile d'en nommer toutes les efpeces. Je ne parlerai point des harengs , qui font

quelquefois des années entières sans se montrer; il est vrai que quand ils paroissent, ils forment une colonne si épaisse, qu'une chaloupe a peine à la pénétrer. Le retour des sardines est plus constant & plus régulier. C'est un spectacle amusant & curieux, de les voir arriver par millions, agiter, par leurs mouvemens, les flots de la mer, & devenir la proie d'une foule innombrable d'oiseaux, qui obscurcissent le ciel, & remplissent l'air de leurs cris. A chaque instant, on en voit quelques-uns d'eux se détacher, s'élancer dans les eaux comme un trait, s'y enfoncer profondément, & remonter avec leur prise dans le bec.

Mais le plus grand ennemi des sardines est le cabeliau, qui ne cesse de les poursuivre pour les dévorer. Ces poissons arrivent ensemble le long des côtes de l'Islande; & les habitans choisissent le tems de leur passage, pour en faire une ample provision. Ils pêchent le cabeliau à la ligne : sa chair est d'un si excellent goût, qu'il passe par-tout pour un mets délicieux. C'est avec ce poisson, qui se divise en plusieurs especes, & est connu sous différentes dénomi-

nations , que ces gens-ci préparent , sous des noms divers , ce qu'on appelle , en général , le *stockfisch*. Ils coupent la tête aux cabelliaux , ouvrent aux uns , le ventre dans toute sa longueur , fendent les autres par le dos , leur arrachent l'épine , les appliquent les uns contre les autres par le côté ouvert , les étalent sur des pierres arrangées à ce dessein , ou les suspendent sur des lattes , les retournent plusieurs fois , & exposent alternativement à l'air , le côté de la chair & celui de la peau. Si le tems est beau , il ne faut pas plus de quinze jours pour sécher ce poisson. On le met ensuite sur un mur fait exprès ; & l'on a attention , que le côté de la peau soit tourné en dehors. Quelque tems qu'il fasse alors , rien ne peut le corrompre ; il se conserve des années entières sans sel , & sans autre préparation.

Lorsque les habitans apportent leur poisson sec dans les places de commerce , ils en forment des amas aussi élevés que les maisons , & de la même façon qu'on entasse chez nous les gerbes de bled. S'il pleut , on les couvre avec de gros draps , de peur qu'ils ne contractent de l'humidité.

La pêche se fait aux mois de Mai & de Juin ; elle commence avant le lever du soleil , & quelquefois se continue pendant toute la nuit. Dès qu'une barque est arrivée à terre , le chef des pêcheurs partage le butin ; chacun d'eux en a une portion égale ; & il ne la quitte pas , qu'il ne l'ait arrangée comme je viens de le dire. C'est le même poisson que les François & les Hollandois vont pêcher sur les côtes d'Islande. Cette pêche occupe chaque année quatre-vingt bâtimens François & plus de deux cens Hollandois.

Les baleines font la guerre aux cabelliaux , comme ceux-ci aux harengs & aux fardines. On en voit de toutes les especes près de ces côtes ; & c'est une très-grande joie pour les habitans , que la prise d'un de ces animaux. Une barque s'approche de la baleine ; le pêcheur lui darde un grand harpon de fer ; & la barque se retire promptement. Le harpon a la marque de celui qui l'a lancé. Quand le coup a été bien porté , & que le monstre périt sur la côte où il vient échouer , on le partage entre celui à qui le harpon appartient , & le propriétaire du fonds sur lequel on le

trouve. En ouvrant une de ces baleines, on vit dans son ventre plus de six cens cabeliaux frais & vivans, & une multitude innombrable de sardines, & même quelques oïseaux qui en tenoient encore dans leur bec.

J'ai lu quelque part, que le poisson est plus propre que la viande, à fournir de cette matiere qui sert à la génération, & que c'est une des raisons de ce nombre infini de peuple, qui est au Japon & à la Chine, où l'on n'use guere d'autre aliment. Si cela est, toute la partie méridionale de l'Islande, qui en fait sa principale nourriture, devroit être très-peuplée : il est pourtant vrai, que ce pays contient à peine la vingtieme partie des habitans qui peuvent y vivre. On assigne plusieurs causes de cette dépopulation. La premiere est une épidémie terrible, appelée *la peste noire*, qui désola tout le Nord, vers le milieu du quatorzieme siecle. Il mourut alors tant de monde dans cette isle, qu'il n'y resta personne en état de faire la description de cet horrible fléau. Les Annales Islandoises, où tous les événemens antérieurs sont fidèlement rapportés, ne font aucune

mention de celui-ci. On fait seulement, par une tradition orale, qu'il n'échappa de cette funeste contagion, que très-peu d'hommes, qui s'étoient réfugiés dans les rochers : tout le reste périt misérablement. Le petit nombre de ceux qui ne furent point enveloppés dans la destruction générale, repeupla le pays dans l'espace de trois siècles ; mais leurs malheureuses générations ont, dans la suite, éprouvé des fléaux non moins cruels que la peste. Des ravages affreux, causés par la famine & la petite vérole ; des cruautés inouïes, exercées par des corsaires Turcs & Algériens, qui ont fait une irruption en Islande, ont enlevé un si grand nombre d'habitans, qu'il en reste à peine aujourd'hui quatre-vingt mille dans toute l'isle.

J'ai dit plus haut que les anciennes Annales de ce peuple s'étoient assez bien conservées : on garde encore, envers, les événemens arrivés sous les regnes de chacun de ses rois. Ces monarques, ainsi que tous les héros du Nord, menoient par tout avec eux, des poètes qui écrivoient leurs exploits. Les soldats les apprenoient par cœur, & les chantoient les jours de combat.

Ces mêmes poésies contenoient tout le développement de la religion.

Le premier principe des choses est un géant nommé *Immer*, qui fut taillé en pieces par les Nains qu'engendra le chaos. Ils formerent les cieux de sa tête, le soleil de son œil droit, la lune de son œil gauche; ses épaules furent changées en montagnes: les rochers devinrent ses os; la mer fut faite de sa vessie; & son urine produisit les rivières. Toute cette mythologie est écrite en vieux islandois, & paroît très-ancienne. Thor & Odin étoient au nombre de leurs divinités: ils ont conservé ces deux noms, pour désigner deux jours de la semaine, comme nous ceux de Jupiter & de Mercure.

On apperçoit par ces chroniques, que les prêtres sacrifioient à leurs dieux des victimes humaines. Ils les précipitoient du haut d'un rocher, ou on les jettoit dans un puits. Ils avoient deux temples principaux, l'un à Holum, l'autre à Skalholt, où sont aujourd'hui les deux cathédrales. Si tout cela se trouve réellement dans les anciennes chroniques, comme on me l'assure, il faut regarder comme une fable,

ce qu'on dit de la fondation de ce peuple , par un seigneur de Norvege.

Les Islandois passioient jadis pour de bons gladiateurs & de hardis pirates. Le combat singulier leur étoit permis en public ; & souvent on s'en servoit pour la décision des procès. Le parti vaincu perdoit sa cause ; & celui qui refusoit de se battre , avoit le même sort. Il n'étoit pas rare de voir deux champions exposer toute leur fortune au bout de leur épée : le vainqueur possédoit le bien de l'un & de l'autre ; mais les héritiers du vaincu avoient la faculté de présenter un taureau au victorieux ; & il falloit qu'il le tuât d'un seul coup , pour être confirmé dans sa possession.

Je suis , &c.

A Skalholt en Islande , ce 17 Juin 1748.



LETTRE

LETTRE XCIII.

LE GROENLAND.

LE 21 du mois de Juin, l'ordre général fut donné à l'équipage, de se tenir prêt pour partir le 23. Un vent favorable nous porta, en peu de tems, vers les côtes orientales du Groënland; le pays nous parut couvert de neige, & d'un abord difficile. Des glaces flottantes dans la mer jusqu'à cinq ou six lieues du rivage, nous causerent de vives alarmes. Toute notre attention étoit de trouver une ouverture pour y pénétrer; mais la chose étoit impraticable; ces glaces, qui paroissoient attachées les unes aux autres, formoient un spectacle affreux, qui augmentoit notre frayeur.

Nous fûmes contraints de nous éloigner, de tourner vers le Sud, & de doubler l'isle Farewel, pour aller gagner la partie occidentale du Groënland, la seule où l'on puisse aborder. Mais nous fûmes long-tems loin de notre but; un vent d'Ou-Est nous ra-

mena du côté de la Norvege, entre l'Islande & l'Ecosse. C'étoit précisément le tems du passage des harengs, dont la pêche, qui se faisoit alors, nous procura un spectacle auquel nous ne nous étions pas attendus. Les pêcheurs avoient assemblé leurs barques, au nombre de douze à quinze cens; & s'étant mis en mer, ils tirèrent le premier coup de filet le 25 Juin, à une heure après-minuit.

Cette pêche ne se fait que la nuit; parce qu'alors le poisson est attiré par la clarté des lanternes, qui l'empêche, en l'éblouissant, de discerner les filets. Le jour on le distingue par la noirceur de la mer, & l'agitation qu'il excite dans l'eau, en s'élevant jusqu'à sa surface, & en sautant même en l'air, pour éviter la fureur dévorante des autres poissons, ses ennemis. Les filets des pêcheurs étoient longs de deux cens toises; & on les avoit teints en brun, pour les rendre moins visibles. Il n'est pas permis de les jeter en mer avant la saint Jean; parce qu'avant ce tems, le hareng n'est pas arrivé à sa perfection, & qu'on ne sauroit le transporter, sans qu'il se gâte. En vertu d'une

ordonnance expresse de la marine, qui se publie & s'affiche tous les ans, les pêcheurs de Hollande, de Danemarck & de Hambourg, les pilotes, les matelots, les maîtres des barques font serment, avant leur départ, de ne point précipiter la pêche; ils le renouvellent à leur retour, pour attester que, ni eux ni personne de leur connoissance, n'a enfreint cette loi; en conséquence de cette affirmation, on expédie des certificats aux vaisseaux destinés au transport des nouveaux harengs, pour garantir la bonté de cette marchandise, & conserver le crédit de ce commerce.

Pendant les trois premières semaines de la pêche, on met toute la prise, pêle-mêle, dans des tonneaux; & on l'envoie promptement en Hollande, dans des bâtimens, bons voiers, qu'on appelle *Chasseurs*; nom que l'on donne aussi aux premiers harengs qui arrivent. A l'égard de ceux qu'on prend après la mi-Juillet, à mesure qu'ils entrent dans la barque, on leur ôte les ouïes; & on les partage en trois classes: on nomme *harengs vierges*, ceux qui sont prêts à frayer; *harengs pleins*, ceux qui sont remplis d'œufs ou de laites; & *harengs*

vuides, ceux qui ont jetté leur frâi. On sale chaque espece à part ; & on les met dans des tonneaux particuliers. La premiere passe pour la plus délicate ; la seconde est dans son état de perfection ; la troisieme se conserve le moins.

Plus de cent mille Hollandois vivent de la seule pêche de ce poisson ; & plusieurs s'y enrichissent. Ce sont eux qui en fournissent à presque toute l'Europe ; & aucun peuple n'entend mieux l'art de le préparer. Les tonneaux, dans lesquels ils encaquent leurs harengs, sont de bois de chêne ; & ils les arrangent ; avec beaucoup d'ordre, dans des couches de gros sel, distribué avec des précautions & des soins particuliers. Le sapin, dont les Norvégiens font leurs tonnes, leur communique un mauvais goût ; d'ailleurs ils y mettent ou trop de sel, ou trop peu, & les empâtent mal dans les tonneaux. La lenteur avec laquelle les Anglois préparent ce poisson, lui ôte de sa délicatesse & la faculté de se conserver. Les Flamans ont inventé les premiers, vers la fin du quatorzieme siecle, la meilleure maniere d'encaquer les harengs : c'est à Guillaume Binckels, qu'on est redeva-

ble de cette découverte. L'empereur Charles-Quint & la reine de Hongrie allèrent, en personne, visiter son tombeau, en reconnoissance d'une invention si utile à l'humanité, & spécialement à leurs sujets de Hollande.

Ces derniers, jaloux du commerce & du gain, ont exclu les Flamands de la mer, & sont presque les seuls aujourd'hui, qui réussissent à cette pêche. Tous les harengs que prennent les François & les habitans de Galles, se mangent frais en partie : on sale le reste ; & on l'envoie en Espagne & dans la Méditerranée. La bonté de ce poisson se perd sur nos côtes ; & d'ailleurs on ne fait ni le saler, ni le préparer pour le transport, comme en Hollande. Bien des gens l'exposent à la fumée, pour en faire une marchandise plus durable : les Hollandois en préparent eux-mêmes beaucoup de cette dernière espece, & en envoient dans toute l'Allemagne ; c'est ce qu'on appelle *des Harengs Saurs*.

Le pêcheur, de qui je tiens ces particularités, m'a appris, sur ce poisson utile & passager, d'autres détails également curieux, que je vais vous rendre dans les mêmes termes. « Les harengs

222 LE GROENLAND.

» ont leur principale demeure dans les
 » abîmes qui sont sous les pôles ; de-là
 » ils envoient , pour ainsi dire , des co-
 » lonies qui font le tour de l'Europe ,
 » & reviennent ensuite au Nord , en
 » passant près de l'Islande. Les glaces
 » immenses dont ces gouffres sont tou-
 » jours couverts , les mettent à l'abri
 » des poissons voraces , qui les guet-
 » tent continuellement , & à qui la
 » difficulté de respirer ne permet pas
 » de rester sous la glace. Paisibles
 » dans cette retraite , les harengs mul-
 » tiplient si prodigieusement , que , la
 » nourriture leur manquant , ils vont
 » chercher à vivre ailleurs. En quittant
 » leur domicile , ils sont bientôt pour-
 » suivis par les baleines , les marfouins ,
 » les chiens marins , les cabeliaux &
 » autres gros poissons , qui les chassent
 » devant eux dans l'Océan , & contri-
 » buent à les disperser en plusieurs ban-
 » des. C'est vers le commencement de
 » l'année , que débouche la grande
 » troupe. Son aile droite se détourne
 » vers l'occident , & tombe sur l'Islan-
 » de , d'où elle envoie un détachement
 » au banc de Terre-Neuve. L'aile gau-
 » che s'étend à l'orient , & dirige sa

» marche vers la Norvege , la mer Baltique , l'Ecosse , & les provinces septentrionales de la France.

» Après avoir fourni aux besoins de tous ces peuples , ces colonnes dispersées se réunissent , pour n'en plus former que deux d'une épaisseur énorme , qui s'en retournent dans leur patrie : l'une y arrive du côté de l'orient , & l'autre par le septentrion. Le tems de leur départ est fixé ; c'est ordinairement au mois d'Août. La route est prescrite , & la marche réglée ; tous partent ensemble ; il n'est permis à aucun de s'écarter ; point de maraudeurs , point de déserteurs. Le passage est long , parce que l'armée est nombreuse ; mais dès qu'une fois elle a disparu , on n'en revoit plus jusqu'à l'année suivante.

» Si vous demandez ce qui peut leur inspirer ce goût de voyager , je répondrai , d'après un de nos pêcheurs , qu'il naît en été , dans les parties septentrionales de l'Europe , une multitude innombrable de certains vers , & de petits poissons , dont ils se nourrissent : c'est une manne qu'ils viennent recueillir exactement. Quand ils

» ont tout enlevé, ils descendent vers
 » le midi, où une nouvelle pâture les
 » appelle. Si ces nourritures manquent,
 » ils vont chercher leur vie ailleurs; &
 » alors le passage est plus prompt, &
 » la pêche moins bonne. La même loi,
 » ou le même instinct, appelle après
 » eux leurs petits, dès qu'ils ont assez
 » de force pour voyager; & tous ceux
 » qui échappent aux filets des pêcheurs,
 » continuent leur chemin,
 » pour remplir ailleurs le grand but de
 » la nature, c'est-à-dire, pour produire,
 » l'année suivante, de nouvelles générations.

» Si quelque chose est digne d'admiration
 » dans la marche de ces animaux, c'est l'attention que ceux de
 » la première rangée, qui sert de signal
 » aux autres, portent sur les mouvements
 » des *Harengs Royaux*, leurs conducteurs.
 » Lorsque ces poissons sortent du Nord,
 » la colonne est incomparablement plus
 » longue que large; mais, dès qu'elle entre
 » dans un lieu plus vaste, elle s'élargit, au point d'avoir
 » une étendue plus considérable, que la
 » longueur de l'Angleterre. S'agit-il
 » d'enfiler un canal? Aussi-tôt la co-

» Ionne s'alonge au dépend de sa lar-
 » geur , fans que la vîteffe de la mar-
 » che en foit ralentie. C'est ici , fur-
 » tout , que les signaux & les mouve-
 » mens font un fpectacle digne d'éton-
 » nement : nulle armée , quelque bien
 » difciplinée qu'elle foit , ne les exécute
 » avec autant d'ordre & de précision.

» Ce que nous appellons les *Harengs*
 » *Royaux* , font une efpece particu-
 » liere , qui a près de deux pieds de
 » long , fur une largeur proportionnée.
 » On prétend que ce font les conduc-
 » teurs de leur troupe ; & lorsque nous
 » en prenons un vivant , nous avons
 » grand foin de le rejeter auffi-tôt
 » dans la mer , pour ne pas détruire
 » un guide fi utile.

» Les pêcheurs , qui ont étudié ces
 » différentes routes , arrivent tous les
 » ans à la faint Jean ; ils tendent leurs
 » filets entre deux barques , en les op-
 » posant directement à la colonne des
 » harengs , & en prennent à la fois
 » des quantités prodigieufes. Les oi-
 » feaux qui volent fur la mer , leur
 » font connoître en quels lieux ils font
 » en plus grand nombre ; ces animaux
 » les fuivent & observent tous leurs

226 LE GROENLAND.

» mouvemens , pour trouver le mo-
 » ment d'en faire leur proie. Mais ce ne
 » sont pas-là leurs plus cruels ennemis :
 » les gros poissons leur font une guerre
 » continuelle. Quand la baleine est tour-
 » mentée par la faim , elle a l'adresse de
 » les rassembler , & de les chasser de-
 » vant elle vers la côte. Lorsqu'elle en
 » a réuni , dans un endroit ferré , au-
 » tant qu'il lui a été possible , elle fait
 » exciter , par un coup de queue donné
 » à propos , un tourbillon si rapide ,
 » que les harengs étourdis & com-
 » primés , entrent par tonneaux dans
 » la gueule du monstre ».

Vous voyez , Madame , que le mau-
 vais succès de notre navigation ne nous
 fut point absolument infructueux , puis-
 qu'il nous procura un spectacle & des
 éclaircissémens , dont nous eussions été
 privés sans cette circonstance. J'ai dit
 que nous avions abandonné le dessein
 d'entrer dans le Groënland par la côte
 orientale , comme impraticable ; la par-
 tie de l'occident nous offroit un abord
 plus facile ; & nous fûmes heureuse-
 ment secondés par un vent Sud-Est ,
 qui favorisa notre débarquement.

Je ne vous parlerai ni de villes , ni

de bourgs , ni de villages ; rien de tout cela n'est connu dans cette région de neige & de frimats. Quelques cabanes habitées par un missionnaire , un catéchiste , un marchand , un assistant , des matelots , & quelques valets , voilà ce qui forme , le long des côtes , les principaux logemens des colonies Danoises. A l'égard des naturels du pays , ils se construisent des maisons qui les mettent à l'abri des injures de l'air , & rien de plus. Ils en ont pour l'hiver & pour l'été. Les premières , bâties de pierre , de tourbe , de terre & de mousse mêlées ensemble , sont quelquefois assez spacieuses , pour renfermer plusieurs familles , mais si basses , que c'est tout ce qu'on peut faire , que de s'y tenir debout. Le toit est plat , formé par des lattes couvertes de gazon. Il n'y a des fenêtres que d'un côté : des membranes transparentes de boyaux de chien marin ou d'autres poissons , bien préparées , & cousues ensemble , leur servent de vitres. La porte est si près de terre , qu'il faut , pour ainsi dire , ramper , ou marcher à quatre pieds , pour entrer dans la maison : c'est pour se mieux garantir du froid. Elle est en face

du midi, & fermée d'une peau de chien marin.

L'intérieur de la chambre est tapissé d'autres peaux, dont le poil est tourné contre le mur. Les lits sont rangés dans la partie qui est opposée aux fenêtres. Ce sont de longues planches, posées sur des poutres à un pied de terre, où des peaux de chiens marins & de rennes, revêtues de leur poil, tiennent lieu de matelas & de couverture. Chaque famille couche ensemble; le pere & la mere au milieu; les garçons près du pere, & les filles de l'autre côté. Ces mêmes familles ont chacune leur appartement séparé par un poteau, comme des chevaux dans une écurie: ce poteau est placé auprès du lit, & soutient le toit. Pendant le jour, les femmes sont assises ordinairement sur le bois de lit, & y travaillent à la couture avec leurs filles: les hommes & les garçons y sont également; mais ils leur tournent le dos. Le long de la muraille, au-dessous des fenêtres, il y a aussi des bancs, sur lesquels les hommes s'asseient.

Au lieu de poêle ou de cheminée, on a une grande lampe, posée sur un

bloc à trois pieds, au-dessus de laquelle est suspendu un chaudron ou une marmite. On y entretient, nuit & jour, pendant l'hiver, une flamme qui sert à la fois, à éclairer, à échauffer la chambre, & à faire la cuisine. Il y a, dans chaque cabane, autant de lampes que de familles; & une chose singulière, c'est que malgré leur multitude, à peine y causent-elles la plus petite fumée. L'huile de poisson, & l'espece de mouffe que l'on y brûle en forme de meche, donnent une lumiere claire qui n'incommode point. Voici comment les Groënlandois préparent cette mouffe : ils la font d'abord bien sécher; ils la pilent ensuite, & la réduisent en poussiere. Ils en mettent une couche fort mince à un des côtés de la lampe; & elle brûle tant qu'il y a de l'huile. Pour empêcher que la flamme ne s'éleve trop haut, & ne fasse de la fumée, ils tirent cette poudre avec un petit bâton, sur le bord de la lampe, & entretiennent par ce moyen, une lumiere égale, qui donne presque autant de chaleur qu'un poêle. Il seroit difficile qu'on respirât une bonne odeur dans un lieu toujours fermé, où tant de gens sont rassemblés,

où l'on brûle d'assez mauvaise huile, où des marmites bouillent continuellement, & où, sur-tout, les cuves à urine, qui se vident rarement, répandent des exhalaisons très-incommodes. Cependant comme les odeurs les plus désagréables ne sont pas toujours les plus mal-saines, on s'y habitue à la longue. Les Groënlandois vivent même assez long-tems dans ces cabanes sales & étroites, où ils ont su renfermer tous leurs desirs & satisfaire à tous leurs besoins.

C'est dans ces maisons qu'ils se retirent à la fin de Septembre jusqu'au mois de Mai, tems où la fonte des neiges, qui menace le toit & les fondemens de ces édifices, oblige les habitans à aller camper sous des tentes. Les logemens d'été sont faits de peaux de chiens marins, étendues sur des perches plantées en rond, & rapprochées par le haut. Chaque famille a la sienne en particulier, avec sa lampe toujours surmontée de son chaudron. Dans les grandes chaleurs la cuisine ne se fait pas sous les tentes, mais en plein air dans des chaudières de cuivre qu'on fait bouillir à force de bois. Le foyer & le

dortoir y sont placés comme dans les maisons d'hiver ; mais il y regne beaucoup plus d'aïfance & de propreté.

Notre débarquement s'étoit fait à Godhaab, où les Danois ont une résidence, & les Hernhutes une communauté. Je ne fais, Madame, si vous connoissez cette secte, qui, dans ces dernières années, a fait tant de bruit en Allemagne. Elle s'étoit réunie en une espece de congrégation religieuse sous la direction du Comte de Zinzendorff, issu d'une ancienne famille d'Autriche, où ses aïeux, élevés à la dignité de Comtes de l'Empire, ont possédé les premières charges. Ce seigneur Allemand, à qui son enthousiasme fit une réputation étendue, mais équivoque, échauffé dans sa jeunesse par la lecture de la bible, & sur tout des prophètes, entreprit de réformer la religion, & se disposa à donner publiquement des leçons de théologie. Il parcourut la Saxe, la Hollande, la France, l'Angleterre ; & ne forma de liaisons qu'avec les Quakres. Il ne parloit que de proscrire les abus qui s'étoient glissés dans le culte ; & tout laïque qu'il étoit, on le voyoit monter en chaire, & déclamer

ouvertement contre ces abus. Il exhortoit le peuple à montrer plus de zèle, & les ministres de l'église à répandre une plus pure doctrine. Ses sermons, qui ne convertissoient personne, faisoient beaucoup d'éclat. La résistance du peuple, les censures ecclésiastiques, le peu de confiance que les réformateurs inspirent communément aux habitans des grandes villes, le déterminèrent à prendre des moyens plus sûrs; ce fut de se retirer dans ses terres, d'y établir une nouvelle église, se proposant de ne quitter sa retraite, que lorsqu'il y auroit solidement fondé sa domination.

Les Hernhutes ne voient dans l'ancien testament, qu'une histoire pieuse, édifiante, allégorique, en un mot, une ombre qui donne un nouvel éclat au grand jour de l'Evangile. Toutes les communions Chrétiennes sont égales à leurs yeux : aimer Dieu & chérir ses freres est un caractère indépendant, disent-ils, de tous les systèmes théologiques. Ils croient le baptême de première nécessité : quant à l'Eucharistie, je n'ai pu démêler s'ils en pensent en Catholiques, en Luthériens, ou en Calvinistes. Ils se rassemblent pour com-

munier : l'Eucharistie se distribue à chaque assistant ; & dans cet instant , ils se croient tellement enflammés , tellement absorbés , tellement ravis en Dieu , que , remplis de l'effet de ce mystère ineffable , ils ne songent pas à chercher de quelle maniere il s'opere.

L'objet favori de leur culte extérieur , est la plaie que Notre-Seigneur a reçue au côté sur la croix. La figure de cette plaie est répandue dans leurs livres & dans tous les lieux où ils s'assemblent. Le mariage est pour eux un sacrement presque aussi ineffable que l'Eucharistie. Ils ne contractent que sur l'avis de leur chef , sans lequel l'inclination des contractans est regardée comme un piège de satan. Ils envisagent le devoir conjugal comme la fonction la plus importante pour la créature raisonnable , parce qu'elle doit donner l'être à un homme qui fera l'honneur & la consolation , ou l'opprobre & la honte de sa famille , de la société , de la religion.

Les Hernhutes vivent en commun comme les premiers fidèles de Jérusalem. Ils apportent à la masse tout ce qu'ils gagnent , & n'en tirent que le

plus étroit nécessaire. Ils travaillent ; ils ménagent pour avoir le plaisir de donner par la main des chefs ; & leur bienfaisance n'est pas concentrée dans leur secte. Les missions sont le plus grand objet des dépenses communes. M. de Zinzendorff les regardoit comme la partie capitale de son apostolat.

Le concours prodigieux de fanatiques, que lui attira cette nouvelle forme de gouvernement, changea sa terre de Bertheldorff en un bourg considérable, qu'il nomma *Hernhut*, la garde du Seigneur ; nom qu'il donna bientôt à toute sa secte. Flatté de ces premiers progrès, il publia un code ecclésiastique, un catéchisme, un livre de cantiques, & traduisit en langue allemande, le Nouveau Testament. Il défendit à ses disciples de se donner d'autres noms à l'avenir, que ceux de Frere & de Sœur ; il voulut qu'ils se tutoyassent, & qu'il régnât entre eux la plus parfaite égalité.

Cette innovation occupoit toute l'Allemagne ; le nombre des *Hernhutes* augmentoit chaque jour ; & le fondateur alla jusqu'en Danemarck, porter ses visions. Il envoyoit, à grands frais,

des émissaires pour annoncer par-tout les progrès de la réformation : deux de ses disciples passèrent en Amérique ; d'autres vinrent dans le Groënland, pour y faire des profélytes. S'ils n'y ont pas converti beaucoup de monde, ils y ont du moins formé des établissemens composés de pauvres réfugiés, qui passioient de la Moravie en Lusace avec toute leur fortune, c'est-à dire avec leurs habits. « Mais de quoi vivrez-vous, leur demandoit-on ? Du travail de nos mains, répondoient-ils, & de la bénédiction du Ciel. » Nous cultiverons la terre ; & nous bâtirons des maisons pour n'être à charge à personne. Mais il n'y a point de bois dans ce pays-là, ajoutoit-on. Eh bien, nous y creuserons des fosses ; & nous y logerons ». C'est d'un de ces Hernhutes, que je tiens ces détails. Cette secte a des principes singuliers que l'on ne peut que soupçonner à la maniere entortillée & énigmatique dont s'en expliquent ses adeptes. Ils en font sans doute un mystere au commun même de leurs sectateurs. Plusieurs les quittent, soit d'eux-mêmes, soit parce qu'ils sont congé-

diés à l'instant où ils manquent à la première vertu, que les chefs placent dans une soumission aveugle à toutes leurs volontés.

Les Freres Moraves semblent avoir étudié l'histoire & la marche des Jésuites dans leur établissement. Nés dans une plus grande obscurité, ils se sont multipliés en aussi peu de tems. C'est le même enthousiasme, la même ferveur, le même esprit d'union & de fraternité. Si ces missionnaires Luthériens, plus ignorans, n'ont pas eu l'oreille des rois, avec une adresse plus souterraine encore, ils commencent, en gagnant le peuple, à se glisser dans toutes sortes d'états & de conditions; à se faire en même tems commerçans, ouvriers & cultivateurs. Sous la direction de quelques grands qui fondent des châteaux au lieu de monastères, ils forment des peuplades, des colonies & des cités, dont ils sont à la fois les apôtres, les peres & les propagateurs par toutes les voies de la nature & de l'art, joignant les douceurs du mariage, aux consolations de la piété, & bâtissant l'édifice d'une grande société avec tous les secours de la religion. Il est

vrai que les attachemens naturels & les soins domestiques, inséparables de la vie conjugale, relâchent ces nœuds factices qui tiennent les sociétés monastiques & célibataires ; mais plus citoyens , plus patriotes que les religieux , enfans de la métropole , & peres de la colonie, les Hernhutes sont plus attachés par les liens du sang & par l'intérêt social, à la patrie commune. Ces gens ont pris, dans le Groënland, toutes les précautions pour rendre leurs Chrétiens heureux. Ils ont fait des statuts de police extérieure, utiles au bon ordre, à la paix domestique, au bien du corps, lié de si près au bien de l'ame, des réglemens en un mot, qui tendent à former un peuple de mœurs réglées & sociales, également agréables à Dieu & aux hommes. Si quelqu'un manque à ces statuts, on l'y ramene par des admonitions d'abord secretes, ensuite publiques, par les corrections de la charité fraternelle, par les loix pénales de la religion, dont la plus sévere est l'excommunication, toutefois passagere ; car la religion Luthérienne ne hasarde de pareilles armes, que dans un pays où la

nouveauté fait leur principale force.

Les églises ne sont point riches au Groënland ; aussi la piété n'y est-elle que plus pure ; & la divinité n'en est que mieux adorée. Des ames innocentes en font tout l'ornement. Les ministres y pratiquent les devoirs qu'ils prêchent ; & un clergé d'ailleurs peu nombreux , n'y professe point un célibat qu'il ne peut garder. Un Hernhute y prend en même tems une femme & la prêtrise , & ne regarde pas comme incompatibles les engagements du mariage & ceux du sacerdoce. Les pasteurs & les brebis en vivent plus tranquilles ; & souvent la femme d'un prêtre participe elle-même aux fonctions du ministère. Elle peut veiller à l'éducation des filles & à leur instruction.

Au reste les devoirs du sacerdoce sont d'autant plus faciles à remplir chez les Freres Moraves , qu'ils laissent volontiers aux simples fidèles le soin d'instruire & de parler dans les églises. Chacun y peut dire ce que lui dicte l'esprit de dévotion. Les Groënlandois eux mêmes prêchent dans les assemblées , & sont quelquefois mieux écoutés de leurs compatriotes , que des missionnaires étrangers. C'est

qu'ils parlent avec ingénuité, plutôt de leurs propres foiblesses, que des défauts des autres. Ils n'ont point l'art de dénaturer le sens des écritures par des explications forcées, ou des allusions souvent téméraires, comme font quelquefois les Hernhutes.

Il faut pourtant convenir que le langage de ces prêcheurs Groënlandois n'est pas toujours bien digne de la divinité dont ils se croient inspirés ; mais il est à la portée de ce peuple, & conforme à son génie. Il aime les figures du langage ; mais il faut qu'on les prenne dans la nature & dans les mœurs de son pays. « Vous savez, disoit un » de ces orateurs septentrionaux, com- » bien nous abhorrons le sang de la ba- » leine, & que pour peu qu'il en tombe » sur nos habits, nous les quittons aussi- » tôt pour les laver. Il n'en est pas de » même du sang de l'Agneau ; chaque » goutte est un ornement. Ah ! si vous » en aviez goûté une fois, vous ne » pourriez plus vous en passer. Lors- » que je pense à mes péchés, mes lar- » mes coulent de mes yeux ; mais lors- » que je vois l'Agneau sur la croix, je » me sauve dans la blessure de son

» côté, comme le poisson se cache dans
 » le trou d'un rocher ». Les femmes
 même ont du goût & du talent pour la
 prédication ; & il n'y en a guere qui ne
 fasse quelque prosélyte.

C'est avec ce langage mystique , que
 les Freres Moraves croient voir & mon-
 trent par tout le doigt de Dieu dans leur
 propre ouvrage. Ils se voient toujours
 portés sur les ailes de l'amour divin , &
 se croient invincibles , invulnérables ,
 tandis qu'ils nagent dans le sang qui
 coule dès plaies de l'Agneau.

Le Comte de Zinzendorff continue
 à envoyer des colonies en Groënland ,
 pour soustraire ses disciples aux persé-
 cutions qu'ils éprouvent dans d'autres
 pays. On ne peut mieux comparer leur
 genre de vie , qu'à celui des Quakres ,
 que le Comte , leur fondateur , semble
 avoir pris pour modèles. Vous ne sau-
 riez croire avec quelle amitié ils nous
 reçurent ; dès le premier jour de notre
 arrivée , il nous traitèrent comme leurs
 freres ; & sous une apparence grossi-
 ère & rustique , ils eurent pour nous
 les attentions les plus recherchées &
 les soins les plus délicats. Je les trouvai
 même assez instruits , pour des gens qui
 n'ont

n'ont presque d'autre occupation, que le commerce & la pêche. Un d'entre eux, nommé *Marc Bruder*, (Frere Marc) avoit fait une étude particulière de l'histoire du pays; il commença par me raconter sa propre histoire.

« Tu vois, me dit-il, un ancien étudiant & bourgeois de Leipzig, qu'une affaire malheureuse obligea de s'ex-patrier. Errant & fugitif, je ne trouvai de secours, que dans la charité des *Hernhutes*. Je m'attachai à mes bienfaiteurs; & insensiblement je me sentis porté à imiter leur genre de vie. Je suivis d'abord le frere Louis « (le Comte de Zinzendorff) à Philadelphie. De retour en Europe, il me donna la direction d'une école fondée pour l'instruction des profélytes.

» Le hasard me procura une description de la Norvege, où j'appris qu'une colonie de ce royaume étoit venue habiter le Groënland, & y avoit établi des églises & des monasteres. Cette lecture me fit naître le desir de savoir s'il y restoit encore quelques vestiges de ces anciens Chrétiens. J'écrivis à un de nos Freres, qui avoit voyagé dans ce pays, pour avoir là-

» dessus des éclairciffemens. Il me fit ré-
 » ponse, que ces peuples, qui avoient
 » eu autrefois le bonheur d'être éclai-
 » rés des lumieres de la Foi, faute de
 » prêtres & d'instructions, étoient re-
 » tombés dans l'ignorance & les téné-
 » bres du paganisme. Je souhaitai alors
 » d'être en situation de pouvoir voler
 » à leur secours. Je fis part de mon
 » projet au frere Louis, qui me pro-
 » cura toutes les facilités de le suivre.
 » Mes raisons étoient fondées sur l'E-
 » criture-Sainte, qui nous apprend que
 » Dieu desire non-seulement le salut
 » de tous les hommes, mais encore la
 » conversion des idolâtres; & m'ap-
 » puyant sur le précepte de Jésus-Christ,
 » qui ne se borne pas au tems des apô-
 » tres, mais qui regarde son église, jus-
 » qu'à la consommation des siècles, je
 » faisois l'application de tous ces passa-
 » ges aux pauvres Groënlandois, aux-
 » quels je me croyois spécialement tenu
 » de rendre ce devoir de zele & de
 » charité.

» Je me rendis donc à Berghen, &
 » m'embarquai dans le premier vaisseau
 » de la Compagnie Royale, qui fit voile
 » vers cette contrée. Cette Compagnie
 » venoit d'être formée & revêtue de

» privileges, pour l'entreprise de la pêche, de la navigation & du commerce du Groënland. Animés du même zèle, plusieurs de nos Freres s'empresserent de suivre mon exemple ; & après divers dangers dont le récit seroit inutile, nous abordâmes enfin à cette terre, qui faisoit l'objet de tous nos vœux.

» Les Groënlandois virent d'abord leurs nouveaux hôtes d'assez bon œil, quoique avec une sorte d'inquietude sur les motifs de notre voyage. L'étonnement fit place à la frayeur, quand ils comprirent, en nous voyant bâtir un logement, que ce n'étoit pas pour un trafic de quelques mois, mais pour nous établir dans ce pays. Dès-lors ils ne voulurent plus nous recevoir dans leurs tentes ; mais nous vîmes à bout, par des présens & des prévenances, de les rendre moins inaccessibles. Nous ne perdîmes pas une occasion d'apprendre leur langue ; & dès que nous sûmes que le mot *kina* signifioit *qu'est-ce*, nous nous en servîmes pour leur demander le nom de tout ce qui frappoit nos sens.

» Quant à l'instruction de ces peuples,

» les commencemens nous réussirent ;
 » tant que nous eûmes un hameçon ou
 » quelque outil à leur donner pour
 » chaque lettre qu'ils apprenoient à
 » connoître ; mais ils furent bientôt
 » rebutés de ce travail , & nous dirent
 » qu'ils ne voyoient pas l'utilité de
 » s'occuper des journées entières à
 » regarder un papier & crier A , B , C ;
 » que nous étions des paresseux , dont
 » toute la vie se passoit à tenir les yeux
 » sur un livre , ou à gâter du papier
 » avec une plume , tandis qu'ils alloient
 » pêcher des veaux & tuer des oi-
 » seaux : exercice de gens braves &
 » laborieux , qui trouvent du profit
 » dans leur amusement. Ils éconterent
 » d'abord patiemment nos prédica-
 » tions ; mais lorsque nous y revenions
 » trop souvent , & que nous leur fai-
 » sions perdre au chant des hymnes le
 » tems de la pêche , ils ne vouloient
 » plus nous entendre : sur-tout dès
 » qu'un magicien se présentoit avec ses
 » enchantemens , on voyoit déserter
 » l'auditoire du missionnaire ; & s'il
 » continuoit à prêcher , on s'en mo-
 » quoit ; on contre faisoit ses gestes
 » par des grimaces ; on alloit même

» jusqu'à nous traiter de menteurs ; par-
 » ce que leurs Devins, qui avoient été
 » dans les cieux , n'y avoient pas vu ce
 » Fils de Dieu dont nous parlions , ni le
 » firmament fragile qui devoit s'écrou-
 » ler à cette fin du monde dont nous
 » les menacions. Mais insensiblement
 » nous prîmes de l'ascendant & de
 » l'empire sur les esprits ; & à force
 » de patience & de caresses , nous par-
 » vînmes à nous faire écouter avec une
 » sorte de curiosité & de satisfaction.

» Parmi les dogmes dont nous cher-
 » chions à les prévenir en faveur du
 » Christianisme , celui de la résurrection
 » des morts faisoit le plus d'impression
 » sur les Groënlandois. Ils étoient en-
 » chantés qu'on leur annoncât un état
 » où le corps ne seroit plus sujet à la
 » peine ni aux maladies , & où les amis
 » & les parens se retrouveroient pour ne
 » plus se quitter ; mais ils ne vouloient
 » point entendre parler de peines éter-
 » nelles. « Nos Magiciens qui vont par-
 » tout , nous disoient - ils , auroient
 » bien vu cet enfer , s'il existoit réelle-
 » ment ». Quand nous leur répondions
 » que c'étoient des imposteurs qui n'a-
 » voient rien vu de ce qu'ils leur débi-

» toient : « & vous , répliquoient-ils ,
 » avez-vous vu le Dieu dont vous nous
 » parlez tant ? » Ils ajoutoient que si
 » nous voulions l'emporter sur leurs
 » devins , nous n'avions qu'à leur pro-
 » curer plus de poissons , d'oiseaux &
 » de beaux jours. « Vous nous dites de
 » prier , continuoient-ils ; mais à quoi
 » aboutissent ces prières ? Vous nous
 » parlez de biens spirituels , & du bon-
 » heur d'une vie future ; nous ne la
 » comprenons ni ne la désirons ; nous
 » n'avons besoin que de la santé & de
 » la nourriture ».

» Ces détails prouvent combien
 » ces peuples sont difficiles à conver-
 » tir. Aussi travaillâmes-nous des an-
 » nées entières avec ce peu de fruit
 » qui rend la constance plus méritoire ,
 » & qui , lassant le courage des âmes
 » foibles , réserve toute la gloire à la
 » persévérance des hommes intrépides.
 » Nous gagnâmes , par degrés , la confi-
 » dération & la confiance des Groën-
 » landois ; & ils se familiarisèrent avec
 » nous , jusqu'à venir passer la nuit dans
 » nos maisons , quand elle les surpre-
 » noit en chemin , ou qu'ils étoient
 » accueillis de la tempête. Ils étoient

» même si fort accoutumés à y prendre
 » l'hospitalité , & à recevoir de nous
 » des présens ou des vivres , qu'ils
 » nous disoient franchement , « nous ne
 » viendrons pas vous écouter , si vous
 » ne nous donnez rien » ; tant ils étoient
 » persuadés qu'un prédicateur devoit
 » payer ses auditeurs. En effet , nous
 » ne pouvions guere renvoyer ces pau-
 » vres gens , presque toujours attirés
 » par la faim , sans leur donner à man-
 » ger , sur-tout en hiver , où le froid
 » excessif ne leur laissoit aucune res-
 » source pour vivre. Mais quand l'été
 » ramenoit les provisions , ce n'étoient
 » plus les mêmes importunités ; & ils
 » ne venoient à la maison , que lorf-
 » qu'ils avoient passé la nuit à danser ;
 » comme si l'heure de l'instruction leur
 » eût paru la plus propre au sommeil.
 » Nous avions soin de tems en tems de
 » les réveiller par quelques passages de
 » l'Ecriture - Sainte , auxquels ils ne
 » manquoient jamais de prêter atten-
 » tion. Ils étoient sur-tout frappés de
 » ces paroles d'Ezéchiel , où le pro-
 » phete disoit au peuple Hébreu : « les
 » infidèles qui sont autour de vous , ap-
 » prendront que je suis le Seigneur ,

» moi qui rebâtis les maisons ruinées,
 » & replante les terres désolées. Je l'ai
 » promis ; & je le ferai ». Ce peuple
 » espéroit que Dieu répareroit les ra-
 » vages qui avoient dévasté leurs ca-
 » banes. Mais si nous parlions de l'es-
 » sence des attributs de Dieu , de la
 » chute de l'homme & de l'expiation
 » du péché , de la grace & de la sancti-
 » fication des ames , ils s'endormoient,
 » répondoient toujours oui , pour ne
 » pas entrer en dispute , & s'esqui-
 » voient dans l'instant. Les enfans, atti-
 » rés par nos caresses , nous écoutoient
 » avec plus d'attention ; mais pour peu
 » qu'ils vissent ou qu'ils entendissent
 » quelque chose de plus amusant , ils
 » alloient bien vite oublier tous nos
 » discours.

» Tandis que chargés de la conver-
 » sion des Groënlandois , nous travail-
 » lions à défricher ce champ inculte &
 » abandonné , nos femmes prenoient
 » soin du détail économique de nos mai-
 » sons , sans renoncer pourtant aux
 » fonctions spirituelles ; car plusieurs
 » d'entre elles apprirent le langage du
 » pays pour catéchiser leur sexe. Elles
 » établirent des écoles de chant pour

» les enfans & les jeunes filles. Les
 » hommes qui n'ont pas le tems d'affif-
 » ter aux instructions, apprennent l'E-
 » vangile par les hÿmnes qu'on leur
 » chante dans les cabanes. Les enfans
 » ont la mémoire facile, & les filles la
 » voix douce. Les hommes s'arrêtent
 » pour écouter le chant des femmes ;
 » & ils entendent en passant le caté-
 » chisme & la prédication. Quand les
 » cantiques ont préparé les ames à l'at-
 » tendrissement, le missionnaire pro-
 » fite de ces heureux instans, où l'audi-
 » toire se laisse plus aisément persuader
 » que convaincre. C'est alors qu'on
 » écoute les histoires tragiques & tou-
 » chantes, qui ont fait triompher la re-
 » ligion Chrétienne chez tous les peu-
 » ples simples, & disposés par les dis-
 » graces de la nature, ou les injures de
 » la fortune, à se passionner pour la
 » doctrine la plus propre à consoler les
 » malheureux. Le nom de Jesus souf-
 » frant, ami des pauvres, ennemi des
 » riches, réparateur des maux & vic-
 » time de ses vertus, fait sur les Groën-
 » landois l'impression la plus vive ; &
 » le prédicateur dit, avec confiance,
 » tout ce qui se présente plutôt à sa

» bouche qu'à son esprit. Quand la pa-
 » role vient à lui manquer , il a recours
 » aux larmes qui ont tant d'influence
 » jusques sur les ames les moins sen-
 » sibles. Ces pleurs ont bien plus d'élo-
 » quence que les discours ; & c'est-là
 » que le missionnaire des sauvages est
 » bien au-dessus de l'orateur des rois.

» C'est par ces voies de douceur ,
 » que nous gouvernons les peuples que
 » la Providence nous a confiés. Nous
 » les comparons a des enfans bien nés,
 » dont le bon exemple inspirant l'é-
 » mulation , a plus de force pour en-
 » traîner au bien & prévenir le mal ,
 » que les préceptes & les châtimens
 » d'un pere sévère. Les Groënlandois
 » ne manquent de rien sous notre di-
 » rection ; & c'est un des bons argu-
 » mens que nous favons employer en
 » faveur de la doctrine que nous venons
 » leur annoncer. « Dans un lieu , leur
 » disons-nous , où à peine deux fa-
 » milles pouvoient subsister , vous vi-
 » vez au nombre de trois cens person-
 » nes. Vous voyez donc que le Dieu
 » qu'on vous prêche, est bien véritable-
 » ment votre pere, votre pourvoyeur ».

» Chaque peuplade a son mission-

» naire & deux diacres, tous gens ma-
 » riés. Leurs femmes soignent le mé-
 » nage , & dirigent les néophytes de
 » leur sexe ; car les Groënlandois sont
 » d'un caractère assez jaloux , pour ne
 » pas confier l'instruction de leurs fem-
 » mes à des hommes, même sacrés. Il y
 » a de plus un catéchiste pour tenir
 » l'école des enfans , & un assistant de
 » la mission , chargé des soins écono-
 » miques & de la réparation des bâti-
 » mens. Nous nous sommes associés
 » vingt coadjuteurs nationaux des deux
 » sexes , avec lesquels nous avons deux
 » conférences par semaine , sur l'état
 » spirituel & temporel des néophytes.
 » Il y a de plus des servans , qui doi-
 » vent veiller à la propreté de l'église ,
 » à la lumière des lampes , à l'eau bap-
 » tismale , &c ; mais il n'y a point d'au-
 » tres offices en titre ; & personne n'est
 » gagé ni payé pour remplir le sien , de
 » peur que le salaire n'ouvre l'entrée
 » du sanctuaire à la corruption.

» Chaque jour on s'assemble à fix
 » heures pour la priere du matin ; elle
 » est courte , & seulement pour les bap-
 » tisés. Les cathécumenes ont leur as-
 » semblée à huit heures pour la lecture

» & le chant ; ensuite les hommes vont
 » à la mer ; & l'on assemble les enfans
 » à leur tour ; on leur fait le catéchisme,
 » & on les mène à l'école, les filles sous
 » la conduite d'un missionnaire ou d'un
 » diacre mariés ; les garçons sous celle
 » d'un catéchiste. L'après-midi ils vont
 » travailler chez leurs parens , manier
 » la rame & le harpon. Le soir , au re-
 » tour de la mer , vient l'heure du
 » chant , auquel tout le monde assiste ;
 » & après le souper on fait la prière
 » jusqu'au coucher. En été , les écoles
 » se ferment pour la pêche & pour la
 » chasse.

» Nous avons divisé en différentes
 » classes tous les Groënlandois qui font
 » profession du Christianisme ; & cha-
 » cune reçoit son instruction particu-
 » lière. Le dimanche on assemble les
 » nourrices qui viennent avec leurs en-
 » fans à la mamelle. Le missionnaire
 » leur fait chanter des cantiques rela-
 » tifs à leurs fonctions maternelles , &
 » leur donne quelques leçons sur la ma-
 » nière d'élever ou de préparer leur
 » nourrissons à la religion. Ceux-ci ,
 » parvenus à l'âge de quatre ans , pas-
 » sent du sevrage à la classe de l'enfance.

» Les garçons & les filles séparés ont
 » leur instruction à part chaque diman-
 » che, & le catéchisme tous les jours.
 » Les plus jeunes apprennent à lire, &
 » les plus grands à écrire. Leurs pre-
 » miers livres d'école sont les vies édi-
 » fiantes de quelques enfans Chrétiens ;
 » quand ils sont plus avancés , on leur
 » donne l'histoire de la passion du Sau-
 » veur. Tous s'instruisent & s'élèvent
 » sans aucune voie de contrainte & de
 » rigueur , par les caresses , l'émulation
 » & l'exemple.

» A douze ans, on fait monter les
 » enfans à la grande classe, garçons ou
 » filles, mais toujours séparément. Le
 » premiers vont dîner chez leurs pa-
 » rens ; mais les filles vont chercher
 » leur nourriture, & reviennent man-
 » ger ensemble. A l'âge de vingt ans
 » nous songeons à les marier. Chacun
 » est libre de se choisir une femme ; mai-
 » quand un jeune homme ne paroît pas
 » avoir fait de choix, sa famille lui pré-
 » pose un parti ; & si ce n'est elle, ce
 » sont les missionnaires. On a assez de
 » confiance dans notre zèle, pour rece-
 » voir une épouse de notre main. Nous
 » demandons à ce jeune homme, qu

» est l'objet de ses vœux ? Nous approu-
 » vons son choix , dès qu'il n'est pas
 » contraire au bonheur & au salut de
 » son ame ; mais si sa religion devoit
 » en souffrir , nous ne lui donnerions
 » pas la bénédiction nuptiale. Quand il
 » s'est expliqué , on consulte la fille.
 » Elle refuse d'abord ; mais avec moins
 » de simagrées , qu'on ne le veut l'ancien
 » usage du pays. Cependant , si le refus
 » est bien formel , on n'insiste plus ;
 » parce que les voies de force sont in-
 » terdites , & que celles d'insinuation
 » ne réussiroient pas.

» On ne permet point le mariage en-
 » tre les Chrétiens & les idolâtres ; & la
 » polygamie est défendue , quoiqu'elle
 » ne soit pas sans exemple dans notre re-
 » ligion. On ne reçoit pas même à la
 » peuplade un Groënlandois qui a quit-
 » té sa femme sous prétexte de se con-
 » vertir : ce seroit peut-être un secret
 » amour pour une fille Chrétienne , qui
 » feroit abandonner une femme payen-
 » ne. On n'y admet pas non plus une
 » femme qui s'y réfugie sans le consente-
 » ment de son mari , même idolâtre ; car
 » nous abhorrons cette propagation de
 » Christianisme , qui ne se fait que par
 » des vues purement charnelles.

LE GROENLAND. 255

» Mais c'est assez parler de missions.
» Ecoute François, si la curiosité t'a-
» mene en ces lieux, pour en connoî-
» tre l'histoire, je suis peut-être le seul,
» dans cette région barbare, qui puisse
» te donner là-dessus quelque éclaircis-
» sement.

» Les sentimens sont partagés tou-
» chant l'époque des premières colo-
» nies dans le Groënland. Les Islandois
» la placent au dixième siècle ; d'autres
» la font remonter jusqu'au huitième,
» & fondent leur opinion sur la bulle
» d'un pape, qui recommande à un
» évêque la propagation de la Foi Chré-
» tienne chez cette nation nouvelle-
» ment établie. Les premiers la croient
» originaire de Norvege, & lui don-
» nent pour fondateur, un certain *Eric*
» *Leroux*, qui, ayant tué un homme en
» Islande, se réfugia sur une côte incon-
» nue, y choisit un asyle, & s'y conf-
» truisit une petite habitation qui porte
» encore le nom d'*Eric-Sund*. Il y passa
» tout l'été ; & charmé de la verdure
» que lui offroient ces bords ranimés
» par la belle saison, il donna à cette
» même contrée le nom de *Groënland*,
» ou de terre verte.

» De retour en Islande , il engagea
 » plusieurs habitans de cette île à venir
 » se fixer dans le pays nouvellement
 » découvert. Dans la suite , son fils
 » alla faire un voyage en Norvege , y
 » embrassa le Christianisme , revint avec
 » une autre colonie , qui , jointe à la
 » première , formoit déjà le commen-
 » cement d'une petite nation. On pré-
 » tend qu'elle bâtit une ville nommée
 » *Garde* ; qu'elle y éleva une église dé-
 » diée à saint Nicolas , patron des timi-
 » des marins , & , en général , de tous
 » les pays du Nord ; qu'elle fit conf-
 » truire sur le rivage de la mer , un au-
 » tre ville appelée *Alb* , & qu'elle y
 » fonda un monastere dédié à S. Tho-
 » mas , parce que le peuple de ce pays
 » étoit fort religieux.

» Quant au spirituel , les Groënlan-
 » dois étoient soumis à l'évêque de
 » Drontheim , & dépendoient , pour
 » le temporel , des rois de Norvege ,
 » auxquels ils payerent un tribut an-
 » nuel. Ce peuple fut ainsi gouverné
 » pendant trois ou quatre siècles ; mais
 » la plupart des habitans périrent d'une
 » maladie appelée *la Mort noire*. Depuis
 » ce tems le Groënland s'est repeuplé .

» Ceux qui assignent à cette nation
 » une époque plus ancienne , préten-
 » dent que les Norvégiens & les Islan-
 » dois ne furent pas les premiers habi-
 » tans originaires du pays. Ils rencon-
 » trerent , dans la partie occidentale ,
 » un peuple sauvage , qui , dit-on , ti-
 » roit son origine de l'Amérique , com-
 » me on peut le conjecturer de sa ma-
 » niere de vivre & de s'habiller. Quoi
 » qu'il en soit , depuis la terrible dévas-
 » tation de la *Mort noire* , toute corres-
 » pondance entre la Norvege & le
 » Groënland a cessé. Les rois de Dane-
 » marck ont fait diverses tentatives ,
 » pour reprendre , dans la suite , & en-
 » tretenir cette ancienne communica-
 » tion. Ils inviterent , par de grands
 » privileges , plusieurs particuliers à
 » équiper des vaisseaux ; mais le sort
 » n'en a point été heureux. Ce n'est
 » guere que depuis vingt - sept ans ,
 » c'est-à-dire , depuis la fondation de
 » la compagnie royale , que cette cor-
 » respondance s'est rétablie. Voilà ,
 » François , ce que je puis te dire de
 » plus certain , touchant l'histoire très-
 » peu connue d'un pays , où le hasard
 » veut que nous nous soyons rencon-

» très. Al'égard de l'état actuel de cette
 » contrée , voici ce qu'un séjour de
 » huit ans m'en a appris.

» Si cette partie du globe est une îlle ;
 » ou si, du côté du Nord, elle est jointe
 » au continent, c'est ce qu'on n'a pas
 » encore pu connoître ; mais ce qu'on
 » voit aisément, ce sont les montagnes
 » & les rochers perpétuellement cou-
 » verts de glaces & de neige, dont
 » elle est hérissée : quantité de golfes &
 » de rivières l'environnent ; la plus
 » grande , celle où les Danois établi-
 » rent leur première loge en 1721, se
 » nomme *Baals*, & s'étend à plus de
 » vingt lieues dans le pays.

» On divise le Groënland en deux
 » districts, celui de l'orient, & celui de
 » l'occident. Le premier est peu connu,
 » à cause des glaces qui, poussées con-
 » tinuellement de la partie du Nord par
 » la mer, se jettent vers les terres, &
 » empêchent les vaisseaux d'y aborder.
 » Ses habitans sont représentés comme
 » une nation cruelle & barbare, qui tue
 » les étrangers & les dévore. Cepen-
 » dant, suivant le rapport de ceux qui
 » y ont pénétré, ce peuple diffère peu de
 » celui qui habite la partie occidentale.

» Le froid n'est supportable dans
 » cette contrée , que dans les endroits
 » où l'on a l'avantage , pendant l'hiver ,
 » de jouir , deux ou trois heures par
 » jour , des rayons du soleil ; & même
 » alors les liqueurs fortes se gèlent dans
 » les chambres les plus chaudes. Mais
 » dans les lieux où cet astre bienfaisant
 » ne s'élève point sur l'horison , le
 » froid est si violent , que les tasses
 » pleines de thé ou de café brûlant ,
 » s'attachent incontinent à la table , sur
 » laquelle on les a posées. J'ai vu un
 » hiver où la glace descendoit du tuyau
 » de la cheminée , jusqu'à l'embouchure
 » du poêle , sans que le feu le plus vif
 » pût la faire dégeler pendant tout le
 » jour. Au-dessus de ce tuyau , elle for-
 » moit un arc , percé de différens trous ,
 » par où passoit la fumée. Les murs ;
 » dans l'intérieur des maisons , étoient
 » revêtus de glace ; le linge , quelque
 » soin qu'on prît de le faire sécher , se
 » gèloit dans les armoires ; on avoit
 » beau se couvrir dans le lit , le froid y
 » pénétoit , glaçoit l'haleine & la trans-
 » piration. Nous étions forcés de met-
 » tre en pièces les barrils où l'on con-
 » serve la viande ; & les morceaux que

» nous en tirions , mis sur le feu dans de
 » l'eau bouillante , restoient long-tems
 » gelés dans l'intérieur. Quelquefois la
 » neige couvre toute la contrée , com-
 » ble les vallons , & met les plaines au
 » niveau des montagnes.

» Outre les glaces horribles qui cou-
 » vrent tout le pays , on en voit flotter
 » encore une immense quantité sur la
 » mer , qui offrent à l'imagination tout
 » ce que l'œil a vu sur la terre , &
 » où la nature semble se divertir à re-
 » produire les ouvrages de l'art. Les
 » unes sont plates , & viennent des
 » baies ; les autres , en forme de mon-
 » tagnes , s'enfoncent autant dans l'eau ,
 » qu'elles s'élèvent au - dessus. Quel-
 » ques - unes représentent une église
 » avec son clocher , un château avec
 » ses tours & ses creneaux , un vais-
 »seau avec ses voiles & ses antennes.
 » Souvent il arrive qu'un pilote , trompé
 » par l'éloignement & la ressemblance ,
 » s'écarte de sa route , & redouble de
 » manœuvre pour aborder ce navire
 » imaginaire. A la baie de Disko , dans
 » un fond de trois cens brasses d'eau ,
 » on a vu de grandes montagnes sub-
 » sister des années entières , au point

» qu'il y en avoit une qu'on appelloit
 » la ville d'Amsterdam, & une autre, la
 » ville de Harlem.

» Ces glaces ne sont pas moins fin-
 » gulieres par leurs couleurs, que par
 » leur figure. Il y en a de blanches &
 » de brillantes comme le crystal ; d'au-
 » tres sont d'un bleu de saphir, d'au-
 » tres d'un verd d'émeraude. On voit
 » quelquefois de ces isles flottantes,
 » qui ont une lieue de tour, & plus
 » de quatre-vingt brasses de profon-
 » deur.

» Les chaleurs de l'été sont fort
 » courtes au Groënland ; mais elles y
 » sont aussi excessives, que le froid
 » l'est en hiver. Les rayons du soleil
 » sont alors si ardens, que j'ai souvent
 » été obligé de quitter mes vêtemens,
 » sur-tout dans les endroits où la cha-
 » leur est concentrée, & où les brouil-
 » lards & le vent ne pénètrent pas.
 » Pour t'en former une idée, il suffit
 » de savoir que l'eau de la mer, qui sé-
 » journe dans le creux des rochers, &
 » que le reflux n'a point enlevée, s'é-
 » vapore dans un instant, & laisse un
 » très-beau sel en crystaux, d'une blan-
 » cheur éblouissante. Mais quelle que

262 LE GROENLAND.

» soit, en Groënland, l'ardeur du so-
 » leil dans les plus grands jours de l'été,
 » les nuits y sont toujours très-froides,
 » par le vent qui se leve du côté des
 » isles glacées, au coucher de cet astre.
 » Le brouillard continuel qui tombe
 » avec le crépuscule, donne aussi beau-
 » coup de fraîcheur. Il est si épais,
 » qu'on ne discerne pas les objets à dix
 » pas de distance. L'automne seroit la
 » plus belle saison de l'année, si les
 » nuits y étoient moins froides. Une
 » chose singulière, mais confirmée par
 » l'expérience de plusieurs siècles, c'est
 » que la température du Groënland est
 » directement opposée à celle du reste
 » de l'Europe : si, dans les pays tem-
 » pérés, l'hiver est rigoureux, il est ici
 » très-moderé ; & fort vif, au con-
 » traire, quand il est doux dans nos
 » climats.

» Deux choses fort incommodes
 » dans cette contrée, sont les brouil-
 » lards qui regnent continuellement
 » pendant l'été, & la fumée ou la va-
 » peur qui, en hiver, s'élève de la mer,
 » comme d'une cheminée. Elle est quel-
 » quefois aussi épaisse qu'un nuage ; &
 » il en sort un froid si violent, qu'il

» brûle le visage, quand on est hors de
 » la sphère du brouillard ; mais, au mo-
 » ment qu'on y entre, cette vapeur se
 » change en une espece de meche, &
 » s'attache aux cheveux & aux habits,
 » comme il arrive dans une gelée blan-
 » che. Cette fumée cause le scorbut &
 » de fréquens maux de poitrine, qui
 » sont presque les seules maladies du
 » pays ; car on n'y connoît point la
 » plupart de celles qui affligent les au-
 » tres climats. Un vent de Nord-Est,
 » traversant tout le continent, se char-
 » ge, sur les montagnes, de particules
 » de glace, qui font, sur la chair, le
 » même effet que des coups de verges.
 » Elles sont très-visibles, sur-tout au
 » soleil, où on les voit reluire comme
 » de petits fils d'argent. Je ne te parle
 » pas des lumieres boréales, qui sont
 » ici aussi fréquentes, que dans les au-
 » tres régions septentrionales que tu as
 » parcourues. Elles se mouvent avec
 » une vîtesse incroyable, & jettent une
 » si grande clarté, qu'on pourroit alors
 » lire dans un livre. Quelque tems qu'il
 » ait fait pendant le jour, elles ne man-
 » quent jamais de paroître le soir, sur-
 » tout si l'air est net, calme & serein,

» Ne t'attends pas, François, à trou-
 » ver ici toutes les productions des au-
 » tres pays. Tu n'y verras ni de grands
 » bois, ni de gros arbres. L'aulne, le
 » bouleau, le cormier, le genévrier &
 » le faule font presque les seuls que l'on
 » connoisse dans le Groënland. En vain
 » les Européens ont tenté d'y semer de
 » l'avoine & du bled : le tuyau croît
 » assez vite ; mais rarement va-t-il jus-
 » qu'à l'épi, & jamais à la maturité,
 » même dans les tems & les lieux les
 » plus chauds. Le cochléaria, l'angé-
 » lique, le thym sauvage, le romarin,
 » le serpolet sont les plantes les plus
 » communes de cette contrée.

» La première est la plus utile : c'est
 » le souverain remède contre le scor-
 » but ; la nature l'a mise au Groënland
 » à côté du mal. On la trouve en abon-
 » dance par tout où la terre est engrais-
 » sée de la substance des veaux marins,
 » & de la fiente des oiseaux. Le co-
 » chlériaria croît si vite & si aisément,
 » qu'on en voit jusqu'à douze tiges sor-
 » tir de la racine, quoiqu'il ne soit sur
 » pied qu'un seul hiver. La semence
 » tombe dans la terre en automne ;
 » sans doute que les oiseaux l'y portent,
 » ou

» ou qu'elle se trouve dans leur siente.
 » La plante se fait jour au printems ;
 » on la cueille avant les grands froids ;
 » & on la garde tout l'hiver cachée
 » sous la neige , pour en faire une
 » espece de soupe. C'est un spécifique
 » contre tous les maux ; aussi en mange-
 » t-on de toutes les façons , & sur-tout
 » en salade ; car , loin d'être désagréa-
 » ble au goût , comme en Europe , le
 » cochléaria du Groënland a un cer-
 » tain aigre-doux qui plaît quand il est
 » fraîchement cueilli. Cependant , lors-
 » qu'on en mange trop le soir , il trouble
 » le sommeil. Sa vertu principale est de
 » faciliter la circulation du sang , de dé-
 » truire les obstructions , & tous les
 » symptomes du scorbut.

» Les choux , & spécialement les
 » raves , sont ici d'une bonté & d'une
 » douceur extraordinaire ; ce qui doit
 » s'entendre néanmoins de la partie
 » méridionale ; car il ne croît presque
 » rien vers le Nord. J'ai vu peu de
 » métaux dans les divers endroits que
 » j'ai visités ; seulement , à quelques
 » lieues de la colonie , j'ai aperçu sur
 » une montagne , une terre de la cou-
 » leur du verd-de-gris , qui contient ,

» sans doute , quelques parcelles de
 » cuivre. J'ai découvert aussi plusieurs
 » mines d'amianthe , dont les veines
 » étoient assez larges, le lin fort long
 » & d'une blancheur éclatante. Tant
 » qu'il est dans une matiere grasse , il
 » brûle sans se consumer ni rien per-
 » dre sensiblement de sa substance. D'au-
 » tres montagnes renferment une es-
 » pece de pierre molle , qui n'est qu'un
 » marbre imparfait. Comme elle est
 » fort aisée à travailler, les Groëenlan-
 » dois en font les ustensiles de leur mé-
 » nage , tels que des lampes , des plats,
 » des chaudrons qui résistent au plus
 » grand feu.

» On ne voit ici aucune bête veni-
 » meuse , ni même nuisible , excepté
 » l'ours; encore se tient-il beaucoup
 » plus sur l'eau , que dans les terres. Il
 » demeure presque toujours sur la glace,
 » & vit de chiens marins & d'autres
 » poissons. Il attaque le lion de mer;
 » mais ce monstre , dont le nom porte
 » par-tout l'idée de la force & de la ter-
 » reur , se défend vigoureusement sur
 » tous les élémens. Les ours se présen-
 » tent rarement autour de la colonie;
 » & ces animaux n'habitent guere que

» le Nord. Ils sont extrêmement grands,
 » & d'une figure hideuse. Leur poil est
 » blanc & long ; & on les dit fort avi-
 » des de chair humaine. Ils ont leur re-
 » traite dans des cavernes ou dans des
 » trous , qu'ils font en terre ou sous la
 » neige. Ils en sortent au printems , &
 » emmenent avec eux leurs petits en-
 » core informes , qu'ils achevent de
 » former en les léchant.

» On n'apprivoise point ici les ren-
 » nes , comme en Laponie ; on les tue
 » à la chasse pour se nourrir de leur
 » chair , pour se couvrir de leur peau.
 » Timide & fuyard , cet animal sent
 » le chasseur avant que d'en être apper-
 » çu , sur-tout quand le vent souffle ,
 » & vient de l'homme à lui.

» Les chiens sont les seuls animaux
 » domestiques du Groënland : on s'en
 » sert au lieu de chevaux , pour tirer
 » les traîneaux sur la glace. Les habitans
 » en attellent jusqu'à huit ou dix à ces
 » fortes de voitures , & vont , dans ce
 » brillant équipage , se faire des visites ,
 » ou traîner chez eux leur pêche ou
 » leur chasse.

» Les mers , qui baignent ces parages ,
 » abondent en poissons , & les côtes

» en différens oiseaux aquatiques. Si la
 » patrie est le lieu où l'on vit, les Groën-
 » landois appartiennent plus à l'élé-
 » ment qui les nourrit, qu'à celui qui les
 » voit naître; & sans les ressources de
 » la mer, ils trouveroient leur tombeau
 » dans leur berceau même. Le plus con-
 » sidérable, parmi les poissons, est la
 » baleine, & après elle le chien marin,
 » dont les pieds ressemblent à des pattes
 » d'oie, & la tête à celle du chat. Il a,
 » près du museau, une barbe, & quel-
 » ques poils à côté du nez. Ses dents
 » sont aiguës; & cet animal est sou-
 » vent aux prises avec les ours. Il aime
 » à grimper sur des monceaux de glace,
 » à s'y coucher, à se chauffer au soleil,
 » & quelquefois à y dormir. Les plus
 » grands ont depuis cinq jusqu'à huit
 » pieds de longueur. Leur lard donne
 » la meilleure huile de poisson; ce sont
 » ces animaux de mer, qui contribuent
 » le plus à l'entretien des Groënlandois.
 » On se nourrit de leur chair; leur peau
 » sert à faire des habits, à couvrir les
 » bateaux & les tentes; on brûle leur
 » graisse, avec laquelle on fait cuire le
 » manger, faute de bois. C'est sur-tout
 » au Nord qu'on peut admirer, dans

LE GROENLAND. 269

» la sage compensation que la nature a
» faite de ses richesses , combien les
» hommes sont dédommagés de la stérilité de la terre par la fécondité de
» l'Océan. Par la pêche qui se fait sur
» les côtes, l'habitant de ce pays devient utile à toute l'Europe , à laquelle il fournit une branche importante de commerce ; & par une singularité bizarre , un pays qui manque du nécessaire , vous donne le superflu.

» Les oiseaux aquatiques , qui fréquentent les mers du Groënland , sont les mêmes qui se voient dans presque toutes les autres contrées du Nord.
» Mais en voilà assez , pour le présent , sur cette matière ; viens , François : l'heure du dîner nous appelle ; & nous parlerons ensuite de ce qui regarde les loix , les mœurs , les occupations & les usages des habitans de cette contrée ».

Je suis , &c.

*A Godhaab dans le Groënland , ce 9
Juillet 1748.*

L E T T R E X C V I.

SUITE DU GROENLAND.

NOTRE dîner ne se ressentit point de l'aspérité du climat : nous fûmes servis comme si nous eussions été en Danemarck : le vin , le beurre , la viande , le pain , l'eau de-vie ne nous furent point épargnés. Il part , tous les ans , de Coppenhague , des vaisseaux chargés de ces provisions pour la subsistance de la colonie ; les Hernhutes sont presque toujours les mieux fournis ; & l'ordre admirable qui regle cette petite communauté , y fait régner , en tout tems , la propreté & l'abondance.

« Au commencement de notre arrivée dans ce pays , me dit le Frere Marc , les Groënlandois ne vouloient goûter d'aucun de nos mets : aujourd'hui ils semblent s'y habituer. Le beurre & le pain sont sur-tout de leur goût ; mais ils se soucient peu de nos boissons ; cependant quelques-uns d'entre eux , après avoir demeuré un certain tems parmi nous , ont appris à boire du vin & de l'eau-de-vie.

SUITE DU GROENLAND. 271

» Leur nourriture consiste presque uni-
 « quement en viande & en poisson ; car
 » leur pays ne produit point d'autre
 » aliment. Ils ne mangent guere de chair
 » tout à fait crue ou sanglante ; ils la
 » font cuire ou sécher au soleil. Il y a
 » certains poissons qu'ils gardent pour
 » l'hiver : en automne, ils les enterrent
 » dans la neige ; & ils en prennent à
 » mesure qu'ils en ont besoin. L'eau est
 » leur unique boisson ; & pour la ren-
 » dre plus froide , ils y mêlent ou de la
 » neige ou de la glace.

» Ce peuple est très-mal-propre à
 » table comme ailleurs , & ne fait ce
 » que c'est que de laver ni plats ni chau-
 » drons ; les chiens en épargnent la
 » peine avec leur langue. Les mets se
 » servent à terre ou sur un vieux cuir ;
 » & la chair corrompue de renne ou
 » de chien marin , ne cause à ces gens
 » grossiers , ni dégoût , ni répugnance.
 » Ils prennent le poisson dans le plat
 » avec les mains , & le dépecent avec
 » les doigts & les dents. A la fin du re-
 » pas , leur couteau leur tient lieu de
 » serviette ; ils s'en raclent les dents
 » & la bouche , & lechent la lame.
 » Lorsqu'ils veulent traiter un Euro-

272 SUITE DU GROENLAND.

» péen avec toute la politesse de leur
» pays , ils lechent d'abord le morceau
» qu'il doit manger , pour en nettoyer
» le sang & l'écume qui s'y étoient atta-
» chés dans la chaudiere ; & si on refu-
» soit une offre si friande , ce seroit man-
» quer de civilité.

» Ils n'ont point d'heure réglée pour
» les repas ; chacun mange selon sa
» faim ; mais c'est le soir qu'ils mon-
» trent le plus d'appétit. Quand ils re-
» viennent de la mer , celui dont le
» souper est le plutôt prêt , invite les
» autres à le partager ; il va chez eux
» à son tour ; & tous ces soupers se font
» successivement , à mesure que les
» viandes sont cuites.

» Les hommes mangent à part ; mais
» les femmes n'y perdent rien ; car tout
» devant passer par leurs mains , elles
» se régalent entre elles dans l'absence
» & aux dépens de leurs maris. C'est
» leur grand plaisir alors de voir leurs
» enfans se remplir le ventre , & se rou-
» ler par terre pour faire place à de nou-
» velle nourriture.

» Outre les mets dont je viens de
» parler , ces peuples font confire dans
» de l'huile de poisson , une certaine

» plante qui croît sur le bord de la mer,
 » & qu'ils mangent par délicatesse. Les
 » excréments, qui se trouvent dans les
 » intestins des rennes, sont pour eux une
 » nourriture succulente ; ils font une
 » sorte de bégnets avec de la racine de
 » peau de chien marin. En été, ils cui-
 » sent leurs alimens en pleine campa-
 » gne, avec des roseaux, & en hiver,
 » dans leurs maisons & sur des lampes.
 » Ils font du feu, avec deux morceaux
 » de bois sec, qu'ils frottent l'un con-
 » tre l'autre, & qui s'allument très-
 » promptement.

» Ces sauvages ne connoissent aucun
 » métier ; & leur principale occupation
 » est la pêche, à laquelle ils sont fort
 » adroits. Ils ont imaginé un vêtement,
 » avec lequel ils se tiennent debout, &
 » marchent presque à sec sur les flots.
 » C'est une espèce de scaphandre, où
 » l'habit, la culotte, les bas & les sou-
 » liers ne forment qu'une pièce. Cette
 » casaque est faite de peau de chien
 » marin, unie & sans poil, & si bien
 » cousue, que l'eau ne sauroit y péné-
 » trer. Il y a devant la poitrine, un
 » petit trou, par lequel ils soufflent au-
 » tant d'air qu'ils jugent à propos,

274 SUITE DU GROENLAND.

» pour se soutenir sans aller au fond, &
» le bouchent ensuite avec une che-
» ville. A mesure qu'ils augmentent ou
» qu'ils diminuent l'air du dedans de
» cet habit, ils descendent & remon-
» tent comme bon leur semble. Ce sont
» de vrais ballons, qui courent sur l'eau
» sans enfoncer.

» De toutes les pêches qui se font
» dans les mers du Groënland, celle de
» la baleine est la plus difficile. Ce genre
» de poisson se distingue, d'une maniere
» très-marquée, de tous les autres, &
» n'en a guere que la figure extérieure;
» car d'ailleurs il ressemble, presque en
» tout, aux animaux terrestres. Il a,
» comme eux, le sang chaud, respire
» par le moyen des poumons, est vivi-
» pare, donne à tetter à ses petits, &c.
» On ne peut rien dire sur la grandeur
» des différentes especes de baleines.
» On en a vu qui avoient jusqu'à cent
» cinquante pieds de long; & l'on assure
» que les premières qu'on a pêchées
» dans le Nord, étoient beaucoup plus
» grandes qu'elles ne le sont aujour-
» d'hui, parce qu'elles étoient beaucoup
» plus vieilles. Celles du Groënland,
» dont on tire tant de profit, & pour

» lesquelles se font proprement toutes
» les expéditions de la pêche, font de
» la premiere grandeur. Leur tête seule
» fait près du tiers de leur volume.
» Leurs nageoires ont jusqu'à huit pieds
» de longueur ; & leur queue, qui est
» placée horizontalement, est large de
» quatre brasses. Lorsque cet animal est
» couché sur le côté, il en donne des
» coups si terribles, qu'ils sont capa-
» bles de submerger un navire. On ne
» peut voir sans étonnement, avec
» quelle vitesse cette masse énorme &
» pesante fend les flots de la mer, à
» l'aide de cette queue, qui lui sert
» comme d'aviron. Sa peau, qui a l'é-
» paisseur d'un doigt, enveloppe une
» graisse jaune, épaisse de plus de huit
» pouces. La chair que couvre cette es-
» pece de lard, est rouge, & semblable à
» celle des quadrupedes. La langue n'est
» presque qu'un gros morceau de grais-
» se, dont on rempliroit plusieurs ba-
» riques.

» Les Groënlandois, pour la pêche
» de la baleine, prennent leurs plus
» beaux habits, comme dans un jour
» de noce. Ils ont cru remarquer que,
» s'ils en usoient autrement, ce poisson,

276 SUITE DU GROENLAND.

» ennemi de la mal-propreté , fuiroit
 » devant eux. Ils s'embarquent au nom-
 » bre de quarante ou cinquante per-
 » sonnes , tant hommes que femmes &
 » enfans , dans un grand bateau. Les
 » premiers se détachent & cherchent la
 » proie. Dès qu'ils l'apperçoivent , le
 » plus hardi ou le plus fort prend son
 » tems pour lui lancer le harpon , atta-
 » ché à une corde longue de deux cens
 » brasses. Comme l'instrument pese plus
 » par le bas que par le haut , la pointe
 » tombe toujours perpendiculairement
 » sur le poisson , & s'y attache. Alors
 » le pêcheur court le plus grand dan-
 » ger ; car la baleine blessée donne de
 » si furieux coups de queue & de na-
 » geoires , qu'elle renverse quelquefois
 » la chaloupe , & tue le harponneur.
 » Mais le plus souvent , aussi-tôt qu'elle
 » a été frappée , elle plonge avec tant
 » de vitesse , que si les hommes n'a-
 » voient pas l'attention de tenir la
 » corde bien mouillée , elle prendroit
 » feu par le frottement contre la cha-
 » loupe , où elle répand seulement de
 » la fumée. Il y a aussi un pêcheur char-
 » gé de la dévider pendant que l'animal
 » s'éloigne ; parce que s'il arrivoit

» qu'elle se mêlât , la chaloupe seroit
 » en danger d'être submergée. Quelque
 » longue que soit cette corde , elle ne
 » le seroit pas assez , si la baleine n'étoit
 » obligée de reparoître sur l'eau pour
 » respirer. Elle fait alors un rugissement
 » si fort , qu'on l'entend de plus d'une
 » demi-lieue. Dès qu'elle se remontre ,
 » un harponneur la frappe une seconde
 » fois ; & après ce coup , on lui enfon-
 » ce des lances , afin de la fatiguer , jus-
 » qu'à ce que ses forces soient épuisées :
 » avant ce tems , aucun pêcheur n'o-
 » seroit en approcher. On s'efforce de
 » la blesser sous les nageoires , qui sont
 » l'endroit le plus sensible ; mais quand
 » le coup porte dans le cœur ou dans
 » les poumons , le sang rejaillit à la hau-
 » teur du mât d'un grand vaisseau. On
 » la laisse ensuite s'agiter d'elle-même :
 » elle se bat le corps avec ses nageoires ,
 » & frappe de sa queue avec tant de
 » furie , qu'on croit entendre le bruit
 » d'un canon , & que la mer en est toute
 » couverte d'écume. Les chaloupes sont
 » quelquefois obligées de la suivre pen-
 » dant trois ou quatre lieues , jusqu'à ce
 » qu'elle ait totalement perdu son sang
 » & ses forces.

» Au bout de la corde qui tient au
 » harpon , les habitans de ces côtes at-
 » tachent une peau de chien marin ,
 » cousue en forme de vessie , & rem-
 » plie de vent , afin que l'animal puisse ,
 » dans sa course , se fatiguer & s'épui-
 » ser , parce que ce ballon empêche
 » qu'il ne se tienne long-tems sous l'eau.
 » Quand il est entièrement las , il se
 » montre de rechef aux pêcheurs , qui
 » lui donnent enfin le coup de la mort.
 » La perte de son sang est si considé-
 » rable , que par tout où il passe , la
 » mer en est rougie.

» Lorsque le monstre est coulé à
 » fond , on tire la corde ; & par la pe-
 » santeur , on juge de la force qui lui
 » reste. Dès qu'il est mort , les hommes
 » revêtus de leur habit de chien marin ,
 » que j'ai dit être tout d'une piece , sau-
 » tent en mer , & commencent à cou-
 » per la graisse de la baleine. Il y en a
 » d'assez hardis , pour se tenir sur son
 » dos , tandis qu'elle respire encore. Ils
 » en ôtent le lard , qui se porte aussi-tôt
 » dans le bateau , où on le fait fondre.
 » L'huile qu'on en tire , sert à brûler
 » dans les lampes , à faire du savon , à
 » préparer la laine des drapiers , à adou-

» cir le cuir des corroyeurs, à délayer
 » les couleurs, à composer une espece
 » de mastic, &c. Une baleine produit
 » depuis soixante, jusqu'à cent bariques
 » d'huile, qui se vend près de quatre-
 » vingt francs la barique.

» On attaque les chiens marins de
 » plusieurs manieres; elles se réduisent
 » presque toutes à observer les endroits
 » où ces animaux font des trous sur la
 » glace, pour respirer au travers. Dès
 » que le poisson y met le nez & veut
 » prendre l'air, le pêcheur le pique avec
 » un harpon, ou l'enfile avec sa lance.

» Comme les Groënlandois vivent
 » d'une maniere très-simple, leurs ma-
 » riages se font sans grandes cérémo-
 » nies. L'homme ne demande autre
 » chose, sinon qu'une fille soit enten-
 » due pour le ménage; & la fille, que
 » son amant soit adroit à la pêche & à
 » la chasse. Quand un garçon a fait
 » connoître son choix, on charge deux
 » vieilles femmes d'en avertir les pa-
 » rens de la jeune personne, & de leur
 » en faire la demande. Si la proposition
 » convient, les peres & meres y con-
 » sentent, & communiquent l'affaire à
 » leur fille. Celle-ci défait la tresse de

280 SUITE DU GROENLAND.

» ses cheveux , la jette sur ton visage ;
 » se met à pleurer , & ne dit cependant
 » ni oui ni non. Les deux vieilles , sans
 » s'appercevoir de ses larmes , la prennent sous les bras , & l'entraînent
 » avec elles. Lorsqu'elle est arrivée
 » dans la maison de son amant , elle reste
 » assise , & continue de pleurer , sans
 » qu'il lui dise un seul mot : le jeune
 » homme seignant de s'impatienter , lui
 » parle enfin , & l'invite à venir se coucher auprès de lui : elle lui accorde
 » sa demande ; & le mariage se conclut comme sans autre cérémonie.

» Il arrive souvent que la mariée
 » quitte la maison de son nouvel époux ,
 » & rentre dans celle de son pere. Le
 » jeune homme va la reprendre , & la ramene chez lui. Elle recommence
 » deux ou trois fois la même scene ;
 » mais le mari se lasse à la fin , & fait
 » faire un sac , dans lequel les deux
 » vieilles vont la rechercher. Elles la
 » prennent de force chez ses parens ;
 » & l'ayant mise dans le sac , elles le nouent par en haut , & n'en laissent
 » sortir que ses cheveux. Elles la traitent ainsi jusqu'aux pieds de son
 » époux , avec lequel elle est obligée de
 » rester malgré elle.

SUITE DU GROENLAND. 281

» La bienfiance exige qu'il s'écoule
» une année , sans avoir d'enfant ; si la
» mariée devient mere avant ce terme ,
» on la compare avec mépris à une
» chienne. On lui fait le même repro-
» che si elle accouche trop souvent ;
» elle doit sur-tout paroître honteuse ,
« lorsque de fille , elle est devenue fem-
» me. Il est rare qu'une mere reste plus
» d'un jour dans son lit , après son ac-
» couchement : dès le lendemain de sa
» délivrance , elle vaque à ses occupa-
» tions ordinaires. Se délivrer d'un en-
» fant , n'est pour elle qu'une action de
» la journée. Aussi-tôt qu'il est né , elle
» trempe son doigt dans de l'eau , &
» lui en frotte les levres ; ou bien elle
» lui met un peu de neige ou de glace
» dans la bouche. Elle prend ensuite
» un petit morceau de poisson , le lui
» présente un moment ; & en remuant
» la main , elle lui dit : « Tu as bien bu
» & bien mangé ; & tu m'as tenu com-
» pagnie ». Dès que l'enfant a un an , la
» mere le leche depuis la tête jusqu'aux
» pieds , pour qu'il soit sain & vigou-
» reux. Le soin de son éducation oc-
» cupe peu les parens. Ils ne le gron-
» dent ni ne le punissent jamais , & lui

282 SUITE DU GROENLAND.

» laissent sa pleine volonté ; aussi sans
 » être ni méchant , ni vicieux , quand il
 » devient grand , il ne paroît pas avoir
 » pour eux beaucoup de respect. Ce-
 » pendant il ne témoigne , pour l'ordi-
 » naire , aucune répugnance à faire ce
 » qui lui est ordonné. Les garçons &
 » les filles demeurent dans la maison
 » paternelle jusqu'à leur mariage ; ils
 » sont ensuite obligés de pourvoir eux-
 » mêmes à leur nourriture , sans néan-
 » moins se séparer. Ce qu'ils prennent
 » à la chasse ou à la pêche , est pour
 » nourrir la famille en commun.

» Le mariage n'est point indissoluble :
 » les hommes peuvent le rompre sur
 » de légers prétextes. Si une femme ne
 » leur donne point d'enfans , si son hu-
 » meur ne leur convient pas , ils en
 » prennent une autre. Les maris se
 » font servir par leurs épouses ; & si
 » elles manquent à leur devoir , ils les
 » corrigent même avec le bâton , sans
 » qu'elles en gardent de rancune.

» La polygamie , si fort en usage chez
 » presque toutes les nations idolâtres ,
 » est assez rare dans le Groënland. Ce-
 » pendant un homme , qui a plusieurs
 » femmes , est regardé comme plus

» fort, plus adroit qu'un autre, puis-
 » qu'il fait plus de frais, & est en état
 » d'entretenir une famille plus nom-
 » breuse. Avant notre arrivée, ces
 » femmes vivoient entre elles dans une
 » parfaite union; mais depuis que nos
 » prêtres leur ont dit que l'Evangile
 » condamne la polygamie, elles ne
 » souffrent plus si patiemment cette in-
 » fidélité de leurs maris. Elles nous
 » prient d'y apporter empêchement,
 » & d'insister sur l'observation du pré-
 » cepte de la continence; non qu'elles
 » soient elles-mêmes fort scrupuleuses
 » sur cet article, comme le prouve un
 » certain jeu de prostitution, qui se
 » pratique assez fréquemment dans leurs
 » sociétés. Une troupe d'hommes & de
 » femmes s'assemblent; & après s'être
 » bien régalez, ils se mettent à chanter
 » & à danser à leur maniere. Ensuite ils
 » passent successivement avec la femme
 » d'un autre, derrière un rideau qui sé-
 » pare les appartemens; & je te laisse à
 » juger de ce qu'ils peuvent y faire. On
 » tient pour un homme d'un excellent
 » caractère, celui qui prête ainsi son
 » épouse, sans regret & sans répug-
 » nance.

284 SUITE DU GROENLAND.

» Ces fortes de libertés ne sont per-
 » mises qu'aux femmes mariées : les
 » filles sont chastes , retenues , aussi ré-
 » servées dans leurs discours , que mo-
 » destes dans leurs actions. Depuis plu-
 » sieurs années que je suis dans ce pays,
 » je n'ai entendu parler que de deux ou
 » trois de ces jeunes personnes , qui
 » soient devenues meres avant le ma-
 » riage ; ce qu'on regarde comme un
 » affront pour la famille.

» Une femme se tient fort honorée ,
 » quand un *Angekkok* , on appelle ainsi
 » les prêtres ou jongleurs de la nation ,
 » veut bien partager avec elle les plai-
 » sirs de sa couche. Les maris même ,
 » loin de s'en formaliser , sont les pre-
 » miers à solliciter cette insigne faveur ;
 » & s'ils ne l'obtiennent pas par leurs
 » prières , ils l'achètent par des présens ,
 » sur-tout quand ils n'ont point d'en-
 » fans , persuadés que ceux qui naissent
 » d'un pareil commerce , sont plus heu-
 » reux & plus vertueux que les autres.

» Malgré ce libertinage de mœurs ,
 » ces gens trouvent de l'indécence à se
 » marier avec leurs parentes ; ils ne s'é-
 » pouisent pas même au troisième de-
 » gré. Ce seroit un crime énorme ,

» qu'un garçon & une fille , qui ont été
 » élevés dans la même maison , son-
 » geassent à se marier ensemble : on les
 » regarde comme frere & sœur.

» En général les femmes du Groën-
 » land ne sont point heureuses , si ce
 » n'est dans leur première enfance , où
 » elles sont traitées avec assez de dou-
 » ceur ; mais depuis l'âge de vingt ans
 » jusqu'à la mort , ce n'est qu'un en-
 » chainement de peines , d'indigence
 » & de misère. Si leur père meurt , les
 » voilà sans ressource , obligées d'aller
 » servir pour vivre. Se marient-elles ,
 » c'est rarement à leur gré. Sont-elles
 » congédiées pour cause de stérilité ,
 » c'en est fait de leur réputation ; elles
 » n'ont plus qu'à servir ou qu'à se prosti-
 » tuer pour gagner leur vie. Si leur mari
 » les garde , il leur faut souffrir & pren-
 » dre en bonne part sa mauvaise hu-
 » meur , & les querelles d'une belle-
 » mere. S'il vient à mourir , sa veuve
 » n'a d'autre douaire , que les hardes
 » qu'elle avoit apportées dans la mai-
 » son. Une femme avance-t-elle en âge
 » sans enfans qui puissent lui attirer de
 » la considération , toute sa ressource est
 » le métier de forcier , dont elle tire

286 SUITE DU GROENLAND.

» quelque profit , mais non sans risquer
 » d'être lapidée , précipitée dans la mer,
 » ou poignardée & mise en pieces, sur
 » le simple soupçon d'avoir ensorcelé
 » quelqu'un. Echappe-t-elle à ces dan-
 » gers; comme elle n'est qu'un fardeau
 » pour elle & pour les autres, on l'en-
 » sevelit toute vivante , ou bien on la
 » noie par compassion.

» Quoique petits & assez replets ,
 » les Groënlandois ne sont absolument
 » point mal faits; mais leur figure n'a
 » rien d'agréable : ils ont le visage large ,
 » les levres épaisses , la bouche ronde ,
 » le nez écrasé , les yeux petits , la peau
 » plus brune que blanche , & les che-
 » veux noirs & droits.

» Ils sont forts & robustes , & n'ont
 » presque pas d'autre maladie , qu'un
 » mal d'yeux , causé par des vents per-
 » çans & un froid rigoureux. Ils ne
 » connoissoient point la petite vérole
 » avant leur communication avec les
 » Danois; mais il y a quelques années
 » qu'un homme de leur pays l'ayant
 » prise à Berghem , en infecta sa patrie.
 » Ils ne font aucun usage de la méde-
 » cine, & n'ont confiance qu'en leurs
 » magiciens , qui abusent de leur simpli-

SUITE DU GROENLAND. 287

» cité. Ils guérissent leurs blessures avec
» des emplâtres de mousse, ou d'écorce
» d'arbre, imbibée d'huile de poisson.

» Un peuple ignorant, grossier, stu-
» pide, & libre dans ses opinions com-
» me dans ses actions, doit croire toutes
» fortes d'erreurs en fait de religion,
» ou ne rien croire. Tels sont les
» Groënlandois, qui n'ont ni dogme,
» ni culte d'aucune espece. Le nom de
» la Divinité ne se trouve pas même
» dans leur langue. Ils croient que tout
» ce qui existe, a été de tout tems; &
» quand on leur parle de la nécessité d'un
» créateur, ils disent que ce premier
» Etre ne pourroit être qu'un Groën-
» landois. Quant à l'ame, la plupart
» ne pensent pas qu'elle doive survivre
» à leur corps. D'autres sont persuadés
» qu'elle peut s'en séparer; qu'elle s'en-
» vole même quelquefois pendant la
» nuit, & regardent les songes comme
» une absence de l'ame fugitive, qui va
» chasser, danser, se réjouir, tandis
» que le corps est livré au sommeil.
» De-là, sans doute, est née parmi
» eux l'idée de la métempfycofe, que
» quelques-uns ont adoptée, ainsi que
» celle des Champs-Elisées, qu'ils pla-

288 SUITE DU GROENLAND.

» cent , les uns dans la mer , les autres
 » dans les antres de la terre. On n'ar-
 » rive dans ces lieux fortunés , où la
 » viande tombe d'elle-même dans les
 » chaudières bouillantes , qu'après l'a-
 » voir mérité par l'adresse & la conf-
 » tance au travail. Il faut s'être signalé
 » par des exploits à la pêche , avoir
 » dompté des baleines & des monstres
 » marins.

» Quoique naturellement mélanco-
 » liques , ces peuples ne laissent pas d'ai-
 » mer le chant & la danse , ne déli-
 » berent sur aucune affaire sérieuse , ne
 » font aucun marché , ne terminent
 » aucune querelle , qu'en dansant ,
 » chantant & jouant du tambour. Ces
 » gens ne sont soumis à aucune puif-
 » sance , & vivent entre eux dans une
 » parfaite égalité , sans trop se soucier
 » ni des règles de la bienséance , ni de
 » celles de la politesse. Ils ne peuvent
 » s'empêcher de rire , en voyant un
 » Européen debout , la tête décou-
 » verte devant celui qu'il appelle , ils ne
 » savent pourquoi , son supérieur , &
 » s'indignent sur-tout de cette supé-
 » riorité. Ils sont moins attentifs à plai-
 » re , qu'à ne pas déplaire , & plus dis-
 » posés

» posés à ne pas offenser, qu'à se ven-
 » ger. Dans les visites qu'ils se rendent
 » réciproquement, ils ne se saluent ni
 » en entrant ni en sortant; & ne se font
 » d'autre réception, que de montrer
 » du doigt, un endroit pour s'asseoir :
 » ils se séparent de même, sans se dire
 » une seule parole.

» Malgré cette extrême indépen-
 » dance, il arrive rarement qu'ils se
 » querellent, & plus rarement qu'ils
 » en viennent aux injures. Le duel est
 » cependant reçu parmi eux; mais il
 » n'y est ni sanglant, ni terrible. L'of-
 » fense fait, contre son agresseur, une
 » chanson satyrique, qu'il a soin de ré-
 » pandre dans l'habitation; ensuite il
 » lui envoie un cartel, par lequel il le
 » somme de se rendre tel jour, à telle
 » heure, dans la place publique. Les
 » deux champions, en présence l'un de
 » l'autre, sont entourés de leurs amis.
 » L'offensé chante, en dansant, la piece
 » qu'il a composée. Le second réplique
 » par une autre chanson. Le premier ri-
 » poste; & le combat finit, lorsque l'un
 » des deux est épuisé. Le vainqueur est
 » reconduit avec acclamation; & le
 » vaincu se retire humilié & confondu.

290 SUITE DU GROENLAND.

» Il est souvent arrivé aux Danois, de
» s'entendre ainsi chanter leurs vérités.
» On leur raconte en dansant & au son
» du tambour, comment ils sont venus
» en Groënland pour tromper les ha-
» bitans , débaucher leurs femmes ,
» corrompre leurs filles , &c.

» Si, par une méchanceté qui n'a
» presque point d'exemple dans le pays,
» quelqu'un se rend coupable d'un
» meurtre, on regarde cette action avec
» la plus grande indifférence : personne
» ne se met en devoir de la punir, &
» ne témoigne la prendre à cœur ; il
» n'y a que les parens du mort, qui la
» vengent , s'ils en ont le pouvoir ou
» le courage. Il est cependant un cas,
» où la fureur nationale se porte aux
» plus grands excès ; c'est lorsqu'il s'a-
» git de punir une de ces vieilles sor-
» cieres, qui passent ici pour donner la
» mort par leurs enchantemens. Quand
» ces sortes de femmes sont convain-
» cues d'avoir exercé , contre quel-
» qu'un , la puissance de leur art , toute
» l'habitation entre en courroux , &
» les extermine sans miséricorde.

» Le vol est également en horreur
» parmi ces sauvages ; aussi ne renfer-

» ment ils rien sous la clef ; & l'entrée
 » de leur maison est libre à tout venant.
 » Une fille qui seroit soupçonnée d'a-
 » voir pris la moindre bagatelle , per-
 » droit l'espérance d'un établissement ,
 » ou trouveroit difficilement à se ma-
 » rier. Ils ne sont pas si scrupuleux en-
 » vers les étrangers ; cependant , com-
 » me il y a long-tems que nous de-
 » meurons dans le pays , ils commen-
 » cent à nous traiter comme leurs com-
 » patriotes. Presque tout est commun
 » parmi eux , sur-tout lorsqu'il s'agit du
 » boire & du manger. On entre libre-
 » ment dans leurs cabanes ; & aussi-
 » tôt ils vous présentent de quoi vous
 » régaler. Ce seroit une impolitesse que
 » d'en demander ; d'ailleurs ils n'en
 » donnent pas le tems ; ils sont les pre-
 » miers à l'offrir.

» Les Groënlandois sont d'une mal-
 » propreté incroyable ; ils mangent les
 » poux qu'ils prennent sur eux & sur
 » d'autres. Ils ont un proverbe qui dit :
 » *Ce qui vient du nez peut tomber dans la*
 » *bouche , pour que rien ne se perde.* Ils
 » raclent avec un couteau la sueur de
 » leur visage , & la lechent. Ils font
 » leurs nécessités en présence de tout

292 SUITE DU GROENLAND.

» le monde ; chaque famille a une cuve
 » placée dans l'appartement , où cha-
 » cun va lâcher de l'eau , jusqu'à ce
 » qu'elle n'en puisse plus contenir. Il en
 » sort une odeur , qui , mêlée avec
 » celle de la viande pourrie , & du lard
 » corrompu qu'ils jettent sous les bancs ,
 » cause une infection insupportable. Les
 » hommes ne se lavent qu'avec leur sa-
 » live ; ils lechent leurs doigts comme
 » les chats , & s'en frottent les yeux
 » pour en ôter le sel , dont la mer leur
 » a couvert le visage. Les femmes se
 » plongent la tête dans la cuve à urine ,
 » pour faire croître leurs cheveux , &
 » se procurer , à ce qu'elles s'imagi-
 » nent , une odeur agréable ; c'est ce
 » qu'on appelle ici *sentir la pucelle*.
 » Quand elles se font ainsi parfumées
 » les cheveux en hiver , elles vont à
 » l'air , dans le froid le plus piquant ,
 » & les laissent geler. La même eau ,
 » qui a servi pour la tête , est égale-
 » ment employée pour toute espece
 » de toilette. Mais , François , tu fais
 » la grimace ; ces détails te dégoûtent ,
 » je vais te parler d'autre chose.
 » Ces sauvages ont un défaut très-or-
 » dinaire aux autres nations , mais dont
 » vous ne les soupçonneriez peut-être

» pas. Ils sont d'une vanité insupporta-
 » ble , & se croient le plus ancien & le
 » plus respectable peuple de l'univers ».
 » Nous sommes , disent-ils , les plus ha-
 » biles pêcheurs de chiens marins, qu'il
 » y ait sur le reste du globe : or qu'est-ce
 » qu'une nation dont les habitans ne fa-
 » vent pas pêcher des chiens marins » ?
 » Ils aiment à s'occuper ; leur constance
 » au travail est excessive. Leur fermeté ,
 » dans les plus grandes calamités , est
 » héroïque & inébranlable.

» Quelque grossiers que soient ces
 » sauvages , ils sont doux , de bonne
 » humeur , & amis de la société. L'ave-
 » nir ne leur inspire ni crainte , ni in-
 » quiétude ; ils donnent volontiers , &
 » ne songent point à amasser. Leur es-
 » prit n'est point brillant ; mais leur ju-
 » gement est sain & solide. On a remar-
 » qué qu'ils comprennent & appren-
 » nent aisément ce qu'ils entendent ou
 » ce qu'ils voient parmi nous ; & l'on
 » en trouve quelques-uns d'un génie ex-
 » cellent. Ils souffrent volontiers que
 » l'on badine avec eux , & n'ont jamais
 » essayé de nous faire du mal , à moins
 » qu'ils n'y aient été forcés. D'ailleurs
 » ils nous craignent & nous regardent

294 SUITE DU GROËNLAND.

» comme supérieurs en force & en cou-
 » rage. On peut conclure de quelques
 » mots de la langue norvégienne, qui
 » sont encore en usage parmi eux, que
 » des familles entieres tirent leur ori-
 » gine des anciens habitans de la Nor-
 » vege, quoiqu'en général, le gros de
 » la nation soit originaire du pays, &
 » puisse être regardé comme les des-
 » cendans des premiers peuples de l'A-
 » merique, qui sont venus habiter le
 » Groënland. Mais les uns & les autres
 » sont tellement mêlés ensemble, qu'on
 » ne remarque entre eux aucune diffé-
 » rence, ni dans les mœurs, ni dans le
 » langage.

» Les habits des Groënlandois sont
 » faits communément de peaux de ren-
 » nes & de chiens marins. Le vêtement
 » de dessous est une espece de cami-
 » sole, à laquelle est cousu un capuchon
 » qui sert de bonnet. Il est taillé en
 » pointe par-devant & par-derriere, &
 » descend jusqu'aux genoux. En été, ils
 » portent le poil en dehors, & en hi-
 » ver, ils le mettent en dedans. Sous cet
 » habit, ils ont des chemises faites avec
 » des intestins de poissons. Leurs cu-
 » lottes & leurs bas sont de la même

» peau que la camifole. Comme ils ne
 » connoiffent ni le lin, ni le chanvre,
 » ils ne font aucun ufage de linge. Si on
 » leur donne une chemife, ils la met-
 » tent par-deffus leurs habits, & ne la
 » quittent pas, qu'elle ne tombe par mor-
 » ceaux. Quelquefois ils achètent de
 » nous, ou des Hollandois, de la toile
 » rayée, qu'ils taillent à leur maniere,
 » & dont ils fe font des habits de pa-
 » rade. Ils portent auffi des bas de laine,
 » blancs, bleus ou rouges, qu'ils tirent
 » de nous par échange.

» L'habillement des femmes diffère
 » peu de celui des hommes : il eft feu-
 » lement un peu plus large, & plus éle-
 » vé, parce qu'elles portent leurs en-
 » fans fur le dos, & que ceux-ci n'ont
 » point d'autre berceau ni d'autres lan-
 » ges, que les habits de leurs meres.
 » Elles mettent des bas & des culottes ;
 » & ce qui diftingue leur fexe dans leur
 » vêtement, c'eft un grand morceau de
 » peau qui leur tombe, devant & der-
 » rière, jufqu'à mi-jambe. Leur capu-
 » chon eft fait à peu près comme celui
 » d'un Récollet, & affez large pour ca-
 » cher leurs cheveux ; au lieu que celui
 » des hommes eft taillé comme celui des

296 SUITE DU GROENLAND.

» Cordeliers. Leur culotte ne leur cou-
 » vre que la moitié de la cuisse ; elles ne
 » l'ôtent jamais , pas même pour se
 » coucher. Elles en ont une autre , qui
 » leur descend jusqu'aux genoux ; elles
 » ne portent point celle-ci en été , &
 » ne s'en servent même pas dans la
 » maison ; elles ne la prennent qu'en
 » hiver , & lorsqu'elles sortent.

» Comme elles ont les cheveux
 » longs & épais , elles les retroussent
 » par dessus la tête , & en font comme
 » une hupe , qui leur sied assez bien.
 » Elles vont communément la tête nue ,
 » & ne la couvrent de leur capuchon ,
 » que lorsqu'il tombe de la pluie ou de
 » la neige. Leur principal ornement
 » consiste en perles de verre de diver-
 » ses couleurs , ou en corail , qu'elles
 » portent au bras , au cou & aux
 » oreilles.

» Une autre parure usitée parmi elles ,
 » est de se broder les joues , autour des
 » yeux & de la bouche , avec un fil en-
 » duit de noir de fumée , qu'elles pas-
 » sent entre la chair & la peau. On croit
 » qu'une femme , qui n'a point le visage
 » fardé de la sorte , aura la tête chan-
 » gée en un pot d'huile de poisson , &

» sera placée sous une lampe , lorsque
 » les autres arriveront dans le séjour de
 » félicité , qui les attend après leur
 » mort.

» Les femmes , qui ont des enfans ,
 » se négligent dans leur parure , parce
 » qu'elles savent qu'elles ne feront point
 » renvoyées de la maison ; mais celles
 » qui se trouvent stériles , ou dont les
 » enfans sont morts , vivent dans la
 » crainte continuelle de recevoir leur
 » congé , & croient qu'il est de leur
 » intérêt de se tenir propres , pour
 » plaire toujours à leurs maris.

» Les tristes Groënlandois ont leurs
 » fêtes & leurs divertissemens , qui con-
 » sistent d'abord dans un grand festin ;
 » & le plus bel éloge qu'on puisse
 » faire de celui qui le donne , est de
 » dire qu'on a mangé jusqu'à crever.
 » Le repas se prolonge pour le plaisir
 » de la conversation , c'est-à-dire , pour
 » parler de la chasse de l'ours , ou de la
 » pêche du veau marin. Chacun pousse
 » ses histoires prolives sur cette matière ,
 » jusqu'à ce que les auditeurs baillent
 » & s'endorment. Ce peuple froid est
 » gesticulateur ; & un Groënlandois
 » qui entretient l'assemblée de la prise

298 SUITE DU GROENLAND.

» Je la proie , représente le monstre
 » avec sa main gauche , & le vain-
 » queur , ou lui-même , avec sa main
 » droite. Le veau paroît ; c'est le bras
 » gauche ; l'homme s'avance ; c'est le
 » bras droit. Il saisit le harpon , le sou-
 » leve , l'incline , le dirige , le lance , le
 » pousse avec toute la roideur imagi-
 » nable. L'animal , c'est la main gau-
 » che , saute & bondit sous le dard ,
 » plonge , revient sur l'eau , voit le pê-
 » cheur , c'est la main droite , qui re-
 » cule de peur. Le monstre nage vers le
 » bateau pour le renverser ; & le bras
 » droit de tourner , de pirouetter ,
 » enfin de surnager. Il se relève & se
 » secoue , prend une lance , & frappe
 » à coups redoublés dans le corps de
 » l'animal. Vous aimeriez à voir un
 » Groënlandois mettre ainsi ses deux
 » mains aux prises l'une contre l'autre ,
 » s'attaquer , se repousser , se terrasser
 » tour à tour , jusqu'à ce que la vic-
 » toire se décide enfin pour la droite.
 » Mais rien n'est si curieux , que d'obser-
 » ver l'attention des enfans à ce récit
 » qui les agite perpétuellement des
 » tranfes de la crainte ou des trans-
 » ports de la joie , & retrace alterna-
 » tivement , dans leurs yeux & sur

SUITE DU GROENLAND. 299

» leurs visages, tous les mouvemens
» de l'orateur, aussi pesant que le
» monstre dont il raconte les combats
» & la défaite.

Après le repas, commence le jeu.
» Ils ont un tambour, avec lequel
» ils accompagnent le chant & la danse.
» Celui qui fait le plus de contor-
» sions, de gestes grotesques, qui fait
» mieux tourner la tête & le corps, fau-
» ter en avant & en arrière, est regardé
» comme le plus habile & le plus plai-
» sant, parce qu'il fait le plus rire. Si, à
» ces divers talens, il joint encore celui
» de la versification, il est loué, admi-
» ré, fêté de tout le monde. Au sur-
» plus, la poésie groënlandoise est peu
» de chose; on y trouve pourtant du
» naturel, & quelque espece de rime
» & de cadence. Pour t'en former une
» idée, écoute une chanson composée
» pour la naissance du prince royal de
» Danemarck, par un Groënlandois
» baptisé dans notre colonie ».

« Ce matin je suis sorti, & j'ai vu
» qu'on se préparoit à tirer. J'ai deman-
» dé, pourquoi allez-vous tirer? On
» m'a répondu que c'étoit la naissance
» de celui qui, après son pere, devien-

300 SUITE DU GROENLAND.

» dra roi. Alors, j'ai dit à mon cama-
» rade : Faisons une chanson pour le
» fils du roi ; car il deviendra roi quand
» son pere mourra. Il nous aimera com-
» me fait son pere ; il nous enverra des
» prêtres qui nous enseigneront à con-
» noître Dieu , pour que nous n'allions
» point au diable. Fais de même , toi ;
» & nous t'aimerons , nous te chéri-
» rons , & serons tes serviteurs. Quand
» tu seras roi , tu seras plein de bonté ;
» tout ce que nous posséderons sera
» pour toi. Quand le Groënland aura
» été instruit , alors il aimera Dieu &
» honorera le roi. Réjouissons-nous ;
» & buvons à la santé du fils du roi ;
» & disons : Vive Christian & son
» épouse. Dieu veuille que tu vives
» long-tems. C'est ce que je te sou-
» haite , moi & mon camarade , bap-
» tisés les premiers dans le Groënland.
» Plût à Dieu qu'il en fût de même de
» nos compatriotes ».

« Ces gens ont un autre jeu , qui
» consiste à faire des échanges , & une
» espece de trafic. L'un frappe sur un
» petit tambour , en chantant , expose
» quelque chose en vente , & dit le prix
» qu'il veut en avoir. Un autre à qui

» la chose convient, lui répond par une
 » chanson ; & le marché est conclu &
 » invariable.

» Le jeu de boule est celui auquel
 » ils s'exercent le plus habituellement,
 » sur-tout au clair de la lune. Ils y
 » jouent de plusieurs manieres, mais
 » toujours en se renvoyant la balle
 » avec la main ou avec le pied.

» Comme leur passion est de passer
 » pour des hommes forts & vigoureux,
 » ils essaient réciproquement à se ren-
 » verser , à se repousser , à se faire
 » plier le corps ; & celui qui peut réus-
 » sir à attirer à soi, ou à faire céder son
 » adversaire, se croit le plus courageux.

» Les filles ont un jeu particulier
 » entre elles, qui approche fort de la
 » danse. Elles se prennent par la main,
 » forment un cercle, & courent toutes
 » ensemble, tantôt en avant, tantôt
 » en arriere, chantant & faisant divers
 » mouvemens.

» Il n'entre dans les fêtes & les di-
 » vertissemens de ces peuples aucun
 » acte de religion. Ils ont cependant
 » des superstitions qui leur tiennent
 » lieu de culte. Tous les jours sont
 » pour eux des jours de travail. Les

302 SUITE DU GROENLAND.

» sages du pays , c'est-à-dire , les jongleurs ou magiciens , en sont les oracles ; mais les notions qu'ils ont eux-mêmes de la Divinité , sont aussi absurdes , que celles du gros de la nation. Ils donnent à l'Être suprême mille figures différentes ; ils le plaçant tantôt dans le ciel , tantôt sur la terre , & tantôt au fond de l'eau.

» Quiconque aspire aux fonctions de forcier , doit aller à une certaine distance , dans une campagne déserte. Là il cherche une grosse pierre , s'assied dessus , & appelle à lui l'être spirituel. Celui-ci vient aussi-tôt ; & son arrivée effraie tellement le candidat , qu'il tombe par terre , & y reste sans connoissance. Revenu à lui , il retourne à l'habitation , & passe pour un homme rempli de sagesse. Sa science consiste à prononcer des paroles sur les malades , à s'entretenir avec les génies , à prédire l'avenir , & à tromper la crédulité de ce peuple ignorant & stupide. On regarde comme des créatures mal-faisantes , les vieilles femmes qui prétendent exercer la même profession ; & en cette qualité , elles sont , comme je

» l'ai dit , haïes , persécutées & mises à
» mort.

» Quand un malade consulte le ma-
» gicien , celui-ci le couche sur le dos ,
» & lui lie la tête avec un cordon. Il la
» souleve un peu en tirant la corde , &
» la laisse retomber en invoquant l'esprit
» familier. Si la tête est pesante , & se
» leve difficilement , c'est signe de mort ;
» mais si elle suit aisément le mouve-
» ment du cordon , on assure que le
» malade en reviendra. Pendant que le
» devin fait ses enchantemens , s'il
» échappe à quelqu'un un vent indis-
» cret , le peuple croit que c'est une
» fleche mortelle , qui tue infaillible-
» ment le malade , le médecin , & le
» diable même.

» Lorsqu'un Groënlandois vient à
» mourir , la famille s'assemble ; & le
» plus proche parent porte le défunt sur
» ses épaules , jusqu'au lieu de la sépul-
» ture. Là on étend le cadavre tout ha-
» billé dans une fosse , sur laquelle on
» fait un amas de pierres. On dépose à
» côté , tous ses ustensiles de pêche &
» de chasse , après les avoir mis en pie-
» ces ; car on est persuadé que l'usage
» de ces choses entraîneroit des mal-

304 SUITE DU GROENLAND.

» heurs. Cette cérémonie est toujours
 » accompagnée de beaucoup de plain-
 » tes & de lamentations. Les gémisse-
 » mens recommencent chaque fois
 » qu'un parent ou un ami du défunt
 » entre dans la cabane ; mais on se con-
 » sole ensuite , en mangeant de bon
 » appétit. Si quelqu'un meurt sans lais-
 » ser de parens, chacun l'abandonne ;
 » & le corps reste où il est mort ».

Tandis que l'Hernhute Marc m'entretenoit des différens usages de ce pays, nous vîmes arriver un vaisseau Hollandois, que la tempête venoit de maltraiter. Il étoit destiné à la pêche des baleines, sur les côtes du Spitzberg, la plus septentrionale de toutes les isles du Nord. La rigueur excessive du froid qui y regne, la rend absolument inhabitée. Elle est remplie de montagnes toujours couvertes de glace & de neige ; & ces montagnes sont si élevées, qu'on les découvre à plus de douze lieues en mer. Quelques-unes ne sont formées que d'une seule roche, depuis le pied jusqu'au sommet, & ressemblent de loin à de vieux murs ruinés. Elles ont des veines de diverses couleurs, comme le marbre. Entre ces

SUITE DU GROENLAND. 305

montagnes naturelles, il s'en élève d'autres, aussi hautes que les premières, & toutes composées de glace. La neige qui les couvre, donne une lumière presque aussi vive que celle du soleil, lorsque le tems est serein.

Le Spitzberg est le pays du monde le plus froid ; les cadavres ne s'y conservent jamais ; on en a trouvé, après vingt ans, aussi frais que les premiers jours : il n'y avoit aucune altération ni sur la figure ni dans les habillemens. Pendant trois mois de l'année, on n'y distingue point de nuit ; & pendant trois autres mois, le soleil ne paroît jamais sur l'horison. Les aurores boréales s'y font plus remarquer, que dans le reste du Nord. Des ours blancs, aussi gros que des bœufs, des renards de toutes sortes de couleurs, quelques rennes, quelques canards sauvages, & un petit nombre d'autres oiseaux, sont les seuls habitans de cet affreux climat. On y trouve particulièrement des perroquets, qui diffèrent de ceux des Indes, en ce qu'ils n'ont pas la même docilité, & que leurs pieds ressemblent à ceux de l'oie.

Le terrain ne produit ni arbre ni ar-

306 SUITE DU GROENLAND.

brisseau ; cependant ceux qui voyagent dans ces mers , y trouvent autant de bois qu'ils en ont besoin. Chaque marée en apporte une grande quantité sur le rivage ; & personne n'a encore pu expliquer , d'où peut venir ce bois flotté : on en voit de même sur toutes les côtes septentrionales.

C'est aux environs de cette isle éloignée , que se prennent les plus grosses baleines. La côte est fréquentée chaque année par des vaisseaux de toutes les nations , qui y viennent pour la pêche ; parce que l'huile que l'on tire du poisson , rapporte un profit immense. Chaque peuple a son port particulier , ou son lieu de station , ses huttes , ses chaudières , & les autres instrumens nécessaires pour tirer l'huile. On les y laisse tous les ans , quand la saison oblige les pêcheurs de quitter ces parages. Les Etats-Généraux ont accordé des privilèges exclusifs à quelques particuliers , pour cette pêche ; mais il y a aussi des aventuriers Hollandois , qui se rendent entre cette isle & le Groënland , & ne descendent jamais à terre. Quand ils ont pris une baleine , ils en coupent la chair en petits morceaux , la mettent

SUITE DU GROENLAND. 307

dans des tonneaux, l'emportent en Hollande, où l'on en fait de l'huile comme au Spitzberg. Mais elle acquiert une odeur forte, qui la rend désagréable & en diminue le prix. Ce défaut vient de ce que la chair est gardée trop long-tems.

Des vents terribles ayant porté le navire Hollandois, dont j'ai parlé, vers le Groënland, avoient tellement troublé la pêche, qu'on fut obligé de l'interrompre. Les gens de l'équipage, après avoir long-tems erré au gré de la tempête, prirent enfin le parti de doubler le cap de Farewel, & de se réfugier dans le port de Got-Haab. Leur dessein est de gagner la baie d'Hudson, & le mien de profiter de cette occasion, pour me rendre dans l'Amérique septentrionale.

Je suis, &c.

*A Got-Haab, dans le Groënland, ce 15
Juillet 1748.*

LETTRE XCVII.

LA BAIE D'HUDSON.

EN traversant le détroit de Davis, pour nous rendre à celui d'Hudson, nous découvrîmes plusieurs de ces montagnes de glaces flottantes, dont quelques-unes paroissoient avoir plus de quinze cens pieds d'épaisseur. Ces masses entassées les unes sur les autres, sont d'une figure monstrueuse; & la principale attention du pilote doit être de les éviter. Ces mers offrent très-fréquemment des débris de vaisseaux fracassés par la force des glaces. Rien n'est si dangereux que d'aller se heurter contre quelqu'un de ces glaçons : s'il ne se brise pas par le choc, il fait, sur le navire, le même effet, que le contre-coup d'un rocher. C'est pour cette raison, que tous les bâtimens destinés aux mers Glaciales, sont extrêmement forts en bois, principalement sur le devant; car quand un vaisseau se trouve pris entre deux de ces montagnes, il n'est presque pas possible qu'il ne périclite. Nous avions

dans le nôtre un Anglois, qui, l'année dernière, avoit fait ce même voyage dans un navire de sa nation. Il nous raconta qu'une chaloupé, ainsi ferrée entre deux monceaux de glace, fut enlevée tout-à-fait hors de l'eau, & resta à sec sur un des glaçons. Comme elle n'avoit point été endommagée, l'équipage la remit en mer aussi-tôt que les glaces furent séparées; & elle continua son chemin. Il est très-aisé de s'apercevoir de la proximité de ces glaces; car la température de l'air change dans l'instant, & devient beaucoup plus froide, à mesure qu'on en approche. Elles s'annoncent d'ailleurs par des brouillards épais & fort bas. S'il est quelquefois dangereux de rencontrer ces montagnes mouvantes, elles ne laissent pas d'avoir aussi leur utilité. Les équipages remplissent leurs tonneaux vuidés de l'eau douce, qui s'amasse communément dans les endroits creux de cette glace.

Vous demandez, Madame, comment se forment ces masses énormes? Les sentimens sont partagés. Selon l'opinion la plus commune, ce sont des morceaux de montagnes de glace, qui

regnent le long des côtes. Ils se détachent d'eux-mêmes, par leur propre poids, & tombent dans la mer qui les amene par ses courans. Ces montagnes augmentent en volume, plutôt qu'elles ne diminuent. Des glaces plus minces, qui remplissent les détroits, les baies & toute cette partie de l'Océan, viennent se joindre à ces especes d'isles flottantes, & s'y attachent, soit par l'eau de la mer, qui les arrose à chaque instant, & qui se gele aussi-tôt, soit par les brouillards humides & très-fréquens, qui tombent en forme de petite pluie, & qui se congelent de même.

L'Anglois dont je viens de parler, avoit été employé par une compagnie de sa nation, pour la découverte d'un passage aux Indes orientales par le Nord-Ouest. L'histoire de ce passage fameux, & des diverses tentatives faites depuis plusieurs siècles pour le trouver, lui étoit familière; & il en parloit avec d'autant plus de plaisir, qu'il le regardoit comme un point essentiel pour le commerce & la navigation.

« Ce n'est pas d'aujourd'hui, nous dit-il, que ce grand projet a été con-

» cu. Dès le quinzieme siecle , Jean
 » Cabot , Vénitien , & habile marin ,
 » offrit ses services à Henri VII , roi
 » d'Angleterre , pour la recherche de ce
 » passage. Ce prince l'écouta , & lui
 » accorda des Lettres - patentes , qui
 » l'autorisoient à faire ce voyage aux
 » frais du gouvernement , à découvrir
 » des pays inconnus , & à s'y établir.
 » Cabot ne trouva point le passage en
 » question ; mais on lui attribue la pre-
 » miere découverte de l'Amérique sep-
 » tentrionale ; & c'est sur ce fait , que
 » nous fondons nos prétentions sur la
 » souveraineté de ce pays. C'est donc à
 » la recherche de ce passage , continua
 » l'Anglois , que nous devons l'ori-
 » gine de nos Colonies , & par consé-
 » quent , de notre commerce & de nos
 » forces maritimes.

» Sébastien Cabot , fils du précédent ,
 » avoit accompagné son pere dans cette
 » expédition. Désespérant de réussir , il
 » renonça au dessein de chercher le pas-
 » sage de ce côté-là , & tourna ses vues
 » vers le Nord-Est : il est vrai que le
 » succès ne répondit pas mieux à son
 » attente ; mais c'est à ses entreprises ,
 » que nous sommes redevables de notre

» commerce de Russie, & de la pêche
 » du Groënland, si importans pour la
 » nation, & dont nous avons tiré de si
 » grands avantages. Ainsi, quoique le
 » projet de découvrir un chemin plus
 » court pour aller aux Indes, nous ait
 » causé beaucoup de dépenses sans
 » nous conduire au but que nous nous
 » étions proposé, les résultats néan-
 » moins en ont été si utiles, qu'il n'y
 » a pas lieu de se décourager.

» Après la mort de Sébastien Cabot,
 » un autre marin nommé *Frobisher*, re-
 » nouveilla cette fameuse entreprise,
 » sous le regne d'Elisabeth. Il passa par
 » un détroit, entre deux isles voisines
 » du Groënland, auquel il donna son
 » nom. C'est l'unique avantage qu'il
 » retira de trois voyages consécutifs,
 » dont aucun ne réussit.

» Le capitaine Davis fut employé à
 » la même expédition, & ne recueillit
 » d'autre gloire, que de donner aussi
 » son nom aux pays qu'il a découverts.
 » Il crut cependant avoir réduit la possi-
 » bilité de ce passage à un tel degré de
 » certitude, qu'il assigna les endroits où
 » il devoit se trouver. Il ajouta que dé-
 » sormais on pourroit le tenter sans au-

« cune

» une dépense , vu que la pêche étoit
 » plus que suffisante , pour défrayer les
 » voyages. On a toujours conservé ,
 » depuis , une bonne opinion de cette
 » découverte , qu'on regarde comme
 » une chose qui , tôt ou tard , ne peut
 » manquer d'avoir lieu.

» Celui qui a porté plus loin ses re-
 » cherches , est le célèbre & malheu-
 » reux navigateur Hudson , dont l'ap-
 » plication étoit infatigable , & la bra-
 » voure à l'épreuve de tout événement.
 » Il entra dans le détroit depuis appelé
 » *détroit d'Hudson* , & ensuite dans la
 » baie qui porte encore son nom. Un
 » scélérat , à qui il avoit autrefois sauvé
 » la vie , conspira contre lui avec quel-
 » ques gens de son équipage. Lorsque
 » le vaisseau fut prêt à mettre à la voile
 » pour revenir en Angleterre , ils firent
 » descendre dans la chaloupe , le capi-
 » taine avec son fils Jean Hudson , &
 » quelques autres , sans leur laisser ni
 » provisions ni armes. Ils les abandon-
 » nerent ainsi dans l'endroit le plus af-
 » freux de la baie , où vraisemblable-
 » ment ils périrent de misère ; car on
 » n'a jamais su ce qu'ils étoient devenus.

» Les capitaines Button , Baffine ,

314 LA BAIE D'HUDSON.

» Bristol, & beaucoup d'autres ont fait;
 » après Hudson, de nouvelles tenta-
 » tives : aucun d'eux n'a réussi à trou-
 » ver ce passage si désiré ; mais ils con-
 » viennent tous, dans leurs relations,
 » qu'avec le tems, on parviendra à le
 » découvrir. Le Journal de Bristol con-
 » tient une liste si effrayante des cala-
 » mités & des misères qu'il essuya dans
 » cette baie, que, depuis la publi-
 » cation de son voyage, on ne pensa
 » plus à ces sortes de projets, qui,
 » pendant près de trente ans, restèrent
 » abandonnés. Enfin il se fit, en 1746,
 » une dernière expédition, à la tête de
 » laquelle étoient les capitaines Moore
 » & Smith, qui voulurent bien m'y
 » employer. J'ai dans ma poche une
 » copie des instructions qui leur furent
 » données : peut-être ne ferez-vous
 » pas fâchés de voir quelles précau-
 » tions on prit alors, pour le succès de
 » cette entreprise. Elles pourront servir
 » en même tems à nous guider nous-
 » mêmes, dans les différentes courses
 » que nous allons faire ».

Voici en quels termes sont conçues
 ces Instructions : « Vous ferez voile au
 » Sud du cap Farewel, en évitant les

» glaces, & en dirigeant votre marche
 » vers l'entrée de la baie d'Hudson,
 » entre les isles de Résolution & celles
 » de Button. Votre premier rendez-
 » vous sera à l'Est de ces premières isles,
 » au cas que les glaces ne soient pas
 » assez dispersées, pour que vous puissiez
 » entrer avec sûreté dans le détroit.
 » Si le passage est libre, vous n'y resterez
 » qu'un jour ou deux, à moins que
 » ce ne soit vers le tems des hautes marées,
 » parce que les courans sont alors trop
 » rapides. Dans ce dernier cas, vous
 » ferez mieux d'attendre quelques
 » jours, jusqu'à ce que les marées & les
 » courans se soient affoiblis. En passant
 » le détroit, rasez de plus près la côte
 » du Nord, tenant toujours une distance
 » raisonnable de l'un à l'autre,
 » de manière que vous puissiez entendre
 » réciproquement vos canons, &
 » vous prêter du secours, supposé qu'il
 » vous arrive quelque accident.

» Si vous veniez à vous séparer dans
 » le détroit, votre plus proche rendez-
 » vous sera l'isle de Diggs; celui qui y
 » abordera le premier, n'attendra l'autre
 » que pendant deux jours; & si le

§ 16 LA BAIE D'HUDSON.

» dernier n'y aborde pas , le premier
» y élèvera une perche ou un monceau
» de pierres , du côté du principal cap ,
» avec une Lettre , pour avertir l'autre
» qu'il y a passé , & en est parti pour le
» rendez-vous le plus voisin.

» Quand vous aurez découvert l'isle
» de Diggs, si le vent est contraire ,
» mouillez l'ancre par une marée ou
» deux ; & observez avec beaucoup de
» soin , la direction , la rapidité , la hau-
» teur & le tems de chaque marée. Mais
» si le vent est favorable , & que vous
» soyez ensemble , fixez votre rendez-
» vous à l'isle de Marbre. Par-tout où
» vous rencontrerez la terre , vous fe-
» rez des observations exactes sur tou-
» tes les rivières , baies , promontoir-
» es , &c. Vous tracerez des cartes ,
» sur lesquelles vous porterez les situa-
» tions des lieux , & les vues , telles
» qu'elles paroîtront de vos vaisseaux ;
» vous y marquerez les marées , les
» sondes , & la variation de la bouf-
» sole. Si vous observez quelque flux
» venant de l'Ouest , & que vous trou-
» verez quelque belle ouverture sans
» glace , vous y entrerez , quoique
» avec beaucoup de précaution , & en

LA BAIE D'HUDSON. 317

» envoyant votre chaloupe devant.
» Vous tracerez, dans votre carte, la
» latitude de tous les caps, & la situa-
» tion des pays ; & vous tâcherez de
» vous assurer de quelques bons ports,
» où vous puissiez vous mettre à cou-
» vert, en cas de tempêtes ou de vents
» contraires.

» Si vous rencontrez le flux, & qu'a-
» près avoir passé le détroit de Wager,
» vous tombiez delà dans une mer ou-
» verte & sans glace, vous pourrez
» alors être assurés d'un passage libre ;
» puisqu'il doit être certain, que vous
» n'êtes plus loin de l'Océan. Vous
» pousserez au Sud, où vous trouverez
» un climat plus chaud & plus agréable
» pour hiverner. Par là vous vous con-
» vaincrez d'autant mieux de la réalité
» de votre découverte. Si, après avoir
» parcouru les pays entrecoupés, vous
» voyez des baleines qui dirigent leur
» course au Sud-Ouest, ce sera une
» preuve de plus pour vous, d'un pas-
» sage navigable à l'Océan occidental,
» où ces poissons vont se rendre. En ce
» cas, vous choisirez pour votre séjour,
» quelque rivière navigable, & un bon
» port, si vous croyez qu'il n'y a rien

318 LA BAIE D'HUDSON.

» à craindre de la part des habitans , &
 » qu'ils vous paroissent humains & ci-
 » vilisés. Si , au contraire , vous avez
 » lieu d'appréhender quelque querelle
 » avec eux , ce qu'il faut avoir grand
 » soin d'éviter , vous tâcherez alors de
 » passer l'hiver dans quelque isle , à une
 » certaine distance du continent , où
 » vous puissiez vous mettre à couvert
 » contre toute sorte de surprise. Vous
 » y établirez , pour cet effet , des corps-
 » de-garde & des sentinelles , comme
 » vous feriez dans un pays ennemi. Si
 » cette isle est fertile , vous occuperez ,
 » au commencement du printems , les
 » gens de vos équipages , à faire apprê-
 » ter une piece de terre pour un jardin.
 » Vous y semerez les légumes , vous y
 » planterez les arbres ou les plantes que
 » vous pourrez avoir emportés d'An-
 » gleterre , soit pour l'usage des habi-
 » tans , soit pour les besoins futurs de
 » nos concitoyens , ou de ceux qui
 » pourroient y arriver dans la suite.
 » Vous y laisserez aussi des oiseaux do-
 » mestiques , comme des poules , des
 » pigeons , si vous en avez à bord ; &
 » vous aurez grand soin d'observer les
 » diverses especes de productions , dif-

» férentes de celles que nous avons en
» Europe.

» Au cas que vous découvriez quel-
» ques Sauvages , en passant par le dé-
» troit d'Hudson , vous ne vous amuse-
» rez point à trafiquer avec eux ; mais
» vous leur ferez quelques présens de
» clincaillerie , ou d'autre chose , s'ils
» l'aiment mieux. Si , après avoir tra-
» versé la baie , vous trouvez des Esqui-
» maux , vous vous attacherez à gagner
» leur amitié , & ne refuserez point de
» commercer avec eux. Vous cherche-
» rez à leur imprimer une bonne opi-
» nion de vous , en leur donnant , pour
» leurs fourrures , quelque chose de
» plus que ce qu'ils reçoivent ordinai-
» rement de la compagnie , & en leur
» laissant choisir chez vous les marchan-
» dises , afin de vous assurer d'eux pour
» l'avenir. Mais ne vous y arrêtez pas
» plus long-tems qu'il ne faut pour faire
» vos observations sur la marée.

» Si vous arrivez chez d'autres na-
» tions plus civilisées que les Esqui-
» maux , vous n'exercerez avec eux ,
» qu'un négoce casuel , au cas que vous
» soyez forcés d'entrer dans quelque
» port. Vous leur ferez accroire que ,

§ 20 LA BAIE D'HUDSON.

» lorsque vous reviendrez au printems,
» vous ferez charmés d'ouvrir un com-
» merce, où ils trouveront de grands
» avantages, & de vous lier ensemble
» d'une amitié perpétuelle ; mais ne
» vous y arrêtez en aucune façon, si le
» tems & le vent vous permettent d'al-
» ler en avant. Dans tous les endroits
» où vous aborderez, s'ils sont inhabi-
» tés, vous prendrez possession du pays
» au nom de Sa Majesté Britannique,
» comme premier propriétaire, en y
» élevant un monument de bois ou de
» pierre, avec une inscription, & en
» donnant des noms Anglois à chaque
» port, rivière, cap, isle, &c. Mais
» si vous y trouvez des habitans civi-
» lisés, gardez-vous de leur donner de
» l'ombrage, en voulant vous appro-
» prier leur domaine ; à moins qu'à
» votre retour, ils ne vous cedent de
» bon gré la possession de quelque ter-
» rein, pour y fixer, par la suite, votre
» commerce. Vous ne prendrez per-
» sonne de force pour l'emmener avec
» vous ; mais si quelqu'un s'offre volon-
» tairement de vous suivre, vous pour-
» rez l'emmener en Angleterre.
» Supposé que vous laissiez quelques-

» uns de vos gens dans ce pays, vous
 » aurez soin de leur donner une bonne
 » provision de ces sortes de clincaille-
 » ries qui plaisent aux habitans, afin
 » qu'ils puissent s'insinuer auprès d'eux,
 » par de petits présens. Vous leur laissez
 » rez aussi du papier, des plumes, de
 » l'encre, des graines, des racines &
 » tout ce qui regarde le jardinage. Si
 » vous touchez quelque port ou quel-
 » que riviere, où il y ait des peuples
 » policés qui habitent des villes ou des
 » villages, vous agirez, à leur égard,
 » avec beaucoup de prudence. S'ils
 » vous font amitié, vous les cultiverez
 » en leur offrant des présens; mais sans
 » vous mettre en leur pouvoir, ni vous
 » livrer à leur discrétion. Si, au con-
 » traire, ils font quelque mine d'hosti-
 » lité, vous n'y aborderez pas; & vous
 » vous éloignerez de la côte, sans ce-
 » pendant leur faire entrevoir aucun
 » signe de crainte. S'ils viennent vous
 » attaquer, vous commencerez par les
 » effrayer par votre grosse artillerie,
 » sans cependant tuer personne; ce que
 » vous ne devez jamais faire, que lors-
 » que vous y serez forcés pour votre
 » propre défense. Vous quitterez plu-

» tôt la côte , jusqu'à ce que vous ren-
 » contriez des gens plus civilisés. Vous
 » conclurez des alliances avec eux ; &
 » vous établirez un commerce qui soit
 » profitable pour la nation Britannique,
 » & équitable pour eux , en réglant
 » nos marchandises sur l'évaluation des
 » leurs.

» S'il arrive que les vaisseaux se sé-
 » parent , après leur dernier rendez-
 » vous , chacun tâchera par lui même ,
 » de découvrir le passage , sans atten-
 » dre l'autre ; & le lieu marqué pour
 » se rejoindre , fera à quelque isle ou
 » port dont vous serez convenus. Si ,
 » par un accident imprévu , les vais-
 » seaux ne pouvoient avancer , ni au-
 » delà du détroit de Wager , ni au Sud ,
 » & qu'ils ne trouvassent ni ouverture ,
 » ni passage à l'Ouest ou au Sud-Ouest ,
 » il faudra s'en revenir incessamment à
 » Londres , sans hiverner dans aucun
 » endroit , pour éviter les dépenses
 » inutiles.

» Le conseil , qui , dans toutes les
 » difficultés , doit décider de la meil-
 » leure façon de poursuivre la décou-
 » verte , sera composé des capitaines -
 » & des principaux officiers des deux

LA BAIE D'HUDSON. 323

» vaisseaux , s'ils se trouvent ensemble.
 » Si , au contraire , les deux navires
 » sont séparés , les officiers de chaque
 » vaisseau formeront le conseil ; & la
 » pluralité des voix l'emportera. S'ils s'é-
 » leve quelque contestation sur la ma-
 » niere de poursuivre la découverte ,
 » ceux qui auront été d'un avis opposé ,
 » à la pluralité des voix , pourront met-
 » tre par écrit , & signer leurs raisons ,
 » afin de pouvoir se justifier en cas de
 » besoin. Vous tiendrez des minutes
 » exactes de toutes vos délibérations ;
 » & elles seront signées de trois per-
 » sonnes , ou plus , avant que le con-
 » seil se sépare. Vous les enverrez par
 » la poste à votre retour , de quelque
 » endroit de la Grande-Bretagne ou de
 » l'Irlande , que vous abordiez , &
 » même plutôt , si l'occasion se pré-
 » sente , par quelque vaisseau de la baie
 » d'Hudson.

» Telles sont , continua notre An-
 » glois , les instructions qui nous fu-
 » rent données à notre départ : on y
 » voit la nature de cette expédition ,
 » & la maniere de la faire réussir : on
 » y reconnoît la sincérité des inten-
 » tions de ceux qui , après avoir conçu

» leur plan avec tant de sagesse, au-
 » roient voulu se servir de tous les
 » moyens possibles, pour le mettre à
 » exécution, au profit du public, & à
 » l'avantage du commerce & de la na-
 » vigation.

» Nos vaisseaux mirent à la voile le
 » 31 Mai 1746; & il ne se passa rien
 » d'extraordinaire jusqu'à la nuit du 2
 » de Juillet, qu'il s'alluma un feu ter-
 » rible dans la chambre de poupe du
 » navire que je montois. L'incendie
 » fit, en peu de tems, de si grands pro-
 » grès, qu'il gagnoit déjà la sainte-barbe,
 » située directement au-dessous, & où
 » il y avoit trente ou quarante barils
 » de poudre, avec des chandelles, des
 » liqueurs spiritueuses, des meches, &
 » d'autres matieres combustibles. On
 » ne peut exprimer la consternation &
 » la confusion qui se répandirent dans
 » tout l'équipage. Chacun s'attendoit
 » que le moment actuel, ou celui qui
 » alloit suivre, seroit le dernier de sa
 » vie. On entendit, dans cette occa-
 » sion, toute la variété de l'éloquence
 » marine. Des cris, des lamentations,
 » des prieres, des malédictions, des
 » injures, des imprécations se succé-

» doivent alternativement. Il est éton-
 » nant de voir la quantité d'expédiens
 » que la crainte de la mort suggéroit ;
 » on étoit toujours prêt de les exécute-
 » ter sans examen ; & , l'instant d'a-
 » près , on les abandonnoit par distrac-
 » tion ou par désespoir.

» Au milieu de tout ce tumulte , ce-
 » lui qui tenoit le gouvernail , faisant
 » tout-à-coup réflexion , que le feu &
 » la poudre étoient directement au-des-
 » sous de lui , perdit la tête , & ne fut
 » plus en état de faire ses fonctions.
 » Quelques - uns voulurent mettre en
 » mer les chaloupes ; & l'on en coupa
 » aussi - tôt les liens ; mais personne
 » n'eut la patience nécessaire pour les
 » descendre. Les voiles faisoient des
 » roulemens semblables à ceux du ton-
 » nerre. Tout le monde , assemblé sur
 » le pont , attendoit , avec une espece
 » d'agonie peinte sur tous les visages ,
 » l'instant fatal qui devoit finir leur
 » triste sort. Heureusement un petit
 » nombre de personnes , malgré l'état
 » funeste où nous étions , avoient con-
 » servé leur sang froid. On tira promp-
 » tement de l'eau ; & elle fut employée
 » si à propos , que le feu fut éteint ; &

326 LA BAIE D'HUDSON.

» chacun revint de sa perplexité. Cet
» accident étoit arrivé par la négligence
» du garçon de la cabane , qui n'avoit
» pas pris garde à la chandelle.

» La fuite de notre navigation n'eut
» rien de remarquable , jusqu'au détroit
» d'Hudson , où commence le pays des
» Esquimaux. On prétend que ce nom
» leur vient des mots *abenaqui esqui-*
» *mantfic* , qui veulent dire *mangeurs*
» *de viande crue* , parce qu'en effet , ils
» n'ont point d'autre nourriture. On
» distingue les Esquimaux Indiens , &
» les Esquimaux septentrionaux. Les
» uns sont au-dessus du détroit , les au-
» tres au midi de la baie d'Hudson. Mais
» la conformité qu'on remarque dans
» leur langage , leurs personnes & leurs
» coutumes , font croire qu'originai-
» ment ils n'ont formé qu'un même
» peuple.

» Nous vîmes venir plusieurs petits
» canots remplis de ces Indiens , qui de-
» manderent à trafiquer. Ils nous appor-
» terent des côtes de baleines & des
» peaux de chien marin. Nous leur don-
» nâmes en échange , des haches , des
» scies & de la clincaillerie. Ils furent
» si contents , que les hommes & les

» femmes se dépouillèrent presque
 » nuds, & nous vendirent leurs habits
 » de peau, pour des couteaux & des
 » morceaux de fer. Ils ont la coutume
 » bizarre de lécher tout ce qu'ils ache-
 » tent, avant que de le mettre dans
 » leurs canots. A l'égard de leur figure,
 » ils sont d'une taille médiocre, assez
 » replets, ont le visage balané, la tête
 » grosse, les yeux noirs, petits & étin-
 » celans, le nez plat, les levres épaîs-
 » ses, les cheveux noirs & longs, les
 » épaules larges, & les pieds extrême-
 » ment petits. Ils sont gais, vifs, sub-
 » tils, rusés & fourbes. Rien n'est
 » comparable à leur habileté pour la
 » pêche des baleines. On croit qu'ils
 » n'ont fait qu'une même nation avec
 » les Groënlandois; & ce sentiment est
 » assez vraisemblable, les deux peu-
 » ples n'étant séparés que par le détroit
 » de Davis.

» Ces sauvages se mettent aisément
 » en colere : ils prennent alors une es-
 » pece de fierté; mais il n'est pas diffi-
 » cile de les intimider. Ils sont extrê-
 » mement attachés à leur façon de vi-
 » vre. Plusieurs d'entre eux ayant été
 » faits prisonniers par d'autres sauvages,

» & transportés dans nos comptoirs,
 » ont toujours regretté leur pays na-
 » tal , même après avoir long-tems
 » vécu parmi nous. Un, entre autres,
 » ayant toujours mangé à notre ma-
 » niere , se trouva présent lorsqu'un
 » Anglois ouvroit un chien marin : il
 » se jetta sur l'huile qui en sortoit en
 » grande quantité , & avala , avec une
 » avidité étonnante , tout ce qu'il en
 » put ramasser avec ses mains , en s'é-
 » criant : « Que ne suis - je dans mon
 » pays , où je pouvois manger de cette
 » huile tant que je voulois ? »

» Les habillemens de ce peuple sont
 » faits de peaux de chiens marins , &
 » quelquefois d'oiseaux de terre & de
 » mer , cousues ensemble , & ayant
 » un capuchon comme les moines. Ils
 » sont fermés par devant , depuis l'es-
 » tomac , comme une chemise , & ne
 » leur descendent qu'au milieu des
 » cuisses. Leurs culottes sont ferrées
 » devant & derriere , comme une
 » bourse , avec un cordon qui se noue
 » autour de la ceinture. Ils ont plu-
 » sieurs paires de bottes & de socques ,
 » les unes sur les autres , pour se ga-
 » rantir du froid & de l'humidité.

» L'habit des femmes differe de celui
 » des hommes , en ce qu'elles ont , der-
 » riere leur jaquette , une espece de
 » bande qui leur tombe jusqu'aux talons.
 » Leurs capuchons sont aussi plus am-
 » ples , & plus ouverts aux épaules ,
 » parce qu'ils leur servent à porter leurs
 » enfans sur leur dos. Leurs bottes sont
 » de même beaucoup plus larges , &
 » communément garnies de baleines.
 » Quand elles sont obligées d'ôter l'en-
 » fant , pour un moment , d'entre leurs
 » bras , elles le fourrent dans une de ces
 » bottes , & l'y laissent , jusqu'à ce
 » qu'elles puissent le reprendre.

» En général , ces habits sont cousus
 » assez proprement avec des aiguilles
 » d'ivoire , & du fil très-fin , fait avec
 » des nerfs de bêtes fauves , fendus
 » avec beaucoup d'art. Ces peuples
 » font paroître assez de goût , en les
 » ornant de peaux rayées de diverses
 » couleurs , qu'ils portent en guise de
 » galons , de rubans & de manchettes ;
 » ce qui leur donne un air propre &
 » galant.

» Leurs Yeux à Neige , comme
 » ils les appellent , sont une nou-
 » velle preuve de la sagacité des Esqui-

330 LA BAIE D'HUDSON.

» maux. Ces yeux sont de petits
 » morceaux de bois ou d'ivoire , de
 » forme égale , proprement travaillés ,
 » dont ils se couvrent les organes de
 » la vue , & qu'ils attachent derriere
 » la tête. Ils ont chacun deux fentes
 » de la longueur précise de l'œil , mais
 » étroites , & au travers desquelles on
 » voit très-distinctement. Cette inven-
 » tion les préserve de l'aveuglement
 » de neige , maladie grave & doulou-
 » reuse , qu'occasionne l'éclat de la lu-
 » miere réfléchie sur ce météore. Ces
 » instrumens augmentent la force de la
 » vue , & leur deviennent si habituels ,
 » que quand ils veulent regarder les
 » objets éloignés , ils s'en servent
 » comme de télescopes.

» On trouve le même esprit d'in-
 » vention dans les machines dont ils
 » font usage pour la pêche & pour la
 » chasse. Leurs dards & leurs harpons
 » sont très-bien faits , ainsi que leurs
 » arcs & leurs fleches , & répondent
 » parfaitement aux usages auxquels on
 » les destine. Ils sont aussi très-adroits à
 » conduire leurs canots , dans lesquels
 » ils portent tout ce qui leur est né-
 » cessaire. Ces canots sont de bois ou

» de côtes de baleine , couverts de
 » peaux de veaux marins ; il y en a
 » pour les hommes & pour les femmes.
 » Les premiers , terminés en pointe à
 » chaque extrémité , ont environ vingt
 » pieds de long , sur deux de large.
 » Ceux des femmes , qui peuvent con-
 » tenir plus de vingt personnes , sont
 » de même matiere que les autres ; &
 » elles les conduisent elles-mêmes la
 » rame. Ces sauvages se servent de la
 » fronde avec adresse , & lancent les
 » pierres à une grande distance.

» Nous passâmes le détroit d'Hud-
 » son , qui a environ cent vingt lieues
 » de long , sur dix huit de large , &
 » commence à l'isle de la Résolution ,
 » jusqu'au cap de l'isle de Diggs. De-là
 » nous entrâmes dans la baie , & nous
 » arrivâmes à l'isle de Marbre. Le ter-
 » rein n'est qu'un rocher continuel
 » d'une espece de pierre blanche , très-
 » dure , & coupée en quelques en-
 » droits , par des veines diversément
 » colorées , noires , blanches & vertes.
 » Les sommets des hauteurs sont très-
 » rompus , & fort aigus ; & une quan-
 » tité de rocs d'une grosseur énorme ,
 » sont jettés confusément ensemble ,

§ 32 LA BAIE D'HUDSON.

» & antassés les uns sur les autres ,
» comme s'ils y avoient été entraînés
» par quelque inondation. Sous ces
» rocs , il y a des cavernes très-pro-
» fondes , d'où sort un bruit semblable
» au roulement des vagues agitées ; &
» par la nature des eaux qui tombent
» des crevasses , il paroît que ces ro-
» chers contiennent des mines de cui-
» vre & d'autres métaux. Dans cer-
» tains endroits , elles ont un goût de
» verd-de-gris ; dans d'autres elles sont
» parfaitement rouges , & teignent de
» cette couleur tous les lieux où elles
» passent.

» Notre dessein étant de nous éta-
» blir , pendant l'hiver , au port de
» Nelson , nous nous arrêâmes peu de
» tems dans l'isle de Marbre. Nous en-
» trâmes dans la riviere de Hayes ; &
» nous tournâmes toutes nos pensées
» sur les mesures que nous devions
» prendre pour notre habitation. Une
» partie de l'équipage fut employée à
» couper du bois pour faire du feu , &
» pour bâtir des cabanes à la façon des
» habitans. On les fit avec des arbres
» d'environ seize pieds de long , qu'on
» éleva très-ferrés les uns près des

» autres, de maniere que les extrêmi-
 » tés se touchoient au sommet, & s'é-
 » cartoient par le bas. Les intervalles
 » furent remplis de mousse, que l'on
 » couvrit d'un enduit de terre glaise.
 » On tint les portes basses & étroites ;
 » & nous pratiquâmes une place au
 » milieu de chaque hutte, pour le foyer,
 » avec un trou au-dessus, pour le pas-
 » sage de la fumée.

» Il falloit un plus grand espace pour
 » la demeure des capitaines & des offi-
 » ciers : on choisit un lieu commode
 » & agréable, sur une éminence en-
 » tourée d'arbres, à deux milles de la
 » riviere, & à une égale distance des
 » vaisseaux. On abattit un grand nom-
 » bre de sapins ; on les mit en œuvre ;
 » on scia des planches : les murs furent
 » composés de grosses poutres, ran-
 » gées l'une à côté de l'autre, avec de
 » la mousse pour remplir les vuides. On
 » donna à l'édifice vingt huit pieds de
 » long, sur dix-huit de large, avec deux
 » étages, l'un de six pieds de haut,
 » l'autre de sept. Un poêle fut placé au
 » centre, pour y répandre une égale
 » chaleur. En un mot, la maison se
 » trouva élevée, couverte & en état

§ 34 LA BAIE D'HUDSON.

» d'être habitée , le premier jour de
» Novembre , c'est - à - dire , environ
» cinq mois après notre départ d'An-
» gleterre.

» L'hiver s'étoit déclaré , dès la fin
» de Septembre ; & , un mois après , la
» riviere fut prise entièrement. Nous
» commençâmes dès - lors à juger du
» froid de la baie d'Hudson. L'encre
» geloit auprès du feu ; & la biere dans
» les bouteilles , quoique enveloppées
» d'étoupe , & tenues dans un endroit
» chaud. Le froid devenant insuppor-
» table au dehors , les matelots furent
» distribués dans les cabanes , & les
» officiers prirent possession de leur lo-
» gement. Cette maison fut baptisée ,
» à la maniere des marins , sous le nom
» d'*Hôtel de Montaigne*. On crut devoir
» cet honneur au duc de ce nom , qui
» s'étoit intéressé au succès de l'entre-
» prise , & étoit un des principaux
» souscripteurs pour cette expédition.

» Vers le même tems , nous mîmes
» nos habits d'hiver. C'étoit une robe
» de peaux de castor , qui nous descen-
» doit jusqu'aux talons , avec deux ves-
» tes dessous , des bonnets & des mi-
» taines fourrés de la même peau , &

» doublés de flanelle. Par-dessus des
 » bas de laine, nous avions des bottines
 » à la mode du pays, faites de gros
 » drap, ou de cuir, qui nous mon-
 » toient jusqu'au milieu des cuisses.
 » Nos fouliers étoient de peau d'élan
 » préparée, dans lesquels nous portions
 » encore deux ou trois paires de gros
 » chaufcons. Enfin, pour compléter
 » notre habillement, nous avions, ce
 » qu'on appelle, *des Souliers à Neige*,
 » qui ont près de cinq pieds de long,
 » sur dix-huit pouces de large, pour ne
 » point enfoncer en marchant. Ainsi
 » équipés, nous fûmes en état de sou-
 » tenir la plus grande rigueur du froid.

» Après avoir pourvu à notre vête-
 » ment, nous songeâmes à nous pro-
 » curer de la nourriture. Nous mîmes
 » toute notre industrie à former des
 » pièges pour prendre des lapins, & à
 » tirer des perdrix qui sont en si grand
 » nombre, qu'un chasseur en peut tuer
 » soixante ou quatre-vingt en un jour ;
 » ce qui ne laisse pas de faire un bon
 » article, dans la liste des provisions de
 » bouche.

» Les fortes gelées augmentoient à
 » mesure que nous avançons dans l'hi-

» ver, & devenoient terribles, lorsque
» le vent tournoit au Nord, ou au
» Nord - Ouest. Souvent elles étoient
» accompagnées d'une espece de pe-
» tite neige, fine comme du sable, que
» le vent emportoit comme un nuage,
» d'une plaine à l'autre. Il est dangereux
» de s'y trouver exposé; parce qu'elle
» est ordinairement si épaisse, qu'on a
» peine à discerner les objets à vingt
» pas de soi, & qu'elle ne laisse aucune
» trace de chemin. Il est souvent arrivé
» que des personnes, se trouvant prises
» tout d'un coup dans ces fortes de
» neiges, ont erré pendant plusieurs
» heures, en danger de mourir de
» froid, faute de pouvoir retrouver
» leur habitation. Cependant il faut
» convenir que ce froid énorme ne se
» fait sentir que quatre ou cinq jours
» chaque mois, & spécialement dans
» les tems de la nouvelle & de la pleine
» lune, qui a toujours, dans cette con-
» trée, une forte d'influence sur la
» température de l'air. Dans les autres
» tems, quoique le froid fût toujours
» très-rude, nous ne laissions pas de
» trouver notre séjour assez agréable.

» Vers la fin de Décembre, les gens
» de

» de l'équipage commencerent à tirer
 » de nos vaisseaux diverses provisions,
 » dont nous avions fait peu d'usage jus-
 » qu'alors , ayant presque toujours vé-
 » cu de notre chasse. Les voitures or-
 » dinaires, dont nous nous servions
 » pour les transporter , étoient de pe-
 » tits traîneaux tirés par des chiens , les
 » seules bêtes de charge de cette con-
 » trée. Ils ressembloient assez à nos mât-
 » tins ; mais ils n'aboient jamais , &
 » ne font que gronder lorsqu'on les
 » irrite. Ils traînent des fardeaux plus
 » pesans , & à une plus grande dis-
 » tance que les hommes. Ils sont natu-
 » rellement dociles ; & les Anglois ,
 » qui en tirent beaucoup d'utilité , les
 » nourrissent sur le pied commun de
 » leurs domestiques ; mais les habitans
 » du pays les réduisent à chercher eux-
 » mêmes leur subsistance. Dans les
 » voyages , leurs conducteurs mar-
 » chent ordinairement devant eux ,
 » pour leur battre le chemin avec les
 » fouliers de neige.

» A l'approche des premières cha-
 » leurs , nous commençâmes à visiter
 » les côtes de la baie , dans l'espérance
 » de trouver le passage qui faisoit l'ob-

» jet de nos recherches. Les Esquimaux
 » de ces contrées se montrèrent quel-
 » quefois en troupes sur les hauteurs ,
 » avec des signes , par lesquels ils sem-
 » bloient nous appeller ; mais nos vues
 » n'étant point tournées vers le com-
 » merce , nous nous avançâmes , sans
 » leur répondre. Nous examinâmes le
 » terrain qui nous parut très-fertile,
 » Nous vîmes , dans la campagne , une
 » grande variété d'arbrisseaux & de
 » plantes , dont la plupart sont connus
 » en Europe , tels que des groseillers ,
 » des raisins de Corinthe , des becs-
 » de-grues , des fraisières , de l'angéli-
 » que , des alisiers , &c. Les bords des
 » lacs & des rivières produisent une
 » sorte de riz sauvage , beaucoup d'her-
 » be , & de fort bons pâturages. Les
 » Anglois qui y possèdent des habita-
 » tions pour faire valoir leurs factore-
 » ries , ont des jardins assez jolis , spé-
 » cialement au fort d'Yorck , où la plus
 » grande partie de nos légumes , tels
 » que les fèves , les pois , les choux ,
 » les panais , & plusieurs espèces de
 » salades , viennent à merveille.

» On ne peut pas douter que ce pays
 » ne fournisse aussi diverses sortes de

» minéraux. J'y ai vu de la mine de fer :
 » on m'a dit que l'on trouvoit auffi beau-
 » coup de plomb , près du cap de Chur-
 » chill ; & les Esquimaux apportent fré-
 » quemment des morceaux de cuivre à
 » nos facteurs. On y voit encore quan-
 » tité de talc , & du crystal de roche de
 » différentes couleurs. Dans les parties
 » septentrionales , on recueille une subf-
 » tance qui refsemble au charbon , &
 » qui brûle de même. La pierre amian-
 » the y est très-commune , ainfi qu'une
 » autre efpece de pierre noire , unie &
 » brillante , qui fe fépare aifément en
 » feuilles minces , transparentes , &
 » dont les habitans fe fervent pour faire
 » des miroirs. Le marbre même n'y est
 » point inconnu : on en trouve de par-
 » faitement blanc , d'autre veiné de
 » rouge , de verd & de bleu.

» Le ciel de ce pays n'est prefque ja-
 » mais ferein. Dans le printems & l'au-
 » tomne , on y est continuellement
 » affiégué de brouillards épais & hu-
 » mides. En hiver , l'air est rempli
 » d'une infinité de petites fleches gla-
 » ciales , vifibles à l'œil ; elles fe for-
 » ment fur les rivieres qui ne font point
 » encore prifes. Par-tout où il refte de

340 LA BAIE D'HUDSON.

» l'eau sans glace , il s'élève une vapeur
» fort épaisse qui , venant à se geler , est
» transportée par les vents , sous la
» forme de ces petites fleches ; mais
» dès que les rivières sont couvertes
» de glace , toutes ces particules dispa-
» roissent.

» Les parhélies , ou faux - soleils ,
» sont ici très-frequens ; & l'on remar-
» que plus souvent encore , autour du
» soleil & de la lune , des anneaux vifs
» & lumineux , ornés de toutes les cou-
» leurs de l'arc-en-ciel. Nous avons vu
» de ces parhélies , jusqu'à six à la fois ;
» ce qui formoit un spectacle aussi
» agréable , que surprenant pour des
» Européens. Au lever & au coucher
» du soleil , un grand cône de lumière
» s'élève perpendiculairement au-des-
» sus de lui ; & ce cône n'a pas plutôt
» disparu avec cet astre , que l'aurore
» boréale vient le remplacer , & lance
» sur l'hémisphère mille rayons lumi-
» neux. L'éclat en est si vif , qu'on peut
» lire distinctement à leur clarté.

» Il tonne rarement dans ce pays ,
» quoique la chaleur y soit assez vive
» pendant six semaines ou deux mois.
» Mais aussi , quand il y a de l'orage ,

» il est ordinairement très-violent. On
 » voit des plaines entieres , dont les
 » branches & l'écorce des arbres ont
 » été brûlées par le feu du ciel ; ce qui
 » doit paroître d'autant moins étrange ,
 » que le bas de ces arbres est couvert
 » d'une mousse blanche , qui prend feu
 » aussi vîte que de la filasse. Cette
 » flamme légère court avec rapidité ,
 » en suivant la direction du vent , &
 » met le feu aux écorces & à la mousse.

» Ces accidens ont du moins cela
 » d'avantageux , qu'ils sechent le bois ,
 » & le rendent meilleur pour le chauf-
 » fage. Nous en mettions ordinairement
 » la charge d'un cheval dans notre
 » poêle. Il étoit bâti de brique , & avoit
 » six pieds de long, deux de large , &
 » trois de haut. Lorsque le bois étoit
 » consummé, nous écartions le brasier ,
 » & nous fermions la cheminée ; ce
 » qui donnoit une chaleur étouffante ,
 » accompagnée d'une odeur sulfu-
 » reuse ; & malgré la rigueur du tems ,
 » nous étions souvent tout en sueur.
 » Quand on ouvroit la porte ou la
 » fenêtre , l'air froid entroit avec une
 » espece de fureur , & changeoit tout-
 » à coup les vapeurs de l'appartement

» en une neige fine. Cependant cette
 » chaleur ne pouvoit empêcher que
 » les fenêtres, les murs & les plafonds
 » ne fussent couverts de glace; & tou-
 » tes les nuits, notre haleine formoit
 » comme une gelée blanche sur nos
 » couvertures. Le feu étoit à peine
 » éteint, que nous sentions toute la ri-
 » gueur de la saison. La sève du bois
 » de charpente, que l'ardeur du poêle
 » avoit dégelée, recommençoit à geler
 » plus fort qu'auparavant; & les pou-
 » tres de la maison faisoient, en se fen-
 » dant, un bruit continuel, souvent
 » aussi fort qu'un coup de fusil.

» Il n'y avoit point de liqueur qui
 » pût résister à ce froid excessif. L'es-
 » prit-de-vin paroissoit comme de
 » l'huile figée; les autres liquides les
 » plus spiritueux, devenoient par-
 » faitement solides, & rompoient les
 » vases qui les contenoient, de quel-
 » que matière qu'ils fussent construits.
 » On n'a pas besoin de sel dans ce pays,
 » pour conserver les provisions; les
 » bêtes fauves, les lapins, les perdrix,
 » les faisans, se gèlent aussi-tôt qu'on
 » les a tués, & restent pendant des six
 » mois entiers dans cet état, sans se gâ-

» ter. Ces animaux, qui sont pour l'or-
 » dinaire bruns ou gris, deviennent
 » blancs en hiver ; mais il n'y a que la
 » pointe du poil ou de la plume, qui
 » blanchisse ; le reste étant moins expo-
 » sé à l'air, conserve sa couleur na-
 » turelle.

» Si, pendant ces grands froids, on
 » s'avise de manier du fer, ou tout autre
 » corps dur & uni, les doigts y tien-
 » nent sur le champ, par la force de la
 » gelée. Il faut prendre garde, en bu-
 » vant, que le verre ne touche à la
 » langue ou aux lèvres ; on en empor-
 » teroit la peau en le retirant. Un de
 » nos matelots n'ayant pas de quoi bou-
 » cher une bouteille de liqueur, qu'il
 » portoit dans sa cabane, y mit le doigt
 » qui s'y attacha de façon, qu'il fut obli-
 » gé d'en perdre une partie pour sauver
 » le reste.

» Qui ne s'imagineroit que les habi-
 » tans d'un si rigoureux climat ne duf-
 » sent être les plus malheureux de tous
 » les hommes ? Cependant ils sont fort
 » éloignés d'avoir cette opinion de leur
 » sort. Les fourrures excellentes dont
 » ils se couvrent, les peaux dont leurs
 » cabanes sont revêtues, les mettent,

344 LA BAIE D'HUDSON.

» en quelque façon , de niveau avec les
» peuples qui vivent sous un ciel plus
» tempéré. Ce qui doit sur-tout paroître
» extraordinaire , c'est qu'il y ait des
» Européens qui préfèrent ce séjour à
» celui de leur pays.

» Mais , tandis que je me livre à tous
» ces détails , dit notre Anglois , j'ai
» presque perdu de vue le projet de
» notre découverte , & les recherches
» auxquelles nous employâmes une
» partie de l'été de l'année 1746. Ce
» sera la matière d'un second entretien ;
» j'y ajouterai même , si vous le trouvez
» bon , quelques observations sur les
» usages & les mœurs des habitans ».

Je suis , &c.

*Des environs de l'isle de Terre-Neuve ,
ce 13 Juillet 1747.*



LETTRE XC VIII.

SUITE DE LA BAIE D'HUDSON.

LE desir que nous montrâmes tous , de connoître un pays où nous comptions faire quelque séjour , ne tarda pas à être rempli ; car le soir même l'Anglois reprit ainsi sa narration. « Nous résolûmes de visiter la côte du Nord ; mais » nous fûmes jettés par la marée , sur » une chaîne de rochers , où nous crûmes notre perte inévitable. Dans cet » extrême péril , nous dûmes notre salut aux Esquimaux qui vinrent à notre secours. Ils s'approchèrent de nous » dans leurs canots ; & loin de tirer le » moindre avantage de notre malheur , » ils nous rendirent d'importans services. Non-seulement ils ne s'éloignerent point , que nous ne fussions » délivrés ; mais un vieillard , qui paroïssoit connoître ces écueils , se mit » devant nous avec son canot , & nous » servit de guide. Ainsi , tout ce qu'on » lit du caractère de ces peuples dans » plusieurs Relations , ne s'accorde

» point avec le témoignage que je suis
 » obligé de rendre à leur humanité.

» Nous n'eûmes pas moins d'admira-
 » tion pour leur industrie. Au défaut de
 » fer , leurs arcs , leurs fleches , leurs
 » harpons sont garnis de dents , d'os , ou
 » de cornes d'animaux marins , avec
 » lesquels ils fabriquent jusqu'à des ha-
 » ches , des couteaux , & d'autres us-
 » tensiles. On a peine à concevoir avec
 » quelle dextérité , ils savent employer
 » des matieres qui paroissent si peu
 » propres à de pareils usages. Ils s'en
 » servent également pour se faire des
 » aiguilles ; & leurs habits ne sont pas
 » mal cousus. Par la conformité de leur
 » langage , de leurs mœurs & de leur
 » figure , je crois qu'ils n'ont fait ori-
 » ginairement qu'un même peuple ,
 » avec les Esquimaux que nous avions
 » rencontrés à l'entrée du détroit
 » d'Hudson. S'il y a entre eux quelque
 » différence , elle est entièrement à l'a-
 » vantage de ceux qui habitent le fond
 » de la baie. Ils paroissent généralement
 » plus industrieux , plus affables , &
 » mieux policés. Leurs habits sont ,
 » pour l'ordinaire , bordés de bandes
 » de cuir , coupées en franges , & or-

» nées de dents de jeunes faons. Leurs
 » bonnets sont faits de queue de bue,
 » dont le poil leur couvre le visage,
 » comme une chevelure qui leur tom-
 » beroit sur les yeux. Cette coëffure
 » leur donne un air affreux & barbare ;
 » mais elle leur est très-utile contre les
 » cousins & autres moucherons, dont
 » ils ne savent se garantir que de cette
 » manière. Les femmes ne garnissent
 » pas leurs bottines de côtes de balei-
 » nes, pour y pratiquer des especes de
 » berceau, comme les autres Esqui-
 » maux : elles portent leurs enfans sur
 » leur dos, dans un capuchon qui tient
 » à la robe ; & ceux-ci ont, comme
 » leurs meres, un bonnet de poil, con-
 » tre la piqure des insectes.

» Lorsque ces peuples se mettent en
 » mer pour la pêche, ils prennent,
 » dans leurs canots, une vessie pleine
 » d'huile de poisson, qu'ils boivent
 » avec autant de délices, que nos ma-
 » rins une bouteille d'eau - de - vie.
 » Quand ils ont vuidé la vessie, ils la
 » sucent & la pressent entre leurs dents
 » avec une sorte de volupté. Ils usent
 » de cette même huile pour leurs lam-
 » pes, qui sont faites de pierres, aussi

348 SUITE DE LA BAIE

» adroitement creusées, qu'il est possible, avec les instrumens dont je vous ai parlé. Au lieu de meche ou de cotton, ils se servent de fiente d'oie desséchée. Leur maniere d'allumer le feu me parut assez singuliere : ils prennent deux morceaux de bois sec, percent un trou dans chacun, & y font entrer une autre piece de bois, de forme cylindrique, autour de laquelle est attachée une corde. En tirant cette corde par le bout, ils font tourner le cylindre avec tant de rapidité, que le mouvement met le feu au bois, avec lequel ils allument la mouffe qui leur sert de meche.

» Je ne sais si les Esquimaux sont jaloux de leurs femmes ; mais il est certain qu'ils les prostitueroient volontiers aux étrangers, dans la pensée que les enfans, qui en naîtroient, seroient supérieurs à ceux de leur nation. Ils portent la simplicité au point de croire, que chaque homme engendre exactement son pareil, & cela, dans le sens le plus littéral, c'est-à-dire, que le fils d'un capitaine, par exemple, doit, selon eux, devenir capitaine ; & ainsi du reste. Cette

» idée ridicule ne leur est point parti-
 » culiere : nous voyons que dans nos
 » climats policés , on pense assez de la
 » même façon. Y auroit-il , sans cela ,
 » tant d'emplois & de charges hérédi-
 » taires ? Un magistrat fait son fils ma-
 » gistrat ; le fils d'un poëte se croit ap-
 » pellé à la poésie , &c.

» En continuant nos recherches du
 » côté du Nord , nous trouvâmes une
 » ouverture qui , à l'entrée , n'étoit
 » large que de trois ou quatre lieues.
 » Elle le devenoit davantage , à mesure
 » que nous y pénétrions , se rétrécis-
 » soit ensuite peu-à peu , & s'élargissoit
 » de nouveau. Mais nous craignîmes de
 » nous engager trop avant ; parce que
 » nous trouvâmes l'eau moins fluide ,
 » plus froide & plus profonde. Il est
 » probable que cette ouverture com-
 » munique avec quelque grand lac dans
 » l'intérieur des terres ; & ce lac a peut-
 » être une communication dans l'O-
 » céan. Cette conjecture semble ap-
 » puyée sur ce que le courant de la ma-
 » rée y va plus vite de moitié , que dans
 » la Tamise. Il paroît néanmoins , que
 » l'eau étant plus douce , pourroit-être
 » une raison contre la probabilité du

350 SUITE DE LA BAIE

» passage ; mais si par hasard cette eau
 » n'avoit de douceur qu'à sa surface ,
 » cette induction auroit peu de force ;
 » puisqu'étant alors dans la saison où les
 » neiges se fondent & coulent dans la
 » mer , de toutes les parties des terres
 » voisines , ce n'est pas une chose ex-
 » traordinaire de la trouver adoucie ,
 » comme , après les grandes pluies ,
 » cela arrive dans la mer Baltique.

» L'endroit où nous espérions le
 » plus de trouver ce fameux passage , a
 » été nommé *le Détroit de Wager*. La
 » partie la plus étroite est entre le pro-
 » montoire de Montaigne , & le cap
 » d'Obs : le courant de la marée y a
 » toute l'impétuosité des eaux d'une
 » écluse. Quand nous y arrivâmes ,
 » nous ne fûmes plus maîtres de notre
 » vaisseau ; & la rapidité des flots lui
 » fit faire quatre ou cinq tours , malgré
 » tous les efforts de l'équipage. Figu-
 » rez-vous une mer furieuse , fumante ,
 » bouillonnante , écumante , & tour-
 » nant en rond , comme un torrent im-
 » pétueux , brisé par une multitude de
 » rochers : ce qui paroît néanmoins n'a-
 » voir ici d'autre cause , que l'étrécisse-
 » ment du canal , à proportion de la

» masse énorme d'eau qui y passe.
 » Quantité de gros glaçons y entrèrent
 » après nous; & quoique nous eussions
 » déjà fait beaucoup de chemin, la
 » force & la rapidité du courant les
 » emportoit quelquefois à notre proue,
 » & les ramenoit ensuite à la poupe.
 » Nous fûmes environ trois heures
 » dans cette situation; mais lorsque le
 » canal devint plus large, nous nous
 » trouvâmes en sûreté.

» Ayant découvert un lieu favorable
 » pour mettre notre vaisseau, nous
 » continuâmes nos recherches avec le
 » secours de nos chaloupes. Le détroit,
 » qui alloit toujours en diminuant,
 » n'eut bientôt plus qu'une lieue de lar-
 » geur. Nous fûmes alarmés par un
 » bruit affreux, qui paroïssoit celui
 » d'une grande cataracte. La côte étoit
 » hérissée de rochers, & fort escarpée.
 » Nous descendîmes de la chaloupe; &
 » en montant ces hauteurs, nous eûmes
 » le spectacle le plus majestueux, mais,
 » en même tems, le plus terrible & le
 » plus effrayant, dont aucun mortel ait
 » peut-être jamais été frappé. Des ro-
 » chers aigus sembloient prêts à se dé-
 » tacher & à tomber sur nos têtes. Des

352 SUITE DE LA BAIE

» cascades d'eau rouloient de précipices
 » en précipices ; d'énormes glaçons sus-
 » pendus les uns derriere les autres ,
 » présentoient comme des tuyaux d'or-
 » gues d'une grandeur monstrueuse.
 » Mais ce qui nous causa le plus d'es-
 » froi , sur ce théâtre des débris de la
 » nature , c'étoient de gros monceaux
 » de roc brisés , que nous vîmes à nos
 » pieds , & qui , détachés de leur som-
 » met par la force du froid , avoient
 » roulé de côteau en côteau , jusqu'à
 » l'endroit où ils s'étoient arrêtés.

» Nous descendîmes sur le rivage ; &
 » nous ne fûmes pas long-tems sans dé-
 » couvrir que le bruit étonnant , dont
 » nos oreilles avoient été frappées , ve-
 » noit de ce que le flot de la marée se
 » trouvoit resserré dans un passage , qui
 » n'avoit pas plus de trente toises de lar-
 » geur. La masse d'eau étoit prodigieuse ,
 » & sa rapidité surprenante. Nous vî-
 » mes distinctement , qu'au-delà de cette
 » cataracte , le détroit s'élargissoit de
 » cinq à six lieues ; ce qui nous fit con-
 » cevoir de grandes espérances pour le
 » passage.

» Pendant que nous étions dans cet
 » endroit , trois Indiens vinrent à nous

» dans des canots ; & nous jugeâmes
 » par leurs manieres , que c'étoient les
 » mêmes peuples que nous avions vus
 » sur les autres parties de cette côte ;
 » mais ils étoient beaucoup plus petits.
 » Nous remarquâmes avec étonne-
 » ment , qu'à mesure que nous avan-
 » cions vers le Nord , tout y diminueoit
 » de grandeur. Les arbres même ne
 » deviennent à la fin , que des arbrustes ;
 » & au-delà du soixante-septieme de-
 » gré , on ne rencontre plus aucune
 » créature humaine.

» Ces sauvages nous parurent d'a-
 » bord un peu timides ; & nous étions
 » vraisemblablement les premiers Eu-
 » ropéens qu'ils eussent jamais vus.
 » Mais , encouragés par nos caresses ,
 » ils devinrent plus hardis , & entre-
 » rent en commerce avec nous. Nous
 » leur fîmes entendre que nous avions
 » besoin de gibier ; ils retournerent
 » promptement à terre , & nous en ap-
 » porterent une provision. C'étoient
 » diverses sortes de viandes séchées au
 » feu , & quelques pieces fraîches de
 » chair de buse. Nous eûmes à bon
 » marché tout ce qu'ils avoient appor-
 » té ; & ils se retirerent très-satisfaits.

354 SUITE DE LA BAIE

» Nous suivîmes toujours le détroit ;
 » & nous y rencontrions fréquemment
 » des baleines & des chiens marins ;
 » mais la plus grande partie de nos
 » gens étoit très-déconcertée ; parce
 » qu'ils trouvoient l'eau presque entiè-
 » rement douce ; ce qui sembloit indi-
 » quer que cette extrémité du canal ne
 » communiquoit à aucune mer , & con-
 » séquemment , qu'il falloit renoncer
 » à découvrir un passage par le détroit
 » de Wager. Mais persuadé que cette
 » douceur n'étoit qu'à la surface , je
 » laissai tomber une bouteille bien bou-
 » chée , à la profondeur de trente bras-
 » ses ; & le bouchon en ayant été en-
 » levé , elle se remplit d'eau , que nous
 » trouvâmes aussi salée , que celle du
 » milieu de l'Océan. Mon expérience
 » fit renaître nos espérances ; mais
 » cette lueur d'un heureux succès fut
 » bientôt évanouie ; car nous eûmes le
 » chagrin de voir , le soir même , que
 » ce que nous avions pris jusqu'alors
 » pour un détroit , se terminoit par
 » deux petites rivières non navigables ,
 » dont l'une venoit d'un grand lac ,
 » qui n'étoit qu'à quelques lieues de-là.
 » Il falut donc abandonner l'entre-

» prise ; & nous ne songeâmes plus qu'à
 » rejoindre nos vaisseaux , pour re-
 » tourner en Angleterre : non que nous
 » fussions persuadés de l'impossibilité
 » d'un passage dans quelque autre partie
 » de l'Océan ; car , en mon particulier,
 » je n'ai jamais douté de son existence ;
 » & les preuves sur lesquelles je me
 » fonde , me paroissent aussi convain-
 » cantes , qu'on peut le desirer dans
 » une pareille matiere.

» Premièrement , c'est un fait incon-
 » testable que , dans tous les pays de
 » peu d'étendue , soit isles , ou presque is-
 » les , il n'y a presque jamais de gros
 » arbres , & qu'on n'y remarque que des
 » bois taillis & des arbrisseaux ; quoique
 » dans le continent situé au même degré
 » de latitude , il y ait des arbres très-
 » beaux & très-grands. On peut con-
 » clure de-là , que tout pays qui manque
 » de gros bois , dans un climat où l'on
 » fait qu'il en vient abondamment , a
 » nécessairement la mer des deux côtés.
 » Or , comme je l'ai déjà fait observer ,
 » dans les lieux qui bordent la baie
 » d'Hudson , en avançant vers le Nord ,
 » toutes les productions végétales di-
 » minuent sensiblement & par degrés ;

356 SUITE DE LA BAIE

» enforte qu'à la fin , au lieu d'arbres ;
 » on ne trouve que des arbuſtes. On
 » ſait cependant , à n'en pas douter ,
 » qu'à des latitudes beaucoup plus avan-
 » cées , il y a des forêts très étendues.
 » Comment expliquer une différence ſi
 » marquée , que par le voiſinage de
 » quelque mer ?

» J'ai obſervé , en ſecond lieu , que
 » les vents de Nord-Oueſt amenoient
 » avec eux , beaucoup de cette petite
 » neige , en laquelle le froid convertit
 » ce qu'on appelle ici les *Fumées de Ge-*
 » *lée*. Ne pourroit-on pas en inférer ,
 » avec aſſez de vraifemblance , qu'au
 » Nord Oueſt de cette région , il y a
 » une groſſe maſſe d'eau , c'eſt à dire ,
 » quelque Océan ?

» Troiſièmement , la figure du pays
 » même fournit de nouvelles conjectu-
 » res. Perſonne n'ignore que la plupart
 » des contrées ſituées entre deux mers ,
 » ont , au milieu , une chaîne de mon-
 » tagnes ou de collines , avec une pente
 » de chaque côté. Or , ce pays eſt pré-
 » ciſément dans le même cas. Il eſt bas
 » à l'entrée de la baie ; à meſure qu'on
 » avance , on voit des montagnes ſ'é-
 » lever les unes derriere les autres ; &c

» à l'extrémité de la baie , on distingue
 » une déclinaison vers la partie op-
 » posée.

» Enfin , le rapport des Esquimaux fa-
 » vorise mon opinion : ils assurent tous
 » unanimement , qu'il y a , vers le lieu
 » où se couche le soleil , une grande
 » mer à peu de distance de leur pays ,
 » sur laquelle ils disent avoir vu des
 » vaisseaux montés par des hommes à
 » longue barbe , & en grands bonnets.
 » Quelques uns même de ces sauvages ,
 » qui n'avoient jamais vu de nos navi-
 » res , en ont dessiné des figures à leur
 » maniere.

» Mais ce n'est pas assez de prouver
 » que cette terre a une mer de chaque
 » côté ; il faut encore faire voir que
 » ces deux mers se communiquent , &
 » qu'il y a un passage qui mene de l'une
 » à l'autre. Je dis plus : ce passage doit
 » être court , ouvert & commode. En
 » effet , les marées viennent du grand
 » Océan , & entrent plus ou moins
 » dans les mers particulières , selon que
 » celles-ci ont plus ou moins d'ouver-
 » ture , à l'endroit de leur communica-
 » tion. Les mers enclavées dans les ter-
 » res , & qui ne communiquent point

358 SUITE DE LA BAIE

» avec l'Océan, ou qui n'y tiennent
 » que par un seul passage, comme la
 » mer Méditerranée & la mer Balti-
 » que, n'ont presque point de marée;
 » ou bien, ce qui revient au même,
 » les flux & reflux ne s'y font presque
 » point sentir. Il est encore incontestable,
 » que les marées sont plus hautes,
 » & viennent de meilleure heure dans
 » les endroits voisins de l'Océan, &
 » qu'au contraire, elles sont plus basses,
 » & arrivent plus tard, dans les lieux
 » les plus éloignés. Ainsi, en supposant
 » que la baie d'Hudson n'ait point de
 » communication avec une autre mer,
 » par un passage au Nord-Ouest, on
 » doit la regarder comme une mer en-
 » clavée dans le pays, qui ne commu-
 » nique avec l'Océan, que par le dé-
 » troit d'Hudson. Dans ce cas, il faut
 » que les marées soient plus hautes au
 » commencement de la baie, & aillent
 » toujours en diminuant, à mesure
 » qu'on avance vers le Nord-Ouest.

» Or, continue notre Anglois, c'est
 » précisément tout le contraire que nous
 » avons observé. En fondant la marée,
 » nous avons trouvé qu'elle montoit
 » de dix pieds au soixantième degré de

» latitude , de treize pieds au soixante-
 » cinquieme , & toujours ainsi en aug-
 » mentant ; ce qui montre évidemment ,
 » que cette marée ne peut venir de l'O-
 » céan par le détroit d'Hudson. Elle ne
 » peut pas venir non plus , de quelque
 » autre mer septentrionale , par le dé-
 » troit de Davis , parce que , dans ce
 » détroit , la marée monte à peine à
 » huit pieds. D'ailleurs le flux y vient
 » du Sud , au lieu que dans la baie
 » d'Hudson , il arrive du Nord : il faut
 » donc qu'il y ait , de ce côté-là , une
 » ouverture , une communication , un
 » passage à une autre mer. Mais , où ce
 » passage est-il situé ? C'est ce que je
 » n'ose décider , ajouta l'Anglois. Ce-
 » pendant , si je me livrois à mes con-
 » jectures , je le placerois , ou dans le
 » golfe de Chesterfield , ou dans ce
 » qu'on appelle *la Baie de Rebut*. La
 » profondeur , la salure & la transpa-
 » rence de l'eau , jointes à la hauteur
 » des marées , semblent confirmer cette
 » opinion.

» Si , depuis une longue suite d'an-
 » nées qu'on cherche ce fameux pas-
 » sage , & qu'on a tant entrepris d'ex-
 » péditions pour le trouver , on n'a pas

§ 60 SUITE DE LA BAIE

» encore pu y parvenir, du moins n'a-
 » t-on fait aucune découverte, qui com-
 » batte, avec quelque force, les rai-
 » sons qui en prouvent la réalité. Tou-
 » tes les connoissances qu'on s'est pro-
 » curées par tant d'entreprises, servent,
 » au contraire, à l'établir de plus en
 » plus. Il est donc à propos de ne pas
 » abandonner un dessein, pour lequel
 » on a tant fait de dépense, qui a tou-
 » jours mérité la protection & les en-
 » couragemens du gouvernement. Il
 » ne faut peut-être plus qu'une seule ex-
 » pédition, pour voir tant de travaux
 » couronnés par un heureux succès.

» Ce passage trouvé, doit nécessaire-
 » ment ouvrir un commerce avec les
 » pays situés des deux côtés. Il est vrai-
 » semblable qu'au Nord - Ouest de la
 » mer, où il aboutit, il doit y avoir plu-
 » sieurs grandes régions, dans l'éten-
 » due de plus de treize cens lieues. Ces
 » contrées sont sans doute inconnues;
 » & l'on ne fait s'il y a un grand con-
 » tinent, ou si ce ne sont que des isles;
 » mais si on s'en rapporte aux Relations
 » des Esquimaux, on en doit conclure
 » que ces pays sont peuplés; que les ha-
 » bitans sont civilisés, & que leur com-
 » merce

» merce pourroit nous devenir très-
 » utile , quoiqu'on ignore en quelle es-
 » pece de marchandise on trafiqueroit
 » avec eux. Il ne faudroit que quelques
 » voyages , pour se mettre bientôt au
 » fait des besoins & des productions de
 » ces contrées inconnues.

» Outre ces avantages immédiate-
 » ment attachés à cette découverte , il y
 » en a d'autres , qui sont encore assez
 » considérables. Telle est , par exem-
 » ple , l'ouverture d'une route nouvelle
 » & aisée à la mer du Sud , ainsi qu'à ce
 » vaste Océan , compris entre l'Amé-
 » rique & l'Asie , dans lequel il y a cer-
 » tainement plusieurs isles très-riches ,
 » qui n'ont jamais eu de communica-
 » tion avec les Européens. On auroit
 » encore un chemin plus court & plus
 » sûr aux isles placées à l'Est du Japon ,
 » au Japon même , aux pays situés au-
 » delà , de même qu'à la Corée & à la
 » Chine , &c.

» Malgré toutes les raisons qui sem-
 » blent prouver l'utilité de ce passage ,
 » plusieurs personnes doutent encore
 » qu'il rendît la possession de la baie
 » d'Hudson beaucoup plus importante.
 » D'habiles marins croient que cette

362 SUITE DE LA BAIE

» découverte, à laquelle les Anglois
 » se montrent si animés, pourroit bien
 » n'avoir pas tous les avantages qu'ils
 » en esperent. On est obligé de conf-
 » truire, d'une maniere particuliere, les
 » vaisseaux destinés pour la navigation
 » de la baie, à cause des glaces qui
 » s'y rencontrent. Ainsi, en supposant
 » qu'on vînt à trouver ce passage, il
 » ne serviroit peut-être pas à établir
 » une communication aisée & profita-
 » ble entre l'Océan septentrional & la
 » mer du Sud.

» Mais je m'apperçois que cette dis-
 » sertation, qui m'a fait perdre de vue
 » la suite de mon voyage, vous amuse
 » peu ; & je reprends mon récit au dé-
 » troit de Wager. Nous dirigeâmes
 » notre navigation vers le Sud ; nous
 » laissâmes à notre droite le cap Fry,
 » l'isle de Marbre, la baie de Button,
 » & vînmes débarquer au fort d'Yorck,
 » situé sur la riviere de Nelson, à cinq
 » ou six lieues de son embouchure.

» Cette riviere, la plus considérable
 » de toute la baie d'Hudson, est navi-
 » gable dans une grande étendue de son
 » cours, & communique avec les lacs
 » qui sont derrière le Canada. On pour-

» roît y faire un commerce très-avan-
 » tageux , en y fondant des établisse-
 » mens à trente ou quarante lieues de
 » son embouchure , où le climat est
 » plus tempéré. Elle est divisée en deux
 » bras , qui forment comme deux fleu-
 » ves séparés ; la branche méridionale
 » se nomme la *Riviere de Haies* , & n'a
 » pas moins de deux lieues de largeur ,
 » lorsqu'elle se joint à la baie. Ses riva-
 » ges sont bas , & couverts de bois de
 » sapins , de peupliers , de bouleaux &
 » de saules. On y trouve une immense
 » quantité de cerfs , de lievres , de la-
 » pins , d'oies , de canards , de cygnes ,
 » de perdrix , de faisans , de pluviers ,
 » & beaucoup d'autres oiseaux , dans
 » la saison qui leur est propre , avec une
 » grande abondance de poissons de di-
 » verses especes.

» Le fort d'Yorck est lui-même en-
 » touré de forêts de toutes parts , ex-
 » cepté du côté de l'eau , qui présente
 » un front découvert. Au Sud-Ouest , il
 » y a un chantier pour construire &
 » réparer les chaloupes & les barques.
 » Le fort est un bâtiment quarré , conf-
 » truit de bois , & flanqué de quatre pe-
 » tits bastions , qui servent de loge-

364 SUITE DE LA BAIE

» mens & de magasins. Dans l'un, est
 » l'appartement du gouverneur, com-
 » posé de plusieurs pieces toutes boi-
 » sées. Chaque courtine a trois canons ;
 » & le tout est garni de palissades. La
 » batterie qui commande la riviere , est
 » défendue par un parapet ; & lorsque
 » tous les habitans sont rassemblés , leur
 » nombre ne passe pas trente ou trente-
 » six personnes. Cet établissement est
 » néanmoins le plus important de la
 » Compagnie Angloise , qui porte le
 » nom de *Compagnie de la Baie d'Hud-*
 » *son*. C'est le vrai centre de son com-
 » merce ; elle en tire , chaque année ,
 » entre quarante & cinquante mille
 » peaux de différentes sortes d'ani-
 » maux , mais principalement de castor.
 » Les forts de Churchill , de S. Alban ,
 » & de la riviere de Moose , qui appar-
 » tiennent à cette même Compagnie ,
 » n'ont rien de remarquable. Ils con-
 » tiennent à peine chacun vingt habi-
 » tans , qui , joints à ceux d'Yorck , ne
 » font pas cent Anglois dans tout le
 » pays.

» Pendant le peu de tems que j'ai
 » vécu parmi eux , j'ai eu occasion de
 » voir plusieurs fois les Esquimaux qui

» sont au Sud-Ouest de la Baie d'Hud-
 » son, entre la riviere de Haies & le
 » Canada. Ils ont les yeux & les che-
 » veux noirs, sont d'un caractère gai,
 » affables, bons amis, & d'une con-
 » duite pleine de droiture. Les hommes
 » portent, en été, un habit large,
 » d'une étoffe semblable à celle de nos
 » couvertures de lit, qu'ils achètent
 » des François ou des Anglois établis
 » dans le voisinage. Ils ont des bottines
 » de cuir, si longues, qu'elles leur ser-
 » vent de culottes, avec des fouliers
 » de la même matiere.

» Le vêtement des femmes ne differe
 » de celui des hommes, qu'en ce qu'elles
 » portent ordinairement un jupon, qui,
 » en hiver, leur descend un peu au-
 » dessous des genoux. Tous ces habits
 » sont ordinairement de peaux de cerfs,
 » de loutres, ou de castors. Les man-
 » ches sont attachées sur les épaules
 » avec des cordons; enforte que leurs
 » aisselles sont exposées à l'air, même
 » dans les plus grands froids; ce qu'ils
 » croient propre à entretenir la santé.

» Ces gens vivent dans des cabanes
 » couvertes de mousse & de peaux de
 » bêtes fauves. Comme ils s'occupent

366 SUITE DE LA BAIE

» principalement de la chasse & de la
» pêche , ils changent d'habitations ,
» selon qu'ils les trouvent plus ou
» moins favorables. C'est pour cette
» même raison , qu'ils ne sont point en
» grandes troupes , parce qu'ils trouve-
» roient difficilement à s'habiller & à se
» nourrir. Ils ne comptent point sur les
» fruits de la terre pour leur subsistan-
» ce , & ne vivent que de la chair des
» animaux. Il y a des saisons , où ils
» tuent plus de bêtes fauves , qu'ils ne
» peuvent en consommer ; & ils sont
» dans l'opinion absurde & ridicule ,
» que plus ils en détruisent , plus elles
» se multiplient. Quelquefois ils en lais-
» sent trois ou quatre cens de mortes
» dans la plaine , & n'en prennent que
» les langues ; le reste pourrit sur la
» terre , ou est dévoré par les oiseaux
» de proie & les animaux carnassiers.
» En d'autres tems , ils les attaquent
» dans l'eau , & en tuent des quantités
» prodigieuses , qu'ils amènent sur des
» radeaux dans nos habitations. Ces
» bêtes traversent , au printems , une
» étendue immense de pays , du Sud
» au Nord , pour faire leurs petits dans
» des endroits sûrs , c'est-à-dire , dans

» des climats plus septentrionaux , &
 » presque entièrement inhabités. Elles
 » sont tourmentées dans la route , par
 » de gros moucherons ; & pour les
 » éviter , elles se réfugient dans des
 » rivières ou dans des lacs , où les sau-
 » vages les tuent plus aisément.

» Parmi ces animaux de passage , les
 » plus considérables & les plus nom-
 » breux sont les cariboux , qui tiennent
 » du cerf & de la renne. Ils sont extrê-
 » mement légers , & ont les ongles
 » plats & fort larges , garnis d'un poil
 » rude entre-deux , qui les empêche
 » d'enfoncer dans la neige , sur laquelle
 » ils courent presque aussi vite que sur
 » la terre ; & les chemins qu'ils y font ,
 » sont plus entre-coupés que les rues
 » de Londres. La manière de les pren-
 » dre , est d'abattre les arbres que les
 » sauvages entassent les uns sur les au-
 » tres , & entre lesquels ils laissent des
 » ouvertures pour y tendre des pièges.
 » Aux mois de Juillet & d'Août , ces
 » mêmes troupes retournent du Nord
 » au Sud ; & lorsqu'elles repassent les
 » rivières , ils les attaquent facilement
 » de leurs canots à coups de lance.

» Ces peuples se nourrissent aussi

» d'oiseaux & de poissons. Ils font
 » bouillir la viande sans assaisonnement ;
 » & la fausse leur sert de breuvage.
 » Quand ils peuvent avoir de l'eau-de-
 » vie, ils en boivent avec délices, &
 » se portent ensuite à toutes sortes d'ex-
 » cès. Ils se battent comme des furieux,
 » brûlent leurs cabanes, abusent mu-
 » tuellement de leurs femmes ; & dans
 » l'assoupissement de l'ivresse, ils dor-
 » ment autour d'un grand feu, se brû-
 » lent, ou se gèlent, selon qu'ils s'ap-
 » prochent, ou qu'ils s'éloignent trop
 » du foyer.

» Quoique la plus grande partie de
 » leur vie soit employée à se procurer
 » ce dont ils ont besoin, ils n'ont pas
 » la prévoyance de se précautionner
 » contre les tems de disette. Ils consom-
 » ment généreusement leurs provi-
 » sions, lorsqu'elles sont abondantes,
 » sans jamais penser à les conserver
 » pour l'hiver. Il arrive souvent à ceux
 » qui viennent trafiquer dans les comp-
 » toirs de la baie, d'être obligés en
 » route, pour avoir compté sur des se-
 » cours qui ne se présentent point, de
 » faire griller les peaux qu'ils venoient
 » vendre, & de s'en nourrir ; mais

» quand ils se trouvent réduits à ces
 » cruelles extrêmités, ils les supportent
 » avec une fermeté & une patience ad-
 » mirables. Il leur est très-ordinaire de
 » parcourir deux ou trois cens lieues,
 » dans le cœur même de l'hiver, sans
 » élever ni tente ni cabane, pour se
 » mettre à l'abri. Lorsque la nuit appro-
 » che, ils choisissent un petit terrain,
 » en ôtent la neige, l'entourent de brof-
 » sailles, y allument du feu, & dor-
 » ment entre le feu & les buissons, du
 » côté opposé au vent. S'ils se trouvent
 » dans un lieu où il n'y ait pas de bois,
 » ils font un trou dans la neige & s'y
 » couchent. Ce lit leur paroît moins
 » froid que l'air extérieur, dont cette
 » neige les garantit.

» Les excès auxquels se portent ces
 » sauvages, lorsqu'ils manquent de pro-
 » visions, paroîtroient incroyables, si
 » une histoire bien connue dans tous
 » les établissemens Européens, n'en
 » établissoit la certitude. Un d'entre
 » eux, allant avec sa famille, pour tra-
 »iquer dans un endroit fort éloigné,
 » eut le malheur de ne trouver ni gibier
 » ni poisson, & de se voir, lui, sa
 » femme & ses enfans, réduits à une

370 SUITE DE LA BAIE

» extrême disette. Ils mangerent d'a-
 » bord les fourrures qu'ils apportoi-
 » pour commercer, & ensuite celles
 » qui leur servoient d'habits. Cette der-
 » niere ressource leur manquant, ils eu-
 » rent recours à leurs propres enfans,
 » dont ils se nourrirent pendant le reste
 » du voyage. Quand ils furent arrivés à
 » l'habitation Angloise, le malheureux
 » Indien, dont le cœur paroissoit pé-
 » nétré de douleur, raconta sa lamen-
 » table histoire, avec toutes les cir-
 » constances les plus touchantes, au
 » gouverneur du fort. Mais cet officier,
 » à la honte de notre nation, & de
 » l'humanité, n'y répondit que par un
 » grand éclat de rire. Sur quoi le sau-
 » vage étonné, dit en anglois corrom-
 » pu : Il n'y a pourtant pas trop là de
 » quoi rire, & se retira fort scandalisé.

» Ces horribles repas leur font si fa-
 » miliers, me dit le gouverneur (sans
 » doute afin de justifier son insensibili-
 » té), que pour peu qu'on ait demeuré
 » parmi eux, on doit être habitué à ces
 » sortes de récits. Lorsqu'ils sont pres-
 » sés par la faim, les peres & les meres
 » commencent par tuer leurs enfans,
 » & les mangent; & ensuite le plus fort

» des deux mange l'autre. J'en ai connu
 » un , qui , après avoir dévoré sa fem-
 » me & six enfans qu'il avoit d'elle ,
 » avouoit que son cœur ne s'étoit atten-
 » dri qu'au dernier , parce qu'il l'aimoit
 » plus que les autres ; qu'en ouvrant la
 » tête pour en tirer la cervelle , il s'é-
 » toit senti touché , & qu'il n'avoit pas
 » eu la force de lui casser les os , pour
 » lui fucer la moëlle.

» Ces exemples de cruauté s'accor-
 » dent peu avec une autre histoire arri-
 » vée dans le même tems , & qui pré-
 » sente un trait héroïque d'amour pa-
 » ternel. Deux canots passant la riviere
 » de Haies , arriverent au milieu de
 » l'eau. L'un , qui portoit un Indien ,
 » sa femme & son enfant , fut renversé
 » par les flots. L'autre étoit fort petit ,
 » & ne pouvoit sauver tout au plus ,
 » qu'une de ces personnes avec l'en-
 » fant. Une contestation s'élève ; il n'est
 » pas question entre l'homme & la fem-
 » me , de mourir l'un pour l'autre , mais
 » uniquement de sauver l'objet de leur
 » affection commune. Ils emploient
 » quelques momens à examiner lequel
 » des deux peut être le plus utile à sa
 » conservation. L'homme prétend que,

» dans un âge si tendre , l'enfant a plus
 » besoin du secours de sa mere ; elle
 » soutient , au contraire , qu'étant du
 » même sexe que son pere , il doit ap-
 » prendre de lui des leçons de chasse &
 » de pêche. Ainfi , après avoir recom-
 » mandé à son mari , de ne jamais né-
 » gliger les soins paternels , & s'être
 » donné réciproquement des témoi-
 » gnages de tendresse , elle se jeta dans
 » le fleuve , où elle fut bientôt noyée.

» Pour achever ce contraste d'humani-
 » té & de barbarie , qui entre dans le
 » caractère de ce peuple , je rapporte-
 » rai une coutume cruelle , qui s'ob-
 » serve à l'égard des vieillards. Lors-
 » qu'ils sont parvenus à l'âge de cadu-
 » cité , leurs enfans sont obligés de les
 » étrangler ; & voici comme ils s'acquit-
 » tent de cet affreux devoir. Le vieillard
 » entre dans une fosse creusée exprès
 » pour lui servir de tomb-au. Il s'entre-
 » tient , pendant quelque tems , de sang
 » froid , avec les assistans , en fumant
 » une pipe , & en buvant de l'eau-de-
 » vie. Quand il avertit que le moment
 » est venu , deux de ses enfans lui met-
 » tent une corde autour du cou , & ti-
 » rent de toutes leurs forces , chacun

» de son côté, jusqu'à ce qu'il soit mort.
 » Ils comblent de terre la fosse, sur la-
 » quelle ils élèvent une espece de mo-
 » nument de pierre. Ceux qui n'ont
 » point d'enfans, exigent cet horrible
 » ministère de leurs amis; mais comme
 » ce n'est point un devoir, il arrive sou-
 » vent qu'on leur refuse ce service.

» Les habitans de cette côte sont peu
 » sujets aux maladies, & se guérissent
 » presque toujours par la sueur. Ils ont
 » une grande pierre, sur laquelle ils
 » font du feu, jusqu'à ce qu'elle de-
 » vienne toute rouge. Ils élèvent en-
 » suite tout autour, une petite hutte
 » bien fermée, & s'y tiennent nus
 » avec un vase plein d'eau, dont ils
 » arrosent la pierre. Cette eau se change
 » en vapeurs chaudes & humides, qui
 » remplissent bientôt la cabane, & cau-
 » sent au malade une transpiration très-
 » prompte. Lorsque la pierre commen-
 » ce à se refroidir, ils se hâtent de sor-
 » tir, avant que leurs pores soient fer-
 » més; & ils se plongent sur le champ
 » dans l'eau froide, ou ils se roulent
 » dans la neige. Cette méthode est gé-
 » néralement établie, & passe pour un
 » remede infallible contre toute sorte

374 SUITE DE LA BAIE

» de maux. Celui qu'ils emploient pour
 » la colique & pour tous les désordres
 » intestins , n'est pas moins siugulier ;
 » c'est de la fumée de tabac , qu'ils ava-
 » lent en très-grande quantité.

» La plupart de leurs maladies ne
 » viennent que du froid qu'ils pren-
 » nent , après avoir bu des liqueurs
 » fortes. C'est à nous autres Anglois ,
 » qu'ils ont cette obligation ; car les
 » François ont la prudence de ne ven-
 » dre à ces sauvages , aucune boisson
 » violente , dans la crainte de nuire à
 » leur tempérament , & conséquem-
 » ment à leur commerce , dont le succès
 » dépend toujours de la vigueur de ce
 » peuple , & de son adresse à la chasse.
 » Aussi voit-on que ceux qui vivent
 » parmi nous , deviennent maigres , pe-
 » tits , foibles , indolens ; au lieu que
 » ceux qui habitent près des François ,
 » sont hardis , actifs & vigoureux. Il n'y
 » a point de comparaison à faire , de la
 » quantité de fourrures que les uns &
 » les autres apportent dans le négoce.

» Ces peuples sont guidés , dans leur
 » conduite , par une droiture naturelle ,
 » qui les empêche de commettre aucun
 » acte de violence ou d'injustice. Ils

» choisissent les chefs de chaque tribut
 » parmi les plus anciens de la nation,
 » & donnent la préférence à ceux qui
 » se sont distingués par leur habileté à
 » la chasse, par leur expérience dans
 » le commerce, & par leur valeur dans
 » les guerres fréquentes qu'ils ont avec
 » leurs voisins. Ces chefs gouvernent
 » toute la troupe, & distribuent les
 » différentes occupations domestiques;
 » mais leurs avis sont plutôt suivis par
 » déférence, que par aucune obliga-
 » tion; car ce peuple est un des plus
 » libres de la terre. C'est, en général,
 » la forme de gouvernement de la plu-
 » part des sauvages du Canada, le plus
 » naturalisme. En guerre, ils se don-
 » nent des capitaines, qui n'ont presque
 » droit que de ralliement, de marcher
 » aux coups les premiers, ou tout au
 » plus, la première part au butin. Ils
 » n'ont point de ministres, ni de con-
 » seil d'Etat; mais les plus sages, les
 » plus expérimentés, les plus illustres
 » par leurs hauts faits, & sur-tout les
 » plus anciens, s'assemblent & jugent
 » en commun, du bien & du mal de
 » tous. Point d'autres loix que la rai-
 » son, l'honneur, la conscience, &c

376 SUITE DE LA BAIE

» une certaine tradition de mœurs &
 » d'usages , dont ils ne se départent
 » pas facilement. S'en écarte qui veut
 » néanmoins , ainsi que de tous les de-
 » voirs de la société ; car ils n'ont réel-
 » lement point de voie de contrainte ,
 » soit pour punir les réfractaires , soit
 » pour les contenir. Une jeune fille in-
 » troduira la nuit , dans la cabane , quel-
 » qu'un qu'elle aime : le pere , la mere ,
 » les freres lui diront : « Ma fille , ma
 » sœur , tu as tort ; tu nous déshono-
 » res ; tu ne trouveras point de mari ».
 » On le lui dira ; mais on ne fera que
 » le lui dire ; & si elle s'en moque ,
 » personne ne s'en formalisera. Ils ont
 » bien des récompenses d'honneur , de
 » butin , de nourriture ; mais nulle sorte
 » de peine afflictive , même pour les
 » enfans. Ils les instruisent , mais ne les
 » châient jamais. Les missionnaires
 » leur font des catéchismes , des exhor-
 » tations , des sermons ; mais point de
 » classes , point de colleges. Des prédi-
 » cateurs , tant qu'on en veut ; mais
 » point de maîtres. Ils chérissent ces
 » missionnaires comme des peres , ja-
 » mais comme des législateurs ni com-
 » me des chefs. Quand ils ont un mau-

» vais sujet, quelqu'un s'enivre & va
 » le tuer ; & l'homicide est impuni.
 » Une nation vient de faire la paix en
 » regle avec une autre nation. Si ce
 » traité solennel , accompagné de ser-
 » mens , de gages , d'ôtages , de pré-
 » sens , ne plaît pas à tout le monde , ne
 » fut-ce qu'à un seul étourdi de vingt
 » ans , celui-ci dit à ceux qui l'ont fait ,
 » qu'il n'est pas de valeur ; qu'il va le
 » rompre. « Tu as tort , mon frere ,
 » lui dit-on ; tu nous feras une mau-
 » vaise affaire ». On lui dit cela ; mais
 » on le laisse faire. Il part ; va couper
 » une chevelure ennemie , apporte ce
 » trophée dans l'habitation , en se mo-
 » quant des anciens. On le blâme à la
 » vérité , mais pas plus fort qu'aupara-
 » vant ; & l'on se dispose à soutenir
 » cette nouvelle guerre.

» Tel est le caractère national de la
 » plupart des sauvages du nouveau
 » monde. A l'égard de la religion , ceux
 » qui habitent les environs de la riviere
 » de Haïes , reconnoissent un Etre d'une
 » bonté infinie , qu'ils regardent com-
 » me l'auteur de tout bien. Ils n'en par-
 » lent qu'avec respect , & chantent , en
 » son honneur , une sorte d'hymne

378 SUITE DE LA BAIE

» d'un ton grave , & même assez har-
 » monieux ; mais leurs opinions font
 » si confuses , qu'on ne comprend rien
 » à cette espece de culte. Ils admet-
 » tent un autre Etre , qu'ils représentent
 » comme la source & l'instrument de
 » toutes sortes de maux ; mais je n'ai
 » pas remarqué qu'ils lui rendissent au-
 » cun hommage.

» Lorsque ces gens rencontrent quel-
 » que tombeau dans leurs voyages , ils
 » le regardent comme un présage de
 » quelque accident funeste. Pour le dé-
 » tourner , ils mettent une pierre sur la
 » tombe , & continuent leur chemin.
 » Il y a , parmi eux , des troupes de char-
 » latans qui achètent des Anglois toutes
 » sortes de drogues , comme du sucre ,
 » du gingembre , de la réglisse , des épi-
 » ceries , des graines pour le jardinage ,
 » du tabac en poudre , & débitent tout
 » cela , en petites portions , qu'ils ven-
 » dent comme des remèdes , ou comme
 » des spécifiques pour la pêche , la
 » chasse , les combats , &c. Ce sont les
 » Anglois de la baie d'Hudson , qui ,
 » pour leur intérêt , ont attribué ces
 » vertus à leurs marchandises ; & je ne
 » puis dissimuler , qu'un tiers du com-

» merce de cette contrée , dépend au-
 » jourd'hui de ces charlatans. Ils trom-
 » pent leurs propres amis , & abusent
 » de la simplicité de ces bonnes gens ,
 » en troquant ces fausses drogues pour
 » de bonnes fourrures , que ces impof-
 » teurs viennent ensuite trafiquer parmi
 » nous.

» Ces sauvages ont fort peu d'égards
 » pour le beau fexe , fi les femmes de
 » ce pays méritent qu'on les appelle
 » ainfi. Ils fe trouvent fort offensés ,
 » quand quelqu'une d'elles s'avife de
 » croifer les genoux devant eux , & re-
 » gardent comme au-deffous d'eux , de
 » boire dans le même vafe. Souvent ils
 » les obligent d'avorter , par le moyen
 » d'une certaine herbe , quand ils crai-
 » gnent d'avoir plus d'enfans qu'ils n'en
 » peuvent nourrir. Au refte , cet ufage
 » n'est pas plus barbare qu'à la Chine ,
 » où la loi permet de les faire mourir ,
 » en naiffant. Dans nos Etats policés
 » d'Europe , on a recours à des expé-
 » diens plus doux , à la vérité , quoi-
 » que fans doute auffi criminels , pour
 » prévenir la furcharge d'une famille
 » trop nombreufe. Dans tous les pays
 » du monde , il n'y a que l'aifance &c

80 SUI TE DE LA BAIE

» l'abondance , qui entrent de bonne
» foi dans les vues de la nature.

» Nos sauvages different de toutes
» les autres nations , par leur façon sin-
» guliere d'uriner : les hommes s'ac-
» croupissent ; & les femmes se tien-
» nent debout. Le langage de ces peu-
» ples est guttural , sans être rude ni
» désagréable. Ils ont peu de mots ,
» mais très-significatifs , & une maniere
» assez heureuse de rendre de nou-
» velles idées par des termes compo-
» sés , qui expriment les qualités des
» choses , auxquelles ils veulent don-
» ner des noms.

» Ce qui attire principalement les
» Européens dans ces contrées , où la
» nature leur oppose tant d'obstacles ,
» c'est la multitude des castors , des re-
» nards noirs & d'autres animaux qui
» leur fournissent les plus belles fourru-
» res , avec la certitude de se les procu-
» rer à peu de frais : c'est ce qu'on peut
» voir par le tarif d'échange pour les
» marchandises de la compagnie : dix
» bonnes peaux de castor pour un fusil ;
» une peau pour une demi livre de
» poudre ; deux peaux pour un peigne
» & un petit miroir ; cinq castors pour

« un habit rouge , six pour un habit de
 » femme , &c,

« On voit , par ce tarif , quel im-
 » mense profit la compagnie Angloise
 » pourroit faire à la baie d'Hudlon , si
 » ce commerce étoit bien soutenu. On
 » n'y gagna pas d'abord moins de qua-
 » tre cens pour cent ; mais la paresse
 » ou d'autres obstacles en arrêterent
 » tellement les progrès , que les char-
 » ges monterent bientôt plus haut que
 » les retours. D'ailleurs les habitans
 » ont plus de penchant à trafiquer avec
 » les François qu'avec nous , parce
 » qu'ils paient mieux , & sont plus po-
 » lis. En mettant plus de justice , plus
 » d'honnêteté dans notre négoce , la
 » consommation de nos marchandises
 » seroit dix fois plus grande ; & bientôt
 » nous prendrions l'ascendant , dans des
 » lieux où les François nous ont sup-
 » plantés. J'ai moi-même été plusieurs
 » fois témoin de la friponnerie de nos
 » Facteurs & de nos Employés. L'un
 » mettoit le pouce dans la mesure , lorf-
 » qu'il vendoit aux sauvages de la pou-
 » dre à tirer. L'autre mêloit un quart
 » d'eau dans l'eau-de-vie qu'il leur
 » fournissoit. D'ailleurs ils ne font pas

382 SUITE DE LA BAIE

» difficulté de vendre au-dessus du prix
 » fixé par la compagnie ; & par ces ar-
 » tifices , joints aux présens qu'ils ex-
 » torquent des habitans , ils gagnent ce
 » qu'ils nomment *le Surplus* ; c'est-à-
 » dire , au-delà d'un tiers de profit.

» Par la nature du commerce de
 » cette baie , vous voyez qu'il con-
 » siste principalement en peaux de cas-
 » tor , qu'on dit être meilleures que
 » celles du Canada. Ces quadrupedes
 » amphibies , qui , dans les pays dé-
 » ferts , se réunissent pour vivre en so-
 » ciété , offrent autant d'industrie dans
 » la construction de leurs édifices , que
 » d'intelligence dans la manière de se
 » gouverner.

» Les plus grands castors ont un peu
 » moins de quatre pieds de long , & ne
 » pèsent guere plus de soixante livres ;
 » Leur couleur est différente , suivant
 » les divers climats qu'ils habitent.
 » Dans les quartiers du nord les plus
 » reculés , ils sont ordinairement tout-
 » à fait noirs ; ils deviennent bruns , à
 » mesure qu'ils avancent vers le sud. Il
 » y en a de blancs ; mais ils sont rares.
 » Plus ils sont noirs , moins ils ont de
 » poil ; & par conséquent leur dépouille

» est moins estimée. Ce poil est de deux
 » sortes par tout le corps; le poil long,
 » & le duvet, Ce dernier, qui est extrê-
 » mement fin, ferré & haut d'un ponce,
 » sert à conserver la chaleur de l'animal.
 » C'est aussi celui qu'on emploie dans
 » les fabriques. On ne fait de l'autre
 » aucun usage : il préserve le duvet de
 » la boue & de l'humidité ; peut-être
 » aussi aide-t-il le castor à nager.

» La tête de cet amphibie paroît
 » presque quarrée ; ses oreilles sont
 » rondes & fort courtes, velues en
 » dehors, & sans poil en dedans. Ses
 » yeux sont petits, son museau alongé,
 » & sa bouche armée en devant, de
 » quatre dents incisives, fortes & tran-
 » chantes, deux en haut & deux en
 » bas, comme les écureuils. Il a de
 » plus huit dents molaires à chaque mâ-
 » choire, qui sont, avec les quatre au-
 » tres, les seuls instrumens dont il se
 » sert pour couper les arbres, les aba-
 » tre, & les trainer. Les dents incisives
 » supérieures ont deux pouces & demi
 » de long ; les inférieures en ont plus
 » de trois ; & celles du haut se croisent
 » avec celles du bas, comme les deux
 » branches d'une paire de ciseaux. Ses

384 SUITE DE LA BAIE

» jambes sont courtes , sur-tout celles
 » du devant , dont il se sert comme de
 » main , avec une adresse égale à celle
 » de l'écureuil. Les doigts en sont bien
 » séparés , bien divisés , & armés d'on-
 » gles longs & pointus. Les pieds de
 » derriere sont plats , garnis de mem-
 » branes qui lui servent de nageoires
 » comme à l'oie , dont le castor a aussi la
 » démarche quand il est sur la terre ;
 » mais il nage parfaitement. Sa queue
 » est sur tout très remarquable , & très-
 » appropriée aux usages qu'il en fait ;
 » elle est longue , un peu platte , toute
 » couverte d'écailles , garnie de mus-
 » cles vigoureux , & toujours humec-
 » tée d'huile & de graisse qui empê-
 » chent l'humidité de pénétrer ,

» On m'a dit que les médecins de
 » Paris avoient rangé ce quadrupede
 » dans la classe des poissons , & les théo-
 » logiens , dans celle des animaux dont
 » la chair peut être mangée les jours
 » maigres. Elle conserve un goût sau-
 » vage , qu'elle ne perd qu'après avoir
 » été cuite à l'eau. Avec cette prépara-
 » tion , elle prend une si bonne qua-
 » lité , qu'il n'y a point de viande plus
 » légère , plus délicate & plus saine.
 » L'habitude

» L'habitude qu'a cet animal , de tenir
 » continuellement sa queue & toutes
 » les parties postérieures du corps dans
 » l'eau , paroît avoir changé la nature
 » de sa chair. Celle des parties anté-
 » rieures , jusqu'aux reins , a le goût ,
 » la consistance de celle des animaux de
 » la terre & de l'air : celle des cuisses
 » & de la queue , a toutes les qualités
 » de celle du poisson. Lorsqu'elle est
 » bouillie , elle demande une sauce qui
 » en relève le goût ; mais , à la broche ,
 » elle se mange sans autre apprêt.

» Les parties de la génération du castor ne paroissent point extérieurement : elles sont renfermées dans le corps de l'animal. On croyoit autrefois , qu'elles contenoient le *castoreum* , espece d'huile dont on fait usage en médecine. Cette substance , semblable à un mélange de cire & de miel , de couleur brune , d'un odeur forte & fétide , d'un goût amer & dégoûtant , se trouve dans quatre poches placées sous les intestins de ce quadrupede. Il y a lieu de croire qu'il emploie cette liqueur onctueuse , pour se graisser le poil , & se garantir de l'humidité. Lorsqu'elle est récente ,

386 SUITE DE LA BAIE

» elle est fluide ; mais elle durcit en
 » vieillissant, devient brune, cassante,
 » & d'autant plus estimée, qu'elle est
 » d'une odeur plus désagréable. On
 » s'en sert avec succès dans les affec-
 » tions hypocondriaques ; & l'on dit
 » qu'une éponge trempée dans du vi-
 » naigre, où l'on a fait dissoudre du
 » *castoreum*, dissipe la léthargie & l'as-
 » soupissement causés par les vapeurs
 » du charbon. Ceux qui ont dit que
 » cette drogue se tiroit des parties de la
 » génération du castor, ont ajouté que
 » cet animal, se voyant poursuivi par
 » les chasseurs, se les arrache, & les
 » leur abandonne, comme pour sa ran-
 » çon. D'autres, pour les réfuter, ont
 » soutenu qu'il a ces parties attachées
 » à l'épine du dos, d'où il lui est impos-
 » sible de les arracher. Mais toutes ces
 » opinions sont également fausses : il
 » n'est vrai, ni que ces parties soient pla-
 » cées où on le dit, ni qu'il se les arra-
 » che lorsqu'il se voit poursuivi.

» On donne aux castors quinze ou
 » vingt ans de vie ; les femelles por-
 » tent quatre mois ; & leur portée or-
 » dinaire est de quatre petits. On trouve
 » quelquefois ensemble jusqu'à trois ou

» quatre cens de ces animaux , qui for-
 » ment une espece de bourgade. Ils sa-
 » vent choisir un lieu qui leur convien-
 » ne , c'est-à-dire , où les vivres , &
 » l'eau sur-tout , soient en abondance.
 » Si ces eaux se soutiennent toujours à
 » la même hauteur , comme celle des
 » lacs , ils ne construisent point de di-
 » gue ; mais si elles sont courantes ,
 » sujettes à hausser ou à baisser , ils y
 » font une chaussée qui les puisse tenir
 » à un niveau toujours égal. Cette di-
 » gue a souvent quatre-vingt ou cent
 » pieds de longueur , & est bâtie avec
 » une industrie admirable. Leur premier
 » soin est d'aller chercher du bois au-
 » dessus du lieu qu'ils ont choisi pour
 » leur édifice. Ils s'assoient plusieurs au-
 » tour d'un arbre , en rongent l'écorce ,
 » & parviennent à le couper avec leurs
 » dents. Leurs mesures sont prises avec
 » tant de justesse , que , pour s'épar-
 » gner un peu plus de peine à le voi-
 » turer , ils savent toujours le faire tom-
 » ber du côté de l'eau : il ne leur reste
 » ensuite qu'à le rouler vers l'endroit
 » où il doit être placé. Il est plus ou
 » moins long , plus ou moins gros , sui-
 » vant la nature & la situation du lieu.

» Lorsqu'il est renversé , ces animaux
 » s'occupent à en ôter les branches ,
 » afin qu'il porte par-tout également.
 » Pendant ce tems , d'autres parcou-
 » rent le bord de la riviere , cherchent
 » des morceaux de bois de différente
 » grosseur , les scient à la hauteur né-
 » cessaire pour en faire des pieux ; &
 » après les avoir traînés sur le bord de
 » l'eau , ils les amènent , avec leurs
 » dents , à l'endroit de leur destination.
 » Tandis que les uns les maintiennent
 » perpendiculaires , les autres plon-
 » gent au fond de l'eau , & creusent un
 » trou avec les pieds de devant , pour
 » les y faire entrer. Ils les entrelacent
 » ensuite avec des branches , & en rem-
 » plissent les vuides d'une terre grasse
 » si bien appliquée , qu'il n'y passe pas
 » une goutte d'eau. Les castors la pré-
 » parent avec leurs pattes ; & leur
 » queue ne leur sert pas seulement de
 » truelle pour maçonner , mais encore
 » d'auge pour voiturer ce mortier. Les
 » fondemens des digues ont , pour l'or-
 » dinaire , dix à douze pieds d'épaisseur ,
 » & vont en diminuant , jusqu'à trente
 » ou trente-six pouces. On admire l'e-
 » xactitude avec laquelle toutes les pro-

» portions y sont gardées. Le côté du
 » courant de l'eau est toujours en talut ,
 » l'autre côté , parfaitement à plomb :
 » elles ont donc , non-seulement toute
 » la solidité nécessaire , mais encore la
 » forme la plus convenable pour retenir
 » l'eau , l'empêcher de pénétrer , en
 » soutenir le poids , & en rompre les
 » efforts.

» Après avoir travaillé en corps à ce
 » grand édifice , dont l'avantage est de
 » maintenir les eaux toujours au même
 » niveau , ils se distribuent par compa-
 » gnies , pour édifier des habitations
 » particulières. Le même art est observé
 » dans la construction des cabanes , qui
 » sont ordinairement bâties sur pilotis ,
 » au milieu des petits lacs que les digues
 » ont formés , ou sur les bords d'une
 » rivière. Leur figure est ronde ou ova-
 » le ; & l'enduit intérieur , qui est de
 » terre glaise , n'y laisse point entrer
 » d'air. Il y en a depuis cinq jusqu'à dix
 » pieds de diamètre ; il s'en trouve
 » qui ont deux ou trois étages ; & tout
 » le bâtiment est terminé en voûte.

» Les deux tiers de l'édifice sont
 » hors de l'eau : les castors y ont divers
 » appartemens ; & chacun y a sa place

» marquée. Ils ne mangent point dans
 » le lieu où ils couchent , pour n'y pas
 » faire de saleté. Jamais on n'y voit
 » d'ordure ; parce qu'outre la porte
 » commune, il y a plusieurs ouvertu-
 » res, par lesquelles ils se vident dans
 » l'eau. Le jour , ils n'approchent de
 » leur lit, que lorsqu'ils ont envie de
 » dormir. Ils ne sont guere plus de huit
 » ou dix dans chaque cabane, toujours
 » nombre pair, mâles & femelles, par-
 » mi lesquels il y en a un qui a le soin
 » de faire travailler ses camarades. S'il
 » se rencontre quelque paresseux, les
 » autres, à force de coups, le contrai-
 » gnent de chercher parti ailleurs. Les
 » cabanes sont toujours assez près les
 » unes des autres, pour avoir entre
 » elles une communication facile. Elles
 » ont deux issues, l'une pour aller à
 » terre, l'autre pour se jeter à l'eau.
 » Tous ces ouvrages sont achevés à la
 » fin de Septembre ; & jamais l'hiver
 » ne surprend ces animaux dans leur
 » travail.

» Chacun fait ses provisions en été :
 » tandis qu'ils vivent dans les bois, ils
 » se nourrissent de fruit, d'écorce & de
 » feuilles d'arbres. Ils pêchent aussi des

» écrevisses & quelques poissons. Mais
 » les approvisionnement d'hiver consis-
 » tent uniquement en bois tendre, tel
 » que le peuplier, le tremble, & d'au-
 » tre de même qualité. Ils le mettent
 » en pile, disposé de manière, qu'ils
 » puissent toujours prendre celui qui
 » trempe dans l'eau. Ces piles sont en
 » raison des habitans de chaque cabane,
 » & selon que l'hiver doit être plus
 » ou moins long : c'est, pour les sau-
 » vages, un indice de la durée du
 » froid, qui ne les trompe jamais.
 » Chaque cabane a un magasin com-
 » mun, où ce bois se conserve. Pour
 » le manger, ces animaux le décou-
 » pent en petites pieces, qu'ils appor-
 » tent chacun dans sa loge.

» Lorsque les mois de travail sont
 » passés, les castors goûtent les dou-
 » ceurs domestiques. C'est le tems du
 » repos, & la saison des amours. Il pa-
 » roît que ces quadrupedes sont en
 » état d'engendrer dès l'âge d'un an ; ce
 » qui désigne qu'ils ont pris alors la plus
 » grande partie de leur accroissement.
 » Ils quittent leur maison à la fonte des
 » neiges, pour éviter les trop grandes
 » inondations ; mais les femelles y re-

» viennent auffi-tôt qu'elles font écou-
 » lées ; & c'est alors qu'elles mettent
 » bas. Elles s'occupent enfuite à allait-
 » ter , à élever leurs petits , qui font en
 » état de les fuivre au bout de quel-
 » ques semaines. Alors elles vont à
 » leur tour fe promener , & paffent
 » l'été fur les eaux & dans les bois. Les
 » mâles continuent de tenir la campa-
 » gne , jufqu'au mois de Juillet , tems
 » auquel ils fe raffembtent tous , pour
 » réparer les breches que l'eau peut
 » avoir faites à leurs édifices. Si leurs
 » cabanes ont été détruites , ils en conf-
 » truisent d'autres , à moins que le dé-
 » faut de vivres , ou les fréquens ra-
 » vages des chaffeurs ne les engagent
 » à changer de demeure. Mais il y a
 » des lieux , pour lesquels ils prennent
 » tant d'affection , que , malgré les per-
 » fécutions qu'ils y éprouvent , ils ne
 » peuvent fe réfoudre à les abandonner.

» La chaffe du caftor fe fait depuis la
 » fin de l'automne , jufqu'au commen-
 » cement du printems ; parce que c'est
 » alors qu'il a le plus de poil. Les fau-
 » vages dreflent des trapes , & fe fer-
 » vent rarement de fleches ou de fuſil ;
 » parce que l'animal fe jette dans l'eau ,

» & ne revient point au dessus , lorsqu'il meurt d'une blessure. Si la cabane est proche de quelque ruisseau , on coupe la glace en travers , pour y tendre un filet ; & ensuite on va briser l'édifice : alors tous les castors ne manquent point de se sauver dans le ruisseau , & se trouvent pris dans le piège. En quelques endroits on se contente de faire une ouverture aux digues : ces animaux se trouvent bien-tôt à sec ; & comme ils marchent difficilement , ils demeurent sans défense.

» L'usage du poil de castor est presque réduit aux chapeaux & aux fourrures. On emploie pour les chapeaux blancs , le poil de dessous le ventre ; celui du dos , qui est noir , pour les chapeaux ordinaires ; & le poil des flancs , qui est le plus long , se file pour la fabrique des bas & des bonnets. On a essayé d'en faire des étoffes ; mais on les a trouvées sujettes à se durcir comme du feutre.

» Outre les peaux de castor , qui sont l'objet principal du commerce de la compagnie Angloise de la baie d'Hudson , ses vaisseaux se chargent

394 SUITE DE LA BAIE

» de plusieurs sortes de pelleteries, qui
 » se tirent du même pays. La colle de
 » poisson forme encore une autre bran-
 » che de son négoce; elle en a établi
 » plusieurs fabriques dans les différens
 » forts qu'elle possède.

» Les deux tiers des castors qu'elle
 » envoie en Angleterre, sont travaillés
 » par les chapeliers de la nation; l'autre
 » tiers sort de la Grande-Bretagne pour
 » la Hollande, d'où il passe en Alle-
 » magne. Les meilleures peaux, lorf-
 » qu'on en a enlevé le poil, sont em-
 » ployés à faire des gants. La balle de
 » castors, pesant cent vingt livres, con-
 » tient environ cent cinquante peaux;
 » la compagnie n'envoie guere plus de
 » dix mille peaux par an en Angleterre.

» La difficulté d'avoir des vivres, &
 » la rigueur du froid, donnent lieu de
 » penser que la colonie de la baie
 » d'Hudson ne contiendra jamais un
 » grand nombre d'habitans; car quel-
 » que gain que puisse y promettre le
 » commerce, on est obligé d'y porter
 » d'Europe, ou de la Nouvelle Angle-
 » terre, toutes les provisions nécessai-
 » res à la vie; article qui fait une des
 » plus fortes dépenses de la compagnie.

» Les pertes qu'elle effuya durant nos
 » dernières guerres , & le changement
 » de mode , qui avoit fait perdre le
 » goût pour les fourrures , apporte-
 » rent , pendant quelque tems , une
 » grande diminution dans son négoce ;
 » mais la restitution des lieux que les
 » François lui avoient enlevés , la tran-
 » quillité qui , depuis , a accompagné
 » sa possession , le goût qu'on a repris à
 » Londres pour les pelleteries , l'ont re-
 » levé , & porté plus loin qu'il n'avoit
 » jamais été. Dès le commencement de
 » la guerre pour la succession d'Espa-
 » gne , les François nous avoient chas-
 » sés de presque tous les ports que
 » nous occupions dans la baie ; mais
 » par le traité de paix , signé à Utrecht ,
 » tout ce que nous avions possédé dans
 » ces cantons , nous fut restitué ; &
 » l'on nous céda la propriété de toute
 » la baie ».

C'est par ces réflexions , que notre
 Anglois termina son récit. J'avois pris
 la liberté de l'interrompre dès le com-
 mencement de sa narration , au sujet de
 Jean Cabot , auquel vous avez vu qu'il
 attribuoit mal-à-propos la première dé-
 couverte de l'Amérique septentrionale.

Il concluoit que l'Angleterre avoit acquis la souveraineté de ce pays, parce qu'il supposoit que le voyage de Cabot s'étoit fait par ordre du gouvernement Britannique. Je prouvai que les découvertes attribuées à ce marin, sont entièrement chimériques, & n'ont été imaginées par les Anglois, que pour combattre la propriété des possessions Françoises dans cette partie du Nouveau Monde. Il est vrai que Cabot partit sous le pavillon d'Angleterre, pour découvrir, par le Nord-Est, un passage aux Indes orientales; mais, outre que ce fut lui qui supporta seul les frais de cet armement, il avoua, à son retour, qu'il n'avoit fait qu'appercevoir quelques parties du continent de l'Amérique. C'est cependant de ce voyage, entrepris par un étranger, & à ses dépens, sans aucun dessein de former un établissement, sans nulle démarche pour y réussir; c'est, dis-je, de cette simple course, que les Anglois se font un titre de propriété sur tout ce continent; comme si, appercevoir des terres, étoit la même chose, que s'y établir. Leurs premiers mouvemens pour fonder une colonie en Amérique, ne re-

montent pas plus haut , qu'à la fin du seizieme siecle ; & toutes ces expéditions furent très-malheureuses jusqu'au commencement du dix-septieme , que le capitaine Newport fit bâtir , dans l'Amérique septentrionale , la premiere ville Angloise.

Il ne m'a pas été difficile de prouver , qu'à cet égard , la nation Françoisé a , sur la Britannique , des droits d'antériorité. Long-tems avant la navigation de Cabot , les Dieppois , les Malouins , les Rochelois & autres mariniers François , avoient fréquenté le Grand-Banc , & les côtes de Terre-Neuve. On leur doit l'établissement de la pêche des morues , dont les autres nations ont , par la suite des tems , partagé le bénéfice avec nous. Mais , comme il n'est question que des voyages entrepris pour s'établir dans ces contrées , je fais que , plus de soixante ans avant Newport , un François nommé *Quartier* , ayant reconnu la plus grande partie des côtes du golfe de Saint-Laurent , fit alliance avec les sauvages , bâtit un fort , & prit possession du pays. Quelques-années après , il forma une habitation au Cap-Breton. Ainsi , en comparant l'é-

398 SUITE DE LA BAIE D'HUDSON.

poque du premier projet des François pour faire des établissemens en Amérique, avec celle du premier dessein de pareille nature, conçu par les Anglois, je prouvai que nous les avions devancés de plus de soixante ans.

Au reste, cette petite digression se fit sans humeur de part & d'autre; mais il me parut que chacun s'en tenoit à son sentiment. Je n'en eus pas moins d'attention à écouter le reste du récit; & tout ce que j'appris touchant la baie d'Hudson, me fut d'autant plus agréable, que la saison, déjà avancée, pour le pays, ne devoit plus me permettre d'entreprendre ce voyage. Il fut décidé que nous nous rendrions dans l'isle de Terre-Neuve; de-là dans la nouvelle Ecosse, & ensuite dans les différentes provinces du Canada.

Je suis, &c.

A Terre-Neuve, ce 2 Août 1748.



· L E T T R E X C I X .

*L'ISLE DE TERRE-NEUVE,
ET SES ENVIRONS.*

P LUSIEURS nations de l'Europe se disputent la gloire d'avoir découvert l'Amérique, & prétendent même avoir abordé dans l'isle de Terre-Neuve, bien avant la naissance de Christophe Colomb. Les François & les Anglois n'y ont formé des établissemens, que long-tems après en avoir fait la découverte. Les premiers n'ont jamais cessé d'y aller à la pêche de la morue. On trouve aussi, dans des Relations anciennes, quelques traces du commerce des Anglois dans cette isle, sous le regne d'Henri VIII. Ils entreprirent d'y fonder une colonie vers la fin du seizieme siecle, mais avec si peu de succès, que la disette de vivres fit périr tous les gens de l'équipage. Ce malheur rallentit leur zele, & les détourna de ce projet.

Les François & les Portugais profiterent de ce dégoût, & continuerent seuls à y faire le commerce de la mor-

400 L'ISLE DE TERRE-NEUVE ,
rue & des pelleteries. Ils ne songerent
néanmoins ni à s'y fortifier, ni même à
s'y établir. Mais le bénéfice qu'ils reti-
roient de leurs voyages, devint un ai-
guillon pour les Anglois : ils suivirent
cet exemple ; & non contents de parti-
ciper aux mêmes avantages , ils vin-
rent, comme en triomphe, prendre
possession de l'isle , au nom de la reine
Elisabeth. Cette cérémonie se fit avec
éclat ; & l'on ne manqua point de pro-
clamer une défense à toutes les autres
nations du monde , de venir pêcher ,
sans la permission de l'Angleterre , sur
les côtes de cette isle. Rien n'approche
des espérances que cette prétendue pro-
priété lui fit naître. Budée composa un
poëme latin , où il en parle avec autant
d'emphase , que s'il étoit question de la
conquête d'un nouveau monde.

La guerre des Anglois avec l'Espagne
interrompit leurs voyages. Il se forma
ensuite une compagnie qui obtint de
Jacques I, la concession d'une parte de
l'isle. Elle y bâtit quelques maisons qui
furent le commencement d'un premier
établissement. Les nouveaux colons ne
manquerent ni de peaux pour se cou-
rir, ni de poissons pour leur nourri-

ture. Le succès ne répondit cependant point à leur attente ; puisque la compagnie se rebuta de son entreprise , & résigna ses droits à divers particuliers. Le docteur Vaughan , médecin & poète célèbre , acheta quelques parties de cette concession , se fixa dans son nouveau domaine , & y fit un poème intitulé *la Toison d'or* , qu'il dédia à Charles I. Le chevalier Calvert , secrétaire d'Etat , s'y retira avec sa famille , pour vaquer plus librement aux exercices de la religion Romaine qu'il professoit. Il fit bâtir un château bien fortifié , des magasins , des édifices extérieurs , & des cabanes pour trente personnes qui l'accompagnoient.

Insensiblement l'isle se peupla ; car jusques-là on n'y avoit vu que quelques sauvages vers le Nord ; & ils y étoient en si petit nombre , qu'on doutoit s'ils y demeuroient habituellement , ou s'ils n'y passoient pas de la terre ferme , pour la pêche & pour la chasse. Les François s'y sont établis beaucoup plus tard que les Anglois ; la Cour faisoit peu d'attention à cette isle ; tout étoit abandonné à des particuliers qui armoient à leurs frais , pour y envoyer

402. L'ISLE DE TERRE-NEUVE,
des pêcheurs ; mais , en 1660 , un officier obtint du roi la concession d'un port avec le titre de *Gouverneur*. Il y construisit un fort sous le nom de *S. Louis* ; & la ville , qui se forma bientôt sous cette protection , fut nommée *Plaisance*. C'est le premier établissement François dans l'isle de Terre-Neuve. L'intention de la Cour , en fondant cette habitation , fut de maintenir les sujets de Sa Majesté dans la possession , où ils étoient depuis longtemps , même avant les Anglois , d'y aller faire chaque année la pêche de la morue.

Cependant ces derniers y possédoient déjà des richesses & une puissance , qui pouvoient les rendre absolument maîtres de cette pêche , c'est-à-dire , du commerce le plus étendu & le plus facile de l'univers. Les François n'avoient pas pris d'assez bonnes mesures , pour le partager du moins avec eux. La colonie de Plaisance , quoique placée dans un port des plus beaux & des plus commodes de l'Amérique , ne valoit pas la plus médiocre des habitations Angloises. On n'y étoit pas logé plus au large , qu'on

ne l'est dans un navire ; chacun n'y avoit que sa ration par jour : personne n'étoit en état de soulager les pauvres & les malades ; on n'avoit pas même eu l'attention d'y bâtir un hôpital. Malgré cela , ces deux nations vécutrent assez paisiblement , jusqu'au tems de la guerre qui précéda la paix de Rîswick. Ils s'attaquerent alors respectivement , & se chasserent tour à-tour de quelques postes. Cette paix mit fin aux hostilités ; mais la guerre , qui s'alluma dans l'Europe , au commencement du dix-huitieme siecle , les renouvela. Les deux partis furent encore tour-à-tour , vaincus & vainqueurs. Enfin , par le traité d'Utrecht , la France céda toute l'isle à l'Angleterre , & ne se réserva que le droit de pêche , dans un district limité , pendant un certain tems de l'année.

Les isles de Saint-Pierre & de Miquelon sont les seules possessions que les François aient actuellement aux environs de Terre-Neuve. La premiere est fort petite , & a peut-être deux lieues dans sa plus grande longueur. L'isle de Miquelon est un peu plus grande , & peut en avoir cinq ou six. Saint-Pierre

404 L'ISLE DE TERRE-NEUVE ;
est néanmoins le chef-lieu de la colonie :
la bonté de son port y attire un plus
grand nombre de bâtimens , & y a fixé
la résidence du Gouverneur. Cette
seule raison peut avoir décidé son
choix ; car l'isle de Miquelon , suivant
ce qu'on m'a dit , seroit beaucoup plus
agréable à habiter. On y vante les agré-
mens d'une plaine , espece de prairie ou
de pelouse d'une lieue de longueur , où
l'on peut jouir du plaisir de la prome-
nade. On n'a pas , à beaucoup près , le
même avantage à Saint-Pierre , qui n'est
qu'un amas de montagnes , ou plutôt
de rochers escarpés , couverts en quel-
ques endroits d'une mousse aride &
d'autres mauvaises herbes , tristes fruits
de la stérilité d'un sol pierreux. Je me
suis quelquefois enfoncé dans l'inté-
rieur de l'isle , pour y prendre connois-
sance du local & en examiner les pro-
ductions : je n'y ai trouvé que des mon-
tagnes qu'on ne peut escalader sans dan-
ger. Les petits vallons qui les séparent ,
ne sont pas plus faciles à parcourir. Les
uns , remplis d'eau , forment plusieurs
lacs. Les autres sont embarrassés de mé-
chans petits sapins & de quelques bou-
leaux , les seuls arbres , à ce qui m'a

paru, qui croissent dans ce pays, & même dans toute la partie de l'île que j'ai visitée. Je n'en ai pas trouvé un seul qui eût douze pieds de hauteur. La plante la plus commune est une espèce de thé, du moins est-ce le nom qu'on lui donne, dont la feuille est veloutée en dessous, & semblable, ainsi que la tige, à notre romarin. Il y a aussi une autre plante qu'on nomme anis. J'ai goûté de l'une & de l'autre infusée dans de l'eau chaude; l'anis m'a paru avoir le goût le plus agréable.

Vous pouvez juger, par ce détail, du peu de ressource que l'on trouve dans un pays où l'on ne peut semer aucun grain, & où l'on est obligé de tirer de France les moindres provisions. Les habitans ont établi leurs logemens dans une petite plaine le long du rivage. Ils y ont de petits jardins où ils cultivent avec peine quelques laitues qui ne parviennent jamais à une parfaite maturité, mais qu'ils mangent avec délice lorsqu'elles sont encore vertes. Le défaut de pâturage ne permet pas d'avoir beaucoup de bestiaux. La volaille est presque la seule viande dont on fasse usage. La soupe se fait communé-

406 L'ISLE DE TERRE-NEUVE ;
ment avec des têtes de morue. S'il y
avoit liberté de commerce entre l'isle
de Saint-Pierre & les côtes de Terre-
Neuve , on ne manqueroit d'aucun des
secours de la vie ; mais les Anglois se
sont fait un principe de n'envoyer au-
cune espece de vivres à Saint-Pierre ;
& si quelques bâtimens de leur nation
parviennent à y conduire quelques
boeufs ou autres bestiaux , ce n'est qu'en
échappant à la surveillance de plusieurs
navires , dont l'unique occupation est
d'empêcher cette contrebande.

Les isles de Saint-Pierre & de Mi-
quelon furent cédées à la France par
l'Angleterre , à condition qu'on n'y bâ-
tiroit aucun fort ; qu'on n'y garderoit
pas plus de cinquante hommes de trou-
pes ; qu'on n'y auroit aucune munition
de guerre , ni canons en état de faire
une défense. En conséquence on n'y
souffre que cinq ou six petits canons de
huit, roulés sur le rivage sans affut,
pour servir simplement à donner des
signaux aux bâtimens du dehors qui
cherchent à entrer. La rade de Saint-
Pierre est d'une assez bonne tenue pour
les gros vaisseaux ; mais il faut avoir la
précaution de visiter souvent les ca-

bles ; le fond étant de cailloux , les endommagement facilement.

Si l'on excepte le commerce de la morue , les Anglois n'ont pas encore tiré grand parti de l'isle de Terre-Neuve ; parce que l'hiver y est long & violent , & que la chaleur de l'été , quoique excessive , n'échauffe pas assez long-tems la terre , pour la fertiliser. Son sol , celui du moins des parties que l'on connoît , est stérile & rempli de roches ; mais , dans un lieu si vaste , il est difficile qu'il ne se trouve pas beaucoup de variété. Aux environs de Plaisance , il y a des étangs & des ruisseaux qui attirent quantité de gibier ; mais , dans les parties rudes & montagneuses , la chasse aux bêtes fauves est impossible. A l'égard de l'intérieur de l'isle , on n'en peut parler que par conjecture ; personne ne s'est encore vanté d'y avoir pénétré. On n'est pas plus instruit de ce qui concerne les naturels du pays : l'opinion la plus commune , est qu'il n'a jamais été habité par aucune nation sédentaire. On n'a vu , sur ces côtes , que des Esquimaux , qui y passent de la grande terre de Labrador , seulement pendant l'été , pour y vivre de leur pêche & de leur chasse.

408 L'ISLE DE TERRE-NEUVE ;

Les Anglois , qui sont aujourd'hui les seuls maîtres de l'isle de Terre-Neuve , y comptent environ six mille habitans dispersés en divers hameaux situés sur le rivage , & défendus par quelques forts , dont le principal se nomme *le Fort Saint-Jean*. Cette colonie a été long-tems sans gouverneur. En tems de paix , le maître du vaisseau qui arrivoit le premier dans un des ports de l'isle , au tems de la pêche , commandoit durant cette saison ; on l'appelloit *Seigneur du Havre*. Cette coutume occasionnoit plusieurs malheurs , par l'empressement qu'elle inspiroit à chaque maître de navire , de gagner les devants. En tems de guerre , le chef de l'escadre , commandée pour soutenir les pêcheurs Anglois , & écarter les nations ennemies de la Grande-Bretagne , jouissoit de l'autorité. Aujourd'hui le maître du bâtiment qui devance les autres dans un des ports , est encore le Seigneur du Havre ; mais il y a un gouverneur à Plaisance , qui commande dans l'isle.

Autrefois le gouverneur militaire du fort Saint-Jean s'attribuoit de même tous les droits , mais sans y être autorisé
par

par une commission particuliere. Il exerceoit les fonctions de juge & de chancelier, avec un pouvoir qu'il ne devoit qu'à son rang. A la vérité, les loix étoient peu nécessaires dans un pays, dont les habitans ne possédoient presque rien. Quelques filets, quelques instrumens dérobés, un peu d'espace empiété sur la greve d'autrui, faisoient les principaux différens ; & la justice se rendoit avec peu de formalités. Le Seigneur du port, ou le Commandant militaire connoissoit de tous les crimes, excepté du meurtre ; & se faisant amener le coupable par une troupe de fusiliers, il prononçoit sur le champ sa sentence. Un meurtrier étoit envoyé en Angleterre, chargé de chaînes ; & comme il en auroit trop coûté pour faire partir avec lui les témoins, il étoit ordinairement déchargé de l'accusation par les juges de Londres, qui le renvoyoient en Terre-Neuve avec une copie de leur jugement.

La pêche & le commerce sont les seules occupations des Anglois habitans de cette isle. On prétend qu'ils vendent chaque année pour plus de quatre millions de morue en Espagne,

410 L'ISLE DE TERRE-NEUVE ;
en Portugal & en Italie. Cette somme
est entièrement bénéfice pour eux ; car
le débit du rebut de cette pêche, qui
se porte aux Antilles pour la nourriture
des Negres, & celui de l'huile de mo-
rue suffisent pour rembourser les dé-
penses qu'elle entraîne. Outre l'avan-
tage que les particuliers retirent de ce
négoce, & les fonds qu'il ajoute an-
nuellement à la richesse nationale , il
occupe de plus , une multitude innom-
brable d'hommes & de vaisseaux ; ce
qui fait encore un nouveau profit pour
l'Etat. Plus de cinq cens navires, &
trois mille mariniers sont employés à
la seule pêche de la morue. Elle est d'un
si grand produit, que les papiers pu-
blics, qui se distribuent journellement
à Londres, ne cessent d'exciter le gou-
vernement, à saisir la premiere occa-
sion qui se présentera, d'empêcher la
France d'y prendre part. Sans les mal-
heureuses circonstances qui nous obli-
gerent de conclure le traité d'Utrecht,
on pourroit reprocher à nos plénipo-
tentiaires, de n'avoir pas assez connu de
quelle importance étoit pour nous l'isle
de Terre-Neuve. Le peuple qui la pos-
sede , peut facilement , en tems de

guerre, se rendre maître de la pêche. Il n'a qu'à tenir quelques vaisseaux armés, pour courir sur les navires pêcheurs des ennemis, lorsqu'ils ne sont pas protégés par une force supérieure; & il y trouve une retraite, au cas qu'il ne soit pas assez fort pour attaquer.

« Depuis que l'Angleterre est en possession de cette isle, me disoit dernièrement un homme très - instruit de ces matieres, les François n'ont plus fait de pêches abondantes. Ils sont obligés d'acheter des marchands Anglois pour plus de deux millions de merluche, eux qui, au tems du traité d'Utrecht, envoyoient tous les ans à Terre-Neuve, huit cens navires qui occupoient près de quarante mille personnes, tant mariniers, qu'artisans & manœuvres, & formoient chaque année plus de trois mille nouveaux matelots ».

La saison de la pêche de la morue est depuis le printems jusqu'au mois de Septembre. Il y'en a de deux sortes; la sédentaire, qui se fait par les habitans de la colonie, & la pêche errante, qui se pratique par des vaisseaux qui partent tous les ans de l'Europe. La

412 L'ISLE DE TERRE-NEUVE ;

premiere a beaucoup contribué à augmenter la population des habitations Angloises ; & elle leur donne de plus un avantage prodigieux sur les nations qui n'ont que des pêches errantes , par le bon marché auquel ils sont en état de fournir leur poisson.

La principale pêche de la morue se fait sur le grand banc de Terre-Neuve. On appelle ainsi une montagne immense , cachée sous les eaux , & qui a près de cent lieues d'étendue. Sa largeur est inégale ; & l'eau qui la couvre , n'a quelquefois que dix à douze brasses de profondeur. La quantité de coquillages & de poissons de toutes grandeurs , que l'on y trouve , est inconcevable. La plupart servent de nourriture aux morues , dont on pourroit presque dire , sans exagération , que le nombre égale celui des grains de sable de cette partie de l'Océan. Depuis le quarante-neuvieme degré de latitude à l'orient de l'isle , jusqu'à la côte de la Nouvelle-Angleterre , il règne une suite de bancs de sables ; mais celui de Terre-Neuve , qui prend son nom de l'isle qui en est voisine , est le plus considérable de tous , & même de tous les

bancs connus, soit dans l'Océan, soit dans les autres mers : c'est donc avec raison qu'on l'appelle le Grand-Banc. Ses limites au reste ne peuvent être exactement déterminées, par la difficulté de bien marquer un banc sur une carte, sur-tout dans un parage, où le ciel permet rarement de faire des observations de latitude.

On trouve, généralement parlant, de la morue dans toute cette immense étendue; mais les pêcheurs remarquent que la partie comprise depuis le quarante-troisième jusqu'au quarante-sixième degré de latitude, est celle qui en fournit le plus. Les bâtimens destinés à la pêche, partent de France depuis Février jusqu'en Avril. C'est au mois de Mai & de Juin, que la pêche est la plus abondante. Passé ce tems, le capelan, petit poisson comme une sardine, allant déposer ses œufs sur les côtes de Terre Neuve, attire la morue, qui, en le poursuivant, quitte le Grand Banc jusqu'au commencement de Septembre; & toujours avide à poursuivre sa proie, elle y est ramenée par ce même capelan, qui abandonne la côte & gagne le large. La pêche alors redevient

414 L'ISLE DE TERRE-NEUVE,
sur le Grand-Banc presque aussi abondante qu'elle l'avoit été quelques mois auparavant. Plusieurs bâtimens y font, en conséquence, deux voyages par an, & profitent du tems où la morue se jette vers les côtes, pour revenir en France vendre leur pêche, & faire de nouvelles provisions de vivres & de sel.

Les pêcheurs de toutes les nations, rassemblés à Terre-Neuve, ne sont occupés qu'à jeter la ligne, à la retirer, à éventrer les morues, & à en mettre les entrailles à l'hameçon, pour en prendre d'autres. Le meilleur appât qu'on puisse leur présenter, est le capelan; à son défaut, on se sert des intestins même des morues. Quoiqu'elles soient extrêmement voraces, il faut de l'habitude & de l'adresse à leur présenter l'amorce. Elles vont toujours aux plus heureux & aux plus adroits; & il y a tel homme qui en prend quelquefois jusqu'à deux ou trois cens en un jour. Chaque année, depuis près de trois siècles, on en charge trois ou quatre cens navires, sans qu'on y remarque presque aucune diminution. On prétend qu'une morue ordinaire porte plus de neuf millions d'œufs. Celle qui

se pêche dans cette mer , a trois pieds de long , & neuf ou dix pouces de large ; le corps gros , arrondi , le ventre fort avancé , le dos & les côtes d'une couleur brune ou olivâtre. On a remarqué , dans ce poisson , une propriété singuliere , qui seroit enviée de bien des gourmands : toutes les fois que son avidité lui a fait avaler un morceau de bois , ou quelque autre chose d'indigeste , il vomit son estomac , le retourne devant sa bouche ; & après l'avoir vuïdé & bien rincé dans l'eau de la mer , il le retire à sa place , & se remet sur le champ à manger.

Il est difficile de se former une idée du séjour du Grand-Banc , & de la vie qu'y menent les pêcheurs. Il faut un motif aussi puissant , que l'est sur les hommes l'appas du gain , pour déterminer ces malheureux pêcheurs à passer six mois entiers , entre le ciel & l'eau , dans un séjour presque toujours privé de la vue du soleil , respirant le plus souvent une brume si épaisse , qu'on distingue les objets avec peine , d'une extrémité à l'autre du bâtiment. Il regne une grande partie de l'année sur le Grand-Banc & dans les parages voisins , des brouil-

416 L'ISLE DE TERRE-NEUVE,
lards affreux, qui durent huit à dix jours
de fuite, & quelquefois davantage. Ils
paroissent plus rarement en automne
& en hiver; mais depuis le milieu du
printems jusqu'au mois de Décembre,
ils sont presque continuels, & si épais,
qu'on ne voit pas à quinze toises devant
soi.

La morue se prépare de plusieurs fa-
çons; j'ai parlé de la maniere des habi-
tans de l'Islande; on en connoît deux
autres en Amérique. Dans l'une, on
sale le poisson à bord des vaisseaux, à
mesure qu'on le prend; & l'on s'en
revient promptement en Europe, sans
mouiller à Terre-Neuve. Le pêcheur
n'a pas plutôt attiré à bord la morue
attachée à sa ligne, qu'il lui arrache la
langue, & fait passer l'animal entre les
mains du Décoleur. Celui-ci, avec un
couteau, dont la lame a deux tran-
chans imite la lancette, ouvre le pois-
son de l'anus à la gorge qu'il coupe en
travers jusqu'aux os du cou; il quitte
ensuite son couteau, & arrache le foie
qu'il jette dans une espee de baquet:
il détache également les boyaux; &
pour dernière opération, ôte la tête
à la morue, & passe le poisson au Tran-
cheur. Ce dernier le coupe en diffé-

Yens endroits; un autre, avec un morceau de bois, dont le bout est applati en forme de spatule, en tire tout le sang qui est resté le long des vertebres; & lorsqu'il l'a ainsi bien nettoyé, il le jette dans la calle par un trou fait exprès, d'où il tombe à côté du Saleur. Celui-ci fait entrer dans le corps de la morue tout le sel qu'elle peut contenir, la couvre d'une couche de sel, met dessus d'autres morues préparées de même, & ainsi de suite, jusqu'à ce que la pêche soit finie; & lorsqu'elles sont arrangées de la sorte dans la calle du bâtiment, on n'y touche plus, que pour les débarquer quand on veut les vendre.

La seconde façon de préparer la morue diffère un peu de la première; les pêcheurs apportent ce poisson à terre dans des chaloupes, le décollent, le vident de ses entrailles, le salent, & le rangent sur des échafauds qu'ils construisent sur la côte de l'isle. Ils l'étendent ensuite sur la greve pour le faire sécher; c'est ce qu'on appelle de la *Merluche*, qui ne diffère de ce qu'on nomme *Morue Verte* ou *Blanche*, que par la préparation; car l'une & l'autre se font avec le même poisson,

Ceux qui apprêtent leurs morues en verd, reviennent en Europe, dès qu'ils en ont trente ou trente-cinq mille. Ils n'osent en charger davantage, de peur que celles qu'ils ont pêchées les premières, ne se gâtent : quelquefois même ils n'attendent pas qu'ils en aient une si grande quantité. A l'égard de la morue sèche, appelée *Merluche*, ce sont les François des côtes de Normandie, qui la pêchent dans les parages voisins des terres de Labrador; & après qu'elle a passé par plusieurs mains, ils la rembarquent, & vont la vendre dans les ports de France, d'Espagne, de Portugal, pour la faire ensuite servir de nourriture dans les voyages d'Afrique, des Indes & de l'Amérique.

La nouvelle Angleterre fait un commerce particulier de merluche, qui va bien à une troisième partie au moins de la pêche générale des Anglois. En joignant à leur propre consommation, ce qu'ils vendent aux étrangers, & en considérant ce commerce dans toute son étendue, je suis persuadé qu'il produit au moins six millions à la Grande-Bretagne. Les deux tiers de ce profit proviennent de Terre-Neuve.

Le foie de ce poisson donne une huile qui s'emploie dans les ouvrages de tannerie , & est bonne à brûler. On l'apporte dans des bariques du poids de quatre à cinq cens livres ; & le débit en est considérable.

« La pêche de la morue , me disoit
 » un marin , est la pépinière des pi-
 » rates qui infestent , de tems en tems ,
 » l'Océan occidental. Les mariniers
 » qu'on y emploie , ont des gages
 » très - modiques , & font de plus ,
 » obligés de payer leur transport au
 » retour. Le goût pour les liqueurs
 » fortes , dont , au fond , il leur est
 » difficile de se passer , à cause de la
 » rigueur du climat , les met dans la
 » nécessité de s'endetter , & de rester
 » l'hiver à Terre - Neuve , où ils tra-
 » vaillent comme des esclaves , pour y
 » gagner de quoi subsister. Il arrive sou-
 » vent que les vivres y sont extrême-
 » ment rares. Ceux qui ont des den-
 » rées , profitent de la disette , pour les
 » vendre à un prix exorbitant. Alors la
 » plupart des matelots se trouvant ré-
 » duits à la mendicité , prennent le par-
 » ti de désertir avec des barques , pour
 » exercer la piraterie , ou s'engager sur

420 L'ISLE DE TERRE-NEUVE ;

» des vaisseaux corsaires, qui ne man-
» quent guere de se présenter à Terre-
» Neuve, lorsqu'ils ont besoin de re-
» crues ».

Cette isle peut avoir trois cens lieues de circuit, & n'est pas éloignée de plus de six cens, des côtes de Normandie & de Bretagne. En moins de vingt jours on peut faire cette traversée ; & il y a long-tems, Madame, que je ne me suis trouvé si près de vous. Elle n'est séparée du Canada, que par un détroit de la même largeur, que celui qui sépare la France de l'Angleterre. Ce canal se nomme *le Déroit de Belle-Isle*.

Les arbres, qui croissent à Terre-Neuve, seroient très-propres pour la construction ; les animaux des forêts fourniroient d'excellentes peaux pour les fourrures ; les uns & les autres deviendroient l'objet d'un commerce assez lucratif, si celui de la morue n'attiroit toute l'attention des habitans. Le système qui leur fait négliger ces productions, les tient dans la plus étroite dépendance des autres Anglois. Ils manqueroient des choses les plus nécessaires à la vie, si les vaisseaux d'Europe, ou ceux des colonies Angloises de l'Amé-

ET SES ENVIRONS. 425
rique n'avoient soin de leur en ap-
porter.

La France , par le traité d'Utrecht ,
ayant cédé l'Acadie & l'isle de Terre-
Neuve à la Grande-Bretagne , il ne lui
restoit plus , pour la pêche des morues ,
que le Cap - Breton , autrement dit ,
l'Isle-Royale. Cette isle qui , ainſi que
celle de Terre-Neuve , est à l'entrée du
golfe de Saint - Laurent , peut avoir
vingt - cinq lieues de longueur , &
quinze dans sa plus grande largeur. On
prétendit qu'ayant été découverte par
des navigateurs de la Grande-Bretagne ,
elle devoit s'appeller le Cap-Breton.
Elle demeura inculte & déserte jusqu'à
l'arrivée de M. de Contreville qui y
aborda en 1713 , & en prit possession
au nom du Roi. Quoique fertile en
plusieurs endroits , capable de nourrir
toutes sortes de bestiaux , & sur-tout
d'une commodité singulière pour la
pêche , les François n'y avoient jamais
eu qu'un très-petit nombre de maisons ,
& ne paroissoient pas y attacher beau-
coup de prix.

Il n'en fut pas de même après le traî-
té d'Utrecht ; ils en sentirent alors toute
l'utilité , & songerent à y former un éta-

422 L'ISLE DE TERRE-NEUVE,
blissement qui leur procurât les mêmes
avantages, ou de plus grands encore,
que les pays qu'ils avoient abandonnés.
Ils comprirent que le Cap-Breton, étant
dans une situation qui forme un en-
trepôt naturel entre l'ancienne & la
nouvelle France, pourroit fournir à
la premiere des morues, des huiles,
du charbon de terre, du plâtre, des
bois de construction; & à la seconde,
les marchandises du royaume à meil-
leur marché; que la navigation de Qué-
bec à cette île, transformeroit en
bons matelots, des gens inutiles ou
même à charge à la colonie; que les
deux pays s'entre-aidant mutuellement,
ne pourroient manquer de s'enrichir
par un commerce réciproque; qu'ils
s'associeroient pour d'autres entrepri-
ses, telles que d'ouvrir des mines de
fer, qui soulageroient celles du royau-
me, dont elles épargneroient le bois,
& qu'on ne seroit plus obligé de tirer
du fer de l'étranger; qu'enfin on n'au-
roit point de retraite plus sûre pour
les navires, de quelque partie qu'ils
vinssent de l'Amérique; & qu'en tems
de guerre, ce seroit une station d'où,
non-seulement on troubleroit le com-

merce des colonies Angloises, mais par laquelle on se rendroit maître de toute la pêche des morues, avec un petit nombre de frégates.

Toutes ces considérations, & d'autres semblables engagerent le ministère de France à fonder, au Cap-Breton, une ville nouvelle, qui fut nommée *Louisbourg*, & le cap, *l'Isle-Royale*. On avoit compté d'y transférer tous les François établis dans l'Acadie; mais, ne trouvant point, dans l'isle, les mêmes avantages dont ils jouissoient dans leur ancien établissement, ils prirent le parti d'y rester.

Le port de Louisbourg, autrefois *le Havre à l'Anglois*, est un des plus beaux de l'Amérique. Il n'a guere moins de quatre lieues de tour; & l'on y trouve par-tout six à sept brasses d'eau. Son entrée, qui n'a pas deux cens toises de large, entre deux petites isles, se fait reconnoître de douze lieues en mer. En hiver, les glaces le ferment entièrement; & l'eau gele avec tant de force, qu'on peut le parcourir à pied dans toute son étendue. Cette gelée, qui commenç, pour l'ordinaire, vers la fin de Novembre, dure jusqu'au mois

424 L'ISLE DE TERRE-NEUVE ;

de Mai. Les vaisseaux vont hiverner dans un golfe voisin , où ils sont à l'abri de tous les vents.

Quoique l'isle ait plusieurs ports qui pourroient être peuplés & fortifiés , les François ont cru devoir se borner à Louisbourg , persuadés qu'une seule place suffit pour la conservation d'une île montagneuse & pleine de forêts , qui ne laisse craindre aucune attaque par terre. La ville est d'une grandeur médiocre ; ses maisons sont bâties de bois , sur des fondemens de pierre , & ses fortifications à la moderne , avec tous les ouvrages qui rendent une place recommandable. Au centre d'un des bastions , est une maison fortifiée , qui porte le nom de *Citadelle*. L'édifice est composé d'un logement pour le gouverneur , de casernes pour la garnison , d'un arsenal , de magasins , & d'une chapelle qui sert d'église paroissiale aux habitans. Il y a dans la ville un hôpital gouverné par les Freres de la Charité.

Louisbourg est peuplé de familles Françaises , les unes Européennes , les autres Créoles , parmi lesquelles il y a des particuliers fort aisés , dont les richesses consistent en magasins de mo-

ruë. Avant que les Anglois s'en rendissent maîtres (en 1745) quelques-uns possédoient jusqu'à cinquante barques , montées chacune de trois ou quatre hommes , qui recevoient un paiement réglé , pour fournir chaque jour , une certaine quantité de poisson. Les magasins s'en trouvoient remplis au retour de la belle saison ; & l'on voyoit arriver alors des vaisseaux de tous les ports de France , chargés de marchandises qu'ils échangeoient contre de la morue. Les colonies Françoises de S. Domingue & de la Martinique y apportoit des denrées de leur pays , & s'en retournoient avec une ample provision. Ce que Louisbourg recevoit de trop en marchandises , passoit en Canada , où ceux qui exerçoient ce commerce , prenoient des pelleteries en échange.

L'Isle-Royale avoit ses habitans naturels , auxquels les Européens donnoient le nom de *Sauvages*. Ils n'étoient ni tout-à-fait soumis à la France , ni entièrement indépendans. S'ils reconnoissoient le Roi comme souverain , c'étoit sans admettre ses ordonnances pour leur gouvernement particulier , &

426 L'ISLE DE TERRE-NEUVE ;
sans rien changer à leurs usages. Ils ne lui payoient même aucun tribut ; au contraire, Sa Majesté leur envoyoit tous les ans une certaine quantité d'habits, d'eau-de-vie, de poudre & de fusils pour leur chasse, dans la seule vue de se les attacher. Leur haine pour le despotisme est si forte & si générale, qu'on ne peut la regarder que comme une de ces passions qui tiennent de la nature ; mais quoiqu'ils ne connoissent ni loix ni subordination, ils jouissent de tous les avantages que procure une autorité bien réglée, tant la raison a de force & de pouvoir sur leur esprit. Leurs loix sont dans leurs cœurs ; & un sens droit les dicte toujours, à moins qu'un extrême besoin n'étouffe cette voix intérieure. Nos missionnaires les instruisent ; & ces peuples grossiers, mais capables de reconnoissance, aiment & respectent comme leurs peres, ceux dont ils ont reçu le baptême & les lumières de la religion.

Ces Indiens, quoique rassemblés, peuvent passer pour errans ; car il est rare qu'ils s'arrêtent long-tems dans un même lieu. Leurs cabanes sont bâties fort légèrement, parce qu'ils ne comp-

tent jamais faire un long séjour. Leur premier soin, en arrivant dans l'endroit où ils veulent se loger, est d'y construire une chapelle, & la maison de leur pasteur; ensuite chacun bâtit sa propre cabane. Ils y demeurent plus ou moins de tems, suivant qu'ils y trouvent plus ou moins de facilités pour la chasse. Si le gibier commence à manquer, ils levent le camp, & cherchent un autre lieu qui leur convienne, toujours accompagnés de leur curé. Plusieurs s'engagent à servir pour un tems chez les François, & rejoignent leur troupe à la fin du terme convenu.

Dans les fêtes qu'ils se donnent, réciproquement, ces sauvages ne sont occupés qu'à satisfaire l'appétit de leurs convives. Souvent un jour dissipe le produit d'une chasse qui aura duré un an; & l'on observe que celui qui donne, a encore plus de joie & de plaisir que celui qui reçoit. Tous les chiens qu'ils ont pu tuer, sont servis dans leurs festins d'apparat : une grande chaudiere posée au milieu de la cabane de celui qui régale, est le vase où se préparent les mets. Chaque sauvage apporte avec soi un grand bassin d'écorce

228 L'ISLE DE TERRE-NEUVE;
d'arbre, qu'ils appellent l'ouragan: on
découpe les portions; & lorsqu'elles
sont également distribuées, chaque
convive mange son morceau de chien,
en le trempant dans un autre petit ou-
ragan rempli d'huile de loup marin.
Après avoir assez mangé, bu tout l'huile
qui reste, & s'être essuyé les
mains à leur serviette, qui n'est autre
chose que leurs cheveux, on fait un
signal; & les femmes entrent. Elles des-
servent aussi tôt; chacune d'elles em-
porte le plat de son mari; & elles vont
à l'écart manger ensemble les restes du
repas.

Cependant le plus ancien de la com-
pagnie tombe, ou fait semblant de tom-
ber dans une profonde rêverie, qui
dure environ un quart d'heure, &
qu'on se garde bien d'interrompre. Il
fait ensuite présenter les pipes ou calu-
mets avec du tabac. Il allume d'abord
le sien; le porte un moment à la bou-
che, & l'offre à son voisin. Ils font
tous la même cérémonie, qu'ils termi-
nent par fumer tranquillement. Les ca-
lumets sont à peine à moitié vides,
que celui qui a commencé de donner
le ton aux autres, se leve pour faire
son remerciement.

« O toi, dit-il, en s'adressant à ce-
 » lui qui les a régalez, ô toi qui nous
 » comble de bien, semblable à un arbre
 » qui par ses longues racines soutient
 » mille petits rameaux, tu es grand
 » par toi-même, & d'autant plus
 » grand, que le souvenir que nous con-
 » servons encore de tes ancêtres, ne
 » t'abaisse pas. En effet la mémoire de
 » ton trisaïeul, récente parmi nous,
 » retrace le nom du plus adroit de nos
 » chasseurs. Quel prodige ne lui voyoit-
 » on pas opérer, lorsqu'il se présentoit
 » devant des originaux & des cari-
 » boux ? Son adresse à prendre ces ani-
 » maux, n'étoit pas au-dessus de la nô-
 » tre ; mais il avoit un talent particu-
 » lier, pour les saisir en sautant à leur
 » tête. Il les dardoit en même tems si
 » vigoureusement, que quoique trois
 » fois plus forts, plus agiles, & plus
 » capables, avec leurs jambes, de
 » franchir les montagnes de neige, que
 » nous avec nos raquettes, il les attei-
 » gnoit, les fatiguoit, les abattoit. Il
 » vouloit ensuite les saigner lui seul ; &
 » il nous régaloit de leur sang. Il les
 » écorchoit, & nous livroit ensuite la
 » bête entière à déchiqueter,

430 L'ISLE DE TERRE-NEUVE ;

» Mais si ton trisaïeul s'est signalé
» dans cette chasse , que n'a pas fait ton
» bisaïeul dans celle des castors ? Il sur-
» passoit l'industrie de ces animaux
» presque hommes. Il savoit , par ses
» fréquentes veilles autour de leurs ca-
» banes , par les alarmes réitérées qu'il
» leur caufoit plusieurs fois dans une
» nuit , les obliger à se retirer dans leur
» gîte , où il lui étoit plus facile de les
» attraper.

« A l'égard de ton aïeul , qui ja-
» mais fut mieux que lui , pratiquer des
» pieges pour des loups cerviers & des
» martres ? Aussi avoit-il toujours une
» si grande quantité de fourrures , qu'il
» n'étoit jamais embarrassé d'obliger ses
» amis. Disons encore à sa louange , que
» mille & mille fois il a regalé la jeu-
» nesse de son tems de loups marins.
» Combien ne nous sommes-nous pas
» graissé les cheveux d'huile dans sa
» cabane ?

» Mais ton pere , ne s'est-il pas si-
» gnalé en tout genre ? Ne possédoit-
» il pas l'art de tirer sur le gibier , soit
» à la volée , soit dans la course ? Ses
» coups portoient-ils jamais à faux ?
» Il étoit sur-tout admirable dans sa ma-
» niere d'attirer les outardes. Nous

» sommes tous assez versés dans l'art
 » de contre-faire le cri de ces animaux ;
 » mais il nous surpassoit par certaines
 » inflexions de voix , que l'on ne dis-
 » tinguoit point des cris de ces oiseaux ;
 » & par l'usage qu'il faisoit de sa chasse ,
 » toujours plus abondante que la nôtre ,
 » il éteignoit l'envie dans nos cœurs ,
 » pour y substituer la reconnoissance.
 » Quant à l'éloge que je pourrois fai-
 » re de toi-même, j'avoue qu'étant aussi
 » comblé que je le suis , du bien que tu
 » viens de me faire , les expressions me
 » manqueroient. Lis mes sentimens
 » dans mes regards ; & contente-toi
 » du remerciement que je te fais , en te
 » serrant la main ».

Ce discours fini , un autre sauvage
 se leve , & fait un abrégé de ce que le
 premier vient de dire. Il loue l'éloquen-
 ce avec laquelle son compagnon a célé-
 bré le mérite de son hôte généreux , &
 considère en même tems , qu'on lui a
 laissé la plus grande tâche à remplir ,
 qui est de chanter la fête qu'on vient
 de leur donner. Alors il prie le maître
 du festin de prendre tous les pas qu'il
 va faire , pour des transports de sa re-
 connoissance , & se met à danser de
 toutes ses forces. Après cette danse ,

432 L'ISLE DE TERRE-NEUVE,
dont tous les spectateurs battent la mesure, il commence son panégyrique & sur la fête, & sur celui qui la donne. Ce discours offre les mêmes éloges prodigués dans le premier; & une seconde danse le termine. Chaque convive en fait de même; c'est une espece de refrain mêlé de danses & de louanges. Ce qui prouve que la méthode de se louer publiquement par des discours étudiés, n'est pas réservée à nos beaux esprits d'Europe; elle s'est insinuée jusques chez les barbares.

Les remerciemens des hommes étant finis, les femmes & les filles entrent, conduites par la plus âgée. Celle-ci tient dans ses mains un large morceau d'écorce de bouleau de l'espece la plus dure, & s'en servant comme d'un tambour de basque, elle invite, par ses touches peu harmonieuses à la vérité, la jeunesse à danser. Ensuite elle harangue à son tour, & commence par vanter ses propres talens, qui, selon elle, valent bien ceux des hommes.
« Cette main que vous voyez, dit elle,
» toute desséchée qu'elle vous paroît,
» a plus d'une fois porté le poignard
» dans le sein des prisonniers qu'on me
» livroit

» livroit pour mon amusement. Que
 » les rivages & les bois attestent qu'ils
 » m'ont vu arracher le cœur, les en-
 » traîles & la langue des ennemis que
 » l'on confioit à ma vengeance ! Qu'ils
 » disent si j'ai changé de couleur, & si
 » mon courage s'est étonné, lorsqu'il a
 » fallu ainsi servir ma patrie ! De com-
 » bien de chevelures enlevées à ces
 » traîtres, n'ai-je pas orné ma tête &
 » celles de mes filles ? Quelles fortes &
 » piquantes exhortations n'ai-je pas
 » faites à nos jeunes gens, pour les ex-
 » citer à m'apporter de ces marques de
 » leur valeur ? » Ensuite elle s'applaudit
 que tous les mariages qu'elle a con-
 clus, ont été féconds ; qu'elle a fourni
 à la nation des sujets capables de la ser-
 vir ; & elle finit par ce trait admirable :
 « Semblable à ces vieux sapins,
 » pleins de nœuds depuis le sommet
 » jusqu'à la racine, dont l'écorce tom-
 » bant de vétusté, couvre toujours leur
 » gomme & leur sève au dedans, je ne
 » suis plus ce que j'ai été ; toute ma
 » peau est ridée & sillonnée ; je paroiss ;
 » quant au dehors, propre à être mise
 » au rang des êtres inutiles ; mais le
 » cœur qui m'anime encore, est aussi

434 L'ISLE DE TERRE-NEUVE,
» digne qu'il l'a jamais été, de l'estime
» de ceux qui le connoissent ».

Quoique les brouillards soient très-fréquens au Cap-Breton, l'air n'y est cependant pas mal-sain. Les terres n'y sont pas excellentes ; mais elles produisent des arbres de toute espece. On y voit des chênes d'une prodigieuse grandeur, des pins propres à la mâtüre, & diverses fortes de bois de charpente ; ce qui contredit le systême de notre Anglois, qui, pour prouver son opinion sur la réalité d'un passage par la baie d'Hudson, prétend que dans les pays qui ont peu de largeur, soit isles, soit presqu'isles, on ne trouve point de gros arbres, mais seulement des buissons & des arbrustes.

Quoi qu'il en soit, outre les especes dont je viens de parler, le cedre, le frêne, l'érable, le plane & le tremble sont très-communs dans l'Isle Royale. Les fruits, & sur-tout les pommes y sont d'une assez bonne qualité, ainsi que les légumes, le froment, le lin & le chanvre. Parmi les pins, quelques-uns jettent aux extrémités les plus hautes, une espece de champignon, que les habitans appellent Garigue. Les sauvages

s'en fervent avec succès contre les maux de poitrine & la dyssenterie.

Les animaux domestiques, tels que les chevaux, les bœufs, les cochons, les chevres, les moutons, la volaille, y trouvent abondamment de quoi vivre. La chasse & la pêche peuvent nourrir les habitans une bonne partie de l'année ; mais le principal avantage de cette isle, c'est qu'il n'y a point de côte, où l'on pêche plus de morues, ni d'endroit plus commode pour les faire sécher. Comme ce commerce est plus que suffisant pour enrichir les gens du pays, il y en a peu qui s'occupent de la culture des terres. D'ailleurs l'hiver y est fort long ; & la campagne, long-tems couverte de trois ou quatre pieds de neige qui ne fond qu'en été, n'est propre ni à être cultivée, ni à nourrir des bestiaux. On est obligé de les renfermer dès les premiers froids, pour les faire vivre de foin jusqu'à la belle saison.

L'hiver est très-rude à Louisbourg. Un météore peu commun en d'autres climats, nommé poudrierie par les gens du pays, donne encore à cette saison un caractère plus affreux. C'est une

438 L'ISLE DE TERRE-NEUVE ;
d'Orléans, se mit à la tête de ce projet ;
& obtint des lettres-patentes qui lui
accordoient la possession de cette isle ,
sans autre charge , que de rendre foi &
hommage au château de Louisbourg.
L'objet de cette compagnie étoit la cul-
ture des terres , l'exploitation des bois ,
& sur tout la pêche de la morue ; mais
ces premières tentatives ayant eu peu
de succès , l'entreprise fut abandonnée.

La petite isle d'Anticosti appartient
aux descendans d'un François qui avoit
eu part à la découverte du Mississipi.
Il obtint cette récompense de ses ser-
vices ; mais on ne lui fit pas un riche
présent. Elle est stérile , mal fournie de
bois , & sans un seul havre , où le plus
petit bâtiment puisse trouver une re-
traite. Le bruit courut , il y a quelques
années , qu'on y avoit découvert une
mine d'argent ; on envoya de Québec
un orfèvre qui en fit l'épreuve , & dé-
trompa le public.

L'isle de Sable est éloignée d'envi-
ron vingt cinq lieues de l'Isle-Royale ;
& l'on assure que dès le commence-
ment du seizième siècle , les François
avoient entrepris d'y former une colo-
nie. On ne pouvoit faire un plus mau-

vais choix : car à peine cette île , qui est fort petite , & sans ports , produit-elle quelques broffailles. Dans une circonférence d'environ dix lieues , elle renferme un lac qui n'en a pas moins de cinq ; & ses montagnes se découvrent de fort loin. Un aventurier nommé *Laroché* , y débarqua quarante misérables qu'il avoit tirés des prisons de France , & qui eurent sujet d'y regretter leurs cachots. Il alla ensuite reconnoître les côtes du continent le plus proche , qui sont celles de l'Acadie ; & après y avoir recueilli les connoissances qu'il crut suffisantes pour ses vues , il reprit la route d'Europe , sans pouvoir aborder à l'île de Sable , d'où les vents ne cessèrent de l'éloigner. Les malheureux qu'il y avoit laissés , rencontrèrent sur le rivage quelques planches de vaisseaux , dont ils fabriquerent des baraqués. C'étoient les débris de plusieurs navires Espagnols , d'où il étoit sorti quelques moutons & quelques bœufs , qui , ayant multiplié dans cette île , furent pendant un tems , une ressource pour les quarante François. Le poisson devint ensuite leur unique nourriture ; & lorsque leurs habits furent usés , ils

440 L'ISLE DE TERRE-NEUVE,
s'en firent de peau de loups marins. Ils
passerent près de huit ans dans cette si-
tuation, jusqu'à ce que le roi Henri IV,
informé de leur aventure, chargea un
pilote de les aller prendre. Mais la plu-
part étoient morts de misere; & il ne
s'en trouva plus que douze, que le roi
eut la curiosité de voir dans l'état même
où le pilote les avoit recueillis. Ils paru-
rent couverts de leurs peaux de loups
marins, les cheveux & la barbe d'une
affreuse longueur, & toute leur figure
dans le plus grand désordre. Henri IV
leur fit donner à chacun une somme
d'argent, & les déchargea de toutes
les poursuites de la justice.

A peu de distance de Terre-Neuve;
est la côte de Labrador. C'est le nom
que les Espagnols ont donné à une
grande presqu'île de l'Amerique sep-
tentrionale. On ne connoît que les cô-
tes de ce pays, qui est assez mal nommé
Terre du Laboureur; car il n'est ni cul-
tivé, ni propre à l'être, à cause du
froid excessif qui y regne. Il est habité
par des hommes si féroces, qu'on n'a
pu encore les humaniser. Ils commer-
cent néanmoins avec les peuples du
Canada, qui troquent leurs pelleteries

ET SES ENVIRONS. 441
contre d'autres marchandises. Mais les
uns & les autres se tiennent dans leurs
barques; & ce trafic se fait au bout
d'une perche. Nos Bretons ont donné
le nom de leur province à la côte
orientale du pays de Labrador, & y
ont bâti le nouveau Brest. Les Anglois
en occupent la partie occidentale sur
la baie & vers le détroit d'Hudson.

Je suis , &c.

A Louisbourg, ce 17 Août 1748.



L E T T R E C.

L' A C A D I E.

IL me reste à vous parler, Madame, d'un autre pays, voisin du Cap-Breton, & qui tient au continent par un isthme qui le joint au Canada. Vous comprenez que c'est l'Acadie dont il va être question, ou, comme l'appellent les Anglois, *la Nouvelle Ecosse*. Cette province a été long-tems occupée par les François, qui l'ont encore cédée à l'Angleterre par le traité d'Utrecht. En changeant de maîtres, la ville de Port-Royal, sa capitale, reçut le nom d'*Annapolis*, de celui de la reine Anne, qui régnoit alors dans la Grande-Bretagne.

Les François ont les premiers pris possession de l'Acadie, au commencement du dix septieme siecle, & y ont jetté les fondemens d'une colonie. Presque tous ceux qui la composoient, étoient Protestans, & avoient à leur tête Pierre de Monts, gentilhomme Saintongeois, à qui le roi avoit permis,

pour lui & pour les siens , l'exercice de sa religion en Amérique. C'est lui qui a bâti la ville de Port-Royal , aujourd'hui Annapolis. Ce port seroit un des plus beaux de l'Amérique , si l'entrée & la sortie en étoient moins difficiles. Il ne peut y aborder qu'un vaisseau à la fois ; encore faut-il prendre des précautions infinies. Sa longueur est d'environ deux lieues , sur une grande lieue de largeur ; au milieu de ce vaste bassin est une petite isle , qu'on a nommé l'*Isle - aux - Chevres* , & dont les vaisseaux peuvent approcher de fort près. On estime que cette baie peut contenir mille navires , qui y sont à l'abri de tous les vents.

La ville n'a jamais été fort considérable , quoiqu'elle fût dans une situation très-avantageuse aux François , à qui elle donnoit la commodité d'inquiéter les habitans de la Nouvelle Angleterre , & de troubler leur négoce. Tant qu'elle a appartenu à la France , elle n'a eu d'autres fortifications , que de méchantes palissades , incapables d'arrêter le moindre corps de troupes. Depuis que les Anglois en ont la possession , ils l'ont mise dans un meilleur

état. Le commerce qu'ils y font, est le même que celui qui y a toujours eu lieu : il consiste en bois de construction, en fourrures, en poisson, en cuirs verds, qui, du tems que nous la possédions, avoit déjà attiré, dans cette province, plus de six mille habitans. Les sauvages leur apportent des pelereries, & les troquent avec eux, pour des marchandises d'Europe de peu de valeur. Les François se servoient d'eux, pour s'opposer aux progrès des colonies Angloises. En tems de guerre, ils en tiroient d'utiles secours, dans les incursions qu'ils faisoient contre elles ; & Port-Royal fournissoit une retraite aux armateurs qui couroient contre les vaisseaux de la Grande-Bretagne.

Il étoit donc très-important pour les Anglois, de s'assurer de la possession de l'Acadie : aussi ne négligerent-ils rien pour s'en rendre maîtres. Dès qu'ils la virent sous la domination de la France, ils prétexterent une prétendue donation de ce pays, faite par Jacques I, au comte de Sterling. Les lettres-patentes portoient expressément, que la cession ne devoit avoir lieu, qu'autant que cette contrée seroit

dépourvue d'habitans , ou occupée par des infidèles ; condition qui rendoit nulle la donation , puisque l'Acadie étoit possédée par les François , qui , depuis plusieurs années , y avoient des établissemens. Aussi le vaisseau qu'y envoya le comte de Sterling , s'en revint-il en Angleterre , sans avoir essayé d'y former aucune habitation. Les Anglois ne laisserent pas , dans la suite , de s'en emparer sur ce seul titre ; & Cromwel la céda à un gentilhomme François , nommé *Latour* , qui avoit acheté les droits du comte de Sterling.

Je vais vous faire part d'une anecdote qui regarde ce gentilhomme , & dont la tradition se conserve précieusement parmi les François de Louisbourg , où elle m'a été racontée de la manière suivante. « *Latour* avoit quitté » la France , sous prétexte de religion , » pendant le siege de la Rochelle , & » étoit allé s'établir à Londres. Nous » avions alors perdu presque toute l'A- » cadie : il ne nous y restoit plus qu'un » seul fort ; & c'étoit son fils qui le défendoit. Le vieux *Latour* , pour ob- » tenir en Angleterre le titre de *baron- net* , s'engagea à mettre les Anglois

» en possession de cette forteresse. Sur
» l'assurance qu'il donna d'y réussir, on
» lui accorda sa demande ; & l'on équi-
» pa deux vaisseaux, dont il eut le com-
» mandement.

» En arrivant en Amérique, il de-
» manda à être conduit au fort où étoit
» son fils ; & il lui parla dans les termes
» les plus tendres & les plus pressans ,
» pour l'engager à se déclarer pour Sa
» Majesté Britannique. Le jeune Com-
» mandant écouta la proposition avec
» autant d'indignation que d'étonne-
» ment, & déclara qu'il étoit résolu
» d'être fidèle à son maître, jusqu'au
» dernier soupir de sa vie. Le pere, qui
» ne s'attendoit pas à cette réponse, le
» quitta fort mécontent. Il lui écrivit
» le lendemain, qu'il étoit en son pou-
» voir d'obtenir par la force, ce qu'il
» n'avoit pu gagner par la douceur, &
» qu'il le prioit de ne pas le réduire à
» la triste nécessité de le traiter comme
» un ennemi. Ses menaces n'eurent
» pas plus de succès, que ses sollicita-
» tions & ses caresses.

» Obligé d'en venir aux dernières
» extrêmités, il rangea ses troupes au-
» tour de la forteresse, & commença

» l'attaque. Son fils se défendit avec
 » tant de valeur, que le pere voyant
 » plusieurs de ses soldats tués , sans
 » avoir remporté aucun avantage , se
 » rebuta de son entreprise ; & ayant été
 » obligé de lever le siege , il se trouva
 » dans une terrible perplexité : d'un
 » côté , il ne pouvoit plus reparoître
 » à la Cour d'Angleterre , où il avoit
 » répondu avec tant de confiance , de
 » la reddition du fort ; de l'autre côté ,
 » il n'osoit repasser en France : le seul
 » parti qu'il eût donc à prendre , & au-
 » quel il se détermina , fut d'avoir re-
 » cours à son fils , & de se reposer en-
 » tierement sur la bonté de son cœur.

» Le fils consentit à lui donner un
 » asyle auprès de lui , à condition ce-
 » pendant , qu'il n'entreroit jamais dans
 » l'intérieur de la place , sous quelque
 » prétexte que ce pût être. Il s'engagea
 » à lui faire bâtir une maison commode
 » à une certaine distance de la ville ,
 » & à lui procurer toutes les douceurs
 » qui dépendroient de lui. Quelque
 » dure que fût cette condition , de la
 » part d'un fils à un pere , celui-ci , qui
 » n'étoit pas en droit de s'en plaindre ,
 » l'accepta avec plaisir , & s'y soumit
 » inviolablement.

» Le jeune Latour , en récompense
» de ses services , obtint dans la suite
» un gouvernement plus considérable.
» Il établit sa résidence dans un fort
» situé sur la rivière de Saint Jean. Un
» autre gouverneur François , nommé
» *Charnisay* , partageoit avec lui le
» commandement de ces contrées. Ce
» pays fut long-tems tranquille ; parce
» que chacun d'eux ne s'appliquoit
» qu'à faire valoir son domaine. Mais
» s'étant brouillés , leurs discordes ci-
» viles , non - seulement frayerent le
» chemin à leur propre ruine , mais
» manquèrent d'entraîner encore pour
» la France , la perte de tout le pays.

» Charnisay , devenu plus puissant ,
» forma le projet d'usurper seul tout le
» commerce ; & pour y parvenir , il
» songea d'abord à s'emparer du fort
» & des établissemens qui étoient sur
» la rivière de S. Jean. Il prit le mo-
» ment où Latour étoit allé au four-
» rage avec une partie de sa garnison ,
» & fit avancer ses troupes pour se
» mettre en possession de la place.
» Cette attaque imprévue jeta d'abord
» dans un grand embarras la femme du
» gouverneur , à qui il n'étoit resté

» qu'un très-petit nombre de foldats ;
 » mais , étant revenue de sa premiere
 » frayeur , elle résolut de se défendre
 » jusqu'à la derniere extrêmité. En ef-
 » fet , elle se comporta si bien , que les
 » assiégeans furent battus pendant trois
 » jours. Le quatrieme , ayant appris
 » que les ennemis se préparoient à
 » escaler les murailles , elle monta
 » sur les remparts , & se montra sur le
 » parapet , à la tête de tout son monde.
 » Les assiégeans , qui virent un plus
 » grand nombre de foldats , qu'ils ne
 » s'attendoient à en trouver , mais plus
 » étonnés encore de la résolution de
 » cette femme , se persuaderent que la
 » place étoit beaucoup plus forte qu'on
 » ne leur avoit dit : dans cette idée ,
 » ils se déterminerent à lui accorder
 » une honorable capitulation ; & la
 » place fut rendue.

» Le général considérant , en y en-
 » trant , à quelle poignée de gens il
 » avoit accordé une capitulation si glo-
 » rieuse , déclara qu'il avoit été surpris
 » dans les conditions , & qu'il ne pou-
 » voit les observer. En conséquence ,
 » ayant fait la garnison prisonniere de
 » guerre , il fit pendre tous les foldats ,

» à l'exception d'un seul, qu'il conserva
 » pour être le bourreau de ses cama-
 » rades, voulant que madame de La-
 » tour assistât, la corde au cou, à cette
 » barbare exécution ».

Charnisay avoit trouvé moyen de rendre suspecte à la Cour, la fidélité de Latour, & s'étoit fait donner un ordre de l'arrêter, s'il refusoit de passer en France. Latour fut dépouillé de ses possessions; & son rival obtint des lettres du Roi, qui réunirent les deux gouvernemens en sa faveur.

Les Anglois profitèrent de ces divisions intestines, pour s'emparer de la plupart de nos établissemens. Ils les rendirent & les reprirent plusieurs fois jusqu'à la paix d'Utrecht; mais ils les ont toujours conservés depuis ce traité. Les articles portent qu'ils posséderont l'Acadie suivant ses anciennes limites; mais ces limites n'ayant point été réglées, il est à craindre qu'elles ne soient un jour le sujet d'une guerre qui nous enlèvera peut-être tout le Canada (1). On commencera par contester beau-

(1) Le voyageur semble avoir prévu tout ce qui est arrivé depuis.

coup, sur la véritable signification de ces paroles, *suivant ses anciennes limites* ; les Anglois leur donneront la plus grande extension ; les François voudront les restreindre le plus qu'il sera possible ; on nommera des commissaires de part & d'autre ; chacun fera valoir ses prétentions ; on composera des Mémoires ; les Anglois demanderont à la France quatre ou cinq cens lieues de pays ; ils prétendront que non seulement toute la péninsule, mais encore la partie méridionale du golfe de S. Laurent, & la rive méridionale du fleuve de ce nom, jusqu'à la hauteur de Québec, étoient contenues dans les anciennes limites de l'Acadie, & voudront, en conséquence, que cette vaste étendue de pays leur soit cédée, suivant l'intention & l'esprit du traité.

Pour appuyer leurs prétentions, ils se proposeront de faire voir que ces limites ont toujours été les mêmes ; & qu'ainsi Sa Majesté Britannique a un droit incontestable sur toutes les terres, isles, golfes, rivières, &c, qui y sont renfermés. Pour le prouver, ils diront que la France donna le gouvernement.

de l'Acadie à Charnifay, & que ce gouvernement comprenoit alors les mêmes bornes, que la Grande-Bretagne lui assigne. Ils ajouteront que M. d'Estrades, notre ambassadeur à Londres, sollicitant la restitution de l'Acadie, dont les Anglois s'étoient emparés, spécifia plusieurs fois ces mêmes limites; que lorsqu'elle fut rendue à la France par le traité de Bréda, elle avoit une pareille étendue : enfin ils rapporteront toutes les preuves qu'ils pourront fabriquer, pour faire voir que les bornes de cette province sont poussées bien au-delà des limites que les François lui prescrivent. Ensuite ils passeront au traité d'Utrecht; & à force de chicaner sur les termes, ils croiront avoir prouvé qu'il leur accorde ce qui fait l'objet de leur demande. Ils joindront à tous ces argumens, quelques cartes de géographie, qu'ils auront grand soin d'exposer à leur avantage.

Tels seront les principaux moyens dont la Cour d'Angleterre s'efforcera d'appuyer ses prétentions; & vous jugez bien que les François ne resteront pas sans réponse. Il feront voir d'abord,

que le gouvernement qui fut donné à Charnisay , comprenoit non-seulement l'Acadie, mais encore les *confins* de cette province : or qui dit *confins*, dit pays circonvoisins ; & les pays circonvoisins de l'Acadie , ne font pas l'Acadie même. Ils diront , en second lieu , que M. d'Estrades , quoique très-habile négociateur , connoissoit peu la géographie des côtes méridionales de la Nouvelle France , puisqu'il donne dans ses Lettres , il donne quatre-vingt lieues d'étendue à un pays qui en a plus de trois cens. D'ailleurs , l'unique objet du comte d'Estrades étoit de prouver que les forts dont il sollicitoit la restitution , appartenoient à la France , & qu'on les avoit envahis injustement. Il est certain qu'à cet égard , il n'avoit aucune raison de discuter la détermination précise de ces établissemens ; la question de propriété en étoit totalement indépendante. Dès que cette propriété étoit établie , sous quelque nom que nous les eussions possédés , la restitution en étoit une suite nécessaire ; & c'est sous ce seul point de vue , que M. d'Estrades devoit considérer sa négociation ; car il n'étoit pas question entre lui & la Cour d'Angle-

454 L' A C A D I E.
terre , d'assigner les véritables limites
de l'Acadie.

A l'égard du traité de Bréda , les
François ne manqueront pas de dire
aussi , qu'il ne s'agissoit pas alors de
déterminer les anciennes limites de
ce pays , mais simplement de remettre ,
en Amérique, les choses sur le pied
où elles étoient avant les irruptions
réciproques des deux nations. Enfin ,
pour ce qui regarde le traité d'Utrecht ,
quand il ne fera question que de dispu-
ter sur les mots , les François ne feront
pas embarrassés d'interpréter aussi , à
leur maniere , les paroles même du
traité , & d'y trouver toute l'Acadie
circonscrite dans les bornes les plus
resserrées & les plus étroites. Il arri-
vera alors , comme dans toutes les dis-
putes , que personne ne voudra céder ;
que ce qui n'aura pu se terminer par des
écrits , se décidera par le canon ; & que
pour conserver quelques arpens de
neige , nous perdrons peut-être tout
le Canada.

Quoi qu'il en soit , les uns donnent
le nom d'*Acadie* à cette péninsule trian-
gulaire , qui borne l'Amérique au Sud-
Est ; d'autres la restreignent à la côte

méridionale de la presqu'isle. Ces derniers divisent tout le pays en quatre provinces; la premiere, depuis la riviere de Pentagoët, jusqu'à celle de S. Jean; & ils la nomment *contrée des Etechemins*. La seconde, depuis la riviere de S. Jean, jusqu'au cap de Sable, & ils l'appellent *baie Françoisse*. La troisieme, depuis le cap de Sable, jusqu'au havre de Camceau; c'est proprement ce que nous nommons l'*Acadie*, & les Anglois la *Nouvelle Ecosse*. La quatrieme, depuis Camceau, jusqu'au cap des Rosiers, a pris le nom de *baie de S. Laurent*. Il semble que l'on a eu en vue cette distribution, lorsqu'on a déclaré, dans le traité d'Utrecht, que le Roi Très-Chrétien cédoit à la Reine d'Angleterre, & à ses successeurs, à perpétuité, l'Acadie, ou Nouvelle Ecosse, conformément à ses anciennes limites, comme aussi la ville de Port-Royal avec sa banlieue. Puisque ce traité ajoute Port-Royal à l'Acadie, il s'ensuit qu'il ne comprenoit pas, sous ce nom, toute la presqu'isle.

On parle ici beaucoup d'une nouvelle colonie que les Anglois doivent y envoyer, lorsque le traité de paix,

dont on dit que nous ne sommes pas éloignés, sera signé par les deux puissances à Aix-la-Chapelle. On assure même que le gouvernement d'Angleterre, profitant de la réforme de ses troupes après la guerre, augmentera ses habitations, & construira même une nouvelle ville en Acadie. Il offrira d'abandonner une portion de terre à chaque officier, soldat, matelot, artisan, qui voudra s'y établir. Ce projet, qui est, dit-on, formé par le lord Hallifax, ne tardera pas à être publié; & l'on prétend qu'il s'embarquera beaucoup d'Anglois pour ce pays. L'Etat fera les frais du transport, de la nourriture, & de l'entretien des nouveaux colons, durant l'espace d'une année après leur arrivée; & pendant dix ans, ils ne seront tenus à aucune redevance. On leur fournira des armes, des provisions, des ustensiles, des outils, autant qu'il sera jugé nécessaire, pour les mettre en état de défricher & de cultiver des terres, d'élever des maisons, d'exercer la chasse, la pêche, &c. On écrit qu'il y a déjà quatre mille personnes qui se présentent pour former cette nouvelle peuplade; & la ville qu'elles bâtiront, se

se nommera *Hallifax*, en l'honneur de l'auteur du projet. Elle doit être placée au Sud-Est de la péninsule, dans une situation très-commode, & beaucoup meilleure pour la pêche, que le port d'Annapolis. Elle sera grande, très-bien bâtie, fortifiée de palissades, avec des forts de bois, de distance en distance, qui la mettront à couvert des insultes des sauvages.

Il y a des politiques qui conjecturent que, quelque envie qu'on ait de rendre cette ville florissante, les environs ne seront jamais bien cultivés : ils ont examiné le terrain, qui leur a paru très-difficile à être défriché ; & lors même qu'il l'est, il produit peu, & coûte beaucoup à travailler. D'ailleurs, ajoutent-ils, les Anglois ne pourront jamais réussir à gagner l'amitié des sauvages, uniquement dévoués à la nation Française. Ils auront donc infiniment à souffrir des incursions de ces Indiens ; & ne pourront s'éloigner qu'à la portée du canon, ni cultiver leurs terres qu'avec beaucoup de danger. Aussi ne recueilleront-ils pas la cinquième partie des choses nécessaires pour leur entretien. Ils seront obligés de tirer a

plupart de leurs provisions de la Nouvelle Angleterre ; & ils mourront de faim , si la pêche , jointe à quelques petites munitions de mer & à la paie de la garnison , ne sert à les faire subsister. Cette garnison même , n'offrira pas un grand secours contre les sauvages , quoiqu'on dise qu'elle sera composée de trois régimens. Ces soldats éternés faute d'exercice , attaqués , pour la plupart du scorbut , & affoiblis par l'usage des liqueurs fortes , ne pourront jamais résister à l'activité , à la vigilance , à la patience & à l'adresse des Américains. Si le roi d'Angleterre abandonne un moment cette colonie , malgré les sommes immenses qu'elle aura coûté , les encouragemens qu'on lui donnera , les secours qui lui seront procurés , ces politiques prétendent qu'elle ne pourra jamais se soutenir. Si , avec plus de difficultés à vaincre , & moins de ressources à attendre du côté de l'Europe , les François s'y sont multipliés & y ont prospéré , c'est qu'ils étoient amis des naturels du pays ; & ceux-ci , au contraire , ont déclaré une guerre éternelle aux Anglois , dont ils n'ont pas voulu reconnoître la domination.

On compte , dans l'intérieur de l'A-

cadie , sept à huit de ces nations Indiennes , ennemies de l'Angleterre. Les principales sont celles des Etechemins , qui occupent la partie occidentale , & les Souriquois , qui habitent aux environs de Port-Royal. Ces peuples ont quelques usages qui leur sont particuliers , & d'autres qui rentrent dans les coutumes générales des autres sauvages. *Samago* est le titre qu'ils donnent à leurs chefs. Chaque village a le sien , qui a , sur les jeunes gens , une autorité absolue : ils sont obligés de lui obéir , jusqu'à ce qu'ils soient mariés : tout le fruit de leurs travaux lui appartient ; & après leur mariage , quoiqu'ils aient plusieurs enfans , ils lui paient une espece de tribut qu'il exige avec la dernière rigueur. Quoique cette dignité soit élective , cependant on prend presque toujours celui qui est à la tête de la famille la plus nombreuse. Il décide de tous les différens qui naissent entre les habitans. Si les parties ne peuvent s'accommoder , il les juge sur le champ , selon la loi du Talion , qu'on y observe à la lettre. Dans les affaires où il s'agit de l'intérêt de toute la peuplade , on ne statue rien sans un décret général des chefs assemblés. V ij

Ces sauvages portent la dureté envers leurs femmes , jusqu'à la cruauté ; & dans leur fureur , ils les déchirent avec inhumanité. Ils ne souffrent pas les moindres remontrances ; & si quel qu'un , témoin de ces scènes barbares , s'avise de leur en faire ; Je suis le maître dans ma maison , lui disent-ils ; je puis battre mon chien toutes les fois que cela me plaît. Une femme surprise en adultere , est souvent punie de mort ; & , en général , les filles sont très-réservées : mais s'il arrive que quelqu'une d'elles fasse une faute secrètement , ce secret est enseveli dans la famille : s'il éclate , la fille est chassée de la maison. Ces peuples aiment tendrement leurs enfans : à la naissance d'un garçon , ils donnent un festin , & passent ce jour-là en grandes réjouissances. Ils en donnent un second , lorsqu'il fait ses premières dents ; & un troisième plus magnifique , à la première bête sauvage qu'il rapporte de la chasse : c'est l'époque de l'âge viril.

Avant que d'aller au combat , ces Indiens essaient leurs forces contre leurs femmes dans une bataille rangée. S'ils sont vaincus , leur défaite échauffe leur courage ; & ils ne doutent point

de l'heureux succès de leur expédition. Si, au contraire, ils remportent la victoire, elle est pour eux d'un mauvais augure. Cette conduite, toute ridicule qu'elle paroît d'abord, ne laisse pas d'être fondée en raison. Dans le premier cas, le mari, que le désespoir anime, n'ose retourner chez lui que vainqueur, de peur d'y recevoir une seconde fois des coups de bâton de son épouse. Dans le cas opposé, quelque désavantage qu'il y ait eu dans le combat, il est sûr d'être toujours bien reçu à son retour, dès que la femme sait qu'il est le plus fort.

La maniere dont ces gens-ci déclarent la guerre à leurs ennemis, est très-expressive. Toute la peuplade s'assemble à ce sujet; & l'offensé se plaint amèrement de l'injure qui lui a été faite. Levant ensuite au-dessus de sa tête, une hache qu'il tient dans ses mains, il jure de venger l'affront qu'il a reçu. Alors tous les autres, qui ne refusent jamais d'épouser sa querelle, lèvent la hache, comme lui; &, dans cette posture, ils chantent en chœur d'un ton sombre & menaçant, accompagné d'un bruit sourd, que font des

cailloux agités dans des calebasses.

Les François, du tems de leurs premiers établissemens dans l'Acadie, pour s'insinuer dans la confiance de ces barbares, avoient imaginé de faire adopter leurs enfans par quelques-uns de leurs chefs. Ces adoptions étoient très-fréquentes, & avoient cet avantage sur celles des Romains, que les peres véritables, en prenant parti dans la guerre contre les peres adoptifs, ne portoient aucune atteinte aux privileges de l'adoption. Ceci me rappelle une anecdote que je tiens d'une personne même de la colonie.

Quelques François ayant pris querelle avec des sauvages, il y eut entre eux un petit combat, où ceux-ci furent assez maltraités. Instruits de ce qui s'étoit passé, leurs camarades assiégèrent les François en si grand nombre, qu'il ne paroissoit pas possible qu'ils leur échappassent. Un des enfans, dont je viens de parler, voyant ses compatriotes à la veille de leur perte, alla trouver son pere adoptif, chef de la peuplade : « Mon pere, lui dit-il, j'ai » une grande envie qui me tourmente ; » c'est d'assister à une de ces fêtes, où » il est ordonné de manger tout ce qui

» est préparé, sans en rien réserver ab-
 » solument. Je vous prie d'en ordonner
 » une à tout le village ; & je vous an-
 » nonce que je mourrois infailliblement,
 » s'il restoit quelque chose de tout le
 » repas ». L'Indien , qui ne soupçon-
 noit aucun artifice dans la priere de ce
 jeune François , lui répondit : « Je suis
 » pénétré, mon fils , du trouble de ton
 » ame ; & je t'assure que je donnerai
 » ordre qu'on prépare ce festin ». Il fut
 fixé au jour que les François avoient
 choisi pour prendre la fuite. La fête
 commença sur le soir ; & les tables fu-
 rent servies avec tant d'abondance , que
 les convives demanderent grace. Le
 jeune homme , à qui les François
 avoient donné le signal du départ , vint
 dire à son pere adoptif , qu'il étoit
 touché de compassion pour les gens
 du festin , qui desiroient qu'on les dis-
 pensât de manger davantage. « Ordon-
 » nez, je vous prie, mon pere , qu'ils
 » sortent de table , & qu'ils aillent se
 » reposer ; je m'engage à les plonger
 » dans un agréable sommeil ». Les con-
 vives acceptèrent sur le champ ces
 offres obligeantes. Il prit sa guitarre , &
 joua un air soporifique avec tant d'art ,
 qu'il n'y eut pas un seul sauvage qui

n'en fût profondément endormi. Dès que le rusé musicien les vit dans l'état qu'il souhaitoit, il joignit ses compatriotes, & se sauva avec eux, sans courir le moindre risque.

L'histoire naturelle de l'Acadie offre aujourd'hui peu de choses remarquables. Mais on dit qu'autrefois, à l'embouchure de la riviere de S. Jean, où est un banc de sable, qui, en s'ouvrant, forme une baie d'environ quatre cens pas de circuit, on appercevoit un grand arbre flottant, qui, malgré toute la violence du flux & des débordemens, ne changeoit jamais de place, & sembloit seulement, en se tenant toujours droit, tourner sur sa racine, comme sur un pivot. Il paroissoit de la grosseur d'un petit tonneau; mais la mer le couvroit quelquefois pendant plusieurs jours. Les sauvages lui rendoient une espece de culte superstitieux : ils y attachoient des peaux de castor & d'autres animaux. Des François un jour s'y transporterent dans une chaloupe, y attacherent un cable, & tenterent vainement de l'en arracher. Le tronc, immobile contre tous leurs efforts, ne put jamais être ébranlé. La riviere de S. Jean est une des plus grandes du pays,

Ses bords sont couverts de gros chênes, & de plusieurs sortes d'arbres dont le bois est estimé. On y trouve encore des especes de noyers, dont le fruit est triangulaire & de très-bon goût, & des vignes qui produisent d'excellens raisins.

On vante aussi les bords de la riviere de Pentagoët, & la fertilité de ce terrain : outre les arbres que nous connoissons en France, tels que le chêne, le hêtre, le frêne, l'érable, on y voit des pins de soixante pieds de haut. Ce pays a quantité d'ours qui vivent de gland, & qui n'ont pas la chair moins blanche & moins délicate, que celle de veau. Autour des isles qui sont à l'embouchure de la riviere, on fait une pêche abondante de maquereaux, dont les Anglois font un grand commerce aux Antilles. Sur la rive septentrionale du Pentagoët, les François ont eu autrefois un petit établissement, qu'on appelloit *S. Sauveur*.

Dans le voisinage de l'Acadie, il est une isle nommée *Miscou*, où la nature supplée à l'eau de riviere, qui y manque, par une source fort extraordinaire. A deux cens pas de cette isle, on voit sortir, du sein de la mer, un bouillon

d'eau douce , de la grosseur de deux poings , & qui s'éleve à une hauteur considérable. Il conserve sa douceur dans un circuit de vingt pas , sans que le flux ou le reflux arrête , ou trouble son cours ; de sorte qu'il hausse & baisse avec la marée. Les pêcheurs y vont chercher de l'eau dans leurs chaloupes , & la puisent avec des sceaux , comme dans une fontaine. L'endroit d'où elle sort , n'a pas moins d'une brasse de fond aux plus basses marées ; & l'eau d'alentour est aussi salée , qu'en pleine mer. L'isle de Misicou est située dans la baie des *Espagnols* , ainsi appelée par quelques voyageurs de cette nation , qui y étoient venus chercher des mines d'or. Après diverses tentatives inutiles , ils s'en retournerent en criant , *a ca nada* , c'est-à-dire , *il n'y a rien ici* ; & c'est-là , dit-on , l'origine du nom de *Canada*. D'autres le font dériver du mot Iroquois *Kannata* , qui signifie un *amas de cabanes*. Quoi qu'il en soit , je suis actuellement à la porte de cette grande contrée , & prêt à me rendre à Québec , où je compte passer l'hiver.

Je suis , &c.

A Louisbourg , ce 4 Septembre 1748.

Fin du du Tome VIII.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

LETTRE XCI.

LA LAPONIE.

L A nation Lapone.	Page 5
Le port d'Arcangel.	6
Premiers étrangers qui y abordent.	<i>ibid.</i>
Origine des Lapons.	7
A quelles puissances ils sont soumis.	8
La ville de Kola.	<i>ibid.</i>
Provinces de la Laponie Suédoise.	<i>ibid.</i>
Villes de la Laponie.	9
Genre de vie des Lapons.	<i>ibid.</i>
Leur maniere de bâtir.	10
Voyages d'un canton à l'autre.	11
Comment ils conservent leur nourriture.	12
Comment ils la préparent.	13
Leur boisson ordinaire.	14
Comment ils prennent leur repas.	<i>ibid.</i>
Ils fument & mâchent du tabac.	15
Visites , & divertissemens.	<i>ibid.</i>
Leurs maladies.	16
Comment ils les guérissent.	<i>ibid.</i>
Leurs sortilèges.	17
Maléfice qu'ils appellent le <i>gan</i> .	19
Leur gros chat noir.	20
Le tambour magique.	<i>ibid.</i>
Cérémonies funebres.	21
Maniere de s'habiller.	22
Académiciens François en Laponie.	24
La principale foire des Lapons.	25

Leurs différentes chasses.	<i>ibid.</i>
Les mines de cuivre du pays.	26
Le poète Regnard en Laponie.	<i>ibid.</i>
Il y laisse une inscription latine.	<i>ibid.</i>
La ville d'Ulléa.	27
Travail des académiciens François.	28
Combien ils éprouvent de difficultés.	<i>ibid.</i>
Forêts de la Laponie.	29
Montagne de Niémi, ancien monument.	30
Difficultés des chemins.	31
Nourriture des rennes.	32
Pièges que l'on tend aux hermines.	33
Montagne de Windso, monument célèbre.	<i>ibid.</i>
Caravanes des Lapons.	36
Comment ils gouvernent leurs rennes.	<i>ibid.</i>
Difficultés des chemins.	37
Comment on gouverne les chevaux.	38
Bain des Lapons.	39
Leur manière de s'éclairer.	<i>ibid.</i>
Le ville de Tornéao.	40
Police & manière de vivre des habitans.	<i>ibid.</i>
Ils sont peu propres à la guerre.	42
Ils ne peuvent vivre hors de leurs pays.	<i>ibid.</i>
Leur religion.	<i>ibid.</i>
Etablissement du Christianisme.	43
Respect pour les prêtres Suédois.	44
Superstition de ces peuples.	<i>ibid.</i>
Leurs idoles, leurs sacrifices.	46
Leurs offrandes aux manes des défunts.	48

L E T T R E X C I I.

S U I T E D E L A L A P O N I E.

LAPONS Moscovites.	50
Ancienne forme de leur gouvernement.	51

DES MATIERES. 469

Gouvernement actuel.	<i>ibid.</i>
Perception des impôts.	52
Foires célèbres du pays.	53
Police qu'on y observe.	<i>ibid.</i>
Marchandises qu'on y apporte.	54
Célébration des mariages.	55
Ce qui se pratique auparavant.	<i>ibid.</i>
Chançons d'amour.	57
Cortège des nouveaux mariés.	60
Festins de nocce.	<i>ibid.</i>
Dor ordinaire des filles de ce pays.	61
Jalousie des Lapons.	62
Les femmes sont peu fécondes.	<i>ibid.</i>
Education des enfans.	63
Ils sont bercés par des chiens.	65
Education des garçons & des filles.	<i>ibid.</i>
La chasse de l'ours.	<i>ibid.</i>
Ce qu'on fait lorsque l'ours est tué.	68
Chançons à ce sujet.	69
Repas où l'on mange l'ours.	<i>ibid.</i>
Chançon pour cette cérémonie.	70
La chasse est interdite aux femmes.	71
Les Lapons ont une sorte de luxe.	72
Occupation des femmes.	73
Comment se font les déménagemens.	74
Caractere des Lapons.	75
Température de l'air.	78
Aurores boréales.	79
Ouragans furieux.	80
Abondance de gibier.	<i>ibid.</i>
Utilité des chiens.	81
Les petits-gris, espece d'écureuils.	82
Trait singulier d'une martre.	83
L'hermine.	84
Le lemmer, animal singulier.	85
Combat de ces animaux.	<i>ibid.</i>

Persecutions des mouches.	86
Abondance de poissons.	87
Multitude des rivières.	<i>ibid.</i>
Fables Lapons à ce sujet.	<i>ibid.</i>
Cataractes impétueuses, & leur danger.	88
Terres labourables & prairies.	<i>ibid.</i>
Arbres de cette contrée.	89
Champignons dont on se parfume.	90
Cabane Lapone.	<i>ibid.</i>
Réception faite à un voyageur.	91
Ours blancs d'une grosseur prodigieuse.	93
Voyage en traîneau.	94
Echange de tabac pour des fourures.	95
Funérailles chez les Lapons.	96
Respect pour les prêtres.	<i>ibid.</i>
Leur religion.	97
Conte sur leur origine.	100
Bonheur des Lapons des déserts.	101
Les magiciens de ces pays reculés.	102
Egalité entre ces peuples.	104
Comment ils reçoivent les étrangers.	<i>ibid.</i>
Leur adresse à tirer de l'arc.	<i>ibid.</i>
Comment ils font le beurre.	<i>ibid.</i>
Autres usages.	105
La ville de Kola.	106
Waranger, dans la Laponie Danoise.	107
Boisson du pays.	<i>ibid.</i>
Portrait des habitans.	108

L E T T R E X C I I I.

L A N O R V E G E.

COMMERCE des vents.	111
Sortilège à ce sujet.	<i>ibid.</i>
Portrait des Norvégiens.	115

DES MATIERES. 471

Ils s'assembtent pour faire leurs provisions.	116
Qualités des Norvégiens.	<i>ibid.</i>
Noblesse de ce pays.	118
Attachement au roi de Danemarck.	119
Ils se battent par point d'honneur.	<i>ibid.</i>
Ils aiment les procès.	120
Ils exercent l'hospitalité.	<i>ibid.</i>
Leurs occupations.	121
Description des minés.	122
Mauvais air qu'on y respire.	124
Leurs revenus.	<i>ibid.</i>
Divertissemens des mineurs.	125
Repas fait chez un payfan.	<i>ibid.</i>
Description de Drontheim.	126
Histoire des anciens Norvégiens.	127
Comment ce pays se gouverne.	<i>ibid.</i>
Christiana, capitale du royaume.	128
Aagger-Hus & Friderick-Shall.	129
La ville de Berghen.	<i>ibid.</i>
Etablissement singulier.	130
Chasse de l'élan.	131
Cet animal est sujet à l'épilepsie.	<i>ibid.</i>
Chasse aux oiseaux de Norvege.	132
Multitude de ces oiseaux.	135
Leïder fournit l'édredon.	<i>ibid.</i>
Le kraken, poisson fabuleux.	137
Le grand plongeon du Nord.	141
Singularité de l'aigle pêcheur.	<i>ibid.</i>
Description du serpent de mer.	142
Comment on s'en délivre.	143
Chevaux de Norvege.	145
Leurs combats avec les ours, &c.	146
Nourriture des bœufs & des vaches.	<i>ibid.</i>
Férocité des ours dans ce pays.	147
Ils recherchent les femmes enceintes.	<i>ibid.</i>
Chasse de ces animaux.	148

Leur prudence.	148
Les loups font la terreur des habitans.	151
Comment se fait la chasse des loups.	<i>ibid.</i>
Comment ils pourvoient à leur sûreté.	153
Produits de l'agriculture.	154
On mange peu de fruits.	<i>ibid.</i>
Multitude des montagnes.	155
Singularité des paysages.	<i>ibid.</i>
Difficultés des grands chemins.	156
Antiquités remarquables.	157
Carnage des bêtes carnassières.	<i>ibid.</i>
Précipices affreux.	<i>ibid.</i>
Chûte subite des rochers.	158
Eboulement des neiges.	159
Montagnes remarquables.	<i>ibid.</i>
Variété des saisons.	160
Aurores boréales.	161
Variété du froid.	163
Utilité du froid dans certains cantons.	<i>ibid.</i>
Etuves sur les grands chemins.	164
Effets terribles du grand froid.	165
Chaleurs de l'été.	<i>ibid.</i>
Religion & loix de la Norvege.	166

L E T T R E X C I V.

L' I S L A N D E.

DÉCOUVERTE de ce pays.	167
Les Norvégiens en font la conquête.	169
Étendue de cette île.	<i>ibid.</i>
Quelles sont les villes de l'Islande.	171
Le mont Hécla , fameux volcan.	172
Le mont Krafle , autre volcan.	174
Trois sources singulières d'eau chaude.	175
Autre singularité de cette eau.	176

DES MATIERES.

Cérémonies nuptiales des Islandois.	473 178
Repas & festin de noce.	<i>ibid.</i>
Boisson de ces Insulaires.	179
Le pain est rare dans cette isle.	180
Comment on y élève les enfans.	<i>ibid.</i>
Habillement des Islandois.	182
Les maisons de ces insulaires.	184
Leurs ameublemens.	185
Leurs églises.	186
Les prêtres qui les desservent.	187
Biens & revenus ecclésiastiques.	188
Dispositions pour les sciences.	190
Dispositions pour les arts mécaniques.	<i>ibid.</i>
Gouvernement civil de l'isle d'Islande.	191
Comment se paient les impôts.	192
Commerce des bestiaux, & du poisson.	194
Tribunaux pour juger les procès.	195
Tribunal pour les affaires ecclésiastiques.	196
Loix capitales en Islande.	197
Diversiffemens de ces insulaires.	<i>ibid.</i>
Moutons d'Islande.	198
Comment s'en fait le commerce.	200
Renards de ce pays.	201
Ours dans cette isle.	202
Le crystal, les jekols.	<i>ibid.</i>
Rareté des forêts & bois.	204
Les météores fort communs.	205
Chevaux Islandois.	<i>ibid.</i>
Oiseaux de l'Islande, faucons.	207
Harengs des côtes de l'Islande.	209
Les sardines.	210
Le cabelliau, espece de morue.	<i>ibid.</i>
Maniere de le préparer.	211
Dépopulation de l'Islande.	213
Anciennes Annales Islandoises.	214

L E T T R E X C V.

LE GROENLAND.

LE Groënland est d'un abord difficile.	217
Pêche des harengs	218
Usages & ordonnances à ce sujet.	219
Autres détails sur cette matière.	<i>ibid.</i>
Anecdote de Charles-Quint.	221
Goût des harengs pour les voyages.	222
Les harengs royaux.	224
Ennemis des harengs.	226
Etablissmens dans le Groënland.	227
Habitations des naturels du pays.	<i>ibid.</i>
L'intérieur de leurs maisons.	228
Maniere dont ils s'éclairent & se chauffent.	229
Comment ils font leur cuisine.	230
Résidence des Danois à Got-Haab.	231
Histoire & chef des Hernhutes.	<i>ibid.</i>
Doctrine de ces sectaires.	232
Leur zele à faire des prosélytes.	236
Comment ils les gouvernent.	237
Les Groënlandois aiment à prêcher.	239
Hernhutes comparés aux Quakres.	240
Colonie Danoise dans le Groënland.	241
Les Hernhutes instruisent les peuples.	244
Chaque peuplade a son missionnaire.	250
Maniere dont ce peuple est gouverné.	252
Les premiers habitans du Groënland.	255
Villes bâties dans le pays.	256
Description du Groënland.	258
Excessive rigueur du froid.	259

D È S M A T I E R E S. 475

Glaces qui flottent dans la mer.	260
L'éré dans le Groënland.	261
Brouillards fort incommodes.	262
Vapeur qui s'élève de la mer.	<i>ibid.</i>
Lumieres boréales.	263
Le cochléaria.	264
Autres productions.	265
Ours du Groënland.	266
Rennes du Groënland.	267
Chien marin ; sa description.	268
Son utilité.	<i>ibid.</i>

L E T T R E X C V I.

S U I T E D U G R O E N L A N D.

V IE des Danois en Groënland.	270
Nourriture des habitans du pays.	271
Chacun mange à sa fantaisie.	272
Les femmes mangent séparément.	<i>ibid.</i>
Occupation de la pêche.	273
Habitat qui leur sert à cet usage.	<i>ibid.</i>
Pêche de la baleine.	274
Description & propriétés de cet animal.	<i>ibid.</i>
Comment on le prend.	276
Comment on dispose de sa chair.	278
Comment on attrape les chiens marins.	279
Mariage des Groënlandois.	<i>ibid.</i>
Détails à ce sujet.	<i>ibid.</i>
Cérémonie à la naissance d'un enfant.	281
Son éducation.	282
La polygamie est rare au Groënland.	<i>ibid.</i>
Les femmes n'y sont pas scrupuleuses.	283
Usage de prostitution.	<i>ibid.</i>
Les filles y sont sages & décentes.	284

Elles n'épousent pas leurs parens.	<i>ibid.</i>
Portrait des Groënlandois.	286
Ils ont peu de maladies.	<i>ibid.</i>
Ils n'ont presque aucune idée de religion.	287
Ils aiment le chant & la danse.	288
Comment ils terminent leurs querelles.	<i>ibid.</i>
Ils vivent dans une parfaite égalité.	<i>ibid.</i>
Especes de duel parmi eux.	289
Ils ne punissent point l'homicide.	290
Ils font mourir les sorciers.	<i>ibid.</i>
Le vol est en horreur chez eux.	<i>ibid.</i>
Mal-propreté incroyable.	291
Les femmes se lavent avec de l'urine.	292
Vanité insupportable.	293
Caractere des Groënlandois.	<i>ibid.</i>
Conjectures sur leur origine.	294
Habit des Groënlandois.	<i>ibid.</i>
Femmes qui craignent d'être renvoyées.	297
Fêtes & divertissemens.	<i>ibid.</i>
Poésie du pays.	299
Modele d'une chanson Groënlandoise.	<i>ibid.</i>
Différens jeux de ces peuples.	300
Superstitions.	<i>ibid.</i>
Comment on devient magicien.	302
Les malades consultent les devins.	303
Cérémonies mortuaires.	<i>ibid.</i>
Le Spitzberg.	304
Froid excessif de ce pays.	305
Perroquets du Spitzberg.	<i>ibid.</i>
Pêche des plus grosses baleines.	306

L E T T R E X C V I I.

LA BAIE D'HUDSON.

M ONTAGNES de glaces.	308
Comment elles se forment.	309
Passage aux Indes par la baie d'Hudson.	310
Histoire de Jean & Sébastien Cabot.	311
Les capitaines Frobisher & Davis.	312
Histoire du navigateur Hudson.	313
Tentatives par d'autres marins.	314
Instructions pour ce voyage.	<i>ibid.</i>
Incendie arrivé dans un vaisseau.	324
Arrivée chez les Esquimaux.	326
Commerce qu'on fait avec eux.	<i>ibid.</i>
Leur portrait & leur caractère.	327
Leurs habillemens , leurs canots.	328
L'isle de Marbre ; sa description.	331
Habitations près de la riviere de Haies.	332
Froid excessif.	334
Comment les voyageurs se nourrissent.	335
Danger des neiges.	336
Voitures trainées par des chiens.	337
Productions naturelles de ces contrées.	338
Parhélies , aurores boréales.	340
Orages furieux.	341
Chaleur des poëles.	<i>ibid.</i>
Froid excessif & , ses effets.	342
Remede contre le froid.	343

L E T T R E X C V I I I.

S U I T E D E LA BAIE D'HUDSON.

C ARACTERE officieux des Esquimaux.	345
Leur industrie.	346

Leur goût pour l'huile de poisson.	347
Leur maniere d'allumer le feu.	348
Ils prêtent leurs femmes aux étrangers.	<i>ibid.</i>
Passage à la mer du sud	349
Douceur de l'eau de la mer.	<i>ibid.</i>
Le détroit de Wager.	350
Spectacle terrible.	351
Esquimaux de ces contrées.	353
Raisons de l'existence d'un passage.	355
Le peu de grands arbres.	<i>ibid.</i>
Le peu de neige , nommée <i>fumée de gelée</i> .	356
Montagnes & colines.	<i>ibid.</i>
Rapport des Esquimaux.	357
En quel endroit doit être le passage.	<i>ibid.</i>
Raisons qui en déterminent la position.	358
Utilité & avantages de ce passage.	360
La riviere de Haies , & ses environs.	363
Le fort d'Yorck.	<i>ibid.</i>
Autres forts de la baie d'Hudson.	364
D'autres Esquimaux.	365
Leurs logemens , leurs occupations,	<i>ibid.</i>
Leurs bêtes fauves.	366
Leur fureur dans l'ivresse.	368
Exemples de cruauté inouïe.	369
Trait héroïque d'amour paternel.	371
Coutume à l'égard des vieillards.	372
Comment ces peuples se guérissent.	373
Leur gouvernement.	375
Leur religion.	377
Peu d'égards pour les femmes.	379
Leur façon singuliere d'uriner.	380
Commerce des étrangers.	<i>ibid.</i>
Description du castor.	382
Le castoréum , drogue médicinale.	385
Bourgades peuplées par des castors.	387
Leur gouvernement domestique.	390

DES MATIERES.	479
Provisions de bouche.	<i>ibid.</i>
Chasse du castor.	392
Usage de son poil & de sa peau.	393
Commerce des Anglois.	<i>ibid.</i>
Découverte de l'Amérique septentrion.	395
Opinion des Anglois à ce sujet.	396
Relation de cette opinion.	397

LETTRE XCIX.

L'ISLE DE TERRE-NEUVE, ET SES ENVIRONS.

P ÊCHE de la morue.	399
Les Anglois s'emparent de l'isle.	400
Ils y forment des établissemens.	<i>ibid.</i>
Les François y construisent un fort.	402
Toute l'isle est cédée aux Anglois.	403
Isles de S. Pierre & Miquelon.	<i>ibid.</i>
Cédées à la France ; à quelles conditions.	406
Description de Terre-neuve.	407
Le fort S. Jean.	408
Ancien gouvernement de l'isle.	<i>ibid.</i>
Bénéfice de la pêche de la morue.	409
Saison de cette pêche.	411
Banc de Terre-Neuve.	412
Extrême abondance de la morue.	414
Maniere de la préparer.	416
Commerce qui se fait de ce poisson.	418
Merluche.	<i>ibid.</i>
Productions de l'isle de Terre-Neuve.	420
L'Isle Royale ou le Cap Breton.	421
Les François y bâaissent Louisbourg.	423
Description du port.	<i>ibid.</i>
Ses habitans & son commerce.	424
Anciens habitans de l'Isle Royale.	425

Leur amour de la liberté.	426
Ils n'ont point de demeure fixe.	<i>ibid.</i>
Leurs fêtes.	427
Remerciements qui s'y prononcent.	429
Productions du pays.	434
Cause de la prise de Louisbourg.	436
Îles voisines de Terre-Neuve.	437
Terre de Labrador.	440

L E T T R E C.

L' A C A D I E.

L'ACADIE, découverte par les François	442
Port-Royal, aujourd'hui Annapolis.	443
Les Anglois cherchent à s'en emparer.	444
Anecdote au sujet de l'Acadie.	445
Cruauté d'un gouverneur François.	449
L'Acadie est cédée aux Anglois.	450
Interprétation du traité d'Utrecht.	451
Division de l'Acadie.	454
La ville d'Hallifax.	456
Nations sauvages qui habitent l'Acadie.	459
Leur conduite envers leurs femmes.	460
Comment ils se préparent aux combats.	461
François adoptés par les sauvages.	462
Anecdote à ce sujet.	<i>ibid.</i>
Arbre singulier de la riviere de S. Jean.	464
La riviere de Pentagoët.	465
Singularité près de l'isle Miscou.	466

Fin de la Table.

